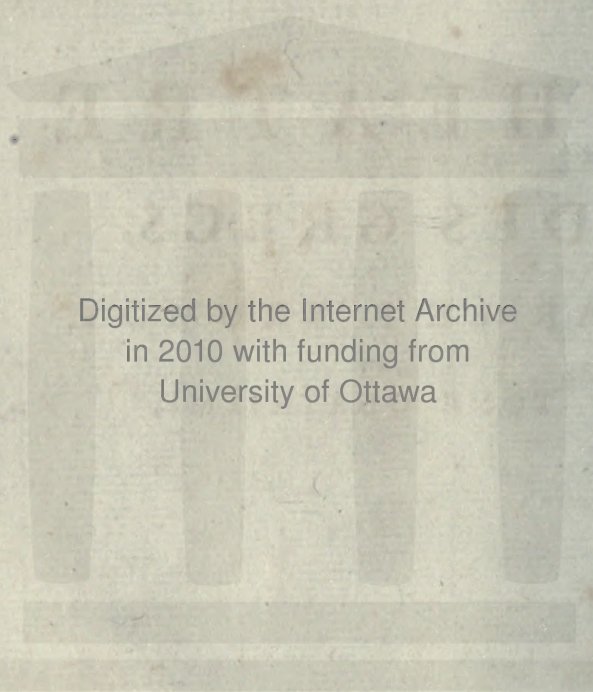


THÉÂTRE
DES GRECS.

PAR LÉOP. BRUMOV.

TOME QUATRIÈME.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

THEATRE

DES GRECS.

PAR LE P. BRUMOY.

THEATRE

DES GRECS,

PAR LE P. BRUMOY.

TOME QUATRIÈME.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez CUSSEAU, Libraire, rue St. croix
Saint Germain, vis-à-vis le couvent de la Trinité.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DE ROY.

THEATRE

DES GRECS.

PAR LE P. BRUMON.

THEATRE

DES GRECS.

PAR LE P. BRUMON.

TOME QUATRIEME.

THÉÂTRE DES GRECS,

PAR LE P. ^{Pierre} BRUMOY.

NOUVELLE ÉDITION,

ENRICHIE DE TRÈS BELLES GRAVURES,
& augmentée de la Traduction entière des
Pièces Grecques dont il n'existe que des
Extraits dans toutes les Editions précédentes;
& de Comparaisons, d'Observations & de
Remarques nouvelles, par M. *** ^[Académie Broctev] & par
M. PREVOST, de l'Académie Royale des
Sciences & Belles-Lettres de Berlin.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

456133
11 1.47

Chez Cussac, Libraire, rue & carrefour
Saint-Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÈGE DU ROI.

THEATRE

DES

PARIS

REVUE

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

PARIS

EXPLICATION DES FIGURES DE CE VOLUME.

LA PREMIÈRE est la copie d'une petite statue antique, qui représente EURIPIDE assis, ayant derrière lui les titres de ses tragédies rangés par ordre alphabétique jusqu'à la lettre O. Ces titres sont au nombre de trente-sept, & il y en auroit dix de plus, si une partie du monument n'avoit été endommagée. La tête de cette statue est la copie d'un autre buste antique d'Euripide. Les mains & le thyrsé sont modernes; mais ces parties ont été rétablies d'après des indices & des conjectures vraisemblables. WINCKELMANN, MONUMENTI ANTICHI INEDITI. N°. 168.

LA SECONDE représente le sacrifice de Polyxène. C'est la copie d'une pierre gravée antique. L'artiste paroît avoir eu présente à l'esprit la description d'Euripide : la jeune princesse a déjà déchiré sa robe, & Néoptolème est prêt à lever le fer. Polyxène, par

un mouvement involontaire , semble vouloir arrêter la main de Néoptolême , sans témoigner d'ailleurs de la frayeur, ni faire aucune résistance. La petite figure qui est au dessus de la colonne représente l'ame d'Achille qui est descendue sur le tombeau pour s'abreuver du sang de la victime. L'ordre ionique de la colonne paroît un anachronisme de l'artiste, suivant l'observation de WINCKELMANN, MONUM. ANT. INED. N°. 144.

LES TRACHINIENNES.

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

RIEN n'est plus célèbre dans la fable ancienne qu'Hercule & ses douze travaux. Ce héros étoit fils de Jupiter & d'Alcmene, que ce dieu séduisit sous la forme d'Amphitrion, prince Thébain, époux de cette princesse. Junon conçut tant de dépit de cette infidélité de son mari qu'elle s'en vengea cruellement sur Hercule. Elle le soumit à Euristhée, roi de Mycenes, qui, lui faisant des commandemens impossibles à exécuter pour tout autre qu'Hercule, donna lieu à ses grands exploits si vantés dans l'antiquité. Il n'est pas ici question de séparer l'histoire de la fable, ni de distinguer les différens Hercules, dont les belles actions ont toutes été attribuées à l'Hercule de Grèce. Il suffit pour la tragédie présente de suivre les idées reçues des Grecs.

L'exposition de cette pièce dont le sujet est la mort d'Hercule, développera peu à peu les principaux faits de ce héros, & seulement ceux qui seront nécessaires pour l'intelligence de l'action du théâtre. Le reste seroit un attirail d'érudition aussi inutile, qu'aisé à compiler ; il dé-

tourneroit la principale attention, qui sera mieux employée à la substance de cette tragédie.

La scène est supposée à Trachine * ville de la Thessalie ; & , comme le Chœur est une assemblée de filles du pays , la pièce en a tiré son nom. Les autres personnages sont Déjanire fille d'Æneus , roi d'Etolie , femme d'Hercule , un vieillard , un envoyé , Lichas , écuyer d'Hercule , Hyllus , & Hercule lui même.

A C T E P R E M I E R.

Déjanire seule ouvre la Scène en se rappelant ses malheurs , dont la source est l'amour inquiet qu'elle sent pour son époux. C'est une femme jalouse telle qu'Ovide † nous la peint dans ses Héroïdes , où tout le sujet de Sophocle est élégamment exprimé dans une simple lettre de cette princesse à son mari. Fille d'un grand roi , (c'étoit Æneus) elle a eu , dit elle , pour amant un fleuve , dieu à la vérité , mais terrible par les diverses formes qu'il prenoit , tantôt bœuf , tantôt serpent , tantôt homme , mais homme tel que les peintres représentent les dieux fleuves , c'est à dire , avec des cornes , & une large barbe inondée d'eaux qui sortoient à gros bouillons de sa

* Trachine ou Trachin , ville de la Phthioride dans la Thessalie , au pied du mont Eta. Elle fut depuis appelée Heraclée , à cause d'Hercule qui se brûla sur le mont Eta.

† Ovid. HEROÏD. epist. 9.

bouche. Un amant de l'espèce du fleuve Aché-
lous * déplaçoit à Déjanire ; & elle préféroit la
mort à un pareil époux. Heureusement pour elle,
un rival puissant vint la délivrer des poursuites
du fleuve. Ce fut Hercule qui le vainquit , & lui
enleva une de ses cornes , comme on le lit dans
les métamorphoses †.

Il faut dévorer toutes ces mystérieuses fables ,
si l'on veut entendre l'antiquité. La vérité qu'elles
cachent dédommageoit les anciens : mais cette
vérité importe peu à la tragédie de Sophocle ,
puisque la fable en fait au contraire l'ornement
& l'ame. Déjanire devint donc la femme de son
libérateur. Mais elle se plaint de n'en être pas
plus heureuse. Autres tems , autres soucis , &
toujours causés par l'amour. Car Hercule est un
héros qui parcourt toutes les contrées , qui vole
de victoire en victoire , & qui a la terre entière
pour patrie. Déjanire & ses enfans sont ceux qu'il
voit le moins. Il s'expose à mille dangers , & ne
leur laisse de lui que mille allarmes. Ovide a eu
en vûe cet endroit de Sophocle dans ces vers qui
le rendent parfaitement :

¶ Non honor est , sed onus ; species læsura ferentem.

Si qua voles aptè nubere , nube pari.

* Achéolus, fleuve dont la source est dans le Pindo , & qui sépare
l'Acarnanie de l'Étolie.

† Ovid. METAM. lib. 9.

¶ Ovid. HEROID. epist. 9.

Vir mihi semper abest, & conjuge notior hospes;
 Monstraque, terribiles persequiturque feras.
 Ipsa domo vacuâ votis operata pudicis
 Torqueor, infesto ne vir ab hoste cadat.
 Inter serpentes, aprosque, avidosque leones
 Jactor, & esuros terna per ora canes.

« Un hymen inégal est pour une femme beau-
 » coup moins un honneur qu'un fardeau, dont
 » l'éclat ne diminue pas le poids. Hercule toujours
 » absent est pour moi plus étranger que mari.
 » Occupé sans cesse à poursuivre des monstres
 » furieux, il me laisse en proie à des frayeurs
 » dont sa vie est l'unique objet. Je crois toujours
 » me trouver avec lui au milieu des serpens, des
 » sangliers & des cerberes. » Enfin Déjanire fait
 connoître qu'elle se trouve reléguée loin de sa
 patrie à Trachine avec ses fils.

C'est que le grand Alcide, invité à manger chez
 son beau pere Œneus, avoit tué d'un léger coup,
 en badinant, & sans le vouloir, un jeune enfant
 parent d'Œneus; on ne lui imputa point cet ac-
 cident, qui n'étoit que l'effet du malheur. Mais
 Hercule crut devoir observer la loi des Grecs à
 la rigueur, & s'exiler volontairement avec sa
 famille pour une année. Il choisit donc Trachine
 pour le lieu de son exil, & il y conduisit Déjanire
 avec ses enfans qu'il confia à Ceyx, roi de Tra-
 chine. C'est sur cet exil qu'elle soupire. Il lui

devient d'autant plus dur , qu'elle ne sçait depuis plus d'une année ce qu'est devenu Hercule. Un écrit qu'il lui a laissé en partant augmente encore son inquiétude.

Sur cela il paroît une de ses femmes , qui , pour soulager sa douleur , se hazarde à lui donner un conseil , à sçavoir d'envoyer Hyllus fils aîné d'Hercule chercher les traces de son pere , pour recueillir au moins quelques nouvelles de sa destinée. Hyllus arrive à propos ; & sa mere lui ayant fait part du conseil qu'elle vient de recevoir , le jeune prince lui dit qu'il a appris , mais seulement par de nouveaux bruits , qu'Alcide son pere a été long tems esclave d'Omphale , reine de Lydie ; qu'ensuite il s'est tiré de ce honteux esclavage ; & qu'il a projeté de porter la guerre dans l'Eubée contre Eurytus. « Mais sçavez vous , mon fils , » reprend Déjanire , quels oracles votre pere m'a » laissés en partant touchant cette expédition ? » les voici. Il y périra , ou enfin rendu à lui même , » il jouira désormais d'un sort plus tranquille & » plus doux. Vous voyez qu'elle est la situation » de ce héros dont dépendent nos destinées. Car » enfin c'est fait de nous s'il n'est plus ; & , tant » qu'il vivra , nous sommes trop fortunés. Balancez vous donc à lui porter du secours ? J'y vole , » répond Hyllus , & croyez que , si j'avois eû la » moindre lumiere de cet oracle paternel , on

» me verroit depuis long tems courir sur ses pas.
» Mais enfin, quoique le bonheur qui accompagne
» ses armes doive me rassurer , & calmer votre
» inquiétude , je pars ; & comptez que je mettrai
» tous mes soins à m'instruire de tout ce qui
» touche une si chere tête. Partez, mon fils , dit
» la mere : ne rougissons pas de poursuivre un
» projet utile quoique tardif. Adieu ».

Une troupe de filles du pays se présente à l'instant au vestibule de la maison de Ceyx où se passe la scène. Elles cherchent Déjanire ; &, inquiètes sur le destin d'Hercule , elles prient le soleil d'apprendre à cette épouse affligée le sort de son époux. Ces filles , comme on a dit , forment le Chœur qui sera désormais témoin de toute l'action. Celle qui prend la parole pour les autres touchée de voir Déjanire privée depuis long-tems du sommeil , & livrée à ses craintes mortelles , entreprend de la consoler. Ces consolations ne sont que des lieux communs qu'on trouve répandus chez tous les anciens , sur l'instabilité de la fortune , sur le mélange des biens & des maux , & sur les charmes de l'espérance. Mais tout cela est tourné d'une maniere inexprimable.

Sensible à la tendresse de ces jeunes filles , Déjanire répond qu'elles ignorent encore les chagrins inévitables que traîne après soi l'hyménée , chagrins dont leur âge les a mis à cou-

vert jusqu'ici : mais qu'enfin elles sçauront un jour par leur propre expérience, en quelles peines doivent jeter une tendre épouse, l'absence d'un époux chéri, l'inquiétude sur des enfans qu'on aime, & mille autres soucis. Ce sentiment est tout semblable à celui que Racine tout rempli de son Sophocle a mis dans la bouche d'Andromaque, quand elle dit à Hermione. *Andromaque. acte III. scène IV.*

.... Il me reste un fils, vous sçavez quelque jour,
 Madame, pour un fils jusqu'où va notre amour :
 Mais vous ne sçavez pas, au moins je le souhaite,
 En quel trouble mortel son intérêt nous jette.
 Lorsque de tant de biens qui pouvoient nous flatter ;
 C'est le seul qui nous reste, & qu'on veut nous l'ôter.

Déjanire se détermine à révéler à ses confidentes, un souci qui la tourmente particulièrement. L'écrit que lui a laissé Hercule à son départ en est le sujet. Véritablement c'est le détail de ses dernières volontés, & un testament dans les formes. « Jadis il parloit, dit-elle, comme un héros qui » court à la victoire. Mais ici il parle en époux » expirant. Il règle mon héritage : il divise ses » Etats à ses fils : & il détermine un terme au » delà duquel nous ne devons plus compter sur » ses jours ». Ce terme est de quinze mois, & Déjanire se voit au dernier jour. De plus l'oracle dont elle a parlé à son fils & qu'elle répète au

Chœur, est un oracle donné à Hercule par des colombes de la forêt de Dodone. « Voilà ce » qui ne me permet pas d'abandonner mes yeux » au sommeil, dans la crainte continuelle où je » suis d'être assez infortunée pour survivre à ce » héros ». Ce sont là certes des sentimens héroïques & rares.

Le sujet s'étant ainsi dévoilé insensiblement par des mouvemens inquiets, le chœur voit venir un homme couronné de branches d'arbre ; heureux présage. En effet c'est un citoyen qui, ayant rencontré Lichas, officier d'Hercule, l'a prévenu pour annoncer à Déjanire que son époux revient comblé de gloire, & chargé de dépouilles remportées sur ses ennemis. « Vous le verrez bien- » tôt lui même couronné de lauriers, à la tête » d'une armée victorieuse ». Déjanire demande, qui empêche donc Lichas de venir lui même lui apporter cette nouvelle. On lui répond que le peuple curieux de sçavoir en détail un si grand succès, l'arrête malgré lui. Déjanire se livre à une joye d'autant plus vive & moins aisée à exprimer, que sa tristesse avoit été plus profonde. Elle invite le chœur à prendre part à son allégresse ; & cela sert de matière à un court intermède qui n'est qu'un chant de triomphe en l'honneur de Diane, d'Apollon & de Bacchus.

ACTE II.

Lichas arrivé acheve en détail, à la reine, le récit qu'un autre avoit ébauché en deux mots : Hercule a saccagé la ville d'Échalie *, tué Eurytus, & emmené un grand nombre de captifs & de captives, qu'il envoie devant lui à son épouse. On les voit en effet dans le fond du théâtre avec une jeune Princesse à leur tête.

Le sujet de cette guerre, dit Lichas, étoit une juste vengeance qu'Hercule vouloit tirer d'Eurytus, roi d'Échalie, qui avoit violé, à son égard, les loix de l'hospitalité, jusqu'à l'offenser par des paroles piquantes, & le bannir de son palais dans la débauche d'un festin : ce qui avoit été cause que ce héros irrité, rencontrant malheureusement un certain Iphitus sur le haut d'un rocher, l'en avoit précipité dans la colere, sans lui donner le temps de se reconnoître & de se défendre. Il est étonnant que Sophocle ait imputé cette lâcheté à son héros, même dans un récit infidèle. Du moins Lichas ajoute, que ce fut la seule qui échappa à Hercule; & que Jupiter, qui lui auroit pardonné d'attaquer un ennemi à force ouverte, l'avoit puni de ce mouvement de colere en le rendant esclave d'Omphale, reine

* Échalie, ville ancienne de la Thessalie. Eurytus en étoit roi.

de Lydie * durant un an entier : qu'enfin Alcide arrivé au promontoire de Cénée †, s'y occupe à faire des sacrifices à Jupiter pour le remercier de sa victoire : & que bientôt, quitte de ce devoir envers les dieux, il reviendra vers son épouse, qu'il prie de recevoir par avance les fruits de ses conquêtes. Tel est le récit de Lichas, récit qu'on verra dans la suite être peu fidèle.

Déjanire, malgré la joye que lui donne un succès si inespéré, sent une frayeur secrète qu'elle ne peut démêler, & qui répand l'amertume dans son cœur à la vue des captives que le sort a remises entre ses mains, loin de leur patrie désolée. « O Jupiter, s'écrie-t-elle, écarterez ce triste » présage, & ne livrez pas mes enfans à l'infortune où je vois ces captives déplorables ». Une d'entre elles surtout lui semble le plus à plaindre. Sa jeunesse, sa beauté & sa douleur modeste touchent le cœur de la reine. Elle s'intéresse au sort de cette aimable captive, & lui demande à plusieurs reprises qui elle est. Mais celle-ci s'obstine à garder un profond silence. Ainsi en use Cassandre à l'égard de Clytemnès-

* Lydie, contrée de l'Asie mineure, aussi bien que la Phrygie. Les Grecs méprisoient les Lydiens & les Phrygiens.

† Cénée, promontoire de l'île d'Eubée, à présent cap de Litar, vis-à-vis le détroit de Mallie. De là, Jupiter Cénéen, temple érigé par Hercule.

tre dans l'AGAMEMNON d'Eschyle. Si l'on veut lire avec quelque fruit les anciens, on n'a qu'à les comparer les uns aux autres; on trouvera la clef de leurs mœurs, & l'esprit de leurs siècles. Lichas, interrogé à son tour, feint d'ignorer ce qu'on lui demande. Ainsi Déjanire prend le parti de la faire entrer dans le palais avec sa suite pour y prendre un peu de repos.

Comme la reine se met en devoir de se retirer aussi, après avoir renvoyé Lichas, un homme survient, & la prie de s'arrêter un moment pour entendre un secret qui est de la dernière conséquence pour elle. Tous s'écartent, hormis le chœur, que cet homme veut bien admettre dans la confidence. « Sçachez, dit-il, » Princesse, que Lichas vous trompe, ou qu'il » nous a trompés avant vous. Je lui ai oui dire » en présence de plusieurs témoins: Qu'Hercule » n'a fait cette expédition contre Eurytus qu'en » faveur de sa chère captive. Oui, l'amour, & » non le prétendu esclavage chez Omphale, ni » cette feinte mort d'Iphitus précipité: l'amour, » dis-je, est l'unique auteur de sa bravoure & » de ses triomphes. Hercule a désespéré d'obtenir cette princesse de son pere Eurytus; & il » a pris le parti de lui susciter une guerre cruelle » sur un prétexte léger. Il s'est vengé des refus » du roi par sa mort & par le ravage de ses

» états. Vous voyez que sa captive prévient son
» retour : ce n'est pas sans dessein. Ne croyez pas
» qu'il la traite en captive. L'amour devenu le
» tyran de son cœur ne le permettoit pas. Voilà,
» madame, ce que j'ai entendu de Lichas, aussi
» bien que plusieurs autres citoyens, qui sont
» en état de le confondre. C'est un avis doulou-
» reux pour vous ; j'en gémis : mais il n'est que
» trop fondé ; & je me suis cru obligé de vous
» en faire part ». La reine, frappée comme d'un
coup de foudre, s'écrie : « Malheureuse ! où suis
» je, & que dois-je faire ? Quel serpent ai je
» reçu dans mon sein » ? Outrée de la perfidie
de Lichas, elle demande conseil au chœur, qui
est d'avis qu'elle presse Lichas de parler. Comme
elle s'en retourne pour le surprendre, il revient
de lui même à sa rencontre ; prêt à se mettre
en voyage pour aller retrouver Hercule. « Ma-
» dame, que voulez vous, dit-il, que je dise à
» votre époux en votre nom » ?

La reine profite de cette conjoncture pour son-
der ce courier avec toute la subtilité d'une
femme, & toute la dignité d'une grande princesse.
Elle ménage adroitement ses interrogations, &
ne veut d'abord, ce semble, que se faire répé-
ter ce que Lichas lui a déjà dit d'Hercule, chose
assez intéressante pour se la faire redire. Mais
tout à coup elle tombe sur la jeune captive, &

demande encore une fois qui elle est. Lichas répond comme auparavant, qu'il l'ignore. Déjanire alors l'intimide. « A qui, dit-elle, pensez-vous parler ? »

LICHAS.

Hé, madame, d'où vient une pareille demande ?

DÉJANIRE.

Réponds moi.

LICHAS.

C'est à Déjanire. C'est ma souveraine que je vois.

DÉJANIRE.

Voilà ce que je voulois sçavoir. Tu conviens que je suis ta souveraine ?

LICHAS.

Sans doute.

DÉJANIRE.

Et de quel supplice crois-tu qu'on doive punir un esclave infidèle ?

LICHAS.

Comment infidèle ? quel piège veut-on me dresser ?

DÉJANIRE.

C'est toi, misérable, qui me tends des pièges.

LICHAS.

Madame, souffrez que je me retire, tant je comprends peu ce discours.

DÉJANIRE.

Non, je ne te relâche pas que tu ne m'ayes répondu.

LICHAS.

Sur quoi?

DÉJANIRE.

Cette captive que tu m'as amenée, t'est elle connue ou non?

LICHAS.

Je vous ai répondu ce que j'en sçavois. Que voulez vous de plus?

Déjanire lui nomme Iole, & lui insinue qu'elle est instruite d'ailleurs. Lichas nie tout & se défend du même air dont je viens de donner un essai. La reine en lui découvrant peu à peu ce qu'il a dit dans la ville, le presse vainement. L'officier soutient son rôle, & veut se retirer. Mais incontinent Déjanire use d'un artifice très séduisant *. Elle feint d'être peu sensible aux amours d'Hercule. Elle se pique de connoître le génie des hommes, & de se mettre audessus des foiblesses & des jalousies de son sexe. A l'en croire, « Elle a foulé aux pieds une vaine délicate-
« tesse, & elle sçait quelle indulgence une femme

* Racine a donné à sa Roxane tout le génie & toute la jalouse souplesse de Déjanire. Mais il l'a rendue beaucoup plus coupable. Toutefois on ne prétend pas dans cet exposé, approuver le poète Grec plus que le François, quoique Déjanire soit beaucoup plus excusable que Roxane.

« doit à son époux. Hercule, dit-elle, l'a accou-
 » tumée depuis longtems à devenir traitable sur cet
 » article. La compassion d'ailleurs qu'elle s'est sen-
 » tie pour Iole montre assez, à l'entendre, com-
 » bien peu elle est jalouse d'une rivale ». Par
 cette pernicieuse adresse, & par ce défintéresse-
 ment affecté, Déjanire délivre Lichas de ses
 frayeurs. Puis, lui montrant combien le men-
 songe est odieux, chez les grands sur tout, où
 l'on peut aisément le confondre, elle le détermine
 à tout confesser : ce qu'il fait, en disant que ce
 n'est point par l'ordre d'Hercule qu'il a cédé cette
 galanterie, puisqu'Hercule lui même n'en fait
 pas mystère : mais par zele pour la reine qu'il
 craignoit d'affliger. « Car enfin, continue-il, ce
 » héros dont la valeur n'a rien trouvé d'insur-
 » montable, est devenu l'esclave de l'amour ».
 C'est ce qu'Ovide a rendu ainsi :

* Quem nunquàm Juno seriesque immensa laborum
 Iregerit, huic Iolen imposuissè jugum.

La reine n'en veut pas sçavoir davantage : mais,
 dissimulant toujours malgré sa jalouse fureur,
 elle promet de bien traiter sa captive, & or-
 donne à Lichas de rentrer pour attendre le pré-
 sent qu'elle destine à son époux en revanche de
 celui qu'elle en vient de recevoir. Elle rentre
 elle même.

† Ovid. *Metamorph.* epist. 9.

Les filles du chœur finissent l'acte par des réflexions sur le pouvoir de l'amour. Des dieux qu'il a domptés, elles passent aux mortels, & décrivent le combat d'Hercule & du fleuve Achéloüs, au sujet de Déjanire. C'est une peinture vive & naturellement attachée au sujet.

A C T E I I I.

Tandis que Lichas, prêt à partir, entretient les captives, Déjanire sort pour confier au chœur ses douleurs cruelles. « Ah, s'écrie-t-elle, semblable à un pilote abusé, qui reçoit dans son vaisseau un fardeau capable de le faire périr, j'ai reçu entre mes bras ma rivale !... Les charmes naissent de ses yeux & s'écartent des miens ». Voilà ce qui la désespère. Mais elle aime Hercule, tout infidèle, tout inconstant qu'il est; &, pour fixer son cœur, elle a employé un secret qu'elle croit immanquable. Pour l'entendre, il faut se ressouvenir de l'aventure du Centaure Nessus. Hercule emmenoit Déjanire à Trachine; il s'agissoit de passer un fleuve. Nessus s'occupoit à transporter les passans, & Hercule lui confia son épouse. Mais, comme le Centaure se mettoit en devoir de l'enlever, le fils d'Alcmene le perça de ses flèches trempées dans le sang empesté de l'hydre de Lerne qu'il avoit tuée autrefois. Nessus, prêt d'expirer dit à Déjanire que si elle

elle vouloir désormais ne plus craindre de rivale, elle devoit prendre de son sang, qui seroit pour Hercule un philtre capable de le rappeler. Déjanire, curieuse & jalouse, le crut. Elle emporta de ce sang, comme Sophocle & Ovide le racontent. Elle dit donc qu'elle s'est souvenue heureusement de ce philtre, & qu'elle en a teint une robe qu'elle envoie à Hercule. Cependant il lui prend un scrupule sur l'effet incertain de cette dangereuse épreuve qu'elle n'a pas encore faite. Le chœur même augmente sagement cette frayeur née du pressentiment. Mais la passion empêche Déjanire d'y réfléchir davantage, sur-tout à la vue de Lichas, qui vient recevoir d'elle ses derniers ordres. Elle étouffe alors ses craintes, franchit le pas, & demande le secret au chœur sur cette espèce de magie.

Ce scrupule, étouffé dès sa naissance, est très habilement ménagé par Sophocle, & on le sentira bientôt. La reine donne donc à Lichas la robe destinée à Hercule avec ordre de l'engager à s'en servir au plutôt, pour paroître plus décemment aux sacrifices. Car tel est le vœu qu'elle a formé au sujet du retour d'Hercule. Lichas prend la boîte toute cachetée du sceau de la reine, lui promet de s'acquitter fidèlement de son devoir, & s'en va. Ovide exprime élégamment, en

deux mots , l'innocence de Déjanire & de Lichas.

Ignaroque Lichæ quid tradat nefcia luctus
Ipsa suos tradit *.

« Lichas ignore ce qu'il reçoit. Elle ignore
» elle même ce quelle donne à Lichas , & ne
» sçait pas que ce dépôt deviendra la matiere de
» son deuil ».

Cependant le Chœur fait des vœux en faveur
d'Hercule , & conçoit d'heureuses espérances sur
son retour.

A C T E I V.

Déjanire, ainsi qu'on l'a observé, étoit dans la
situation où la malice du cœur humain luttant avec
la droiture qui lui est naturelle , balance entre le
plaisir de se satisfaire & la crainte de faire mal :
situation où d'ordinaire la passion l'emporte sur le
devoir. Car , dans le doute , quand le cœur entre
en négociation ; il est déjà plusqu'à demi vaincu.
Aussi Déjanire a-t-elle suivi son penchant , sans
se donner le loisir d'examiner si elle faisoit bien
ou mal. La maniere même dont elle consultoit
le Chœur sur ses doutes n'étoit qu'une adresse de
sa passion , qui cherchoit un appui plutôt qu'un
conseil. Le remords en est le fruit. Rendue à elle
même après le départ de Lichas , elle revient

* Ovid. MÉTAMORP. L. 9. v. 155.

faire part à ses confidentes de la frayeur qu'elle ressent , & cherche à se rassurer s'il est possible. Car Sophocle nous la peint vertueuse quoique jalouse. En effet sa jalousie n'est pas celle d'une Médée qui veuille perdre une rivale & son époux. Elle ne veut que ramener le cœur de l'un , & le détacher de l'autre.

Elle se rappelle donc l'opération magique qu'elle a faite , & quelques prodiges qui l'ont accompagnée. Nessus lui avoit dit de garder son sang dans un lieu ténébreux , d'en faire en secret & dans les ténèbres l'usage qu'elle souhaiteroit , & d'empêcher sur-tout que le voile teint de ce sang ne vît le jour avant que d'être porté. Elle a pratiqué à la lettre toutes ces choses. Mais le flocon de laine dont elle s'est servie en guise d'éponge pour insinuer son philtre dans la robe s'est consumé de lui même étant exposé au jour. Cette merveille effraye Déjanire , & elle commence , mais trop tard , à se délier des présents du Centaure. « Quelle raison en effet un amant ostenté » & mourant auroit-il eue de lui vouloir du bien ? » Sans doute c'étoit pour se venger de son ennemi » qu'il l'a flatté d'une feinte confidence ». La reine se rappelle de plus que les flèches dont le Centaure a été blessé étoient empoisonnées du venin de l'hydre. Elle ne doute plus qu'Hercule ne soit la victime de ce prétendu philtre. Elle est résolue ,

si la chose arrive, de se donner la mort, & de cacher sa honte dans le tombeau.

Ce repentir d'un cœur vertueux mais séduit, est bien dans la nature; & je ne pense pas qu'on puisse l'exprimer plus heureusement que l'a fait Sophocle. Le chœur tâche envain de rassurer la reine, & de l'engager du moins à mieux espérer d'un stratagème qu'elle a cru innocent. Déjanire sent redoubler ses inquiétudes; & son fils Hyllus, qui revient à l'improviste, ne les confirme que trop par ce discours. « Ah ! ma mere, puissiez
» vous, ou n'être pas ma mere, ou cesser de vi-
» vre, ou plutôt être moins criminelle ! Vous avez
» tué aujourd'hui mon pere & votre époux ».

Déjanire épouvantée l'interroge, & reçoit à chaque réponse un nouveau coup de poignard. Hyllus vient d'être témoin du cruel état où la robe fatale a mis Hercule. Ce héros étoit à Cénée, où il élevoit un temple en l'honneur de Jupiter, & traçoit le dessein du bois sacré. C'est là que son fils Hyllus l'a vu, & que Lichas est venu le trouver avec la cassette qu'il apportoit. Il y a ici une faute assez difficile à justifier. C'est la même que dans les CAPTIFS DE PLAUTE. En effet l'intervalle de Cénée à Trachine est un détroit trop considérable pour le passer dans un aussi court espace de temps que Sophocle le suppose pour le voyage & le retour d'Hyllus & de Lichas. Con-

ment Hyllus a-t-il pu en quelques heures aller trouver son pere, le voir occupé à ses desseins d'architecture pour ériger un temple, assister à un sacrifice où se trouve encore Lichas au retour de Trachine, être en un mot témoin de tout ce qui s'est passé, & revenir avec son pere pendant la durée de deux actes. Cela paroît forcé, sur-tout dans une tragédie Grecque, où l'action n'est jamais interrompue. Mais Sophocle, si scrupuleux d'abord sur toutes les vraisemblances, comptoit sans doute sur l'éloignement de ces lieux par rapport à Athènes, où le grand nombre des spectateurs n'y regardoit pas de si près, & se prêtoit à la vraisemblance géographique, quand elle ne lui paroïssoit que médiocrement blessée. Ainsi & plus encore le font aujourd'hui les spectateurs, quoique mieux instruits, en voyant plusieurs tragédies où les circonstances des lieux sont souvent beaucoup moins ménagées.

Reprenons le fil du récit d'Hyllus. « Alcide, en
 » considération de son épouse, s'est revêtu de la
 » robe qu'elle avoit envoyée. Il a paru dans cet
 » ornement à un pompeux sacrifice. Mais, à peine
 » le feu avoit-il commencé d'embrâser le bûcher
 » où étoient les victimes, que le venin dont la
 » robe étoit infectée a fait sentir son funeste effet.
 » Une sueur violente est sortie de tout le corps
 » d'Hercule. La fatale robe s'est attachée à sa chair

» sans pouvoir en être enlevée qu'avec la chair
» même. Le poison se glissant dans les veines a
» pénétré jusqu'à la moëlle des os. Hercule appelle
» Lichas ; lui demande de quelle main il a reçu
» cet horrible présent : & sur sa réponse que c'est
» de Déjanire, saisi de courroux & pressé par l'excès
» de la douleur, il prend le malheureux Lichas, &
» le jette si rudement sur un rocher, que son corps
» en est brisé ». * (C'est pour rendre ceci croyable
que Sophocle a cité le trait d'Iphitus.) « Tout le
» peuple est frappé de terreur, & nul n'ose appro-
» cher d'Hercule furieux. Il se roule par terre : puis
» il se leve tout-à-coup, & pousse des cris effroya-
» bles qui font retentir tous les rivages. Enfin,
» ajoute Hyllus, Hercule, en portant çà & là ses
» regards que la violence du mal rendoit affreux,
» m'apperçoit dans la foule où je fondois en lar-
» mes. Il m'appelle : Approchez, ô mon fils ; ne
» fuyez pas un pere déplorable : dussiez vous ex-
» pirer avec moi, approchez ; & , s'il vous reste
» quelque pitié pour un pere qui vous aime, tirez
» moi au plutôt de cette terre étrangere , afin que
» je termine ma destinée dans un lieu où je puisse
» me dérober aux yeux des mortels. A ces mots,
» nous l'embarquons sur le vaisseau. Nous l'em-
» menons avec peine sur ces bords, & bientôt
» vous le verrez ou mourant ou mort ». (C'est

* Voyez Ovide , MÉTAMORP. L. 9.

au chœur que ce discours s'adresse ; puis Hyllus se
 tourne vers la reine sa mere.) « Madame, tel est
 » l'effet de vos noirs projets & de votre attentat.
 » Que ne m'est-il permis de lancer sur vous les
 » imprécations que méritent les parricides. Mais je
 » le puis, madame ; & vos forfaits me rendent tout
 » permis. C'est bien la moindre vengeance qu'un
 » fils puisse tirer d'une mere qui a la noirceur de
 » faire périr son pere, & le plus grand des héros ».

Déjanire se retire sans pouvoir proférer une
 seule parole. Le chœur veut l'arrêter. « Madame ,
 » pourquoi vous retirer ainsi sans rien répondre ?
 » Ignorez vous que le silence est l'aveu du crime » ?
 Hyllus répond : « Laissez la s'écarter. Puisse-t-elle
 » fuir bien loin de mes regards qui l'ont confon-
 » due. Lui seroit-il de se couvrir du titre de mere,
 » elle qui l'a si indignement démenti ? Qu'elle fuie
 » donc ; qu'elle jouisse de son crime ; & puisse le
 » sort qu'elle a préparé à mon pere retomber tout
 » entier sur sa tête » ! Ce silence de Déjanire est
 dans le même goût que celui d'Eurydice dans
 l'ANTIGONE * : & l'on verra dans peu qu'il vaut
 mieux que ce vers affecté d'Ovide , si souvent
 répété dans une lettre :

Impia , quid cessas Dejanira mori † ?

* VOYEZ ANTIGONE.

† OVID. HÉROÏD. epist. 3.

« Impie Déjanire, que tardes tu à te donner la mort ». On ne s'exhorte point à mourir, quand le dessein en est bien pris. Beaucoup moins le fait-on avec tant d'art. Le silence est plus éloquent & plus vif.

Le chœur, ensuite de ce qu'on vient d'entendre d'Hyllus, qui s'est retiré, se rappelle l'oracle ancien, à sçavoir qu'Hercule, après douze travaux, devoit jouir d'un repos que rien ne pourroit troubler. On en voit l'accomplissement. Le chœur retombe sur l'article de Déjanire, dont il plaint la jalouse crédulité suivie d'un si triste retour. Il attribue enfin tous ces maux à Vénus.

A C T E V.

Aussitôt ces filles effrayées entendent dans le fond du palais un grand bruit qui présage quelque chose de funeste. L'on voit en effet la vieille confidente de Déjanire, qui vient route en pleurs annoncer la mort de sa maîtresse. « Sa mort est » atroce, dit-elle, & vous en conviendrez. A » peine étoit-elle rentrée, qu'à l'aspect de son fils » Hyllus, qui retournoit vers son pere, elle dé- » tourne ses pas pour l'éviter, & seule au pied des » autels elle déplore sa viduité. Trouvoit elle sous » ses mains quelqu'une des choses nécessaires à » son usage, ses yeux se remplissoient de pleurs.

» Errante çà & là dans le palais , à la vue de
 » ses officiers , elle verſoit des torrens de larmes :
 » elle imputoit aux dieux le renverſement de ſa
 » maiſon. Après ces premiers transports , je la vois
 » entrer bruſquement dans l'appartement de ſon
 » époux. Cachée dans l'obſcurité je l'obſerve en
 » ſilence. Elle pare le lit d'Hercule , le baigne de
 » ſes larmes ; & ſ'y étant aſſiſe : ô couche nup-
 » tiale , dit-elle , tu me reçois pour la dernière
 » fois. A ces mots , elle découvre ſon ſein. Je vole
 » vers ſon fils : mais , hélas , à mon retour , je
 » trouve qu'elle ſ'eſt frappée d'un poignard. Cette
 » vue attendrit Hyllus. Il pleure une mere que ſes
 » reproches ont porté à cet excès de deſeſpoir.
 » Car il avoit appris , mais trop tard , la funeſte
 » erreur où le Centaure avoit fait tomber Déja-
 » nire. L'infortuné Hyllus , livré à ſon repentir ,
 » s'approche d'une mere expirante : il l'embraille ,
 » il l'arroſe de ſes larmes , deſeſpéré de lui avoir
 » imputé un crime , & de ſe voir privé d'une
 » mere & d'un pere par une épouſe & par un fils.
 » Voilà la triſte deſtinée de cette maiſon malheu-
 » reuſe. Que l'on compte après cela ſur le bonheur
 » d'un ſeul jour. Trop avides du lendemain nous
 » ne ſongeons pas que l'heure préſente eſt peut
 » être la dernière pour nous ».

La mort d'Alceſte , chez Euripide , a beaucoup
 de rapport à celle ci ; & il eſt évident que Vir-

gile a imité ces morceaux des poëtes Grecs, quand il nous peint Didon mourante :

* Incubuit que thoro , dixitque novissima verba.

« Elle s'assit sur sa couche nuptiale, & dit les
» dernieres paroles ».

Les filles de Trachine, à la vue de ce double malheur d'Hercule & de Déjanire, ne sçavent où porter leurs regrets, tant elles sont accablées de tristesse. Elles voudroient être transportées dans un autre climar; & elles redoutent la présence d'Hercule furieux, qu'on apporte sur la scène, entouré d'une nombreuse cour de gens éplorés.

Le sommeil où il paroît plongé tient l'assemblée en suspens. Son fils Hyllus qui le croit mort, jette des cris lamentables. Mais un vieillard l'avertit qu'Hercule n'est qu'assoupi par l'excès du mal, & qu'il seroit dangereux de le réveiller. Il se réveille en effet, & s'écrie : « O Jupiter, en quelle région
» arrivé je ? Dans quelles mains suis je tombé ?
» Ah, je me sens dévoré; & mes cruelles dou-
» leurs reprennent toute leur violence ». Et, après quelques interruptions; « O promontoire de Céc-
» née, où j'ai élevé tant d'autels! ô dieux, étoit ce
» là le prix que vous réserviez à ma pitié » ?

Il donne ensuite les marques les plus vives & les plus naturelles d'une douleur insurmontable.

* Virgile, *ÆNÉID.* L. 4. v. 650.

La scène d'Hippolyte , chez Euripide , est dans ce goût. Hercule se plaint qu'on réveille ses maux en voulant le soulager. Il ne peut souffrir qu'on le touche. Il sent de plus terribles accès. « Où » êtes vous , s'écrie-t-il, brigands, dont j'ai purgé » les bords de la mer & les forêts? Le trépas en est » la récompense; & , pour surcroît de désespoir , » je ne vois personne qui s'arme pour couper la » trame de mes malheureux jours, personne qui, le » fer & la flamme en main, vienne briser les liens » d'une vie intolérable ». Le vieillard , le chœur & Hyllus se désespèrent de ne pouvoir lui apporter quelque soulagement. Mais Hercule, rentrant dans un nouvel accès, conjure son fils de lui percer le sein. C'est le seul bien qu'il puisse attendre de lui. Il implore , il mendie la mort ; mais inutilement. Enfin , il dit ce beau morceau rapporté dans les TUSCULANES *, & traduit de la main de Cicéron, ou , selon d'autres , de celle du poète Attilius. « O entreprise inouïe d'une femme ! ô » Dejanire , faut-il que je sois ta victime ! Non , » jamais l'implacable Junon , ni le barbare Eurysthée ne m'ont été si funestes que la fille d'Œnéus. C'est elle qui m'a enveloppé de cette fatale » robe , comme d'un filet tissé par les mains des » Furies ; voile affreux, prison horrible ! Il s'at- » tache à mon corps ; il me dévore les entrailles ;

* Cicér. L. 2. des TUSCULANES.

» il pénètre jusques dans mes veines : mon noir
» sang bouillonne & se consume : mon corps ,
» brûlé par un feu invisible , n'est plus qu'un fan-
» tôme. Quoi ! ce que n'ont pu ni les armes , ni
» les géans , ni le Centaure , ni la Grèce , ni le
» reste de l'univers que j'ai délivré de cent mon-
» stres , une femme seule l'a tenté , l'a exécuté ;
» & c'est par ses mains que j'expire ! O mon fils ,
» remplissez toute l'étendue de ce tendre nom.
» Qu'une vaine pitié pour une mere parricide ne
» l'emporte pas. Allez , traînez cette furie , livrez
» la moi , & soyez le spectateur de son supplice.
» Je veux éprouver en ce moment qui vous pré-
» férez d'elle ou de moi. Allez , dis je , osez m'o-
» béir ; ayez pitié d'un pere digne d'être pleuré.
» Misérable , je verse des larmes ; moi , que per-
» sonne n'entendit jamais pousser un gémissement
» dans l'horreur des plus affreux revers ! Ah , je
» rougis de ma faiblesse. Approche , mon fils ; sois
» témoin de l'excès de mes maux. Voici mes
» entrailles ; peuple , regardez ce corps si cruelle-
» ment déchiré. Ah , quelles convulsions ! quelles
» flammes ! quel renouvellement de supplices !
» Jupiter , précipite moi aux enfers : lance tes
» foudres pour m'écraser. Mes plaies se rouvrent :
» je suis dévoré ; quel tourment ! O forces de mon
» bras , jadis si vantées , qu'êtes vous devenues !
» O mains , est-ce vous qui avez étouffé le lion

» de Némée * : Oui, voici ce bras qui a coupé
 » les têtes renaissantes de l'hydre, ce bras qui a
 » dompté les Centaures, ce bras dont les coups
 » ont abattu le sanglier d'Erimanthe †, ce bras
 » dont les efforts ont tiré Cerbere des enfers, ce
 » bras qui a mis en pièces le dragon dépositaire
 » des fruits d'or, ce bras enfin, qui s'est signalé par
 » des exploits innombrables ; & que nul mortel n'a
 » pu désarmer. Le reconnoissez vous ? En quel triste
 » état le voyez vous réduit ! Brisé, déchiré, atté-
 » nué par un poison secret, il languit, il n'est plus
 » reconnoissable. Fils de Jupiter & d'Alcmène,
 » (quels noms !) je deviens la victime d'une per-
 » fide épouse. Mais, quand je serois anéanti, je
 » sçaurai en tirer vengeance. Qu'elle vienne donc
 » & qu'elle apprenne à l'univers qu'Hercule, tout
 » mort qu'il paroît, est encore le fléau des impies ».

Il faut que ce morceau ait bien été du goût de
 l'antiquité, puisqu'Ovide § a cru ne pouvoir faire
 mieux que de l'imiter dans ses METAMORPHOSES.
 Il le rehausse en y ajoutant cette belle pensée ;

Defessa jubendo est

Serva Jovis conjux ; ego sum indefessus agendo.

« La cruelle Junon est plus lassée de commander
 » & d'exiger des exploits, que moi d'obéir & d'en

* Némée, forêt de l'Argolide.

† Erimanthe, montagne & forêt d'Arcadie.

§ Ovide, METAMORPH. L. 9. V. 176.

« faire ». Il seroit bien à souhaiter qu'Ovide, plutôt que Sénèque, nous eût laissé les tragédies Grecques remaniées à sa façon, comme il l'avoit fait à l'égard de quelques unes, qui n'ont pu passer jusqu'à nous, & qui nous font regretter les chefs d'œuvres du génie Tragique, dont on voit des vestiges dans les MÉTAMORPHOSES.

Hyllus, détrompé sur l'article de sa mere, cherche à désabuser Hercule ; ce qui fait un grand jeu de théâtre. Car Hercule croit son fils touché d'une indigne pitié pour Déjanire, & il refuse long-temps de l'entendre. Enfin l'on vient à bout de lui apprendre l'innocence & la jalousie de Déjanire, sa mort, & l'aventure du Centaure. A ce nom, il ouvre les yeux. Il se ressouvient d'un oracle, & le déclare à son fils : c'est que Jupiter lui avoit prédit qu'un mort lui ôteroit la vie. Ce mort est le Centaure. Il rapproche de cet oracle antique un oracle plus récent dont on a parlé, à sçavoir qu'Hercule jouiroit désormais d'un long repos. Toutes ces circonstances ne lui laissent plus lieu de douter que sa fin ne soit prochaine. Ainsi il prie son fils de lui obéir en un point qu'il ne lui déclarera qu'après qu'il sera assuré de son obéissance.

Le reste de cette scène est toujours dans le goût du théâtre. Car il se fait une suspension merveilleuse. Le pere tire le serment de son fils, & lui

dit son secret & sa dernière volonté. Il s'agit de le porter sur le mont Œta, de le placer sur un bûcher, & d'y mettre le feu de ses mains, & cela sous peine d'imprécations éternelles. Ce dernier article fait frémir Hyllus. « Ah, que m'ordonnez » vous ? Que je devienne le bourreau de mon » pere » ! Hercule exige au moins qu'il fasse tout le reste ; & Hyllus s'accorde à tout, hormis à ce dernier office. Mais le pere, non content de ce trait d'obéissance, en demande encore un autre de lui. C'est d'épouser Iole : autre sujet de répugnance de la part du fils. « Quoi ? épouser celle » qui m'a ravi un pere & une mere ! Non ; il faut » droit être agité des furies pour commettre un » pareil forfait. Je préfère la mort à cet hymen ». Je le veux, dit Hercule ; & il le menace de tout son courroux, s'il n'obéit. Hyllus résiste autant que le peut souffrir la soumission d'un fils. Mais, sur l'assurance que tel est l'ordre des dieux, il se rend en disant qu'il ne sçauroit être coupable envers les dieux, en obéissant à un pere.

Hercule satisfait, veut prévenir de nouveaux accès de fureur, & il ordonne qu'on l'enlève au plutôt pour le placer sur un bûcher. Il s'anime lui même à étouffer les cris de la nature. « Ame » endurcie aux travaux, cœur de bronze retiens » tes soupirs, & ne déshonore pas Hercule ». Son fils désolé aide à le transporter, prêt à lui

rendre, malgré lui, le triste office que son pere a exigé.

Telle est à peu près la dernière scène. Mais sa beauté & son feu ne sçauroient paroître dans une simple analyse ; & , comme elle n'a rien qui choque nos mœurs, je puis sans rien craindre, la mettre ici dans son entier. On en jugera mieux de ce qu'on perd, par l'impossibilité où nous mettent nos mœurs (sans compter le reste) de traduire entierement les pièces des anciens. Il n'est question que de joindre la scène qu'on va lire au morceau que Cicéron a traduit, & que dit Hercule dans sa fureur.

Le chœur, touché de ses tourmens, s'écrie aussitôt : « Ah, malheureuse Grèce, quel sera ton deuil » si tu perds ce héros » !

H Y L L U S à son pere.

Si vous me permettez de répondre un mot, je vous conjure, malgré l'état où vous êtes, de me prêter l'oreille jusqu'à la fin. Je ne demande rien que de juste. Rendez vous pour un moment : calmez votre courroux, ou vous ignorerez éternellement quel est l'objet de votre douleur, & quel peut être celui de votre joie.

H E R C U L E.

Parle, & finis. La douleur m'empêche d'être à moi & de pénétrer dans des obscurités.

H Y L L U S.

HYLLUS.

Je n'ai qu'un mot à vous dire sur ma mere & votre épouse. Son sort & son innocence.

HERCULE.

Misérable, oses tu me parler d'une mere parricide?

HYLLUS.

Le secret que j'ai à vous révéler, me force de rompre le silence. Elle n'étoit point coupable.

HERCULE.

Elle n'étoit point coupable !

HYLLUS.

Vous en conviendrez vous même.

HERCULE.

Parle donc ; mais crains, par une fausse pitié, de te rendre indigne d'un pere tel que moi.

HYLLUS.

Elle n'est plus. Un coup mortel....

HERCULE.

Quelle main l'a punie ?

HYLLUS.

Elle s'est donné la mort.

HERCULE.

La perfide ! C'étoit pour se dérober à ma juste fureur. Que ne puis-je....

HYLLUS.

Vous parlerez autrement quand votre courroux sera calmé.

HERCULE.

Poursuis. Voyons le reste de cette étrange aventure.

HYLLUS.

Son crime est une erreur. Ses vues étoient droites.

HERCULE.

Droites ! Et elle a tué ton pere !

HYLLUS.

C'est un philtre, non un poison qu'elle a cru vous préparer. Jalouse d'Iole, elle prétendoit regagner votre cœur.

HERCULE.

Est-il dans ces lieux un magicien assez...

HYLLUS.

C'est du Centaure Nessus qu'elle a reçu ce philtre.

HERCULE.

De Nessus ! Ah, je suis perdu ! J'ouvre les yeux : je vois tous mes maux. Partez, mon fils, &, puisque vous allez perdre un pere, appelez tous ceux de ma maison, sur tout l'infortunée Alcmène, que Jupiter me donna vainement pour mere. Allez, je dois leur déclarer les oracles sur mon sort.

HYLLUS.

Hélas, Alcmène n'est point en ces lieux. Elle

est à Tyrinthe * avec quelques uns de vos enfans ; les autres sont à Thèbes. Je suis seul , mais disposé à vous obéir. Commandez.

HERCULE.

Ecoute donc les oracles , mon fils , & montre de qui tu as reçu le jour. Jadis , Jupiter mon pere , me prédit que nul homme vivant ne termineroit ma destinée ; mais que ce seroit un habitant des enfers. Mes destins sont accomplis : c'est le Centaure mort qui m'ôte le jour. Rapprochez de cet ancien oracle un autre plus récent. J'entrois dans la forêt sacrée de Dodone ; un chêne prophétique m'assigna cette journée de mon retour , comme le commencement d'un doux repos. Insensé , j'entendois une heureuse vie , & je devois entendre le trépas , qui est le terme de tous les maux. Entrez donc dans mes desseins , ô mon fils : n'attendez pas que mes fureurs me reprennent. Remplissez la plus sainte de toutes les loix. Obéissez à un pere.

HYLLUS.

Ciel ! où doit aboutir ce discours !.... Mais je ne sonde point vos projets. Ordonnez ; j'obéis.

HERCULE.

Donnez moi cette main pour gage de votre foi.

* Tyrinthe , ville voisine d'Argos , ainsi nommée du fleuve TYRINHOS. C'étoit la patrie d'Hercule , surnommé toutefois le Thébain , parce qu'Amphitrion étoit de Thèbes.

HYLLUS.

Hé, d'où vient cette inquiétude, mon pere?
Doutez vous de mon obéissance?

HERCULE.

Approchez, vous dis-je. Commencez par là
d'obéir.

HYLLUS.

Vous le voulez; voici ma main.

HERCULE.

Jurez par Jupiter mon pere....

HYLLUS.

Et que jurerai-je d'accomplir?

HERCULE.

Ce que je vous dirai après.

HYLLUS.

Je le ferai: j'en atteste Jupiter, témoin & ga-
rant des sermens.

HERCULE.

Liez vous par des peines, si vous manquez d'obéir.

HYLLUS.

Hélas, puis-je y manquer? Mais soit; je me lie
par les peines les plus atroces.

HERCULE.

Vous connoissez le sommet du mont Cœta con-
sacré à votre ayeul, Jupiter.

HYLLUS.

Je le connois. Combien n'y ai-je pas fait de
sacrifices?

HERCULE.

Il m'en faut un autre. Le voici : transportez moi, vous & vos amis sur la croupe de ce mont. Faites un bûcher de chênes & d'oliviers sauvages. Osez m'y placer, & d'un courage affermi, le flambeau à la main, mettez y vous même le feu. Point de larmes; point de gémissemens, pas même un soupir. C'est à cette marque que je te reconnoîtrai pour mon fils. Sinon, du fond des enfers, je serai ta furie & ton bourreau.

HYLLUS.

Ah, mon pere, qu'avez vous dit, & que m'ordonnez vous !

HERCULE.

Ce qu'il faut exécuter. Si ton cœur balance, je te renonce pour mon fils.

HYLLUS.

Hélas, encore une fois, que me commandez vous ? Faut-il pour être votre fils que je sois parricide ?

HERCULE.

Parricide ? Non ; mais mon libérateur.

HYLLUS.

Votre libérateur, en vous jettant au milieu des flammes !

HERCULE.

Si ce triste office te fait tant d'horreur, va,
Ciiij

je veux bien t'en dispenser. Fais au moins le reste.

HYLLUS.

Oui, ces bras vous porteront.

HERCULE.

Et tu construiras le bûcher?

HYLLUS.

J'y consens encore : tout me sera doux, pourvu que je ne sois pas votre bourreau.

HERCULE.

Couronne, je t'en conjure, tes services si tendres & si considérables par ce léger devoir que j'exige.

HYLLUS.

Fallût-il tenter plus, que ne ferois-je pas pour un pere?

HERCULE.

Hé bien, écoute. Tu connois la fille d'Eurytus?

HYLLUS.

Iole.

HERCULE.

Elle même. Si tu respectes les sermens faits à un pere, si tu conserves la tendresse d'un fils, écoute, je te l'ordonne ; garde toi de désobéir ; il faut. . .

HYLLUS.

Quoi ?

HERCULE.

L'épouser *. Nul autre que toi n'est digne de l'amante d'Hercule. Ne réplique pas : obéis ; ta condescendance pour mes premières volontés exige de toi ce dernier effort.

HYLLUS.

Ah, ciel..... Mais votre situation retient ma juste douleur. Hé, quel cœur ne se révolteroit pas à cette étrange proposition ?

HERCULE.

Tu n'obéiras donc pas ?

HYLLUS.

Quoi ? épouser celle qui m'a ravi une mère ! celle qui vous réduit à l'état où je vous vois ! la source unique de tous nos maux ! Ah ! il n'y a qu'un furieux qui puisse s'y résoudre. J'aime mieux mourir.

* Le P. Porée m'a fait appercevoir que , dans ce trait , Racine s'est parfaitement rencontré avec Sophocle , ou l'a imité exprès en composant son MITHRIDATE. En effet Mithridate , prêt d'expirer , donne Monime à Xipharès comme Hercule mourant donne Iole à Hyllus.

Mais vous me tenez lieu d'empire , & de couronne ;

Vous seule me restez. Souffrez que je vous donne ,

Madame ; & tous ces vœux que j'exigeois de vous ,

Mon cœur pour Xipharès vous les demande tous.

MITHR. scène dernière.

Il est vrai que la situation est bien différente , puisque Xipharès étoit amant de Monime & rival de son père , ce qui ne se trouve pas dans Hyllus. Mais Racine a ajusté (comme on dit) la pièce au théâtre , & sa tragédie au goût François. Du reste , de part & d'autre ,

HERCULE.

Je le vois trop : tu perds le respect à un père mourant. Hé bien, sois assuré que ta désobéissance fera suivie des plus horribles malédictions.

HYLLUS.

Hélas, & qui m'assurera que ce n'est point le trouble qui vous dicte ces ordres cruels ?

HERCULE.

C'est ton indocilité seule qui réveille mes fureurs.

HYLLUS.

Malheureux, dans quelle irrésolution me vois-je en ce moment ?

HERCULE.

C'est la situation des fils parjures.

Iole & Monime sont la cause, l'une de la mort d'Hercule, l'autre de celle de Mithridate. Monime dit elle même :

Hélas, & plutôt aux dieux qu'à son sort inhumain
Moi même j'eusse pu ne point prêter la main ;
Et que, simple témoin du malheur qui l'accable,
Je le pusse pleurer sans en être coupable.

Plus on y regarde de près, plus on trouvera que les TRACHINIENNES ont pu être le germe de la tragédie de MITHRIDATE ; & , si mon ouvrage mérite une suite, j'entrerai plus profondément dans les imitations de Racine, pour faire voir comment il s'est nourri de l'esprit de l'antiquité Tragique, dans les pièces même où l'on soupçonneroit le moins quelque imitation. Cette comparaison ne sçauroit être qu'à l'avantage de Racine & du théâtre ancien.

HYLLUS.

Ah ! mon pere , je n'ai point appris de vous à être impie.

HERCULE.

Est-ce donc l'être que m'obéir ?

HYLLUS.

Ce que vous me prescrivez est-il juste ?

HERCULE.

Très juste ; j'en atteste les dieux.

HYLLUS.

Hé bien , j'obéirai. Vous attestez les dieux , & vous commandez. Me puniroient-ils d'avoir obéi à un pere ?

HERCULE.

Tu parles en fils digne d'Hercule. C'est la dernière grace que j'avois à te demander : tu me l'accordes ; je meurs content. Prévenons de nouveaux accès. Viens me placer sur le bûcher. Approchez tous ; enlevez moi ; je ne songe plus qu'au terme de mes maux.

HYLLUS.

Allons , nulle loi ne me défend ce triste & cruel office , puisqu'un pere le veut , & m'y contraint.

HERCULE.

Cœur endurci aux travaux , fais toi un rempart d'airain ; n'attends pas les transports du mal , & suspens tes cris. Rends moi agréable le sort le

plus affreux *. Ça, levez moi, chers amis. Prenez pour l'infortuné Hercule des sentimens que n'ont pas les dieux. Je suis leur sang; ils me voyent souffrir des tourmens horribles, & ils m'abandonnent. Nul mortel ne prévoyoit son sort. Le mien est déplorable pour moi, & honteux pour eux, mais plus supportable encore pour celui qui en est la victime. (On l'enlève.)

LE CHŒUR.

Iole, que faites vous? Ne sortez pas de ce palais. Témoin du destin de ce Héros, vous avez vu, en peu d'heures, un renversement de fortune dont Jupiter seul est l'auteur.

Il y a certainement beaucoup de feu & d'ame dans toute cette pièce: mais ce qui la rend plus intéressante, c'est l'art incomparable avec lequel Sophocle a sçu ménager ce feu, qui croît d'acte en acte, avec les événemens, jusqu'à la dernière scène, qui en jette les derniers & les plus beaux éclats.

Voilà ce qui a servi de matiere à plusieurs brillans morceaux d'Ovide, à une tragédie Latine de Sénèque, & à une autre Françoisse de Rotrou. Mais tous, & même Ovide, ont dégénéré de la premiere simplicité. C'est que l'esprit humain veut toujours enchérir, & qu'il ne se contente pas du parfait, quand il y est arrivé.

* Je mets ceci dans la bouche d'Hercule, quoique les éditions ordinaires le mettent dans celle d'Hyllus. C'est une méprise, à ce qu'il paroît.

LES TRACHINIENNES.

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

PERSONNAGES.

HERCULE.

DÉJANIRE, épouse d'Hercule.

HYLLUS, fils d'Hercule & de Déjanire.

UN VIEILLARD Trachinien.

UN VIEUX OFFICIER d'Hercule.

LICHAS, serviteur d'Hercule.

LA NOURRICE de Déjanire.

UNE SUIVANTE de Déjanire.

LE CHŒUR. (Il est composé de jeunes Trachiniennes).

La scène est à Trachine, ville de la Thessalie,
dans le vestibule du palais de Ceyx.

LES TRACHINIENNES,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, UNE SUIVANTE.

DÉJANIRE.

ON ne peut, dit-on comme on l'a toujours dit, prononcer sur le bonheur ou le malheur attaché à nos jours, avant que de toucher à leur terme fatal. Quant à moi je puis assurer, par une expérience, hélas trop précoce ! que je suis destinée à être malheureuse & rongée de chagrins : j'en ai été assaillie dès ma tendre enfance : &, en effet, jamais femme Etolienne a-t-elle eu sujet de redouter l'hymen autant que moi, lorsque je vivois à Pleuron¹, sous les yeux de

¹ Ville d'Etolie. Il y en avoit une autre du même nom dans la Péloponnèse. (Note de M. Dupuis).

mon pere *Ænéus* ? J'avois pour amant un fleuve ; (*Acheloüs* ¹) dieu à la vérité, mais terrible par trois formes qu'il prenoit ; tantôt bœuf, tantôt serpent, tantôt homme , avec des cornes & une large barbe, inondée d'eau qui sortoit à gros bouillons de sa bouche. Au désespoir d'être recherchée par un tel amant , je désirois mourir mille fois plutôt que de combler ses vœux. Heureusement pour moi , un rival puissant (le vaillant fils de *Jupiter* & d'*Alcmène*) vint, quoiqu'un peu tard, me délivrer des poursuites du fleuve, dont il fut victorieux dans un combat sanglant qu'il lui livra. Qu'on ne m'en demande pas les détails & les circonstances : c'est au spectateur indifférent à les raconter : je n'en sçais aucun : tous mes sens étoient interdits par la crainte d'une issue qui pouvoit me faire sentir le funeste avantage de la beauté : je sçais seulement que , grace au dieu des combats , cette issue me fut heureuse , si le bonheur peut s'allier avec les cruelles inquiétudes dans lesquelles j'ai vécu, depuis que, par la victoire d'*Hercule*, je suis devenue son épouse. Nuit & jour je suis en proie à mille allarmes à son sujet. Il parcourt toutes les contrées ; il vole de victoire

¹ *Acheloüs*, roi d'*Etolie*, fut, dit-on, noyé dans le *Thoas*, fleuve qui prend sa source au *Pinde*, & divise l'*Etolie* de l'*Acarnanie*, auquel il donna son nom. On attribue à ce roi l'invention de mêler l'eau avec le vin ; d'où vient que souvent chez les poètes, toute eau potable porte le nom d'*ACHELOÏS*. (Note de M. Dupuis).

en victoire, & les tendres fruits de notre amour, sont ce qu'il voit le moins: tel que le laboureur qui ne porte ses regards sur ses propriétés éloignées qu'au temps de la semence & de la récolte. Rien ne peut le fixer auprès de ses foyers: dès qu'il y a paru, il les quitte pour aller se dévouer au service de je ne sçais qui: &, maintenant même qu'il est sorti vainqueur de tous les combats qu'il a livrés, je n'en suis que plus allarmée: car, depuis que son bras a porté la mort dans le sein d'Iphitus, je vis ici à Trachine, reléguée loin de ma patrie, & j'ignore absolument où il a porté ses pas, n'en recevant de nouvelles par personne. Je ne puis m'empêcher de craindre qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur. Dix mois se sont écoulés & cinq autres en outre, sans qu'il me soit parvenu le moindre détail sur son compte. Tout cela m'annonce quelque chose de funeste. D'ailleurs un écrit qu'il m'a laissé en partant, augmente encore mes inquiétudes; & plaise aux dieux, qu'il ne me soit point fatal!

LA SUIVANTE.

Madame, s'il est permis à une esclave de se hasarder à donner des conseils, je dois parler ici pour soulager la douleur où je vous vois plongée sur l'absence de votre époux. Choisissez un de vos enfans que vous chargerez d'aller chercher les traces de son pere: Hyllus, son fils aîné, y

mettra, comme j'en suis persuadée, toute l'ardeur possible. Le voici qui arrive fort à propos; confiez lui ce soin, si vous daignez goûter mes idées.

SCÈNE II.

Les mêmes, HYLLUS.

DÉJANIRE.

MON fils, mon cher fils, jusques dans le rang le plus vil on trouve des gens pleins de sentimens : tout à l'heure cette esclave vient de me parler d'une manière digne d'une éducation distinguée.

HYLLUS.

Puis-je sçavoir, ma mere, ce qu'elle vous a dit?

DÉJANIRE.

Elle prétend qu'il est honteux pour vous de ne pas rechercher votre pere, depuis si long-temps absent.

HYLLUS.

Mais, si l'on peut ajouter foi à des bruits, je sçais où il est.

DÉJANIRE.

Et où est-il donc?

HYLLUS.

HYLLUS.

Il fut, l'année dernière, long-temps l'esclave
d'une femme Lydienne¹.

DÉJANIRE.

S'il a été réduit à une telle extrémité, que
n'entendra-t-on pas dire de lui !

HYLLUS.

On rapporte qu'il a rompu les liens de ce hon-
teux esclavage.

DÉJANIRE.

Mais actuellement où dit-on qu'il soit, vif ou
mort ?

HYLLUS.

Il va porter, à ce qu'on prétend, s'il ne porté
déjà, la guerre dans l'Eubée contre Eurytus.

DÉJANIRE.

« Mais sçavez vous, mon fils, quels oracles
» votre pere ma laissés, en partant, touchant cette
» expédition » ?

HYLLUS.

Daignez m'en instruire, ma mere ; car je les
ignore.

DÉJANIRE.

« Les voici : Il y périra, ou, enfin rendu à lui
» même, il jouira désormais d'un sort plus tran-
» quille & plus doux. Vous voyez quelle est la

¹ Omphale, reine de Lydie.

» situation inquiétante de ce héros dont dépendent nos destinées : car enfin c'est fait de nous s'il n'est plus ; & , tant qu'il vivra nous sommes trop fortunés. Balancerez vous donc à lui porter du secours » ?

HYLLUS.

« J'y vole , ma mere ; & croyez que , si j'avois eu la moindre lumière de cet oracle paternel , on me verroit depuis long-temps courir sur ses pas. Mais enfin , quoique le bonheur qui accompagne ses armes doive me rassurer , & calmer votre inquiétude , je pars ; & comptez que je mettrai tous mes soins à m'instruire de tout ce qui touche une si chere tête ».

DÉJANIRE.

Partez , mon fils : il y a toujours de la gloire à faire ce qu'on doit , quelque tard que l'on commence. Adieu.

SCÈNE III.

DÉJANIRE, LA SUIVANTE,
LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O TOI, qui, tous les jours, nous éclaire de tes rayons éclatans, & qui, tous les jours, laisse envelopper tes clartés par le voile obscur de la nuit, soleil, écoute nos prières: indique nous, astre lumineux, le fils d'Alcmène, où nous pourrions le trouver, où il s'est retiré. Est-il dans quelque île? habite-t-il l'un ou l'autre continent? Apprends nous le, toi dont l'œil éblouissant n'a point d'égal.

ANTISTROPHE I.

Hélas! nous entendons parler avec la plus vive affliction des peines auxquelles est en proie Déjanire, autrefois recherchée par deux amans: semblable à l'Alcyon, foible jouet des vagues, elle n'est pas un instant sans les plus affreuses inquiétudes, qui ne lui permettent point de sécher ses larmes. Nuit & jour, son tendre cœur occupe son esprit des moyens de découvrir un époux chéri

dont la longue absence lui fait redouter quelque fatal événement.

STROPHE II.

Quiconque aura vu sur le vaste océan les flots ,
poussés & repoussés par le souffle infatigable des
vents du nord ou du midi , pourra se faire une
idée de la vie d'Hercule , tous les jours de plus
en plus agitée : c'est la mer de Crète. Mais quel-
que dieu propice , sans cesse précédant ses pas , le
met à couvert des coups de la mort.

ANTISTROPHE II.

Permettez donc , princesse , que nous flattions
vos espérances , & que nous blâmions les excès
de votre douleur. Non , vous ne devez pas perdre
tout espoir. Saturne , ce modérateur de l'univers ,
dispose tout ici bas , pour que les mortels n'aient
rien sans peines. Semblables aux révolutions ré-
gulieres de l'ourse au tour du pôle , les biens &
les maux se succèdent continuellement dans
l'homme. Ne voit-on pas constamment le jour
succéder à la nuit , les faveurs aux rigueurs de
la fortune ? La douleur & la joie assaillent sou-
vent l'homme en même temps. Pourquoi donc ne
vous livrez vous pas aux douceurs de l'espérance ?
Jupiter a-t-il jamais oublié de venir au secours
de ses enfans ?

DÉJANIRE.

Je suis sensible à la tendresse que vous êtes ve-

nues me témoigner, comme je ne puis en douter. Plaise aux dieux que vous n'éprouviez jamais les cuisans chagrins dont je suis déchirée. Les peines vous sont à présent inconnues : votre âge ne vous permet pas d'en connoître dans aucun genre : ni la chaleur, ni la pluie, ni le vent ne font aucune impression sur vous. Libre de soins, une jeune fille goûte d'innocens plaisirs jusqu'au moment où elle devient épouse ; alors viennent s'emparer d'elle mille inquiétudes, soit sur un époux chéri, soit sur des enfans qu'on aime. Que chacune de vous juge, d'après cela, en quel état doit me jeter ma tendresse. Je n'ai eu que trop souvent sujet de m'attrister : mais ma position actuelle est plus cruelle que jamais. Voici en effet le souci qui me tourmente. Hercule, à son départ, m'a laissé un écrit qui renferme ses dispositions. Jamais il n'avoit eu recours à une pareille précaution, en partant pour les autres expéditions qu'il avoit entreprises : il y alloit assuré de ses succès, & sans crainte d'y succomber. De cette fois ci au contraire, il parle en époux expirant : il regle mon héritage : il divise ses états à ses fils : il détermine un terme au delà duquel nous ne devons plus compter sur ses jours : ce terme est d'environ trois mois, après l'année révolue de son départ pour son expédition : il y périra, ajoute-t-il, ou enfin, rendu à lui même, il jouira désormais

d'un sort plus tranquille & plus doux. Tels sont, continue-t-il, les arrêts du destin sur les travaux d'Hercule. Cet oracle m'a été donné par des colombes de l'antique forêt de Dodone. Or, jeunes Trachiniennes, nous touchons au moment de voir accomplir ces prédictions : & « voilà ce qui ne » me permet pas d'abandonner mes yeux au » sommeil, dans la crainte continuelle où je suis » d'être assez infortunée pour survivre à ce héros ».

LE CHŒUR.

Calmez vous : nous voyons venir un homme couronné de branches d'arbres. Heureux présage !

SCÈNE IV.

Les mêmes, UN VIEILLARD.

LE VIEILLARD.

J'ACCOURS, ô princesse, le premier, pour mettre fin à vos allarmes : sçachez donc que le fils d'Alcmène revient comblé de gloire, & chargé de dépouilles qu'il se propose d'offrir aux dieux de cette contrée.

DÉJANIRE.

Aimable vieillard, que dites vous là ? que m'apprenez vous là ?

LE VIEILLARD.

Je vous dis que vous allez voir arriver tout à l'heure votre époux chéri, lui même, couronné de lauriers, à la tête d'une armée victorieuse.

DÉJANIRE.

Tenez vous cette nouvelle de quelqu'un de ce pays, ou d'un étranger?

LE VIEILLARD.

De Lychas, le héraut, qui rapporte cette heureuse nouvelle : je la lui ai entendu dire dans la prairie voisine : je l'ai prévenu : j'ai voulu être le premier à vous l'annoncer pour mériter vos bontés, & en obtenir quelque grace.

DÉJANIRE.

Mais, qui empêche donc Lychas de se montrer, étant porteur d'une aussi bonne nouvelle!

LE VIEILLARD.

Il ne lui est pas facile de venir jusqu'à vous, princesse. Tout le peuple de Mélie l'entoure, l'interroge, & il n'est pas libre. Chacun, curieux de sçavoir en détail un si grand succès, ne le laisse qu'après qu'il a satisfait à toutes ses questions. Leur vif empressement le retient malgré lui. Mais il ne peut plus tarder à paroître.

DÉJANIRE.

O Jupiter, qui fixez votre séjour sur le mont Ossa, vous m'accorderez donc enfin, quoiqu'un

1 Ville de Thessalie, près de Trachine.

peu tard, d'éprouver la joie la plus vive. Que toutes les femmes, soit dans ce palais, soit au dehors, fassent éclater leur allégresse : car ce jour nous voit toutes comblées de satisfaction au delà de nos espérances.

INTERMÈDE.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

STROPHE.

QUE tout retentisse des chants d'allégresse des jeunes gens & des vieillards : célébrez Apollon, ce chef des chœurs, distingué par son carquois, & entonnez des hymnes en son honneur.

ANTISTROPHE.

Et vous, jeunes filles, faites de votre côté retentir, & célébrez le nom de Diane sa sœur, cette déesse d'Ortygie, qui, armée de torches, est si ardente à presser le cerf. Que les nymphes, ses compagnes, aient également part à vos louanges.

Le feu divin nous élève l'âme : nous allons nous prêter aux doux sons de la flûte, qui font sur nous la plus vive impression.

La présence de Bacchus jette un trouble heureux dans nos sens, & nous dispose à la danse. O Bacchus! ô Apollon!

Vous voyez maintenant, aimable princesse, comme la joie succède à vos allarmes.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, LICHAS, LE CHŒUR.

DÉJANIRE.

Je le vois ; & mes yeux ne sont pas encore assez affoiblis, pour que je sois privée d'un tel spectacle. Ah ! vous voilà donc enfin, Lichas, vous que j'attends avec tant d'impatience. M'apportez vous au moins de bonnes nouvelles ?

LICHAS.

Princesse, elles ne peuvent être meilleures : je n'ai que des choses agréables à vous dire. Les grands succès ne doivent se rendre que d'une manière flatteuse.

DÉJANIRE.

O le plus précieux des mortels. D'abord.....

Dites moi d'abord ce que je veux sçavoir. Hercule revient-il plein de vie.

LICHAS.

Il étoit, quand je l'ai quitté, plein de force, plein de vigueur, dans tout son éclat, & atteint d'aucune espèce de mal.

DÉJANIRE.

Où l'avez vous laissé? Loin ou près d'ici? Parlez donc.

LICHAS.

Sur le promontoire de l'Eubée, où il étoit occupé à élever des autels¹, & à offrir des fruits en sacrifice à Jupiter Cénée.

DÉJANIRE.

Est-ce un vœu qu'il acquitte, ou les ordres des dieux qu'il exécute?

LICHAS.

C'est un vœu qu'il a fait, après avoir subjugué le pays des jeunes captives que vous voyez approcher. (On les voit en effet dans le fond du théâtre, avec une jeune princesse à leur tête).

DÉJANIRE.

Ah, dieux! les voilà. Leur origine? leur rang?

¹ Τίλη ἔγχαρπα ne désignent autre chose, comme l'observe très bien M. Vauvilliers, que des autels faits par une certaine disposition d'arbres chargés de leurs branches, de leurs feuilles, & de leurs fruits: & c'est pour avoir voulu imiter cet effet naturel dans les faces des chapiteaux Ioniques, que Vitruve donne le nom d'ENCARPA à cet ornement d'Architecture.

Qu'elles me paroissent à plaindre , si j'en juge d'après ma sensibilité !

LICHAS.

Après le sac de la ville où régnoit Eurytus , Hercule a choisi ces captives pour les dévouer au service des dieux & au sien.

DÉJANIRE.

Mais Hercule a-t-il donc mis à la prise de cette ville tout le temps & la quantité de jours qui se sont écoulés depuis son départ ?

LICHAS.

Non , madame ; car il convient lui même qu'il en a passé la majeure partie parmi les Lydiens , en qualité d'esclave : on ne peut lui en faire aucun reproche ; Jupiter l'avoit ainsi ordonné. Il a donc été acheté par la reine Omphale ; & il nous affirme avoir passé une année entière dans les fonctions d'un vil esclavage. Mais , sensible à cet affront , il jura d'en faire essuyer un semblable à celui qui le lui avoit attiré , & de le réduire en servitude avec sa femme & ses enfans. Sa menace n'a point été vaine. En effet , à peine touchoit-il au terme de l'expiation prescrite pour le meurtre d'Iphitus , qu'après avoir ramassé des troupes de toutes parts , il fondit sur la ville d'Eurytus , qu'il regardoit comme la cause de son infamie : car cet Eurytus avoit autrefois violé , à son égard , les loix de l'hospitalité , en l'offensant par des paroles pi-

quantes, en lui reprochant de devoir plus à la vertu de ses fleches qu'on ne pouvoit éviter, qu'à son adresse à s'en servir; lui reprochant de plus qu'il avoit souffert d'Eurysthée des traitemens indignes d'un homme libre. Enfin Eurytus eut l'audace de bannir Hercule de son palais dans la débauche d'un festin, ce qui avoit été cause que ce héros irrité rencontrant malheureusement sur un rocher près de Tirynthe, Iphitus occupé à chercher ses chevaux qui païssoient dans les pâturages, l'en avoit précipité, sans lui donner le temps de se reconnoître & de se défendre. Jupiter, ce souverain dieu de l'olympe, courroucé d'une telle action, a obligé son fils à se rendre esclave, pour avoir ôté par surprise, quoique la premiere fois, la vie à un homme. Il lui eut pardonné d'attaquer son ennemi à force ouverte; car les dieux eux mêmes souffrent difficilement les injures. Maintenant toutes ces langues effrénées qui ont osé tenter de ternir la gloire d'Hercule, sont dans l'empire de Pluton; leur ville est dans l'esclavage, & ces jeunes femmes, qui s'approchent voyent leurs jours de plaisir changés en jours de tristesse. C'est votre époux qui a ainsi disposé d'elles, & qui ma chargé de ses ordres. Pour lui, bientôt quitte des sacrifices qu'il offre à Jupiter, pour le remercier de sa victoire, il reviendra aussitôt vers son épouse; c'est, j'ima-

gine , de tout ce que je viens de vous dire , ce qui vous flatte le plus.

LE CHŒUR.

Voilà bien de quoi , ô princesse , vous livrer à la joie , dans ce que vous voyez & dans ce que vous venez d'entendre.

DÉJANIRE.

Et comment les heureux succès de mon époux dans les entreprises les plus justes , pourroient-ils me trouver indifférente. Il est de toute nécessité que ma joie concoure avec l'événement. Cependant on ne peut guère , en examinant de près tout ceci , se défendre d'une certaine frayeur secrète qu'on ne sauroit trop démêler : on doit craindre que ce bonheur ne soit pas durable. Mon cœur est rempli d'amertume à la vue de ces infortunées captives , loin de leur patrie désolée , de leurs possessions , de leurs habitations & de leurs parens. Que sçait-on ? Nées peut-être de parens libres , étoient elles faites pour subir le joug d'un ignominieux esclavage ? O Jupiter qui d'une main puissante sçavez écarter les maux , ne livrez pas mes enfans à l'infortune où je vois ces captives déplorables , épargnez moi , au moins tant que je vivrai , ce triste spectacle : car celui que j'ai sous les yeux me touche jusqu'à me suffir d'effroi. (à une des jeunes captives) Vous triste victime , qui me semblez la plus à plaindre , qui êtes

vous ? Etes vous épouse ? Etes vous mere ? Votre grande jeunesse m'annonce que vous n'êtes encore rien de tout cela ; mais vos manières honnêtes décèlent votre rang. Dites moi donc , Lichas , quelle est cette fille , qu'elle est sa mere , quel est son pere ? l'âme grande & élevée ¹ par où elle paroît se distinguer sur toutes les autres , me touche infiniment.

LICHAS.

Qu'en sçais je , moi , madame. Pourquoi me le demander ? Il se peut qu'elle sorte d'un rang au dessus du commun.

DÉJANIRE.

Ne seroit elle point issue du sang d'Eurytus ?

LICHAS.

Je ne puis en rien sçavoir : je ne me suis permis aucune information.

DÉJANIRE.

Aucune de ses tristes compagnes ne vous auront appris son nom ?

LICHAS.

Non : j'ai toujours observé le plus scrupuleux silence auprès d'elles.

¹ *ὑψηλὴν*. M. Vauvilliers observe avec raison que ce mot grec signifie en cet endroit , avoir du courage , de la noblesse , de la grandeur d'ame. Déjanire pouvoit s'en appercevoir au geste , à l'air & au maintien.

DÉJANIRE.

Parlez vous même, jeune infortunée : c'est ajouter à vos malheurs que de me laisser ignorer qui vous êtes.

LICHAS.

Elle ne parlera pas plus qu'elle a fait jusqu'à présent. Depuis qu'Hercule me l'a confiée, il ne lui est échappé aucune parole sur quoi que ce soit : mais elle n'a cessé de déplorer son sort & de verser des larmes sur son infortune. Le renversement de sa patrie la met en cet état : & elle a droit à toute sorte d'indulgence.

DÉJANIRE.

C'est bon : je ne veux pas la gêner ; qu'elle entre dans mon palais ; qu'elle ne redoute point que j'ajoute à ses peines : elle a bien assez de celles qu'elle éprouve : rentrons toutes. Vous , Lichas , allez où vos affaires vous appellent , je vais donner les ordres nécessaires dans l'intérieur.

SCÈNE II.

UN VIEILLARD¹, DÉJANIRE,
LE CHŒUR.

LE VIEILLARD.

J'ose, madame, vous prier de vous arrêter un moment pour entendre, quand tout le monde se fera retiré, un secret de la dernière conséquence. Je veux vous instruire à fond de tout ce qui regarde les captives que vous admettez dans votre palais, sans les connoître.

DÉJANIRE.

Que voulez vous me dire ? qu'est-ce que cela signifie ?

LE VIEILLARD.

Un moment d'attention : ce que j'ai à vous dire, doit vous intéresser autant que les choses que vous venez d'entendre.

DÉJANIRE.

Est-il nécessaire que je fasse revenir tous ceux qui se sont retirés ? Ou, pouvez vous vous expliquer avec moi en présence de ce chœur de filles ?

¹ On peut supposer que c'est le même qui a paru précédemment. Il ne porte ici & là que le titre général de ἄγγελος, NUNTIVS, porteur de nouvelles. (Note de M. Dupuis).

LE VIEILLARD.

Il ne nous faut pas d'autres témoins que ce que nous sommes : laissez aller les jeunes captives.

DÉJANIRE.

Elles se sont retirées. Parlez-donc maintenant.

LE VIEILLARD.

« Sachez , princesse , que Lichas vous trompe » dans tout ce qu'il vient de vous dire , ou qu'il » nous à trompés avant vous ».

DÉJANIRE.

Qu'entends-je ? Eclaircissez-moi ceci ? Je ne comprends pas où vous en voulez venir.

LE VIEILLARD.

« Je lui ai oui dire en présence de plusieurs té- » moins , Qu'Hercule n'a fait cette expédition » contre Eurytus qu'en faveur de sa chere cap- » tive. Oui, l'amour, & non le prétendu esclav- » vage chez Omphale , ni cette feinte mort d'I- » phitus précipité , l'amour , dis-je , est l'unique » auteur de sa bravoure & de ses triomphes. Her- » cule a désespéré d'obtenir cette princesse de son » pere Eurytus ; & il a pris le parti de lui susciter » une guerre cruelle sur un prétexte léger. Il s'est » vengé des refus du roi par sa mort & par le » ravage de ses états. Vous voyez que sa captive » prévient son retour : ce n'est pas sans dessein. Ne » croyez pas qu'il la traite en captive. L'Amour » devenu le tiran de son cœur , ne le permettroit

» pas. Voilà , madame , ce que j'ai entendu de
 » Lichas au milieu de la place publique de Tra-
 » chine , aussi bien que plusieurs autres citoyens
 » qui sont en état de le confondre. C'est un avis
 » douloureux pour vous ; j'en gémis : mais il n'est
 » que trop fondé ; & je me suis cru obligé de
 » vous en faire part.

DÉJANIRE.

» Malheureuse ! Où suis-je , & que dois-je faire ?
 » Quel serpent ai-je reçu dans mon sein » ? Le
 perfide Lichas pouvoit-il bien assurer qu'il ne sa-
 voit pas son nom ? N'annonce-t-elle pas assez ce
 qu'elle est ? & l'éclat de son origine ne répond-
 t-il pas à celui de sa beauté ?

LE VIEILLARD.

Fille d'Eurytus , elle s'appelle IOLE. Lichas
 (ironiquement) ne disoit rien de sa famille , sous
 prétexte qu'il ne s'en étoit point informé.

x M. Vauvilliers juge avec raison qu'il faut lire :

ὦ καὶ τὰ λαμπρά , καὶ κατ' ἔμμα καὶ φύσει

SCÈNE III.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

LE CHŒUR.

Nous ne désirons pas la perte des méchants ;
mais au moins celle de ceux qui ourdissent le mal
par des trames secrètes.

DÉJANIRE.

Frappée, comme d'un coup de foudre, de ce que
je viens d'entendre , je vous demande conseil ,
jeunes Trachiniennes , dans cette conjoncture.

LE CHŒUR.

Il faut aller surprendre Lichas. On lui arrachera
la vérité , si on le presse un peu fort.

DÉJANIRE.

J'y vole ; car je suis de votre avis.

LE CHŒUR.

Que nous ordonnez vous ? Voulez vous que
nous restions ici ?

DÉJANIRE.

Restez ... Mais je le vois qui revient de lui
même à ma rencontre.

SCÈNE IV.

Les mêmes, LICHAS.

LICHAS.

» MADAME, que voulez vous que je dise à
 » votre époux en votre nom, car je pars pour
 » l'aller retrouver ».

DÉJANIRE.

Après une si longue absence de Trachine, vous
 précipitez bien vite votre départ sans me donner
 le temps de vous faire répéter ce que vous m'a-
 vez dit d'Hercule.

LICHAS.

Je suis prêt à vous satisfaire sur tout ce que
 vous exigerez.

DÉJANIRE.

Mais puis je compter que vous ferez vrai ?

LICHAS.

Je prends les dieux à témoins que je ne vous
 dissimulerai rien de ce que je sçaurai.

DÉJANIRE.

Quelle est donc cette jeune captive que vous
 venez d'amener ici ?

LICHAS.

Elle est de l'Eubée ; & je n'en sçais pas davan-
 tage.

DÉJANIRE.

Prends garde à ce que tu dis : regarde moi bien.
A qui penſes tu parler ?

LICHAS.

» Hé, madame, d'où vient une pareille de-
» mande » ?

DÉJANIRE.

Prends ſur toi, ſi tu fais bien, de répondre clai-
rement à mes queſtions.

LICHAS.

Si j'en crois l'éclat qui vous environne, mes
diſcours ſ'adreſſent à la reine Déjanire, fille d'Æ-
néus, femme d'Hercule & ma ſouveraine.

DÉJANIRE.

Voilà précifément ce que je voulois entendre
de ta bouche. Tu conviens donc que je ſuis ta
ſouveraine ?

LICHAS.

« Sans doute ».

DÉJANIRE.

Eh bien, dis mois maintenant de quelle ma-
nière crois tu qu'on te doive punir pour lui avoir
manqué ?

LICHAS.

Quoi ! Je vous ai manqué ? Quel piège voulez-
vous me dreſſer.

DÉJANIRE.

« C'eſt toi, miſérable, qui me tends des pièges.

LICHAS.

» Madame, souffrez que je me retire. (A part.)
Quelle imprudence à moi de m'être prêté à cet
entretien !

DÉJANIRE.

» Non, je ne te relâche pas que tu ne m'aies
» répondu ».

LICHAS.

» Sur quoi » ? (à part.) Car je ne m'attends pas
que vous vous taisiez avant que d'être satisfaite.

DÉJANIRE.

» Cette captive que tu m'as amenée, t'est-elle
» connue ou non » ?

LICHAS.

Je ne la connois pas du tout : & pourquoi
cette question ?

1 Je crois devoir m'écarter également de la version du P. Brumoy & de celle de M. Dupuis. Celle ci me paroît un peu trop contraire au respect dû à la Reine, qui avoit intimidé Lichas, dès le commencement de cet entretien. Ce serviteur n'a pas dû dire avec M. Dupuis : « Je pars J'ai tort de vous avoir écoutée si long-temps ». Les convenances sont mieux observées en faisant parler Lichas dans un A PARTE. Je me suis cependant un peu rapproché de la manière plus adoucie du P. Brumoy, parce qu'elle m'a paru plus conforme au sens que présente le scholiaste, où on lit : v. 419, Κλύαν σεθεν] οἷκῳ δ'μειλύσης δηλονότι.

2 J'ai lu ici avec M. Vauvilliers ὃ φημί, & non pas φημί seulement, comme dans le texte. La réplique de Déjanire prouve évidemment qu'il faut lire avec une négation.

DÉJANIRE.

Mais n'as tu pas dit toi même, que cette jeune captive que tu parois si peu connoître, étoit Iole fille d'Eurytus ?

LICHAS.

En présence de qui ? Où est l'homme qui pourroit me soutenir avoir entendu ce propos de ma bouche ?

DÉJANIRE.

Tu l'as tenu en présence d'une foule de citoyens : quantité de gens t'ont oui le tenir au milieu de la place de Trachine.

LICHAS.

Oui, ils ont pu l'entendre ; mais je le rapportois comme un bruit qui couroit, & non comme un fait.

DÉJANIRE.

C'étoit un bruit ? .. mais n'as tu pas assuré d'une manière positive qu'elle t'étoit confiée en qualité de femme d'Hercule ?

LICHAS.

La femme ! ... Je vous en conjure, madame, nommez celui qui vous a rapporté cela.

DÉJANIRE.

Il te suffit de sçavoir qu'il étoit présent lorsque tu as dit que ce n'étoit pas cette femme lydienne qui étoit la cause du sac d'Oechalie, mais bien l'amour qu'Hercule portoit à Iole.

LICHAS.

Madame, que cet homme paroisse. Car, après tout, je fais une folie de discuter les propos de quelqu'un qui n'ose se montrer ¹.

DÉJANIRE.

Ne me cache rien, je te le demande au nom du dieu qui fait éclater son tonnerre sur le Mont-Oeta. Tu parles à une femme incapable de noirs projets, qui se pique de connoître le cœur humain, & qui sçait fort bien que les mêmes goûts n'y regnent pas toujours. Je reconnois que c'est une folie, de vouloir lutter contre l'amour : car ce dieu gouverne même les autres dieux à son gré. Et comment trouverois-je mauvais qu'un mortel reçut sa loi, puisqu'il regne sur moi-même impérieusement ? Il y auroit donc de l'extravagance de ma part à en faire un crime à mon époux ou à cette jeune captive, dont je n'ai à me plaindre en aucune manière. Ainsi ne crains point de me dire la vérité. Tu suis là un mauvais conseil, si c'est Hercule qui t'a engagé à m'en imposer : si tu t'y es déterminé seul, tu t'exposes à n'être pas cru, même lorsque tu diras la vérité. Parle donc sans déguisement. Et de plus, c'est un vilain vernis, pour un homme

¹ Je lis ici avec MM. Vauvilliers & Dupuis :

ἄνθρωπος, ὃ δίσποιν, ἀποστήτω. τὸ γὰρ
νόσφ' ἔστι δρᾶν ἀνδρὸς οὐχὶ σάφρονος.

d'honneur, que de se faire donner le renom de menteur : d'ailleurs ne sçaurai-je toujours pas tôt ou tard la vérité ? Elle me reviendra de tous côtés par ceux devant qui tu t'es expliqué en rendant les faits tels qu'ils sont. Seroit-ce la crainte de m'affecter qui te retiendrait ? Mais elle seroit sans fondement ; je souffre au contraire d'ignorer ce qu'il en est. Et quel inconvenient pour moi de le sçavoir ? Ce ne seroit pas la premiere fois qu'Hercule auroit donné sa foi à plusieurs femmes ; & nulle d'elles n'a jamais éprouvé de moi aucun procédé facheux : je n'en userai certainement pas différemment envers celle ci, quand je le sçaurois épris pour elle de la passion la plus violente. Je suis émue de la compassion la plus vive à son égard : je vois avec peine que sa beauté lui ait forgé des fers & ait entraîné l'entiere destruction de sa patrie. . . . Mais oublions tout ceci. Je reviens à ce qui te regarde, & te recommande d'user du mensonge avec qui tu voudras, mais jamais avec moi '.

1 Rien n'égale l'art & la finesse de Déjanire pour découvrir la vérité. Ce qu'elle vient de dire à Lichas est plein de la plus ingénieuse adresse. La jalousie de Mithridate n'est guère moins artificieuse pour parvenir à faire connoître à ce prince si son fils Xiphatès a la préférence sur lui dans le cœur de Monime. MITHRIDATE de Racine, acte III. scène V.

MITHRIDATE.

Enfin j'ouvre les yeux, & je me fais justice :
C'est faire à vos beautés un triste sacrifice,

LE CHŒUR.

Rendez vous aux sages conseils de la princesse.
vous n'aurez qu'à vous louer de sa reconnoissance
& vous vous acquerrez des droits à la nôtre.

LICHAS.

Je vais, ô adorable princesse, vous parler sans
feinte & vous déclarer la vérité, puisque vous
montrez une aussi belle ame, autant d'indul-

Que de vous présenter, madame, avec ma foi,
Tout l'âge & le malheur que je traîne avec moi.
Jusqu'ici la fortune & la victoire même,
Cachotent mes cheveux blancs sous trente diadèmes;
Mais ce temps là n'est plus. Je régnois; & je finis:
Mes ans se sont accrus, mes honneurs sont détruits;
Et mon front dépouillé d'un si noble avantage,
Du temps qui l'a flétri laisse voir tout l'outrage.
D'ailleurs mille desseins partagent mes esprits:
D'un camp, prêt à partir, vous entendez les cris.
Sortant de mes vaisseaux, il faut que j'y remonte.
Quel temps pour un hymen, qu'une fuite si prompte,
Madame! & de quel front vous unir à mon sort,
Quand je ne cherche plus que la guerre & la mort?
Cessez pourtant, cessez de prétendre à Pharnace.
Quand je me fais justice, il faut qu'on se la fasse:
Je ne souffrirai point que ce fils odieux,
Que je viens pour jamais de bannir de mes yeux,
Possédant un amour qui me fut déniée,
Vous fasse des Romains devenir l'alliée.
Mon trône vous est dû. Loin de m'en repentir,
Je vous y place même avant que de partir;

gence & autant de connoissance des foiblesses humaines. Les faits sont tels qu'on vous les a rendus : il est vrai qu'Hercule brûlé d'une passion ardente pour Iole , ne s'est déterminé à la destruction d'Échalie , que pour se rendre plus sûrement maître de cette jeune princesse. Mais Hercule , car je dois lui rendre cette justice , ne m'a point enjoint d'en faire un mystère. J'ai pris

Pourvu que vous vouliez qu'une main qui m'est chère,
Un fils , le digne objet de l'amour de son pere ,
Xipharès , en un mot , devenant votre époux ,
Me venge de Pharnace , & m'acquitte envers vous.

MONIME.

Xipharès ! lui , seigneur ?

MITHRIDATE.

Oui , lui même , madame.

D'où peut naître à ce nom le trouble de votre ame ?
Contre un si juste choix , qui peut vous révolter ?
Est-ce quelque mépris qu'on ne puisse dompter ?
Je le répète encore : c'est un autre moi même ,
Un fils victorieux , qui me chérit , que j'aime ,
L'ennemi des Romains , l'héritier & l'appui
D'un empire & d'un nom qui va renaitre en lui ;
Et , quoique votre amour ait osé se permettre ,
Ce n'est qu'entre ses mains que je puis vous remettre.

MONIME.

Que dites vous ? O ciel ! pourriez vous approuver ?...
Pourquoi , seigneur , pourquoi voulez vous m'éprouver ?
Cessez de tourmenter une ame infortunée :
Je sçais que c'est à vous que je suis destinée ;

de moi même ce parti , par zèle pour vous ;
madame , que je craignois d'affliger par de sem-
blables propos. La faute , s'il y en a une , doit
toute retomber sur moi. Maintenant que vos
desirs sont satisfaits , que vous sçavez tout , dai-
gnez marquer des bontés à Iole : votre intérêt
& celui de votre époux l'exigent : non , ne rendez
pas vaine la bonne volonté que vous lui avez

Je sçais qu'en ce moment , pour ce nœud solennel ;
La victime , seigneur , nous attend à l'autel.
Venez.

MITHRIDATE.

Je le vois bien : quelque effort que je fasse ,
Madame , vous voulez vous garder à Pharnace.
Je reconnois toujours vos injustes mépris ;
Ils ont même passé sur mon malheureux fils.

MONIME.

Je le méprise !

MITHRIDATE.

Hé bien , n'en parlons plus , madame ;
Continuez. Brûlez d'une honteuse flamme.
Tandis qu'avec mon fils je vais , loin de vos yeux ,
Chercher au bout du monde un trépas glorieux ;
Vous cependant ici servez avec son frere ,
Et vendez aux Romains le sang de votre pere.
Venez. Je ne sçaurois mieux punir vos dédains ,
Qu'en vous mettant moi même en ses serviles mains ;
Et , sans plus me charger du soin de votre gloire ,
Je veux laisser de vous jusqu'à votre mémoire.
Allons , madame , allons : je m'en vais vous unir.

témoignée. » Car enfin ce héros dont la valeur
 » n'a rien trouvé d'insurmontable , est devenu
 » l'esclave de l'amour ' ».

DÉJANIRE.

Je suis toujours dans les mêmes dispositions à
 l'égard de cette infortunée captive. Je ne veux
 pas me préparer un surcroît de chagrins , en lut-
 tant contre un dieu aussi puissant que l'amour.

MONIME.

Plutôt de mille morts dussiez vous me punir !

MITHRIDATE.

Vous résistez en vain , & j'entends votre feinte.

1 Ainsi Monime est amenée à faire l'aveu de son amour pour
 Xipharès. Racine. Ibid.

En quelle extrémité , seigneur , suis-je réduite ?

Mais enfin je vous crois ; & je ne puis penser

Qu'à seindre si long-temps vous puissiez vous forcer.

Les dieux me sont témoins , qu'à vous plaindre bornée ,

Mon ame à tout son sort s'étoit abandonnée.

Mais si quelque foiblesse avoit pu m'allarmer ,

Si de tous ses efforts mon cœur a du s'armer ;

Ne croyez point , seigneur , qu'auteur de mes allarmes ;

Pharnace m'ait jamais coûté les moindres larmes.

Ce fils victorieux que vous favorisez ,

Cette vivante image en qui vous vous plaisez ,

Cet ennemi de Rome & cet autre vous même ,

Enfin ce Xipharès que vous voulez que j'aime , . . .

MITHRIDATE.

Vous l'aimez ?

Mais rentrons, pour que je vous donne mes ordres avant votre départ, & que je vous charge des présens que je destine à mon époux en revanche de ceux que j'en viens de recevoir. Il ne convient pas que vous, qui êtes venu avec un si nombreux cortège, vous en alliez isolé & comme dépouillé de tout.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE.

TOUJOURS l'invincible amour peut se glorifier de ses triomphes. Passons sous silence ceux qu'il a remportés sur les dieux, omettons même les artifices qu'ils a employés pour amener sous ses loix ou Saturne, ou le noir Pluton, ou ce dieu ¹ qui donne de si violentes secousses à la terre. Ne parlons que des combats affreux qu'il a engagés en faveur de Déjanire, entre deux vaillans héros.

ANTISTROPHE.

L'un étoit le fleuve Achéloüs sous la forme d'un taureau, armé de cornes redoutables. L'autre étoit Hercule, fils de Jupiter, chargé de ses fleches, de sa pique & de sa massue; il venoit de Thèbes,

¹ Neptune.

ville consacrée à Bacchus : tous deux enflammés d'amour, en vinrent aux mains. Vénus, qui préside à l'Hyménée, étoit seule, le rameau à la main, l'arbitre du combat.

Quel bruit épouvantable rendoit le choc des mains, des fleches & des cornes ! Tous deux s'étreignoient fortement l'un contre l'autre, tous deux se heurtoient violemment la tête, & tous deux faisoient entendre leurs cris. Cependant la belle & tendre Déjanire, assise sur le bord du rivage, attendoit l'époux que la victoire lui donneroit. Pour nous, pénétrées des sentimens d'une mere, nous déplorons sa triste position. Semblable à une génisse abandonnée par sa mere, elle ne peut voir sans effroi deux taureaux qui se la disputent.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

DÉJANIRE,

(avec une boîte renfermant une tunique).

TANDIS que Lichas , prêt à partir entretient les captives dans le palais , je suis venue , jeunes Trachiniennes , à l'inſçu de tout le monde , vous faire part des projets que j'ai formé , & pleurer avec vous ſur mes juſtes ſujets de peine. Ce n'eſt pas une vierge , non ; mais c'eſt un épouſe à qui je viens de donner l'hospitalité. « Ah , ſemblable » à un pilote alarmé , qui reçoit dans ſon vaiſſeau un fardeau capable de le faire périr , j'ai » reçu entre mes bras ma rivale ». Nous voilà donc deux , maintenant , deſtinées à partager les faveurs d'un ſeul homme , dans la même couche ? C'eſt donc ainſi qu'Hercule prétend me récompenser du ſoin que j'ai pris de garder ſa maiſon pendant ſa longue abſence ? Je ne veux cependant pas donner un libre cours à mon courroux
contre

contre lui tout infidèle , tout inconstant qu'il est. Et pourtant quelle est l'épouse qui se détermineroit à vivre sous le même toit avec une femme qui lui enleveroit le cœur de son mari ? Le pourrois-je , moi , sur tout qui vois les charmes naître des yeux d'Iole , & s'écarter des miens ? Tous les regards seront pleins de feu pour elle , tandis qu'ils s'éteindront insensiblement pour moi : je suis donc dans la position la plus désespérante. Je crains de ne plus conserver que le nom d'épouse auprès de cette jeune captive , qui en recueillera tous les plus précieux avantages. Mais c'est assez se plaindre ; car , comme je l'ai déjà observé , il ne convient pas à une femme comme il faut , de se livrer à son ressentiment ; & voici le secret que je crois immanquable pour fixer le cœur d'Hercule. Je conserve depuis ma tendre jeunesse , dans un vase d'airain , une liqueur qui m'a été donnée par le vieux Nessus près d'expirer de sa fatale blessure. Ce centaure , dont la peau étoit velue comme celle d'une bête féroce , s'occupoit , moyennant un salaire fixé , de transporter les passans d'un bord à l'autre du fleuve Evenus : il n'employoit pour cela ni nacelle , ni rame agile , ni voiles de vaisseaux ; ses mains lui en tenoient lieu. Ma fuite , en suivant Hercule & quittant ma patrie , aboutit à ce passage : mon époux confia sa jeune épouse à ce centaure , qui

me prit sur son dos, & qui, dès qu'il fut au milieu du fleuve, osa porter sur moi une main lascive. Mes cris sur le champ armèrent le fils de Jupiter : une flèche lancée avec force, vint, en sifflant dans l'air, percer le cœur du monstre, qui me parla en ces termes, avant de rendre le dernier soupir. « Fille du vieillard Œnéus, puisque vous » êtes la dernière que j'aurai ainsi transportée, » je veux vous être utile, daignez m'écouter. » Recueillez avec soin le sang figé qui a découlé » de ma plaie : il a teint la flèche empestée par » le sang de l'hydre de Lerne ; il vous fera un » philtre précieux pour vous gagner le cœur d'Her- » culé, & vous y faire régner en dépit de toutes » les rivales ». Je me suis rappelé tout cela, mes chères confidentes ; je me suis servie de ce sang que je tenois précieusement renfermé chez moi : voici dans cette boîte une tunique qui en est teinte avec toutes les précautions prescrites par le centaure. J'ignore l'art des poisons ; je ne veux pas l'apprendre, & j'ai en horreur celles qui s'y adonnent : mais je ne me propose que d'user d'un philtre pour m'attacher Hercule, en le détachant de ma rivale. Je serai satisfaite si vous approuvez cet expédient ; autrement j'y renoncerais.

LE CHŒUR.

Nous ne pouvons que vous applaudir, si vous êtes assurée de l'effet.

DÉJANIRE.

Je le crois certain; au moins je le présume :
je n'en ai jamais fait l'épreuve.

LE CHŒUR.

On ne doit cependant s'en rapporter qu'à l'ex-
périence : & l'effet ne peut vous être bien connu
sur une simple présomption.

DÉJANIRE.

Au reste nous allons sçavoir à quoi nous en-
tenir. Voici Lichas qui accourt ici. Soyez seule-
ment discrètes sur mon projet; parce qu'on n'est
pas exposé à rougir des actions honteuses qu'on
auroit commises, si on ne peut vous les imputer.

SCÈNE II.

Les mêmes, LICHAS.

LICHAS.

FILIS d'Œnéus, je viens prendre vos ordres : je
me reproche le long séjour que je fais ici.

DÉJANIRE.

Tandis que vous vous entreteniez avec les
jeunes captives, je préparois une tunique tissue
de mes mains, renfermée dans cette boîte : vous
la remettrez de ma part à mon époux : en la lui

donnant, prevenez le que je serois désolée qu'un autre en fit usage avant lui. Qu'il ne la déploie point pour la voir ; l'éclat du soleil , celui même des lumieres soit dans les temples, soit dans les maisons , altéreroient la fraicheur des couleurs : qu'il la garde soigneusement pour s'en parer au premier jour de solennité où il devra sacrifier un taureau. Car tel est le vœu que j'ai formé : j'ai promis qu'aussi tôt que je verrois ou que j'apprendrois le retour de mon mari , je lui ferois présent de cette tunique pour offrir aux dieux un nouveau sacrifice. Il s'appercevra aisément que cela vient de moi : j'y ai mis mon sceau dans cette intention. Partez maintenant , & gardez vous sur tout de passer vos ordres : renfermez vous dans les bornes de la commission dont je vous charge : ce n'est que par là que vous pourrez gagner ma bienveillance & celle d'Hercule.

LICHAS.

Madame , accoutumé à faire journellement de semblables messages , je ne ferai que ce qui pourra vous être agréable , en remettant cette boîte telle qu'elle est , cachetée de votre sceau , & accompagnant ce présent des mêmes expressions dont vous désirez que je me serve.

DÉJANIRE.

Ne différez donc plus de partir : vous sçavez l'état des choses ici , & comme tout s'y passe.

LICHAS.

J'ai eu le temps de m'en appercevoir ; & je rapporterai que tout est dans l'état le plus désirable.

DÉJANIRE.

Parlez aussi à mon époux du tendre accueil que j'ai fait à la jeune captive.

LICHAS.

Je ne l'omettrai pas ; car ce spectacle m'a ravi de joie & d'étonnement.

DÉJANIRE.

Ne lui parlez pas d'autres choses, de peur qu'il ne découvre mon empressement à le voir , avant que je sois assurée qu'il est dans les mêmes dispositions à mon sujet.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O vous qui habitez les bains chauds près de la mer , ou autour du mont Œta : vous aussi , fixés sur le détroit de Malée & sur les rivages consacrés à la déesse distinguée par son carquois d'or : vous enfin , qui demeurez aux Thermopyles , siège des Amphiétyons , rejouissez vous.

ANTISTROPHE I.

Tous vos environs vont retentir des doux sons de la lyre qui le disputera aux tendres accords de la flûte ; car le fils de Jupiter & d'Alcmène , revient dans sa patrie chargé des riches dépouilles dont sa valeur l'a rendu maître.

STROPHE II.

Nous sommes restés , tandis qu'il erroit sur les mers , pendant douze mois entiers , sans entendre parler de lui : sa tendre épouse ne cessoit de se livrer à sa vive douleur. Mais le dieu des combats , ayant pris vigoureusement sa défense , nous le rend pour calmer nos alarmes.

ANTISTROPHE. II.

Qu'il satisfasse notre impatience ; qu'il paroisse au plutôt ; qu'il quitte l'Eubée , après avoir achevé le sacrifice qu'il y fait ; & que son vaisseau poussé par l'effort réuni de plusieurs rames , ne l'arrête que dans notre port ; qu'on le voie arriver plein d'amour ; & que le CHARME ait eu tout son effet sur son cœur , comme le centaure l'a fait espérer.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIERE.

DÉJANIRE, LE CHŒUR.

DÉJANIRE.

CHERES confidentes, vous ne pourriez imaginer mes inquiétudes sur le succès de mon stratagème.

LE CHŒUR.

Mais pourquoi, digne fille d'Œnéus?

DÉJANIRE.

Je ne fais : je suis agitée malgré moi, dans la crainte d'être, avec de bonnes vues, l'instrument de quelque forfait.

LE CHŒUR.

Voulez vous parler de ce que vous avez envoyé à votre époux?

DÉJANIRE.

Hélas! oui.... Non, jamais je ne conseillerai à qui que ce soit, de faire aucun essai dont les effets soient douteux,

LE CHŒUR.

Mais, si rien ne s'y oppose, dites nous ce que vous avez tant à craindre.

DÉJANIRE.

Je vais vous raconter dans la plus grande exactitude, tout ce qui s'est passé : vous ne vous y attendez pas ; vous en serez effrayées. Le floccon de laine blanche dont je me suis servie pour insinuer le philtre dans la robe, s'est consumé de lui même ; &, sans que personne y ait touché, il a été réduit en cendres, sur une pierre où je l'avois exposé au jour ; &, pour que vous compreniez cette merveille, je vais entrer dans de plus grands détails. Je me suis conformée, à la lettre, à tout ce que m'avoit recommandé le centaure, après qu'il eut été atteint de la flèche meurtrière ; car j'ai encore présent le souvenir de ses préceptes, comme s'ils avoient été gravés sur l'airain, en caracteres ineffaçables. Voici donc la manière dont il me parla. Il me dit de garder son sang dans un lieu ténébreux, jusqu'au moment où je voudrois m'en servir : c'est ce que j'ai fait. Mais aujourd'hui que j'en avois besoin, je me suis retirée, en secret & dans les ténèbres : j'y ai, avec un floccon de laine¹, teint de ce sang la tunique que j'ai envoyée à Hercule, comme

¹ Grec : Avec de la laine d'une brebis, destinée, dans le garde-manger, pour ma table.

vous le sçavez , après l'avoir pliée & renfermée dans une boîte , sans qu'elle ait vu le jour. De retour dans mes appartemens , je vois un prodige , & qu'on n'imagineroit pas. Il se trouve que ce flocon de laine , exposé aux rayons du soleil , avoit disparu , je ne sçais comment : il étoit réduit en poussière , toute semblable à celle que la scie fait tomber du bois : & j'ai observé de plus qu'il s'élevoit de dessus la pierre , où je l'avois placé , des bouillons d'écume , tels que ceux produits en automne , avec du vin versé de haut. D'après tout cela , je ne sçais que penser : je redoute de m'être rendue coupable de quelque crime affreux. Quelle raison en effet ce centaure furieux & mourant auroit-il eue de me vouloir du bien , à moi qui étois la cause de sa mort ? Non , il n'a pas prétendu m'en faire : mais il m'a flattée d'une feinte confiance pour se venger de son ennemi. Malheureusement je ne m'en apperçois que lorsqu'il n'est plus temps. O Hercule , si j'en crois un affreux pressentiment , tu ne périras donc que de ma main ! Ce sang que j'ai recueilli a été versé par cette même flèche qui a fait couler celui du juste Chiron ¹ : elle donne la mort à tout ce qu'elle touche : & com-

¹ Hercule , dis-on , le blessa sans le vouloir , en combattant les centaures. Chiron blessé desiroit vainement de finir ses jours , parce qu'il étoit immortel , & Jupiter , par pitié , fit un échange de l'immortalité de Chiron avec l'humanité de Prométhée. C'est aussi que , suivant quelques mythologues , Chiron mourut. (Note de M. Dupuis).

ment le sang dont elle auroit été teinte ne communiqueroit-il pas ce mortel poison ! Aussi prendrai-je le parti, ou plutôt il est déjà pris.... Oui, si Hercule est la victime de ce prétendu philtre, je suis résolue à ensevelir ma honte & mon désespoir dans le tombeau. L'honneur défend de languir dans l'infamie.

LE CHŒUR.

Il est nécessaire de redouter les malheurs : mais il ne faut pas, avant l'événement, exclure toute espérance.

DÉJANIRE.

Peut-on en concevoir de flatteuse, quand on a suivi des conseils pervers ?

LE CHŒUR.

Au reste on est assuré de l'indulgence, quand on s'est prêté sans le sçavoir, à un crime.

DÉJANIRE.

Tout cela ne tranquillise pas celui qui peut se reprocher d'y avoir trempé, & n'est bon que pour celui qui vit chez lui, sans se mêler de rien.

LE CHŒUR.

Vous ferez bien de mettre fin à vos plaintes, & de ne pas en dire davantage, si vous ne voulez pas être entendue de votre fils, qui revient de rechercher son pere.

SCÈNE II.

Les mêmes, H Y L L U S.

HYLLUS.

« AH ! ma mere, puissiez vous, ou n'être pas
 » ma mere, ou cesser de vivre, ou plutôt être
 » moins criminelle » !

DÉJANIRE.

Qu'est-ce qui a pu, mon fils, me rendre aussi
 exécration à vos yeux ?

HYLLUS.

« Vous avez tué aujourd'hui mon pere & votre
 » époux ».

DÉJANIRE.

Qu'entends-je ?

HYLLUS.

Un malheur trop avancé pour qu'on puisse l'em-
 pêcher de se conformer.

DÉJANIRE.

Que dites vous, mon fils ? Quel mortel ose
 m'imputer un tel attentat ?

HYLLUS.

C'est Hercule lui même : & j'ai vu de mes
 propres yeux le mal qui le consume.

DÉJANIRE.

Où vous êtes vous trouvé avec lui? Où l'avez vous rencontré?

HYLLUS.

Je vais vous satisfaire , puisqu'il le faut. Hercule , après sa glorieuse expédition contre Eurytus, revenoit triomphant & chargé de trophées: il s'arrête sur le cap Cénée, il y élève des autels & un temple de feuillages à Jupiter son pere : c'est là , qu'à ma grande satisfaction , je le trouve après bien des recherches. Au moment où il se prépare à immoler plusieurs victimes, le hérault Lichas survient pour lui offrir de votre part un présent, cette fatale tunique! Il s'en est revêtu sur le champ en considération de son épouse ; & déjà, sans ressentir aucune atteinte , il avoit immolé douze taureaux , prémices de ses dépouilles: car il trainoit à sa suite une centaine de victimes de diverses especes. L'infortuné adresse ses vœux au ciel, montre de la joie, & paroît se complaire dans son nouvel ornement. « Mais, à peine le feu avoit-
» il commencé d'embrâser le bûcher où étoient les
» victimes , que le venin dont la robe étoit infectée a fait sentir son funeste effet. Une sueur
» violente est sortie de tout le corps d'Hercule.
» La fatale robe s'est attachée à sa chair, comme
» si l'on avoit entrepris de l'y coller; » elle ne peut
» en être enlevée qu'avec la chair même ». Un

poison meurtrier aussi actif que celui de la vipère, le ronge, pénètre jusqu'à la moelle des os. Mon pere appelle alors le malheureux Lichas, nullement coupable de ce forfait; il lui demande de quelles mains il a reçu cet horrible présent. Lichas qui n'avoit aucune part à ce que vous aviez préparé, répond qu'il avoit apporté la boîte telle qu'il l'avoit reçue de vous seule. Sur cette réponse, pressé par la douleur du poison qui se glissoit dans ses veines, Hercule saisit Lichas par le pied, & le lance rudement contre un rocher au milieu de la mer : la tête de ce malheureux est brisée par ce choc épouvantable, & l'on voit sa cervelle, toute teinte de sang, découler de ses cheveux. Tout le peuple à l'instant fait éclater les cris que lui arrachent & l'état d'Alcide & la mort de Lichas. « Nul n'ose approcher d'Hercule furieux. Il se roule par terre : puis il se lève tout à coup, & pousse des cris effroyables » qui font retentir les rochers d'alentour, les montagnes escarpées des Locriens, & les promontoires de l'Eubée. Succombant sous le poids de la douleur, souvent il s'étend sur la terre, souvent il fait entendre ses gémissemens & s'exhale en imprécations contre sa couche nuptiale, & contre son hymen avec la coupable fille d'Œnéus, qu'il n'a épousée, dit-il, que pour le malheur de ses jours. Enfin il leve ses yeux hagards & troublés, « & m'ap-

» perçoit dans la foule où je fondois en larmes.
 » Il m'appelle: Approchez, ô mon fils; ne fuyez
 » pas un pere déplorable: dussiez vous expirer
 » avec moi, approchez; & , s'il vous reste quel-
 » que pitié pour un pere qui vous aime, tirez moi
 » au plutôt de cette terre étrangere, afin que je
 » termine ma destinée dans un lieu où je puisse
 » me dérober aux yeux des mortels. A ces mots,
 » nous l'embarquons sur un vaisseau. Nous l'em-
 » menons avec peine sur ces bords, & bientôt
 » vous le verrez ou mourant ou mort. Tel est ,
 » Madame, l'effet de vos noirs projets & de votre
 » attentat : » que les furies & la justice venge-
 » resse me permettent de lancer sur vous les impré-
 » cations les plus affreuses. « Mais je le puis : &
 » vos forfaits me rendent tout permis. C'est bien
 » la moindre vengeance qu'un fils puisse tirer
 » d'une mere qui a la noirceur de faire périr son
 » époux & le plus grand des héros ».

LE CHŒUR.

« Madame , pourquoi vous retirer ainsi sans
 » rien répondre ? Ignorez vous que le silence est
 » l'aveu du crime » ?

M. Dupuis observe, avec raison, que Jocaste dans l'*ŒDIPÉ*, &
 Euridice dans l'*ANTIGONE*, se retirent de même en silence.

SCÈNE III.

HYLLUS, LE CHŒUR.

HYLLUS.

« LAISSEZ la s'écarter. Puisse-t-elle fuir bien
 » loin de mes regards. Lui feroit-il de se couvrir
 » du titre de mere, elle qui l'a si indignement dé-
 » menti ? Qu'elle fuie donc ; & puisse lui arriver
 » tout le bien qu'elle a préparé à mon pere.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

Voyez, cheres compagnes, avec quelle promptitude s'est accompli l'ancien oracle de Dodone, qui avoit prédit que le fils de Jupiter, après douze travaux, passeroit des jours calmes, sereins & exempts de toute peine : les faits, hélas ! par un accord merveilleux, ne répondent que trop à cette prédiction : car qui ne sçait que celui qui n'ouvre plus les yeux à la lumière du jour, n'est plus exposé à de durs travaux ?

ANTISTROPHE I.

Et comment Hercule, triste victime des conseils meurtriers du centaure, pourroit-il continuer

à jouir de l'éclat du soleil, portant dans les entrailles un poison enfanté par la mort, & puisé dans le sang infect de l'Hydre monstrueux ? D'ailleurs le sang de l'artificieux & cruel Nessus n'ajoute-t-il pas à l'activité de cet horrible poison ?

STROPHE II.

Sans doute que l'infortunée Déjanire, déplore, quelque part, son malheur ? Sans doute qu'elle verse par tout où elle est, des torrens de larmes, sur sa jalouse crédulité suivie d'un si funeste retour ? Elle n'a pas réfléchi que la flèche s'étoit empestée dans le flanc de l'Hydre ; & qu'elle même se rendoit à un avis donné par un cœur ulcéré & animé à la vengeance. Le destin lui révèle dans ce moment son erreur & les grands maux qui en résultent.

ANTISTROPHE II.

Donnons un libre cours à nos larmes : le mal a fait maintenant tous ses progrès. O dieux ! Non, jamais Hercule n'a été mis par les plus cruels ennemis même, dans une situation plus propre à nous toucher. O armes funestes qui l'avez, par droit de conquête, si rapidement rendu maître d'Iole, fléau des vaincus & des vainqueurs ! Tels sont cependant, comme on ne peut s'y méprendre, les maux que l'on doit attribuer à l'amour.

1 Rien de plus froid, observe très bien M. Vauvilliers, que le mot *ῥωάν*. Aussi ai-je lu avec ce sçavant éditeur, *ῥωάν*, expression très propre pour désigner une jeune fille qui cause la perte de sa patrie & du vainqueur.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CHŒUR.

Nous ne nous trompons pas ? de nouveaux gémissemens frappent nos oreilles ? qu'est ce ? ... oui certes des cris perçans & de désespoir nous annoncent quelque nouveau malheur. Mais voici la vieille nourrice qui va nous éclaircir tout ceci. Comme elle paroît affectée ! comme son front est resserré !

SCÈNE II.

LE CHŒUR, LA NOURRICE.

LA NOURRICE.

Ah ! jeunes Tachiniennes, ce ne sont vraiment pas de légers malheurs qu'occasionne ce fatal présent envoyé à Hercule.

LE CHŒUR.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

Tome IV.

G

LA NOURRICE.

Hélas ! Déjanire vient, sans aucunement changer de place, de faire le dernier de tous les voyages.

LE CHŒUR.

Quoi ! seroit-elle morte ?

LA NOURRICE.

Vous ne dites que trop vrai.

LE CHŒUR.

L'infortunée n'existe plus ?

LA NOURRICE.

Je vous le répéteroie inutilement.

LE CHŒUR.

Elle n'est plus ! Et comment a-t-elle fini sa carrière ?

LA NOURRICE.

De la manière la plus déplorable !

LE CHŒUR.

Dites nous donc, nourrice, quelle a été sa fin ?

LA NOURRICE.

Elle même s'est donné la mort ?

LE CHŒUR.

Quelle fureur, ou quel accès de douleur l'a réduite à cette extrémité ?

LA NOURRICE.

C'est l'excès du désespoir.

LE CHŒUR.

Mais ! quel moyen a-t-elle osé seule employer pour ajouter homicide sur homicide ?

LA NOURRICE.

Un poignard.....

LE CHŒUR.

Ces horreurs se sont-elles passées sous vos yeux?

LA NOURRICE.

J'ai tout vu : j'étois auprès d'elle.

LE CHŒUR.

Eh bien ! comment cela s'est-il passé ? Dites nous le donc.

LA NOURRICE.

Elle n'a eu recours qu'à son propre bras.

LE CHŒUR.

Qu'entends-je ?

LA NOURRICE.

Le fait.

LE CHŒUR.

Hélas ! hélas ! que cette jeune amante d'Hercule ; qui ne traîne que le deuil après elle , cause ici de désastres !

LA NOURRICE.

Trop , sans doute ! Ah ! combien plus , si vous aviez été présentes à la fin tragique de Déjanire , oui , combien plus n'eussiez vous pas été affectées !

LE CHŒUR.

Le bras d'une femme a eu assez de fermeté pour un pareil attentat sur elle même ?

LA NOURRICE.

Cela fait frémir. Vous en conviendrez , vous

mêmes avec moi. A peine étoit-elle rentrée seule, qu'à l'aspect de son fils qui préparoit une litiere pour aller au devant d'Hercule, elle s'est retirée à l'écart & hors des regards de tout le monde : c'est alors que, furieuse & prosternée aux pieds des autels, elle déplorait le malheur affreux qui la réduisoit à un pareil veuvage. « Trouvoit-elle
» sous ses mains quelque une des choses nécessaires
» à son usage, ses yeux se remplissoient de pleurs.
» Errante çà & là dans le palais, à la vue de
» ses officiers, elle versoit des torrens de larmes :
» elle imputoit aux dieux le renversement de sa
» maison. Après ces premiers transports, je la vois
» entrer brusquement dans l'appartement de son
» époux. Cachée dans l'obscurité je l'observe en
» silence. Elle pare le lit d'Hercule, le baigne de
» ses larmes ; & s'y étant assise : O couche nup-
» tiale, dit-elle, tu me reçois pour la dernière
» fois » ! A ces mots, elle détache avec précipitation l'agraffe d'or qui fixoit le haut de son manteau sur son sein, elle se découvre entièrement tout le côté gauche. Je vole aussitôt vers son fils. Mais le temps que j'ai passé à aller & venir, lui a suffi pour se frapper d'un poignard. « Cette
» vue attendrit Hyllus. Il pleure une mere que ses
» reproches ont portée à cet excès de désespoir.
» Car il avoit appris, mais trop tard, la funeste
» erreur où le centaure avoit fait tomber Déja-

» nire. L'infortuné Hyllus », livré à la plus vive
doulleur, s'approche d'une mere expirante : il ne
se permet pas de l'embrasser; mais il la serre entre
ses bras, « l'arrose de ses pleurs, désespéré de lui
» avoir imputé un crime, & de se voir en même
» temps privé d'une mere & d'un pere chéris.
» Voilà la triste destinée de cette maison malheu-
» reuse ». Quelle folie après cela de compter sur
deux ou plusieurs jours de vie : on ne doit s'oc-
cuper du lendemain qu'autant que l'on est assuré
du présent.

SCÈNE III.

LE CHŒUR seul.

DANS ce double malheur, où porter nos ré-
grets? il nous seroit difficile de décider lequel est
le plus affreux. Nous pouvons jeter nos regards
sur l'un; & tout à l'heure nous allons avoir l'autre
sous nos yeux. Quel choix peut on faire entre
un malheur présent & un malheur assuré?

STROPHE.

Puissions nous être assez heureux pour quitter
ces lieux, & être transportées dans un autre cli-
mat par un vent favorable : le spectacle du fils
intrepide de Jupiter, en proie à des maux incu-

rables, va nous donner la mort. On dit qu'il est bientôt aux portes du palais. Quel affreux spectacle !

ANTISTROPHE.

Oui sans doute il est près d'ici, & ne doit pas être éloigné. Déjà les gémissemens, tels que ceux de la plaintive tourterelle, se font entendre... Mais ceux qui le portent, se font séparés de la foule : le bruit de leur marche, nous annonce qu'ils sont à nos côtés ! Où veulent-ils le déposer ? Ah ! voyez donc tout le soin qu'on prend autour de lui pour avancer dans le plus morne silence !.. Hélas ! hélas ! on ne l'entend pas lui même ! que peut on conjecturer ? est il mort, ou dort-il ?

SCÈNE IV.

HERCULE, porté par des étrangers, HYLLUS,
UN VIEUX OFFICIER, LE CHŒUR.

HYLLUS.

AH ! quelle cruelle position pour un fils ! Ah ! quel affreux abyme ! Que ferai-je ? Que deviendrai-je ? Infortuné !

LE VIEUX OFFICIER.

Reprimez vos cris, de peur de rappeler les douleurs horribles d'un pere livré à tout l'excès de

la fureur. Il respire, quoique vous le voyiez couché sur son visage: ne vous permettez donc pas même d'ouvrir la bouche.

HYLLUS.

Quoi! Répétez! Mon pere respire?

LE VIEUX OFFICIER.

Ah! Ne le tirez pas de son assoupissement. N'allez pas provoquer & irriter un mal dont la violence le rend dangereux.

HYLLUS.

Hélas! accablé par un déluge de maux ma sensibilité a éclaté malgré moi.

HERCULE.

« O Jupiter, en quelle région arrivé-je? Dans
» quelles mains suis-je tombé? Ah! Je me sens dé-
» voré. Mes cruelles douleurs reprennent toute
» leur violence. Ah!...

LE VIEUX OFFICIER, à HYLLUS.

Ignorez vous donc de quel avantage il étoit de se taire, & de respecter un sommeil si précieux?

HYLLUS.

Le spectacle que j'ai sous les yeux, ne m'a pas permis d'en imposer à ma douleur.

HERCULE.

« O promontoire de Cécée, où j'ai élevé tant

s J'ai suivi la leçon & l'interprétation de M. Vauvilliers, qui lit:

Επί μοι μελίφ

Βάρος ἄπλιτον. Εὐμήμιον φρίν.

» d'autels ! O dieux ! Eroit-ce là le prix que vous
 » réserviez à ma piété » ? O Jupiter ! Quel... Quel
 fléau ! Que ne m'a-t-il été donné de ne jamais
 rien éprouver de semblable , de ne jamais ressentir
 la rage incurable d'un pareil mal ! Que peuvent
 contre lui, sans le secours de Jupiter , l'empirisme
 avec toutes ses merveilles , la médecine avec
 toutes ses ressources ? On n'a point encore vu de
 prodige dans ce genre. Ah ! Ah ! Ne troublez donc
 pas mon sommeil , laissez moi donc dormir. Pour-
 quoi me touchez vous ? Pourquoi me retournez
 vous ? Cruels ! Cruels ! Vous aiguillonnez mes
 douleurs assoupies. L'ardeur du mal me dévore.
 Je sens venir un terrible accès. « Où êtes vous ,
 » brigands, dont j'ai purgé les bords de la mer
 » & les forêts ? Le trépas en est la récompense ;
 » & , pour surcroît de désespoir , je ne vois per-
 » sonne qui s'arme pour couper la trame de mes
 » malheureux jours , personne qui , le fer & la
 » flamme en main , vienne briser les liens d'une
 » vie intolérable. Ah ! Ah » !

265 LE VIEUX OFFICIER.

O fils d'Alcide, le mal est trop grand pour que
 je puisse procurer le moindre soulagement. Voyez
 donc vous même ; vous y porterez toujours un
 intérêt plus direct qu'un étranger.

1 Je lis ici, avec M. Vauvilliers, d'après le sçavant Héath :

ôïav. ôïav ;

HYLLUS.

Les dieux ont tellement mis le comble à ses maux, que ni moi ni d'autres ne pourrions parvenir à suspendre assez ses tourmens pour les lui faire oublier un instant.

HERCULE.

O mon fils, mon fils, où êtes vous donc ? Aidez moi, aidez moi à me soulever jusques là. Ah ! Ah ! O sort cruel ! Je sens de nouveau, oui, je sens l'affreux poison, ce feu inextinguible qui me consume. O Pallas ! Me voici de nouveau aux prises avec la douleur. O mon fils, que votre tendresse pour moi vous arme d'un poignard : plongez le moi dans le sein : on ne pourra vous reprocher cette action : vous n'aurez pas d'autre moyen de soulager des maux que je dois à la cruelle perversité de votre mere. Je ne puis lui souhaiter rien de pire que de la voir dans l'état où elle m'a mis. O secourable Pluton, frere de Jupiter, suspendez, suspendez par une prompte mort mes affreux tourmens.

LE CHŒUR.

O, cheres compagnes, que de maux ! Et qui ne seroit saisi d'horreur à la vue de ceux qui accablent notre roi, le meilleur des princes !

HERCULE.

O malheureux Alcide, on auroit de la peine à rendre les dures épreuves auxquelles t'ont

exposé la force de ton bras, & la vigueur de
 son corps; & cependant, « non, jamais l'impla-
 » cable Junon, ni le barbare Eurysthée ne m'ont
 » été si funestes que la fille d'Œnéus. C'est elle
 » qui m'a enveloppé de cette fatale robe, comme
 » d'un filet tissé par les mains des Furies; voile
 » affreux, prison horrible! Il s'attache à mon
 » corps; il me dévore les entrailles; il pénètre
 » jusques dans mes veines: mon noir sang bouil-
 » lonne & se consume: mon corps, brûlé par
 » un feu invisible, n'est plus qu'un fantôme. Quoi!
 » Ce que n'ont pu ni les armes, ni les géans, ni
 » le centaure, ni la Grèce ni le reste de l'uni-
 » vers que j'ai délivré de cent monstres », une
 femme seule, malgré la foiblesse de son sexe,
 une femme, en un mot, l'a exécuté. « O mon fils,
 » remplissez toute l'étendue de ce tendre nom.
 » Qu'une vaine pitié pour une mere parricide ne
 » l'emporte pas. Allez, traînez cette furie, livrez
 » la moi. Je veux éprouver en ce moment », si,
 témoin de son supplice, & touché de sa fatale
 beauté¹, vous lui accorderez des larmes plutôt
 qu'à moi. « Allez, dis je, osez m'obéir; ayez pitié
 » d'un pere digne d'être pleuré. Misérable! Je verse
 » des larmes; moi, que personne n'entendit ja-
 » mais pousser un gémissement dans l'horreur des

¹ Ὁ ὠβητὸν ἰδὼς, doit se rendre ainsi en François, suivant
 l'observation très juste de M. Vauvilliers.

« plus affreux revers ! Ah , je rougis de ma foi-
 » bleſſe. Approche , mon fils ; ſois témoin de l'excès
 » de mes maux ». Jette un coup d'œil ſur mon
 corps nud. « Peuple , regardez ce corps ſi cruelle-
 » ment déchiré ». Ah ! Ah ! Malheureux que je
 ſuis ! Hélas ! Hélas !... Ah , quelles convulſions !
 » Quelles flammes ! Quel renouvellement de ſup-
 » plices » ! Je n'aurai donc aucun relâche. O Plu-
 ton , ouvre moi tes enfers. Foudre de Jupiter ;
 frappe. O Jupiter , ô roi des cieux , lance donc tes
 foudres pour me précipiter. Ma douleur ſe ra-
 nime : « je ſuis dévoré ; quel tourment » ! O vigueur
 de mon corps ! O courage ! O mains , eſt-ce vous
 qui avez étouffé ce lion redoutable de Némée , ce
 fléau des bergers , dont perſonne n'oſoit appro-
 cher ? Eſt-ce là ce bras qui a coupé les têtes re naiſſ-
 ſantes de l'hydre , qui a dompté les centaures ,
 monſtres affreux , qui , fiers de leurs forces , ſe-
 couoient tout joug , & moleſtoient tous les hu-
 mains ? Ce bras qui a abattu le ſanglier d'Eriman-
 the ? Eſt-ce bien là ce bras dont les efforts ont tiré
 des enfers ce chien à trois têtes , monſtre invin-
 cible , forti des flancs d'un cruel ſerpent ¹ ? « Ce
 » bras qui a mis en pièces le dragon dépoſitaire
 » des fruits d'or , ce bras enfin , qui ſ'eſt ſigné par
 » des exploits innombrables ; & que nul mortel n'a

1 Echidna , monſtre ayant la moitié du corps d'une belle nymphe ,
 l'autre moitié d'un ſerpent affreux & terrible.

» pu défarmer. Le reconnoissez vous ? A quel triste
 » érat le voyez vous réduit ! Brisé, déchiré, atté-
 » nué par un poison secret, il languit, il n'est plus
 » reconnoissable. Fils de Jupiter & d'Alcmène
 » (quels noms !) je deviens la victime d'une per-
 » fide épouse. Mais, quand je serois anéanti, je
 » sçaurai en tirer vengeance. Qu'elle vienne donc
 » & qu'elle apprenne à l'univers qu'Hercule, tout
 » mort qu'il paroît, est encore le fléau des impies ».

LE CHŒUR.

O quel deuil pour toute la Grèce, si ce héros
 s'accombe !

HYLLUS.

Mon pere, malgré vos douleurs aiguës, daignez
 prêter un peu d'attention aux observations que
 j'aurois à vous faire : je ne vous demande rien
 que de très juste ; livrez vous à moi, & n'écoutez
 pas aveuglément votre ressentiment : sans cela
 vous ignorerez & ce que vous désirez, & la vraie
 source de vos maux.

HERCULE.

Voyons, où veux tu en venir ? Car, avec mes
 douleurs, je ne puis te suivre dans tes discours
 énigmatiques.

HYLLUS.

Je veux vous parler de ma mere, de son fort
 actuel & du malheur qu'elle a eu de tremper
 innocemment dans un crime.

HERCULE.

O perfide ! Tu as l'audace de prononcer le nom d'une mère, la meurtrière de ton père. Tu veux que je l'entende nommer.

HYLLUS.

Les choses en sont à un tel point, que ce seroit un crime de me taire.

HERCULE.

Quoi ! Tu voudrois l'excuser, après ce qu'elle m'a fait ?

HYLLUS.

Oui : vous même m'y contraindrez.

HERCULE.

Allons, parle donc : mais prends garde à ce que tu diras.

HYLLUS.

Le fil de ses jours est tranché, & depuis très peu de temps.

HERCULE.

Par qui l'a-t-il été ? Quelle nouvelle !

HYLLUS.

Par elle seule.

HERCULE.

Hélas ! elle n'eût jamais du périr que de main.

HYLLUS.

Eh bien ; quand vous sçaurez tous les détails de cette mort, votre ressentiment n'y tiendra plus.

HERCULE.

Et comment cela seroit-il possible ? Quel étonnant propos !

HYLLUS.

« Son crime est une erreur. Ses vues étoient droites.

HERCULE.

« Droites ! Et elle a tué ton pere !

HYLLUS.

« C'est un philtre & non un poison qu'elle » a cru vous préparer. Jalouse d'Iole, elle prétendoit regagner votre cœur.

HERCULE.

Est-il à Trachine un magicien assez habile ?

HYLLUS.

C'est le centaure Nessus qui lui avoit remis ce philtre, qui devoit, disoit-il, rappeler toute l'ardeur de vos feux pour elle.

HERCULE.

Hélas ! hélas ! Infortuné que je suis ! C'en est fait de moi ! Je suis perdu, je suis perdu ! Je ne pourrai survivre à mes maux. Ah ! J'ouvre les yeux, & je vois maintenant à quelle extrémité je suis réduit. « Partez, mon fils ; &, puisque vous allez » perdre un pere, appelez tous ceux de ma maison, sur tout l'infortunée Alcmène, que Jupiter me donna vainement pour mere. Allez, » je dois leur déclarer les oracles sur mon sort.

HYLLUS.

« Hélas, Alcmène n'est point en ces lieux. Elle
est à Tyrinthe avec quelques uns de vos enfans.
« D'autres sont à Thèbes ». Plusieurs restent ce-
pendant encore ici, & nous sommes tous prêts
à faire tout ce que nous sçaurons pouvoir vous
être agréable.

HERCULE.

Ecoute donc les oracles ; & montre toi comme
doit être celui qui peut se dire mon fils. « Jupiter
me prédit que nul homme vivant ne termi-
neroit ma destinée ; mais que ce seroit un ha-
bitant des enfers. Mes destins sont accomplis :
c'est le centaure mort qui m'ôte le jour ». Rap-
prochons de cet ancien oracle un autre plus ré-
cent, mais parfaitement d'accord avec ce pre-
mier. Je l'écrivis soigneusement. J'entrois dans la
forêt de ces fameux Selles ¹, habitans des mon-
tagnes, & qui ne se reposent jamais sous aucun
toit, lorsqu'un de ces chênes consacrés à mon
pere, & qui rendent leurs oracles en toutes sortes
de langues, me rendit celui ci : il m'annonça
que, quand je serois parvenu sain & sauf à l'époque
présente, je commencerois à jouir d'un doux re-
pos. « Insensé, j'entendois une heureuse vie ; &

¹ Peuples voisins du temple de Dodone. Voyez Plin. HIST. NATUR.
IV. l. 16. l. 11. données par M. l'abbé Beotier, de l'acad. des Inscrip-
& Belles-Lettres.

» je devois entendre le trépas, qui est le terme
 » de tous les maux ». L'événement ne vérifie que
 trop ces prédictions : mon fils, entre maintenant
 dans mes desseins, & n'exige pas que je fasse de
 violens efforts pour t'engager à m'obéir. « Rem-
 » plis la plus sainte de toutes les loix. Obéis à
 » un pere.

HYLLUS.

» Ciel ! où doit aboutir ce discours !.... » Ce-
 » pendant je me rends à tout ce que vous exigerez.
 Parlez.

HERCULE, montrant la main droite d'Hyllus.

« Donne moi cette main pour gage de ta foi »

HYLLUS.

D'où vient que vous prenez tant de précau-
 tions pour vous en assurer ?

HERCULE.

Tu ne te dépêcheras pas ? Tu ne m'obéiras pas ?

HYLLUS.

La voilà. Je n'ai rien à vous refuser.

HERCULE.

Jure par, Jupiter mon pere.

HYLLUS.

Quoi ? Et je jurérai.

HERCULE.

Que tu exécuteras tout ce que je t'ordonnerai.

HYLLUS.

Je le jure ; & j'en prends Jupiter à témoin.

HERCULE.

HERCULE.

Lie toi par des peines, si tu manques à ta parole.

HYLLUS.

Je n'y manquerai pas : je serai fidèle à remplir vos intentions : mais je me lie, malgré cela, par les peines les plus atroces.

HERCULE.

» Tu connois le sommet du mont Œta consacré
» à ton ayeul, Jupiter.

HYLLUS.

» Je le connois. Combien n'y ai-je pas fait de
» sacrifices » ?

HERCULE.

Transporte moi, toi même, aidé de quelques uns de tes amis, sur la croupe de ce mont. Fais un énorme bûcher de chênes & d'oliviers¹. « Ose
» m'y placer ; & , d'un courage affermi, le flambeau
» à la main, mets y toi même le feu. Point de
» larmes ; point de gémissemens ; pas même un
» soupir. C'est à cette marque que je te reconnoî-
» trai pour mon fils ; sinon, du fond des enfers,
» je serai ta furie & ton bourreau.

HYLLUS.

» Ah, mon pere, qu'avez vous dit, & que
» m'ordonnez vous !

¹ Grec : D'oliviers sauvages mâles.

HERCULE.

» Ce qu'il faut exécuter. Si ton cœur balance ;
» je te renonce pour mon fils.

HYLLUS.

» Hélas , encore une fois , que me commandez
» vous ! Faut-il pour être votre fils que je sois
» parricide ?

HERCULE.

» Parricide ? Non ; mais mon libérateur.

HYLLUS.

» Votre libérateur ! En vous jettant au milieu
» des flammes ?

HERCULE.

» Si ce triste office te fait tant d'horreur , va , je
» veux bien t'en dispenser. Fais au moins le reste.

HYLLUS.

» Ah , volontiers , ces bras vous porteront.

HERCULE.

» Et tu construiras le bûcher ?

HYLLUS.

» J'y consens encore : je me prêterai à tout ,
» pourvu que vous n'exigiez pas que je sois votre
» bourreau ».

HERCULE.

Voilà qui suffira. Mais couronne tous ces ser-
vices essentiels par un léger devoir que j'ai fort
à cœur.

HYLLUS.

Quelque chose que vous exigiez, je le ferai.

HERCULE.

« Hé bien, écoute. Tu connois la fille d'Eurytus »?

HYLLUS.

Iole ? C'est ainsi, je crois, qu'on l'appelle ?

HERCULE.

« Elle même. Si tu respects les sermens faits
à un pere, si tu conserves la tendresse d'un fils ;
écoute, je te l'ordonne ; garde toi de désobéir ,
il faut l'épouser. Nul autre que toi n'est digne
de l'amante d'Hercule ». En sortant de mes bras,
elle ne doit passer que dans les tiens. Mon cher
fils, tu es seul fait pour être admis à sa couche.
« Ne réplique pas : obéis ». Tu perds tout le mérite
que tu t'es acquis par ta soumission dans des
circonstances importantes, si tu me refuses une
aussi légère faveur.

HYLLUS.

Oh, ciel..... Ce seroit affreux à moi de m'emporter contre quelqu'un accablé sous le poids du mal ! Mais comment ne se révolteroit-on pas à cette étrange proposition !

HERCULE.

« Tu n'obéiras donc pas ? »

HYLLUS.

« Quoi ! épouser celle qui m'a ravi une mere ! »

» celle qui vous réduit à l'état où je vous vois !
 » Ah ! il n'y a qu'un furieux qui puisse s'y résoudre.
 » J'aime mieux mourir que de me réunir à celle
 » qui est la source de tous nos maux.

HERCULE.

» Je le vois trop : tu perds le respect à un pere
 » mourant. Hé bien , sois assuré que ta désobéis-
 » sance sera suivie des plus horribles malédic-
 » tions ».

HYLLUS.

Hélas , & qui m'assurera que ce n'est point la
 force du mal qui vous met des menaces aussi ri-
 goureuses à la bouche ?

HERCULE.

« C'est ton indocilité seule qui réveille mes
 » fureurs.

HYLLUS.

» Malheureux ! dans quelle irrésolution me vois-
 » je en ce moment !

HERCULE.

» C'est la situation des fils parjures ».

HYLLUS.

Quoi ! vous , mon pere , me recommanderiez
 une action infame !

HERCULE.

Il n'y a pas d'infamie à m'obéir.

HYLLUS.

« Ce que vous me prescrivez est-il juste ?

HERCULE.

» Très juste ; j'en atteste les dieux.

HYLLUS.

» J'obéirai donc. Vous attestez les dieux, & vous
» commandez. Me puniroient-ils d'avoir obéi à
» un pere ?

HERCULE.

» Tu parles en fils digne d'Hercule ». Ajoute à
cette dernière faveur un peu d'activité, pour pré-
venir de nouveaux accès de fureur, en te hâtant
de me placer sur le bûcher. Allons, approchez tous,
enlevez moi. Le trépas est le seul terme que je
doive espérer à mes maux.

HYLLUS.

» Allons, nulle loi ne me défend ce triste &
» cruel office, puisqu'un pere le veut & m'y con-
» traint ».

HERCULE.

Hé bien, fais, dépêche, avant qu'un nouvel
accès de fureur ne saisisse. Courage¹, Hercule,

¹ J'ai suivi ici, mot à mot, la version de l'ancien éditeur. Il veut qu'on mette, dans le grec, un point après le dernier mot de cette phrase :

Αὔγε ὦν, πρὶν τέθ' ἀνακίσσαι

Νέσσω.

Il suppose ensuite qu'Hercule s'apostrophe lui même par ces mots :
courage, &c. Ce sont encore les conjectures de l'ancien éditeur, parce
qu'elles rendent parfaitement le texte, & donnent le sens raisonnable
& suivi de ce morceau.

ô toi, qui fus toujours supérieur à la douleur, montre ta fermeté; & , semblable à un vase d'airain exactement fermé & scellé (dont rien ne transpire) renferme ta peine au dedans de toi même.

HYLLUS.

Ça, mes amis, il faut l'enlever; secondez mes efforts. Prenons pour l'infortuné Hercule des sentimens que n'ont pas les dieux. Il est de leur sang; ils le voyent souffrir des tourmens horribles, & ils l'abandonnent. Nul mortel ne prévoit son sort. Mais l'état actuel du malheureux Alcide est déplorable pour nous, honteux pour eux, & plus affligeant encore pour celui qui en est la victime. Au chœur. Et vous, jeunes Trachiniennes, quittez ces lieux ¹. Venez être témoins d'un nouveau genre de mort, & de nouveaux supplices. Tout est ici l'ouvrage de Jupiter.

¹ J'ai suivi en cet endroit, d'après M. Dupuis, l'édition d'Aldé, où on lit :

Δείπω μὴδ' ὅδ' παρθεῖν ἱπ' οἴκων.

Ce savant académicien critique aussi fort à propos le P. Brunoy, qui a cru que les paroles dont il s'agit, s'adressoient à Iole. « Il suppose » par conséquent qu'Iole se montre sur la scène, & que le chœur la » renvoie. Supposition sans fondement : l'apparition de cette princesse » seroit très déplacée ».

F I N.

HERCULE

AU MONT ŒTA;

TRAGÉDIE DE SÉNEQUE.

L'un des Sénèques, ou plutôt celui qui a pris leur nom, & qui n'entendoit pas mieux le Théâtre, en traitant le même sujet que nous venons de voir, n'a pas suivi tout-à-fait la même conduite, non plus que dans toutes celles qu'il a remaniées d'après les tragiques Grecs. Beaucoup moins encore a-t-il suivi leur inimitable & noble simplicité.

Les acteurs de Sénèque sont Hercule, Déjanire, Alcmène, Hyllus, Iole, une confidente, un Chœur de femmes d'Ærolie, un autre d'Œchaliennes, Philoctète & Lichas, personnages dont quelques-uns ne sont amenés que pour orner la scène & l'action.

ACTE PREMIER.

Hercule se montre d'abord sans dire où, ni comment, ni pourquoi. Mais ce n'est pas Hercule: c'est le capitaine des VISIONNAIRES *. C'est pis

* Desmarets de Saint Sorlin.

encore. On en va juger. « Pere des dieux, (dit
 » l'Alcide latin), tu peux à présent régner en
 » sûreté. Ce bras t'a procuré la paix. Il n'est plus
 » besoin de lancer la foudre sur la terre. Rois
 » perfides , tyrans cruels , j'ai exterminé tout ce
 » qui méritoit le tonnerre ; & toutefois on me
 » refuse le Ciel ! mon obéissance m'a montré tel
 » que je suis , digne fils de Jupiter. Junon même ,
 » cette implacable marâtre , m'a reconnu pour ton
 » fils. Que tardes tu donc à me récompenser ?
 » Craint-on qu'Atlas ne succombe sous le faix en
 » portant Hercule avec le ciel ? Pourquoi différer
 » le prix qui m'est dû ? La mort & l'enfer m'ont
 » rendu à toi ' . » Il entre ici dans le détail de ses
 travaux, non pas comme l'Hercule de Sophocle ;

1 La traduction du P. Brumoy rend encore passable ce début de Sénèque ; car le style de cette pièce est en cet endroit , comme en mille autres , si rempli d'ensure , de bouffure & de pensées gigantesques , que l'HERCULE AU MONT ÆTA , si ce ton se soutenoit d'un bout à l'autre , pourroit être regardé comme une vraie parodie des TRACHINIENNES. Au reste , voici le texte du poëte Latin :

Sator deorum , cujus excussum manu
 Utræque phœbi sentiunt fulmen domus ,
 ✓ Securè regna : protuli pacem tibi ,
 Quâcumque Nereus porrigi terras vetat.
 Non est tonandum. Perfidi reges jacent ,
 Sexvi tyranni. Fregimus quidquid fuit
 Tibi fulminandum. Sed mihi cœlum , parens ,
 Adhuc negatur ? Parui certè Jove
 Ubique dignus : teque testata est meum

mais toujours en rodomont. Puis il poursuit de cette sorte : « Je ne vous demande point , ô mon » pere , que vous m'appreniez le chemin du ciel. » Je sçaurai le trouver. Craignez-vous que la » terre ne reproduise des monstres ? Qu'elle se » hâte donc de les enfanter tandis qu'elle jouit » d'Hercule » ! A l'entendre , nul autre ne pourra marcher sur ses traces ; le soleil n'a pû suivre ses courses ; la nature s'est trouvée à bout , & la terre a manqué à ses pas. Il a forcé la nuit éternelle , & il est ressorti du chaos d'où nul mortel ne revient. Il a soutenu toute la fureur des mers , & l'Océan n'a pû briser les vaisseaux où il s'est trouvé. Enfin il ne lui reste plus rien à faire sur la terre , parce qu'elle n'oseroit produire de nou-

Patrem noverca. Quid tamen nectis moras ?

Numquid timemur ? Numquid impositum sibi

Non poterit Atlas ferre cum cælo Herculem ?

Quid astra , genitor , quid negas ? Mors me tibi

Certe remisit. . . .

Pere des dieux , dont le bras , agitant la foudre , fait frémir l'un & l'autre hémisphere , regne sans inquiétude. Je t'ai procuré la paix , partout où l'océan permet d'étendre tes pas. D'pose ton tonnerre : les rois perfides , les tyrans sont dans la poussière. J'ai terrassé tout ce qui méritoit d'être trappé de tes foudres : & touteton , malgré mon obéissance , on me refuse le ciel ! Je me suis cependant montré par-tout digne de Jupiter : & ma marâtre de mere n'a pas craint d'affirmer que tu étois mon pere. Pourquoi donc tant de dédain ? Serois-je redouté dans l'empire ? Seroit-ce qu'Atlas succomberoit sous le poids du ciel & d'Hercule réunis sur lui ? Pourquoi , mon pere , pourquoi me refuser le ciel ? Ce n'est que pour en jouir que Pluton m'a rendu la liberté.

veaux monstres. Le plaisant est qu'il fait réflexion que, par haine pour lui, Junon a transféré les monstres au ciel. Devineroit-on comment? C'est qu'il y a dans le ciel des signes & des constellations qu'il a plu aux hommes d'appeler le lion, le serpent, &c. Ensuite, par une autre réflexion encore plus extravagante, il dit que ce sont ses travaux qui l'ont précédé au ciel, & qu'il y voit ses exploits écrits : mais que Junon a voulu sans doute lui rendre formidable le séjour céleste en le remplissant de ces monstres ¹. Quelle puérilité ! ce n'est pas tout. Junon a beau faire ; si elle lui refuse une place dans les cieux , il va renverser & refondre toute la terre, joindre l'Espagne à la Sicile, chasser bien loin la mer, frayer de nouvelles routes aux fleuves, & bouleverser tout.

¹ V. 74. & seq.

Astra portentis prius

Ferisque Juno tribuit, ut cœlum mihi

Faciat timendum. Sparseris mundum licet,

Cœlumque terris pejus, ac pejus styge

Irata faciat; dabitur Alcidæ locus.

En vérité de pareilles rodomontades ne peuvent se soutenir que dans une farce. Elles sont rire lorsqu'on les entend sortir de la bouche d'AMBIGOURI (dans un opéra comique de Panard) : il est furieux de voir que la Foire, son amante, le rebute & s'enfuit avec un autre.

D'une beauté si blanche attendre un trait si noir.

.....

» Jupiter, ajoute-t-il, confiez les Dieux à ma
 » garde ; vous pouvez vous reposer sur moi de
 » la région céleste quand j'y serai. Zone glaciale ,
 » ou torride , il n'importe , croyez que les dieux
 » seront en sûreté d'un pôle à l'autre. » Il se com-
 pare enfin à d'autres hommes divinifiés, comme
 Apollion , Bacchus & Persée. « Qu'ont-ils fait ,
 » après tout, pour mériter les honneurs divins ?
 » l'un a tué le serpent Python. Mais combien de
 » Pythonés dans la seule Hydre de Lerne ! l'autre
 » a conquis les Indes. Qu'est-ce en comparaison
 » du monde subjugué ! un autre a coupé la tête
 » de Meduse. Ce n'étoit qu'un monstre unique. »
 Après ce beau début , il envoie Lichas à Déjanire,
 & ordonne à d'autres de conduire des victimes
 au temple de Cénéé. On commence à entrevoir

Mes fureurs me rendront pire qu'un maniaque :
 Puisque je suis trahi , malheur au zodiaque.

.....
 Le taureau déconfit , le lion mugissant ,
 Sous l'effort de mes coups , mourront en frémissant.
 Plus de corne au bélier , la bouteille brisée ,
 La balance aux poissons servira de risée ,
 Les cris de l'écrevisse iront jusques à Meaux ,
 Je mettrai la pucelle entre les deux jumeaux.
 L'heure presse , il est temps de commencer l'ouvrage ;
 Haine , dépit , courroux , signalez votre rage :
 Portons dans tous les cœurs les fureurs , les horreurs ,
 Les langueurs , les malheurs , les pleurs & les douleurs.

ici qu'Hercule n'est donc pas encore à Trachine : ce qui se confirme par la suite. Il y a donc une duplicité de lieu. Car Déjanire qui paroîtra bientôt est supposée à Trachine, comme chez Sophocle.

Ce n'est pas ainsi, comme on a pû le voir, que le sage Sophocle a exposé son sujet ; il nous a fait, non des déclamations, mais des peintures. Il a introduit Déjanire qui se plaint de l'absence de son mari, & qui tremble pour ses jours, ensuite Hyllus qu'elle envoie pour chercher les traces d'un pere absent ; puis viennent les heureuses nouvelles qui annoncent la victoire d'Hercule. De ce début si simple & si naturel, naissent peu à peu les merveilles que le Poëte a étalées dans la suite. C'est qu'il songeoit, comme depuis le prescrivit Horace, « à tirer la lumière du sein des ombres, » & non pas à répandre des nuages de fumée après « de vains éclats ».

Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat*.

En écoutant au contraire, dans Sénèque, Hercule qui ouvre la scène, l'on peut bien dire encore après Horace : « Où aboutira ce prometteur em-
» poullé » ?

Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu † ?

Mais, avant que d'aller plus loin, on fera peut

* HORACE, ART. POËT. V. 143.

† Ibid. V. 138.

être curieux de voir la scène latine d'Hercule adoucie en françois de la façon de Rotrou dans son *HERCULE MOURANT*. On y reconnoîtra de plus en plus que c'est après tout Sèneque , qui a (pour ainsi dire) monté le tragique François au ton qu'il a pris depuis dans son plus beau siècle.

Puissant moteur des dieux , ferme appui de la terre ,
 Seul être souverain , seul maître du tonnerre ,
 Contre enfin , roi des cieus , le doux fruit de mes faits ,
 Qui par tout l'univers ont établi la paix.
 J'ai d'entre les sujets la trahison bannie.
 J'ai des rois arrogans puni la tyrannie ,
 Et rendu ton renom si puissant & si beau
 Que la foudre en tes mains n'est plus qu'un vain fardeau.
 Des objets de ton bras , le mien est l'homicide ,
 Et tu n'as rien à faire après les faits d'Alcide.
 Tu n'as plus à tonner : & le ciel toutefois
 M'est encore interdit après tous ces exploits.

Ces vers , tout magnifiques qu'ils sont , ne laissent pas d'être un vrai gasconisme. Cependant Rotrou y a bien abaissé le ton , & plus encore dans ce qui suit :

Parois je encore un fils indigne de mon pere ?
 Junon n'a-t-elle pas assouvi sa colere ?
 N'a-t-elle pas assez , par son aversion ,
 Fait paroître ma force & mon extraction ?
 N'ai je pas sous mes loix asservi les deux poles ?
 Et celui dont le ciel charge tant les épaules.
 Et sur qui ce fardeau repose pour jamais ,
 Ne me peut-il porter avec ce rude faix ?

Ainsi que mes exploits, rends ma gloire parfaite :
 La patque t'a remis le soin de ma défaite ;
 Et , de quelques efforts qu'elle attaque mes jours ,
 L'impuissante qu'elle est n'en peut borner le cours.
 L'air , la terre , la mer , les infernales rives
 Laisent enfin ma vie & mes forces oisives.
 Et , voyant sans effet leurs monstres abattus ,
 Ces foibles ennemis n'en reproduisent plus.
 Pere de la clarté , grand astre , ame du monde ,
 Quels termes n'a franchis ma course vagabonde ?
 Sur quels bords a-t-on vu tes rayons étalés ,
 Où ces bras triomphans ne se soient signalés ?
 J'ai porté la terreur plus loin que ta carrière ,
 Plus loin qu'où tes rayons ont porté la lumière.
 J'ai forcé des pays que le jour ne voit pas ;
 Et j'ai vu la nature au delà de mes pas.
 Neptune & les Tritons ont vu d'un œil timide
 Promener mes vaisseaux sur leur campagne humide.
 L'air tremble comme l'onde , au seul bruit de mon nom ,
 Et n'ose plus servir la haine de Junon.
 Mais qu'en vain j'ai purgé le séjour où nous sommes ?
 Je donne aux immortels la peur que j'ôte aux hommes.
 Ces monstres , dont ma main a délivré cent lieux ,
 Profitent de leur mort , & s'emparent des cieux.
 Le soleil voit par eux ses maisons occupées :
 Sans en être chassés , ils les ont usurpées.
 Ces vaincus , qui m'ont fait si célèbre aux neveux ,
 Ont au ciel devant moi la place que j'y veux.
 Junon , dont le courroux ne peut encor s'éteindre.
 En a peuplé le ciel pour me le faire craindre.
 Mais qu'il en soit rempli de l'un à l'autre bout ,
 Leurs efforts seront vains ; ce bras forcera tout.

Rotrou, comme il est visible, a passé bien des todomontades pareilles à celles qu'il a mises. S'il eût voulu, par exemple, exprimer la menace que fait Hercule de tout bouleverser, il auroit pû lui mettre dans la bouche ce que dit l'Artabaze des VISIONNAIRES * dans le vrai goût de Sénèque.

Quoi donc, je suis oisif, & je serois si lâche,
 Que mon bras pût avoir tant soit peu de relâche ?
 O dieux ! faites sortir d'un antre ténébreux
 Quelque horrible géant, ou quelque monstre affreux :
 S'il faut que ma valeur manque un jour de matiere,
 Je vais faire du monde un vaste cimetiere.

C'est en effet ce que dit Hercule à la lettre.

La seconde scène de la tragédie latine n'est pas beaucoup plus sensée que la première ; mais du moins on y voit ce qu'il eût fallu d'abord faire entendre, à sçavoir qu'Hercule revient à Trachine chargé des dépouilles de l'Æchalie, & suivi d'une troupe de captives, parmi lesquelles on voit Iole fille du roi vaincu.

Iole & les captives plaignent leur destinée, mais d'une manière très peu capable de tirer les larmes des spectateurs. Elles pleurent par sentences, & par antitheses. Il y en a d'assez belles, comme celle ci :

Nunquam est ille miser cui facile est mori.

* Personnage des VISIONNAIRES.

1 V. 111.

.....
Felices sequeris, mors, miseros fugit ¹.

» L'on ne doit pas nommer malheureux qui-
 » conque a la liberté de mourir.... O mort, tu
 » ne poursuis que les heureux; tu fuis les misé-
 » rables ! »

Le triomphe d'Alcide est rehaussé par les mal-
 heurs qu'il a causés. On le peint impénétrable
 au fer & plus dur que l'acier. Les armes se brisent
 sur son corps, & quelles armes ! On entre dans
 le détail de celles des Scythes, des Sarmates, des
 Partes. « Son poids seul a renversé l'Æchalie. »

Muros Æchalix corpore producit ².

» Ce qu'il projette de dompter est déjà dompté.
 » Ses projets sont autant d'exploits. »

Vincere quod parat

Iam victum est ³.

» Ses regards seuls ont plus fait que la mort. »

Pro fato potuit vultus iniquior ⁴.

» Enfin les captives trouvent un grand avantage
 » dans leur infortune, c'est qu'elle est extrême.
 » Il ne leur reste plus rien à appréhender; elles
 » ont vû Hercule en courroux. »

Commoda cladibus

Magnis magna patent. Nihil superest mali,

Iratum miseræ vidimus Herculem ⁵.

¹ V. 122.

² V. 162.

³ V. 163, 164.

⁴ V. 165.

⁵ V. 170. & seq.

Conclusion :

Conclusion :

Mais, comme il n'est peine d'ame si forte

Qu'il ne s'en faille à la fin consoler * ,

Le Chœur console Iole, & se console aussi par la grandeur même de leurs maux qui ne peuvent plus croître désormais. Dans cette idée toutes les captives s'en vont vers Déjanire.

A C T E I I.

La vieille confidente de Déjanire vient annoncer les dépits cruels de cette princesse à la vûe d'Iole, sa rivale. Mais, qui a dit à Déjanire qu'Iole étoit sa rivale ? Rien ne marque qu'elle en ait été instruite. Sophocle y fait bien plus de façons : il ne développe ce mystère que peu à peu. La curiosité de Déjanire commence, & le zèle indiscret d'un courtisan achève ce triste éclaircissement. Sénèque suppose tout cela fait. Au moins devoit-il en avertir. Mais comment la confidente prépare-t-elle les esprits à voir une épouse en fureur ? C'est par des expressions presque aussi gigantesques que celles de la scène d'Hercule. Elle compare Déjanire à une tygresse & à une ménade. Elle a raison. La peinture qu'elle en fait, dit encore plus. « Toute la douleur de la reine passe sur son front ; » il n'en reste presque plus dans son cœur. Fu-

* La Fontaine.

» rieuse elle court ça & là. A peine le palais entier
 » suffit-il à ses courses ». Rorrou qui a traduit
 exactement cette pièce, rend littéralement les
 pensées de cette scène :

Elle court sans dessein ; & sa course rapide
 Cent fois a fait trembler tout le palais d'Alcide.
 Elle renverse tout, rompt tout ; & , sous ses pas,
 La maison est étroite , & ne lui suffit pas.
 Sa pâleur fait juger du mal qui la possède ;
 La rougeur tôt après à la pâleur succède :
 Elle verse des pleurs ; & , dans le même instant ;
 Du feu sort de ses yeux , qui les sèche en sortant ¹.

Quelles idées ! En voici de bien plus fortes.
 Déjanire se montre. Mais ce n'est plus cette prin-
 cesse vertueusement jalouse, s'il est permis de par-
 ler ainsi, & telle que Sophocle l'a représentée.
 « C'est une furie qui veut égaler sa vengeance aux
 » travaux d'Hercule & devenir pour lui pire que
 » Junon même ». Chez le poëte grec, elle ne veut
 que rappeler le cœur de son époux ; ici elle ne

¹ V. 245. & seq.

Tum per Herculeos lares
 Lymphata rapitur ; tota vix satis est domus ;
 Incurrit , errat , sistit. In vultus dolor
 Processit omnis : pectori pendè intimo
 Nihil est relictum. Fletus insequitur genas.
 Nec unus habitus durat , aut uno furit
 Contenta vultu. Nunc inardescunt gena :
 Pallor ruborem pellit , & formas dolor
 Errat per omnes. Queritur , implorat , gemit

songe d'abord qu'à s'en venger cruellement. Que Sénèque lui donne un autre caractère de jalousie que Sophocle, qu'elle soit même furieuse ; passons, si l'on veut, cette faute, qui renverse toute la pièce. L'on sçait jusqu'où va la fureur d'une femme.

Notumque furens quid femina possit *.

Mais que Déjanire s'exprime en énergumène ; voilà ce qui semble intolérable. Qui peut l'entendre, quand « elle s'anime à faire sortir de son » sein plus de monstres qu'Alcide n'en a terrassés » ? quand elle dit « que son cœur en effet contient » tous ces monstres », & lorsqu'elle s'arrête à étaler fort au long des pensées brillantes qui sont plus le langage de l'esprit que du cœur ? Il est vrai qu'il y en a de belles : par exemple celle-ci :

LA CONFIDENTE.

Vous mourrez.

DÉJANIRE.

Je mourrai, mais femme d'Hercule, & avant qu'il se soit déshonoré par un indigne amour '... Ou qu'il périsse ou qu'il m'immole : qu'il joigne son épouse aux monstres qu'il a domptés ; qu'il mette ma défaite au nombre de ses triomphes. Du moins, en mourant, j'embrasserai le lit d'Alcide ².

* Virgile, *Ænéide*. l. 4. v. 6.

¹ V. 111.

² V. 140. & seq.

De même, quand la confidente, pour la consoler, lui dit qu'Alcide n'a aimé dans Iole qu'une conquête difficile, & qu'il cessera de l'aimer depuis la victoire sur Eurytus. « Non, répond Déjanire, » il aime jusqu'aux malheurs d'Iole ¹. » Enfin Déjanire, déterminée à mourir, après avoir immolé son époux & sa rivale, dit ce beau vers :

Felix jacet quicumque, quos odit, premit ²,

Que Rorrou, son fidèle traducteur, a rendu ainsi.

Et qui tue en mourant doit mourir satisfait.

Il y a plusieurs autres pensées de cette espèce ³, mais elles sont gâtées d'ordinaire par les autres vers où elles se trouvent comme noyées. Ce sont de vraies pierreries qui sont confondues parmi un grand nombre de faux diamans. Que la fureur de Déjanire paroît froide au milieu de tant de feux ! En effet tout ce grand courroux qui ne menaçoit que de fer & de flammes, n'aboutit qu'à tenter le secours de la magie pour faire un philtre. Elle ordonne à sa confidente de répandre du sang de Nessus sur une robe qu'elle veut envoyer à son

¹ V. 361.

² V. 350.

³ Telle que celle ci encore, par exemple, v. 575.

Merita vincunt & malos.

Les méchans mêmes sont sensibles aux bienfaits:

infidèle. Cependant elle prie l'Amour de seconder ses dessein. L'opération se fait en un instant : & Lichas, qui se présente à propos sans être appelé & sans dire un mot, est chargé de porter la robe à Hercule.

Le chœur, différent de celui du premier acte, & composé de filles Etoliennes attachées à Déjanire, fait l'intermède sur cette parole de la reine, PLEUREZ MES MALHEURS. Elles se disposent à obéir. Mais leur ode, loin d'être plaintive, n'est qu'un tissu de morale sçavante & raffinée sur ce texte, « il est rare qu'on soit fidèle aux malheureux ¹. » Le commentaire est fort long, & roule sur le contraste du malheur des têtes couronnées, & du bonheur des simples particuliers ². Cela ne

¹ V. 601.

Nam rara fides, ubi jam melior
Fortuna ruit.

² On y trouve une peinture des courtisans, qui mérite en partie d'avoir place ici ; v. 616. & seq.

Pauci, reges, non regna colunt ;
Plures fulgor convocat aulæ.
Cupit hic regi proximus ipsi
Clarus claras ire per urbes :
Urit miserum gloria pectus.
Cupit hic gazis implere famem :
Nec tamen omnis plaga gemmiferi
Sufficit listri ; nec tota sitim

vient gueres au sujet. On seroit dédommagé, si du moins on y reconnoissoit un peu de ces traits charmans que Virgile a répandus sur le même sujet à l'occasion des amateurs de la campagne & de la vie privée.

O fortunatos nimium, sua si bona nôrint,
Agricolas!

« Trop heureux ceux qui jouissent des charmes de la campagne, s'ils sçavent connoître leur bonheur » !

Lydia vincit : nec quæ zephyro
Subdita tellus stupet aurato
Flumine clarum radiare Tagum;
Nec si totus serviat Hebrus;
Ruraque dives cingat Hydaspes;
Intraque suos currere fines
Spectet toto flumine Gangem.

AVIDIS, AVIDIS NATURA PARUM EST.

Colit hic regem, regumque lares,
Non ut presso vomere semper
Numquam cesset curvus arator,
Vel mille secent arva coloni:
Solas optat, quas donet, opes.
Colit hic reges, calcet ut omnes,
Perdatque aliquos, nullumque lever.
Tantum ut noceat cupit esse potens.

On en voit peu s'attacher à la personne des rois. La plupart ne courent qu'après l'éclat & les richesses dont le trône est environné. Celui ci, la tête remplie d'une sorte vanité, veut paroître à côté de son roi dans les occasions de pompe & d'appareil. Celui là ne

ACTE III.

Déjanire vient frémir par machine, s'il est permis de parler ainsi, pour exprimer ce qui est en effet. La cause de ses fremissemens, c'est qu'à peine l'opération magique a été faite, & la robe envoyée, que le reste du sang dont on s'est servi pour teindre la robe, étant exposé au jour s'est liquéfié & enflammé. Pour peindre cela, il a fallu que Seneque ait eu recours à la géographie, & cherché des monts où les neiges se fondent, & des côtes maritimes, où l'eau brisée se change en écume. « Tandis que j'admire ce prodige (continue Déjanire) la cause de ma surprise disparaît. La terre même bouillonne comme les flots, » & tout ce que le venin touche est ébranlé ¹. » Ce n'est pas là du Sophocle; ou plutôt c'est le

éléphant qu'a rempli ses trésors: mais il est insatiable. Non, tout l'or que roule le Danube, qui renferme la Lydie, qui brille dans le cours enchanteur du Tage, sur les bords de l'Inde, dans les riches campagnes de l'Inde, arrosées par l'Hydaspes & le Gange; non, dis-je, tout cet or ne lui suffirait pas. Le monde, oui, le monde entier est trop pauvre pour un avare. L'un fait assiduellement sa cour: il n'y vient pas demander des terres incultes & stériles, qu'il se propose de rendre à l'agriculture, en y raplant la floccine par ses toits, ses piques & ses voiles. Il ne veut que des biens qu'il puisse prodiguer avec ostentation. L'autre ne se couche auprès du trône que pour abaisser tout le monde par son crédit, en perdre quelques uns, & ne prêter une main secourable à aucun: c'est pour naitre qu'il veut avoir le pouvoir en main.

poète grec sophistiqué en latin. Voici le même assaisonnement de la façon de Rotrou:

Une obscure fumée , au milieu de la porte ,
M'a fait baisser la vue ; & j'ai vu sur le seuil ,
(O prodige , ô spectacle épouvantable à l'œil)
Sous deux gouttes de sang , par hazard répandues ;
Du bois se consumer , & des pierres fondues ;
L'air en étoit obscur , la terre en écumoit ;
Le fer en étoit chaud , & le bois en fumoit.

Si la traduction est niaise , c'est qu'il falloit bien qu'elle fût conforme au Texte.

Hyllus revient tout à coup du promontoire de Cénée , où il a vû Hercule revêtu de la robe farale & faisant des sacrifices à Jupiter. Il débute ainsi :
» Partez , ma mere , fuyez , cherchez un asyle au
» delà des terres de l'Océan , des astres & des
» enfers : fuyez en un mot , au delà des travaux
» d'Alcide..... Allez aux temples de Junon ; ils
» vous seront ouverts : tous les autres vous sont
» fermés '. » C'est que Junon étoit l'ennemie d'Hercule. Il faut qu'Hyllus y ait long-temps songé pour exprimer son courroux d'une façon si singuliere. Rotrou l'a fait parler un peu plus sensément en ces termes :

Allez , courez , fuyez. Hé quoi , Madame ! O dieux !
Après cet accident vous êtes dans ces lieux !

Hélas, si quelque route en ce danger extrême,
 Va plus loin que la terre, & que l'Erebe même,
 Et dont Hercule encor n'ait aucun souvenir,
 Courez ; c'est le chemin que vous devez tenir.

Il dit enfin que le poison de Nessus fait mourir
 son pere ; mais d'où sçait-il qu'on a fait l'opé-
 ration magique ? Déjanire se désespere à cette
 nouvelle : puis Hyllus fait dans les formes le récit
 de tout le détail. Ce récit entier, est si peu censé,
 qu'il suffira d'en donner un léger crayon, pour
 faire juger du reste. « Hercule ¹, au milieu de sa
 » priere à Jupiter, laisse échapper tout à coup
 » un gémissement involontaire. Ce gémissement,
 » parce qu'il est d'Hercule, retentit comme un
 » cri horrible, comme le mugissement d'un tau-
 » reau frappé, comme un bruit de tonnerre qui
 » menace l'univers. Ce gémissement frappe les
 » astres & la mer. Les Cyclades mêmes, & les
 » côtes plus éloignées en deviennent les échos.
 » On voit pleurer Hercule. On croit que c'est un
 » nouvel accès de fureur. Tout fuit, tout tremble.
 » Mais ce héros, jettant çà & là des regards en-
 » flammés, cherche le seul Lichas. Ce malheureux
 » embrasse les autels. La frayeur qui le glace,
 » laisse à peine lieu à son supplice. Alcide lui prend
 » la main. Voilà donc, dit-il, le bras qui passera
 » pour m'avoir abbatu. Lichas fait périr Hercule

» &, pour surcroît de honte, Hercule va faire périr
 » Lichas. Je fouille mes grands destins, & la mort
 » de ce misérable sera le dernier de mes travaux.
 » Incontinent Lichas est jetté en l'air, & il arrose
 » les nuées de son sang. Tel un trait lancé par
 » un Gète ou par un Cydonien * s'élève dans
 » les airs, hormis qu'il s'élève moins haut, &c». Le
 reste est à peu près de même tournure, c'est-à-
 dire, entre-mêlé de faux sublime, & d'assez
 beaux vers. Rotrou, tout fidèle qu'il s'est mon-
 tré à Sénèque, n'a osé traduire la plûpart de
 ces pensées.

Après ce récit, le même tintement d'antitheses
 forme la réponse de Déjanire. A la lire sérieuse-
 ment & à tête reposée, on seroit tenté de croire
 qu'elle n'a pas le sens commun; tant elle cherche
 à dire des choses spirituelles, & qui roulent tou-
 jours sur la pointe d'une aiguille. Car l'enthou-
 siasme des tragiques de ce siècle a cela : il croît,
 il enchérit toujours sur le même ton, semblable
 à ces pièces de musique frelattées, qui sur la même
 note se multiplient à l'infini. Au reste toute la
 tirade de Déjanire ne veut signifier autre chose;
 sinon qu'elle est au désespoir, & qu'elle veut se
 donner la mort. Elle se tait chez Sophocle & s'en
 va. C'est un trait de maître, qu'un génie corrompu
 par le faux goût, n'étoit pas capable de sentir.

* Cydon, ville de Crete.

Mais le prétendu sublime qu'on a voulu substituer à ce silence éloquent le vaut-il ?

Cette tirade est suivie, comme à l'ordinaire, d'un cliquetis de vers & de demi-vers entre Déjanire & sa confidente. Ce n'est pas la méthode qui est blâmable ; car elle est bonne & usitée au théâtre. Quand elle est naturelle, rien n'est plus vif, ni plus capable d'augmenter l'impression déjà faite dans les cœurs. Mais aussi rien de plus insupportable, quand l'art s'y trouve tout pur sans la nature & sans autre feu que celui d'un déclamateur, qui n'est qu'un feu emprunté. Les plus ingénieuses pensées sont alors dégoûtantes & fades. Un exemple suffira.

La confidente blâme Déjanire de ce qu'elle ne s'est pas justifiée auprès d'Hyllus, puisque l'effet du philtre est l'effet de l'erreur, & non pas du crime. Oui, chez Sophocle, mais non chez Sénèque. Supposons toutefois que la femme d'Hercule soit innocente, comme le poëte latin le suppose assez gratuitement, après ce qu'elle a fait au second acte : voici, dans ce cas, une partie des plus supportables de la conversation entre la reine & la confidente.

NUTRIX.

Nocens videri qui cupit, mortem cupit¹.

DEJANIRA.

Mors innocentes sola deceptos facit.

¹ V. 820. & seq.

NUTRIX.

Titana fugies ?

DEJANIRA.

Ipse me Titan fugit.

NUTRIX.

Vitam relinques misera ?

DEJANIRA.

At Alciden sequar.

NUTRIX.

Supereft, & auras ille cœlestes trahit.

DEJANIRA.

Vinci Hercules cum potuit, hinc cœpit mori, &c.

LA CONFIDENTE.

Souhaiter la mort, c'est vouloir paroître coupable.

DÉJANIRE.

La mort seule justifie les crimes de surprise.

LA CONFIDENTE.

Vous fuirez la lumière du jour ?

DÉJANIRE.

C'est elle qui me déteste & me fuit.

LA CONFIDENTE.

Vous quitterez la vie ?

DÉJANIRE.

Ce fera pour suivre Alcide.

LA CONFIDENTE.

Il vit ; il respire encore.

DÉJANIRE.

Être vaincu, c'est pour Hercule commencer de mourir.

Peut-être pourroit on faire grace à ce morceau, s'il étoit seul : mais il est poussé trop loin, & environné de faux brillans qui le dégradent. La confidente porte le zèle jusqu'à vouloir persuader à sa maîtresse qu'Alcide ne mourra point du venin de l'Hydre mêlé à celui de Nessus ; parce que ce héros a tué l'Hydre & le Centaure, sans que leur venin lui ait été nuisible. Ces remontrances étant inutiles, elle a recours aux larmes & aux prières. Mais Déjanire a pris son parti. Elle ne veut être justifiée qu'aux enfers. Elle demande à grands cris les supplices de Sisyphes, d'Ixion, de Tantale & des Danaïdes. Elle parcourt le grand nombre des épouses cruelles, pour engager les dieux à l'associer à leurs peines, & lui fermer pour jamais l'entrée des champs Elysiens. Un retour sur son innocence la console un moment.

« Grand Alcide, dit-elle, mon cœur fut innocent ;
» ma main seule est coupable ».

Invictæ conjux, innocens animus mihi,

Scelestæ manus est.

Elle est prête de différer sa mort, & de l'attendre de la main d'Hercule, si cela peut le satisfaire. Elle souhaite qu'il brise son corps, comme

il a fait celui de Lichas , & qu'il la jette jusques dans des villes écartées , jusqu'à un monde qui lui soit inconnu. Voilà une pensée burlesque qui gâte ce morceau , où il y a de belles choses. Rottou a imité en partie cette impertinence ; & il a laissé le reste , qui valoit mieux :

Que de cette montagne , à tant d'autres fatale * ,
Ce corps précipité jusqu'aux enfers dévale !
Que mon sang sur ce mont fasse mille ruisseaux ,
Qu'à ces pierres mon corps laisse autant de morceaux ;
Qu'en un endroit du roc ma main reste pendue ,
Et ma peau déchirée en d'autres étendue !
Une mort est trop douce ; il faut la prolonger ;
Et mourir d'un seul coup , c'est trop peu le venger.

Quoique ces vers , comme beaucoup d'autres , sentent le poëme de la Pucelle , il est bon de les présenter aux lecteurs , pour rendre plus sensibles les divers changemens de la poésie , & l'histoire du goût que nous parcourons dans cet ouvrage.

Hyllus , que Sénèque suppose témoin du désespoir de sa mere , n'a encore rien dit jusqu'ici. C'étoit long-tems se taire en pareille conjoncture. Mais enfin le voilà désabusé. Il veut donc engager Déjanire à épargner ses jours. Mais celle ci le presse au contraire de les avancer , & de la tuer de sa main. « Qui t'arrête , mon fils ? Ce crime , sera un effet de ta piété.... Tu balances , &

* ROTTOU, HERCULE MOURANT , act. III. sc. IV.

« je t'ai enlevé Hercule. . . Si les forfaits te sont
 inconnus, apprends d'une mere à les commet-
 tre », &c. » Après quelques autres traits qui
 reviennent à ceux ci, Déjanire devient furieuse.
 Elle croit voir Mégere qui la poursuit avec une
 torche ardente, les enfers qui s'ouvrent, le palais
 qui s'écroule, tout l'univers qui s'arme contr'elle.
 Ce sont de belles images : mais tout ce fracas
 que fait publiquement une femme échevelée,
 est justement le moyen qui l'empêche de se don-
 ner la mort. Déjanire fait moins de bruit chez
 Sophocle, & c'est pour cela qu'elle exécute son
 dessein sans opposition. Ici elle avertit toute la
 terre de son projet, & personne ne s'y oppose.
 Cela n'est pas naturel.

Il est vrai qu'Hyllus délibere s'il n'ira pas sau-
 ver sa mere. Mais il lui prend un scrupule, une
 crainte d'être coupable en cela même envers son
 pere mourant. A la vérité, il étouffe bientôt cette
 vaine crainte par une réflexion plus sensée ; &

1 V. 997. & seq.

Si tibi ignotum est nefas,

A matre discere. Seu tibi jugulo placer

Metisse ferrum, sive maternum libes

Invaldere utrum : mater intrepidum tibi

Exhebit alium. Non erit totum scelus

A te peractum. Dextrâ sternar tuâ,

Sed mente nostrâ. Natus Alcide times ?

il court après Déjanire. Mais il n'est plus temps. Il n'a délibéré, ce semble, que pour lui donner le loisir de se frapper. Car il falloit que Déjanire mourût, comme chez Sophocle. Les tragiques grecs, en suivant la nature & le bon sens qu'ils préféreroient à une scène brillante, ne tomboient pas dans ces sortes d'inconvéniens où « un poëte » imitateur se voit réduit comme à l'étroit, ainsi » que le dit Horace, lorsqu'il a commencé à suivre » un modèle dont il ne lui est pas permis de » s'écarter » :

Nec desilies imitator in arctum

Undè pedem referre pudor vetet, aut operis lex *.

L'intermède que fait le chœur ne vient à rien du tout. En voici la matière. « Hercule meurt, » tant est vrai l'oracle d'Orphée, que rien n'est » éternel ici bas. » Cet oracle qui n'a rien de rare assurément, donne lieu aux Etoiliennes de raconter toute l'histoire d'Orphée. Etoit-ce là sa place ? On ne pardonneroit pas cette faute à un poëte novice.

A C T E I V.

On amène Hercule qui fait d'abord connoître combien il est furieux. Ce qu'il a dit de folies dans son bon sens, n'est rien au prix de ce qu'il exhale dans sa fureur. Ce qui est étonnant, c'est

* HORAT. ART. POÉT. V. 134.

qu'un aussi bel esprit que Rotrou ait respecté le nom vrai ou supposé de Seneque, jusqu'à traduire tout cela presque mot pour mot :

Fais d'un rapide cours, prince de la lumiere,
A tes chevaux ardens rebrousser leur carriere ;
Qu'une ombre générale obscurcisse les airs,
Et ne fais point de jour alors que je le perds *.

Convertte, Titan clare, anhelantes equos,
Imite noctem. Pereat hic mundo dies
Quo moriar

Alcide meurt, sans qu'en cette aventure,
Le cahos de retour confonde la nature !
La terre en cet effort est ferme sous mes pas :
Les astres font leur cours, le ciel ne se rompt pas !
Juge combien ma mort ébranle ta couronne.

C'est à Jupiter en personne que ce discours s'adresse :

Previens avec honneur ce honteux accident,
Romps ce qu'on t'ôtteroit, perds tout en me perdant.

Nunc pater cæcum cahos
Rolli decebat. Hinc & hinc compagibus
Ruptis, uterque debuit frangi polus.
Quid parcis astris ? Herculem amittis pater !

Le beau de l'affaire, c'est que cet enthousiasme va toujours en croissant, & à quel excès ! J'en ai

* Rotrou, *MERCURE MOURANT*, act. III. sc. II.

1 V. 1131. & seq.

peut-être déjà trop cité. Le chœur y entre aussi comme par contagion, de manière que c'est une vraie conversation d'insensés ou de furies. Mais, de même que dans une horrible tempête on voit briller des éclairs, ainsi entrevoit-on dans cette scène d'éclatantes idées, comme quand Alcide se plaint de n'avoir pas été la victime des monstres qu'il a domptés, & d'être réservé à mourir par les mains d'une femme: « Est il possible, ajoute-t-il, que j'aye perdu tant de fois une belle » mort »!

Perdidi mortem, hei mihi,
Toties honestam, !

Le magnifique endroit de Sophocle traduit par Cicéron ou Attilius, est en partie bien imité. En voici une ébauche de Rotrou tirée du poëte latin :

Est ce donc là ce bras dont les faits sont si rares*,
Ce vainqueur des tyrans, cet effroi des barbares,
Ce fléau de révolte & de rébellions,
Ce meurtrier de serpens, ce dompteur de lions? &c.

Ce bel endroit est toutefois défiguré par de faux brillans dont il y en a un remarquable. Hercule ne sçachant quelle est la cause du mal qui le dévore dit, en se déchirant les entrailles: « Que le » mal a trouvé un asyle au delà. O mal semblable » à Hercule ! » C'est pour faire entendre que ce

* V. 1206.

* Rotrou, *ibid.*

mal est invincible comme lui. La pensée qui suit
seroit belle, si elle ne dégénéroit pas en impiété :

D'un regard de pitié daigne percer la nue *,
Et sur ton fils mourant arrête un peu la vue.
Vois, Jupin, que je meurs ; mais vois de quelle mort ;
Et donne du secours ou des pleurs à mon sort.
J'ai toujours dû ma vie à ma seule défense ;
Et je n'ai point encore imploré ta puissance.
Quand les têtes de l'hydre ont fait entre mes bras
Cent replis tortueux , je ne te priois pas.
Quand j'ai dans les enfers affronté la mort même ,
Je n'ai point réclamé ta puissance suprême ;
J'ai des monstres divers purgé chaque élément ,
Sans jeter vers le ciel un regard seulement.
Mon bras fut mon recours ; & jamais le tonnerre ,
N'a, quand j'ai combattu, grondé contre la terre :
Je n'ai rien imploré de ton affection !
Et je commence, hélas, cette lâche action !
Aux prieres enfin ce feu me fait résoudre ;
Et, pour toute faveur, j'implore un coup de foudre :
Le latin est plus serré & plus énergique :

Tot feras vici horridas,

Reges, tyrannos ; non tamen vultus meos

In astra torti. Semper hæc nobis manus

Votum spondit †.

Cette dernière pensée est sublime : « Mon bras
m'a tenu lieu de vœux ».

Nulla propter me sacro

Micuere cælo fulmina. Hic aliquid dies

* Ibid.

† V. 1195. & seq.

Optare jussit. Primus audierit preces ,
Idemque summus. Unicum fulmen peto.

Certes, si les sçavans qui, sur la simple critique du style, ôtent cette pièce à l'Auteur de Médée, n'avoient égard qu'à ce morceau & à quelques autres, ils devroient la lui rendre sans balancer. Il paroît que Racine a imité le tour dont je viens de parler, dans la seconde scène de l'acte IV. de Phedre, où Thesée parle ainsi au dieu de la mer en le priant de le venger d'Hippolyte.

Et toi , Neptune, & toi, si jadis mon courage
D'infâmes assassins nettoya ton rivage,
Souviens toi que, pour prix de mes efforts heureux ;
Tu promis d'exaucer le premier de mes vœux.
Dans les longues rigueurs d'une prison cruelle,
Je n'ai point imploré ta puissance immortelle.
Avere du secours que j'attends de tes soins,
Mes vœux t'ont réservé pour de plus grands besoins.
Je t'implore aujourd'hui. Venge un malheureux pere :
J'abandonne ce traître à toute ta colere ;
Etouffe dans son sang ses desirs effrontés :
Thésée à tes fureurs connoitra tes bontés.

Ce parallele fait voir combien une main habile & délicate sçait employer d'art dans une heureuse imitation. C'est là non seulement tirer des pierreries du fumier d'Ennius :

Enim de stercore gemmas ,
mais encore sçavoir les tailler & les embellir ;
ce que Rorrou n'a fait qu'imparfaitement.

Hercule, après avoir prié Jupiter de le foudroyer, s'adresse à Junon. « Que demandez vous de plus » fiere Déesse ? Vous voyez Alcide suppliant ». Il implore les peuples, les villes & l'univers entier pour obtenir la mort comme une récompense due à ses travaux. Cela est moins ampoullé que le reste. Rotrou dit noblement :

Pour prix de tant d'exploits je ne veux que la mort.

Alcmène survient avec Philoctète, d'où & comment, on ne le dit pas. Ce qui a donné lieu à Sénèque d'introduire Alcmène, c'est que Sophocle fait dire à Hercule prêt à accomplir sa destinée, qu'on lui fasse venir sa mere & toute sa maison. Mais Hyllus le rappelle de son égarement, & lui fait souvenir qu'Alcmène & tous ses freres sont ailleurs.

Hercule chez Sénèque raconte en peu de mots ses tourmens : & Alcmène en est au désespoir. Pour Philoctète, c'est un personnage muet : de sorte que toute cette scène n'est qu'une continuation des plaintes d'Alcide. Il y dit entr'autres choses extraordinaires : « Qu'il faut le jeter dans » la mer, afin d'éteindre le feu qui le dévore. Car » les fleuves ne suffiroient pas. Ils seroient des- » séchés '. » Et même il craint que l'Océan ne puisse suffire à étouffer ces flammes. Rotrou ajoute

à cela qu'Alcide, plongé dans le Pénée * « a fait
 » bouillir les ondes; que ce feu véhément con-
 » vertiroit en soi le liquide élément ». Et il avoit
 dit plus haut :

O cruelle douleur ! O tourment ! O martyr !
 Ce lieu brûle déjà de l'air que je respire :
 La place , autour de moi , fume de toutes parts ,
 Et ces humides fleurs séchent à mes regards.

Le feu de Séneque est encore plus actif & plus
 contagieux, que celui qui brûle Hercule. On le
 sent par ces vers de Rotrou, & par quelques-uns
 du grand Corneille.

Autre idée bizarre. Hercule dit que « quand
 » il seroit attaché au mont Caucase pour être la
 » proie des vautours, quand plusieurs monta-
 » gnes (que nomme le poëte) se réuniroient
 » pour l'écraser comme les tyrans, quand le monde
 » entier tomberoit embrasé sur lui, rien ne seroit
 » capable de tirer un soupir de son sein, parce
 » qu'il ne craint rien de tout ce qu'il peut voir
 » & repousser ¹. » On peut défier toutes les ima-
 ginations du monde, de rien imaginer de plus
 fort. Il n'est pas surprenant qu'après quelques
 autres idées pareilles Hercule se pâme.

Alcmène dans cet intervalle, fait des vœux ar-

* Pénée, fleuve de Thessalie, dont la source est au Pinde, & qui
 coule entre les monts Ossa & Olympe, & arrose la vallée de Tempé.

¹ V. 1377. & seq.

dens pour sa guérison ; & Hyllus paroît. Il s'écrie que Dejanire est morte ; non pas si simplement que je le dis , ce qui auroit suffi : mais avec les ornemens ordinaires , qui content si peu au poëte latin. Hyllus auroit dû au moins ajouter qu'il a fait tout son possible pour empêcher sa mere de se percer , puisqu'il avoit volé sur ses pas. Mais non : il semble qu'il n'ait couru que pour être le témoin de sa mort. Rotrou s'est bien apperçu de cette faute de Sénèque , & il l'a évitée habilement. Alcimène , qui apparemment n'a pas entendu les paroles d'Hyllus , le prie de ne pas réveiller Hercule. Mais il n'est plus tems. Ce héros reprend ses esprits , & se croit transporté au ciel. C'est un effet de sa fureur tranquillisée , qui est très bien ménagée. Rotrou l'a senti & en a profité :

Quel favorable sort a fini mes décastres * ,
Et m'a fait obtenir un rang parmi le astres ;
O divin changement ! O miracles divers !
Mon pere , à ma venue , accourt les bras ouverts , &c.

Mais ce spectacle céleste s'évanouit avec sa rêverie. Hercule se retrouve à Trachine , & reconnoît Hyllus qui lui annonce la mort de Dejanire , & la justifie. Des qu'Hercule apprend que c'est le sang du centaure Nessus qui cause ses tourmens , il reprend la tranquillité ; & , semblable à

152 HERCULE AU MONT ŒTA,
un malade revenu d'un long délire (chez So-
phocle ce n'est qu'un sommeil) il dit :

Mes travaux ont leur fin *.

Ce que vous m'apprenez explique mon destin.

C'est qu'il se ressouvient de l'oracle dont nous
avons parlé dans la tragédie de Sophocle :

Appui des dieux & des humains † ;

Victorieux Alcide ,

Un qui sera mort de tes mains

Sera ton homicide.

Il fait donc les apprêts de sa mort & donne
ses ordres. Il veut qu'on élève un bûcher au mont
Œta. Il ordonne à Philoctète d'y mettre le feu
& à Hyllus d'épouser Iole. Hyllus ne s'en défend
pas. C'est que la belle scène de Sophocle a paru
trop simple au poëte latin. Enfin Alcide console
Alcmène, en lui remettant devant les yeux la
gloire qu'elle a eue, d'avoir mis au monde un
Hercule. Soit qu'il soit fils de Jupiter ou non ,
il pense mériter tout au moins qu'on le croie
fils de ce dieu, & faire honneur à Jupiter même,
quand il ne le seroit pas. Il n'est pas nécessaire de
faire des réflexions sur cette impertinence. Si le
fleuve Acheloüs son rival s'étoit trouvé là, il
auroit pû lui répondre, comme il fait chez Ovide :

Jupiter aut falsus pater est , aut crimine verus § ,

Marris adulterio patrem petis.

* Ibid.

† Ibid.

§ Ovid. MÉTAM. L. 9. v. 24.

» Jupiter n'est pas véritablement votre pere ,
 » ou il ne l'est que par un crime. Vous achetez un
 » tel pere au prix de l'honneur d'une mere. »

Tous les acteurs partent ; & le chœur prie le soleil d'annoncer aux quatre parties du monde le trépas d'Alcide , afin que toutes les nations pleurent leur liberateur. Il prédit encore l'apothéose de ce nouveau demi-dieu , & en lui demandant quel lieu du ciel il voudra bien habiter , l'on souhaite qu'il soit placé loin du Lion & de l'Écreville , de peur que ses regards ne troublent le cours des astres , & n'épouvantent le soleil ; flatterie qui surprendroit , si un long usage ne l'eût mise à la mode , par rapport aux empereurs , dans la bouche de Virgile le plus senté des poëtes , d'Horace , d'Ovide & sur tout de Lucain qui enchérit encore sur la pensée de notre chœur. Il dit nettement à Neron que , quelque endroit du ciel qu'il veuille occuper , les dieux se feront un honneur de lui céder le pas , & que toute la nature lui laissera la liberté du choix. Il prie seulement ce prince de ne pas choisir l'un des deux poles , de peur de priver Rome de ses regards sereins ; mais de se placer justement au milieu de la voute céleste , qui sans cela courroit risque d'être surchargée d'un tel faix.

Tibi numine ab omni

Cedetur , jurisque tui natura relinquet

Sed neque in *Arctoo* sedem tibi legeris orbe,
 Nec polus adversi calidus quâ vergitur austri,
 Unde tuam videas obliquo sidere Romam.
Ætheris immensi partem si presseris unam
 Sentiet axis onus. Librati pondera cœli
 Orbe tene medio *.

Le chœur des étoliennes finit son intermède en priant Jupiter de ne permettre plus qu'il naisse aucun monstre sur la terre, puisqu'il n'y a plus d'Alcide, ou bien de lui donner un successeur. Vaine prière ! Lucrece fait voir ingénieusement combien l'héroïsme de ces prétendus grands hommes étoit inutile à la terre. « On se trompe, » dit-il, si l'on donne un grand prix dans son estime aux exploits d'Hercule. Quel mal pourroient nous faire après tout & le lion de Némée, & le sanglier d'Arcadie ? Il parcourt ainsi les autres expéditions d'Hercule, qu'il ramasse en très peu de vers. « Si tous ces monstres revivoient, reprend-t-il, en quoi seroient-ils si nuisibles ? La terre en reproduit tous les jours sur les montagnes & dans les forêts. Il ne tient qu'à nous de les éviter. Mais si nous n'exterminons de notre cœur des monstres beaucoup plus dangereux, à quels périls ne sommes nous pas exposés ? »

Quid Nemeæus enim nobis nunc magnus hiatus †
 Ille Leonis obesset, & horrens Arcadius fus. . .

* LUCAN. *PHARSAL.* l. I. v. 50. † LUCRET. de rerum nat. l. 5. v. 42.

Si non victa forent , quid tandem viva nocerent ?

Nil , ut opinor ; ita ad satietatem terra ferarum

Nunc etiam sentit. . . .

At , nisi purgatum est pectus , quæ prælia nobis. &c.

Revenons à Sénèque. On entend un bruit de tonnerre qui annonce la mort d'Hercule.

ACTE V.

Philoctète vient la raconter , & une confidente se présente pour l'entendre. Cela n'est gueres théâtral. Il ne s'agit pas de satisfaire la curiosité d'une suivante. Il faut qu'un récit de cette importance se fasse à une personne intéressée dans l'action. Il eut mieux valu encore imiter les Grecs , & adresser la parole au chœur qui représente le peuple. Ce sont là de ces fautes que les plus simples sentent sans les connoître ou les définir , parce qu'en effet le récit fait alors moins d'impression sur eux. Aussi ce sont celles qu'on doit éviter avec le plus d'attention , & sur lesquelles le poëte devroit consulter sa servante , comme faisoit Malherbe.

La narration du Philoctète est aussi monstrueuse que le reste. C'est tout dire. A force de vouloir rendre Hercule grand , le poëte en fait un géant qui dégénère en nain. C'est l'effet de toute pensée outrée & folle. Elle devient puérile à force d'être SURHUMAINE , s'il est permis d'user de ce terme.

Rotrou a donné, tête baissée, dans le même défaut.
Je dis tête baissée; car il a copié son modèle, &
ne s'en est écarté que dans quelques endroits dont
le ridicule lui a paru trop original. La scène com-
mence ainsi dans Sénèque.

NUTRIX.

Effare casus, juvenis, Herculeos, precor ;
Vultuque quonam tulerit Alcides necem.

PHILOCTETES.

Quo nemo vitam.

NUTRIX.

Lætus adeone ultimos

Invasit ignes;

PHILOCTETES.

Esse jam flammæ nihil

Ostendit ille, &c.

Et dans Rotrou. *

LUSCINDE.

Toi, qui sçais de quel œil il vit borner ses jours,
Fais moi de ce trépas le tragique discours:
Quelle fut sa vertu?

PHILOCTÈTE.

La mort lui parut telle
Que la vie à nos yeux ne fut jamais si belle.

LUSCINDE.

Dieux! Et quel lui parut ce bûcher dévorant?

PHILOCTÈTE.

Ce que te paroîtroit un bûcher odorant, &c.

* V. 1613. & seq.

* HERCULE MOURANT, act. v. sc. 2.

Le poëte latin dit plus : car il veut qu'Alcide ait vaincu le feu, & qu'il ait mis cet élément au nombre de ses trophées. Mais c'est bien une autre chose quand on vient au détail. Toute la forêt d'Æta est renversée. On s'arrête à peindre quel étoit chaque arbre, comment chacun tombe sous les coups, comment sur-tout un chêne résiste à la hache, parce qu'il est fatidique, comment,

Les arbres dépouillés de leurs feuillages verts *
Se virent bien plus nuds qu'au milieu des hivers.

Et comment,

Le plus petit oiseau ne peut où se percher,
Et toute la forêt ne devient qu'un bûcher.

Saint Amand ne fit pas pis quand il mit les poissons aux fenêtres † dans le passage des Israélites par la mer rouge.

On fait donc de toute cette forêt un bûcher trop étroit pour Hercule. Il y monte, mais de quel air ! « Il semble monter au ciel, non sur un bûcher ».

Vultus petentis astra, non ignes, erant ¹.

« Il brise de son poids toutes ces énormes poutres ».

Omnes fregit impositus trabes ².

Il donne ses flèches à Philoctète, & le prie de

* Ibid.

1 V. 1646.

† Despréaux

2 V. 1647.

mettre le feu au bûcher, sur lequel il étend la peau du lion de Nemée avec sa massue. Cette massue est la seule arme qu'il ne donne pas à son ami, parce qu'elle lui seroit inutile. Nul autre qu'Alcide ne pourroit s'en servir ni même la porter. Alcmène qui assurément est de trop ici au jugement du sage Sophocle y fait l'échevelée. Il faut que son fils la harangue pour la consoler, & l'empêcher

D'ôter à cette mort la qualité de belle *.

Mais, après ce dernier devoir envers une mere, le héros prend un air de vainqueur. Jamais guerrier ne fut plus fier sur un char de triomphe, qu'il affecte de le paroître sur un bûcher. Il communique même à sa mere & à l'assemblée la sécurité & la noblesse de son courage. Les larmes cessent de couler, on croit voir Jupiter lui même. Il leve au ciel des yeux sereins, & il fait une priere funebre. Car, à l'entendre, Jupiter ne peut se dispenser de le faire dieu. Tant d'exploits l'y forceroient malgré qu'il en eût, particulièrement le dernier, qui est une victoire éclatante sur le plus terrible des éléments, sur le feu. A l'instant Alcide anime Philoctète à approcher sa torche. Il hâte même sa lenteur. Cet ami obéit en tremblant & en detournant ses regards. « Le bûcher » s'embrâse: mais on diroit que les flammes res-

* HERCULE MOURANT, 32. v. sc. 1.

» pestent le héros. Il faut qu'il aille les chercher
» & le feu gemit en l'approchant » :

Tantum ingemiscit ignis ad durum jecur.

On ne sauroit nier, quoiqu'en disent quelques critiques, que cette pièce ne soit de la même main que le *THYESTE*, où le feu gémit de la même façon sans aucune différence.

*Stridet in veribus jecur * :*

*Nec facile dicam, corpora an flammæ magis
Gemuere. Piceus ignis in fumos abit,
Et ipse fumus tristis, ac nebulâ gravis
Non rectus exit, &c.*

Ce trait même est porté plus loin que dans *l'HERCULE AU MONT ŒTA* : car « outre que le bassin
» où Attrée a mis les membres épars du fils de
» Thyeste, gémit ; outre que le feu se plaint ;
» la fumée même est attristée, & ne s'élève point
» directement ». Il ne seroit peut-être pas fort difficile après plusieurs comparaisons pareilles de faire voir que les dix tragédies attribuées à Sénèque sont véritablement de la même main. Mais cette critique nous mèneroit trop loin, & seroit d'ailleurs inutile pour notre but. Il suffit donc d'observer que le reste de la narration de *Philoctète* est dans ce goût, qui est véritablement plus outré que dans *MEDÉE*, *HIPPOLYTE*, *ŒDIPE* & *LA*

* Sénèque, *THYESTES*, act. IV.

TROADE, qu'on ne fait pas difficulté d'attribuer à Sénèque le philosophe ou à son parent.

Hercule tout brûlant dédaigne de se tourner, si ce n'est pour ranimer le courage de sa mère & des spectateurs. « A peine peut-on s'imaginer » qu'il est dévoré par les flammes. Il ne précipite » point sa mort, il goûte les tourmens, & s'en » rassasie à traits lents. Il plonge le visage dans » la flamme, & cela sans fermer les yeux. »

Alcmène vient interrompre ou plutôt achever ce récit par ses pleurs. Elle tient en main une urne où sont les cendres de son fils. Cet objet lui réveille de nouvelles idées encore plus monstrueuses que celles qu'on a vûes. On peut en juger par ce commencement : « O dieux, redoutez la » mort à la vûe de cette urne: voilà Hercule entier, » tout grand qu'il étoit. » Cette scène est fort longue & très peu touchante, quoique destinée au deuil. C'est que le précepte d'Horace n'y est pas rempli : « Si vous avez dessein de me tirer » des larmes, il faut que vous pleuriez d'abord » vous même » ;

Si vis me flere, dolendum est

Primum ipse tibi.

A la vérité Alcmène prétend pleurer, ou plutôt le poëte veut qu'elle pleure. Mais ces larmes, loin de ressembler aux pleurs de l'aurore sont, pour ainsi dire, de l'ambre distillé. On a vû assez de ces
sortes

sortes de pensées alambiquées. Le reste deviendrait ennuyeux comme la pièce même. Pour la finir, Hercule déifié paroît dans les airs. Il défend qu'on profane désormais sa destinée par d'indignes larmes. Alcimene en peut à peine croiser les yeux. Enfin elle & le chœur concluent à respecter l'apothéose. On s'est étendu sur cette Pièce, parce qu'il a paru important de faire bien connoître le génie du siècle où les Sénèque & leurs échos dominoient. Par ce contraste des Latins & des Grecs on sent mieux le fort & le foible du siècle des uns & de celui des autres : l'on voit de plus ce que notre théâtre a emprunté de tous les deux.

HERCULE MOURANT,

TRAGÉDIE DE ROTROU.

L'on peut dire de cette pièce qu'elle est, par rapport à celle de Sénèque, une seconde édition revûe, corrigée & augmentée. Rotrou qui aimoit & entendoit les Grecs a eu ici le malheur de se laisser séduire par la pompe apparente de Sénèque, & de le préférer à Sophocle, dans le choix d'un modèle. C'est qu'il ne distinguoit pas, non plus que le grand Corneille, anciens & anciens, ni ce qu'il y a de marqué au coin du goût universel dans ceux des anciens que la postérité a consacrés.

A C T E P R E M I E R.

On a vû comment il ouvre la scène. C'est en introduisant Hercule qui se loue à outrance comme dans le poëte qu'il lui a plû de traduire. Pour l'unité de lieu, il n'en faut pas chercher une bien exacte dans Rotrou. Cependant il suppose Hercule à Trachine ; & une bonne partie de l'action se passe dans le palais.

Déjanire, soupçonnant les amours de son époux & d'Iole, vient s'en éclaircir avec lui. Il a beau

vouloir cacher ce qui en est : elle est trop éclairée pour être duppe. Elle s'en tient à ses soupçons , & médite sa vengeance avec autant de jalousie , mais beaucoup moins de fureur que dans le poëte latin. C'est que le poëte françois a jugé à propos de couper les longues scènes de Sénèque , pour les semer par morceaux dans sa tragédie dont il enfile les actes par ce moyen. Je prie le lecteur de bien peser tous ces termes. C'est l'unique artifice de beaucoup de poëtes. La question est de sçavoir si cela est dans la nature, qui seule est la règle de toute composition.

Déjanire écartée, on voit reparoître Hercule avec son Iole, qui travaille en tapisserie, dans un autre appartement que celui de la précédente. Celle ci est une scène de galanterie qui ne donne pas grande idée d'Hercule, & qui fait beaucoup attendre d'Iole. Mais le spectateur est trompé dans l'un & l'autre cas. En effet cet Hercule livré à un amour qui déshonore, & qu'il eût mieux valu mettre en récit qu'en spectacle, redevient dans la suite le véritable Alcide, au lieu que cette Iole si sage & si généreuse, qui reproche à Hercule d'avoir sacrifié l'Échalie à une indigne passion, ne joue pas dans la suite un grand rôle. Ce n'est qu'un personnage subalterne & sans action, introduit seulement pour autoriser la jalousie de Déjanire. Aussi Sophocle & même Sénèque ne

le montrent ils qu'autant qu'il faut pour produire cet effet.

La reine survient & surprend Mars avec Vénus, comme elle dit elle même. Hercule ne peut s'en défendre : son amour est découvert. Il a donc recours à de méchantes excuses, qui achevent de le confondre, & il joue un aussi mauvais personnage en présence de sa femme que devant sa maîtresse. Alcide, ainsi maltraité d'une & d'autre part, insulte à la douleur de Déjanire, & menace Iole de faire mourir Arcas jeune prince qu'elle aime, & qui lui étoit destiné avant ses malheurs. Voilà le premier acte, où il est aisé de discerner l'allongement que Rotrou a fait à Sénèque, pour ajuster sa pièce à la françoise.

A C T E I I.

Luscinde, confidente de Déjanire, commence le second acte ainsi que dans le latin, c'est à dire, en préparant le spectateur à voir cette princesse dans toute sa fureur. En effet Déjanire paroît telle qu'on l'a annoncée, & que l'a peinte Sénèque, avec toutes les horreurs de la plus jalouse rage, qui n'aboutit pourtant qu'à teindre une robe du sang de Nessus : traduction très littérale de la scène latine avec tous ses défauts. Cependant le grand fracas de Déjanire sembloit menacer de quelque chose de plus que d'un simple philtre.

C'est à en faire un , qu'aboutit son désespoir affecté : encore est-ce par hazard qu'elle s'en souvient , après avoir refusé de prêter l'oreille à un magicien. Elle s'étoit déliée des charmes :

Hé ! quel charme assez fort
 Pourtoit sur son esprit faire un utile effort !

Elle avoit même dit beaucoup plus. Comment donc se ravise-t-elle tout à coup de recourir à un philtre qu'elle avoit dédaigné , qu'elle n'avoit pas éprouvé , & d'en attendre un heureux succès.

Iole vient se présenter à elle assez mal à propos. Aussi lui demande-t-elle la mort pour éviter les poursuites d'Hercule :

Vous même portez lui ce cœur qu'il me demande.

Déjanire croit que ce discours n'est qu'un voile artificieux pour cacher l'infidélité d'Alcide & son intelligence avec Iole. C'est pourquoi elle maltraite sa captive , & ne lui épargne pas même les termes , d'INFAME , d'IMPRUDENTE & d'EFFRONTÉE : injures à la mode dans le siècle passé , & que la politesse du nôtre a bannies en substituant celles de BARBARE , CRUELLE , PERFIDE , LACHE , &c. Que diroit donc Homere , s'il revenoit dans les divers tems de notre langue ? *

* Sans avoir recours à l'autorité des anciens , & au bon sens , les modes diverses de notre langue ne nous montrent que trop , qu'en tout siècle les injures ne signifioient que ce que les nôtres signifient. Il ne faut donc pas faire aux anciens leur procès sur cet article.

Iole ainsi persécutée de toutes parts se désespère. Elle craint plus pour Arcas, que pour elle même. La mort lui couleroit peu. Arcas paroît aussi-tôt à la fenêtre de sa prison, où Hercule l'a relégué; & il dit à Iole :

Quelle heureuse nouvelle
Recevrai-je aujourd'hui d'une bouche si belle ?
Que vient-elle annoncer au malheureux Arcas ?

I O L E.

La mort.

A R C A S.

Et qui sera l'auteur de mon trépas ?

I O L E.

Moi même.

Iole explique cette énigme, & apprend à son amant qu'Hercule veut les perdre, ou les séparer pour toujours. Mais, en même tems, elle lui jure une fidélité si constante que tous deux béniront, dit-elle, leur mort & leur bourreau.

A C T E I I I.

Dans cet acte, au lieu de la prison d'Arcas on voit un temple où Hercule fait un sacrifice avec Philoctète, pour rendre grâce à Jupiter de la conquête de l'Æthalie & d'Iole. Toute la suite se met à genoux ; & le héros fait à son pere une

prière très noble pour le bonheur & le repos de l'univers. Elle finit ainsi :

Qu'une éternelle paix regne entre les mortels !
 Qu'on ne verse du sang que dessus les autels !
 Que la mer soit sans flots ! Que jamais vent n'excite
 Contre l'art des nochers le courroux d'Amphitrite !
 Et que la foudre enfin demeure , après mes faits ,
 Dans les mains de mon pere un inutile faix !

Alcide dans cette pompe sacrée est revêtu d'un ornement extraordinaire ; & c'est sur ce vêtement que Déjanire a répandu le venin du centaure. L'effet en est si prompt qu'Hercule se levant tout à coup s'écrie :

Mais quelle prompte flamme en mes veines s'allume ?
 Quelle soudaine ardeur jusqu'aux os me consume ?
 Quel poison communique à ce linge fatal
 La vertu qui me brûle ? O tourment sans égal !
 Ouvre , enfer , à mes cris tes cavernes profondes ,
 Prête contre ce feu le secours de tes ondes.
 Souffre Alcide là bas , non pas comme autrefois
 Pour défarmer la parque , & ruiner ses loix ;
 Mais Alcide souffrant d'insupportables peines ,
 Et qui porte déjà les enfers dans ses veines.

Lichas interrogé de qui il a reçu ce voile ; répond que c'est de la reine. Sur quoi Hercule prend sa massue , & poursuivant ce malheureux domestique , il l'assomme derrière le théâtre.

Voilà le commencement des fureurs d'Alcide dont tout le reste de la pièce est composé. Seneque

a fourni assez à Rotrou pour en parfumer trois actes entiers.

Hercule revient, & fait une scène véritablement belle par la noblesse que lui a donnée le poëte en corrigeant l'enflure du latin, dont il a seulement conservé le fonds. Elle finit par la vengeance qu'Alcide veut tirer de son épouse. Mais, tandis qu'il va la chercher, elle paroît d'un autre côté pour faire part de ses frayeurs à sa confidente au sujet du prodige qu'elle vient de voir & dont nous avons parlé. C'est qu'elle s'est apperçue que le sang du centaure exposé au jour devenoit un feu dévorant. Agis, un des confidens d'Hercule, la rencontre, & lui tient le même discours qu'Hyllus à sa mere chez Séneque. Il lui conseille une prompte fuite, & lui apprend l'accident d'Hercule, comme nous l'avons vû dans le poëte latin, hormis qu'Agis tient toujours la place d'Hyllus. Car Rotrou a voulu éviter l'embarras de mettre un fils en compromis avec sa mere dans une pareille situation. Déjanire quoiqu'innocente est déchirée de remords, & veut se tuer. Elle se trouble, & croit que tout l'univers s'arme pour son trépas :

Ah ! je découvre enfin l'appareil de ma perte ;

D'affreuses légions la campagne est couverte ;

Le juste bras du ciel sur ma tête descend ;

Les enfers vont s'ouvrir, & la terre se fend.

Toute cette scène est pleine de feu & de vers bien frappés.

ACTE IV.

Hercule n'a pû trouver Déjanire pour s'en venger. Cela étoit pourtant aisé. Mais il falloit que cette princesse se frappât elle même, & qu'Hercule, privé de sa vengeance, achevât d'exhaler sur le théâtre les sentimens que lui prête Sénèque. Rotrou n'a rien gâté à ces traits : il les a même adoucis. Mais Philoctète qui l'accompagne toujours est un personnage aussi inutile qu'Agis. Ils ne font le rôle que de spectateurs & de confidens. Le héros, dans cette scène dont on a déjà vû des morceaux, se rappelle ses exploits, sa force passée, & ses douleurs présentes. Ce ne sont qu'exclamations pompeuses & que gémissemens enflammés, dont le génie de Sophocle est le premier auteur.

Le poëte françois introduit Alcmène, ainsi que Sénèque. Cette princesse également oisive dans l'un & dans l'autre, n'est là que pour augmenter par sa présence les cris de son fils Hercule, & pour lui fournir de nouvelles pensées, en l'interrompant. Les transports & l'évanouissement d'Alcide sont employés de la même manière que dans la tragédie latine. Il ne se retire que pour se plonger une seconde fois dans le fleuve : & cependant Agis raconte à Alcmène la mort de Déjanire, qui s'est tuée. C'est avec habileté que

Rorrou a écarté son héros durant ce récit : car, dès qu'il l'entendra, il sera éclairci de sa destinée.

Il revient sans avoir pû trouver de soulagement dans les eaux du Pénée, ni rencontrer Déjanire. Il croit qu'elle s'est dérobée à sa fureur en se cachant dans quelque asyle inconnu. Le spectateur se prête sans y penser à tous ces prétextes ; & il faut avouer que l'enchantement de l'action tragique sert souvent à sauver ces sortes de défauts introduits dans le théâtre françois. C'est ici qu'on apprend à Alcide que Déjanire a terminé son sort ; qu'elle a péché non par fureur, mais par pure imprudence, & qu'enfin le voile dont il s'est revêtu étoit empoisonné du sang du centaure. Ce seul mot ouvre les yeux d'Hercule qui se souvient de l'oracle, comme dans Sophocle & Sénèque ; de manière que le cinquième acte n'est plus que la mort & l'apothéose du héros. Il n'y a qu'une seule différence de Rorrou avec Sénèque. Le François a senti combien le dernier acte latin étoit vuide & dénué d'action. Pour animer davantage le sien, il fait dire à Hercule en finissant le quatrième acte :

Toi, fidèle témoin des conquêtes d'Alcide,
Gloire de la valeur & du sang Péantide, (C'est Philoctète
à qui il donne ses flèches :)
Reçois ce dernier gage ; & te fers à ton tour
De ces traits teints du sang qui me prive du jour.

Mais (& ressouvrens toi d'accomplir ma priere)

Fais sur le sein d'Arcas leur épreuve premiere.

Il possède le cœur d'une jeune beauté

Dont trop indignement le mien fut rebuté.

Que ta main de ces traits sur ma tombe l'immole,

Et qu'il y rende l'ame aux yeux même d'Iole.

La vengeance qu'il veut tirer d'Arcas est une pierre d'attente pour remplir le vuide des scènes suivantes. Mais on verra que c'est un fondement fragile d'un mauvais édifice. Et d'abord cette vengeance n'est elle pas indigne du grand Alcide prêt à devenir un dieu ? N'étoit ce pas allez que , dans un premier emportement d'amour dédaigné , il eût menacé Iole de ce sacrifice ? Mais , s'il eût dû en venir à l'effet , falloit il attendre si tard , & remettre à un autre le soin de venger après sa mort un vain amour dont il n'étoit plus question ? C'est un dernier trait fort peu héroïque.

A C T E V.

Philoctète se met en frais , comme chez Sénèque , pour raconter pompeusement la mort d'Hercule à une suivante. Ce héros sur son bûcher a , dit-il , réitéré l'arrêt qu'il avoit prononcé contre Arcas.

Alcmène arrive avec une urne qu'elle tire d'un tombeau , & dit :

En ce vase chérif tout Hercule est encloué

Je puis en une main enfermer ce héros ;

Ceci fut la terreur de la terre & de l'onde,
Et je porte celui qui soutint tout le monde.

Mais, au lieu de s'abandonner à des lamentations quintessenciées qui ne finissent point chez Sénèque, elle prend ici des sentimens de vengeance, & veut que Philoctète accomplisse à l'égard d'Arcas les dernières volontés d'Hercule. Philoctète sent si bien l'indignité de cette vengeance qu'il a beaucoup de peine à obéir. Il s'en défend tant qu'il lui est possible; il justifie Arcas, il a pitié d'Iole. Mais Alcène est inexorable; & Philoctète consent malgré lui à faire l'office de bourreau. On lie Arcas au tombeau d'Hercule, vers le fond du théâtre. Mais Iole se met au devant des traits de Philoctète, & demande grace pour son amant, ou la mort pour elle. Philoctète est touché. Mais il se voit contraint de servir les fureurs d'Alcène que ce délai aigrir de plus en plus. Il se met donc en devoir de percer Arcas: & Iole se jettant sur lui s'écrie :

Traître, j'attens le coup que ta main lui prépare :
En ce sein innocent pousse ton trait vainqueur ;
Tu frapperas Arcas, puisqu'il est dans mon cœur.

Elle demande si elle est abordée à un climat barbare, où l'on vive de sang & de carnage. Qu'étoit-il besoin qu'Alcide cherchât aux enfers ce qu'il trouvoit chez lui ?

Quel monstre plus sanglant , quel plus cruel Cerbere
 Que ses propres parens , avoit-il à défaire ?
 Que voit-on en ces lieux , que des objets d'horreur ?
 Et qu'y respire-t-on , que meurtre & que fureur ?

Elle a raison ; & l'on ne conçoit pas trop comment Alcmène est assez cruelle pour s'obstiner à répandre un sang innocent sur le tombeau de son fils. Iole quoiqu'inutile dans le reste de la pièce fait là un beau rôle. Mais c'est aux dépens d'Alcmène & d'Hercule. La jeune captive ne pouvant ni fléchir ses juges , ni sauver Arcas , tire de sa robe un poignard & menace de s'en frapper , si l'on perce Arcas. On la désarme ; & déjà la victime étoit prête à tomber , lorsqu'un bruit de tonnerre arrête le bras de Philoctète. Le ciel s'ouvre : on voit Hercule sur un nuage. Il donne la vie & Iole , à Arcas. Il défend qu'on pleure Alcide devenu dieu , & il ordonne qu'on lui dresse des autels. Cette machine ne vaut pas mieux que dans Sénèque ; & l'épisode d'Arcas la rend plus défectueuse. C'est dans un sens contraire à celui d'Horace : DIGNUS VINDICE NODUS *.

* Horat. de ART. POËT.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ANTIGONE est un sujet tellement lié avec la THÉBAÏDE, que l'un ne peut être intelligible sans l'autre. Étéocle & Polynice, fils d'Œdipe, étoient convenus de partager le sceptre, de manière que chacun d'eux régneroit alternativement une année. Étéocle, premier possesseur, ayant goûté les appas de la couronne, ne se trouva pas d'humeur à garder le traité. Il se maintint sur le trône ; & Polynice, à la tête d'une armée d'Argiens, vint fondre sur Thèbes. Après un combat assez long, les deux frères convinrent de vider leur différend seul à seul, & s'entre tuèrent. Créon, leur oncle, prit en main le gouvernement. Mais le premier essai qu'il fit du pouvoir suprême, fut de porter une défense expresse de donner la sépulture à Polynice, qu'il déclara digne de cet effroyable opprobre, pour avoir porté la guerre dans sa patrie. Quiconque oseroit tenter de lui rendre les derniers devoirs, devoit être enterré tout vivant.

Antigone, sœur de Polynice, crut devoir plus écouter la pitié que la crainte, & contrevint à la

loi. Elle en fut la victime. Ce dernier trait est la matière de l'ANTIGONE de Sophocle. Nous en verrons quelques morceaux dans celle de Rotrou qui l'a traduite en partie du grec. Voici les personnages. Antigone, & sa sœur Ismène : un chœur de vieillards Thébains : Créon, roi de Thèbes : un garde : Hémon, fils de Créon : Tirésias devin : un officier : un esclave : Euridice, femme de Créon. La scène est à Thèbes, dans le vestibule du palais ; & le tems où commence l'action, est la nuit finissante. Ces deux points sont exactement marqués dès la première scène, suivant la pratique de Sophocle.

A C T E P R E M I E R.

Pour exposer le sujet naturellement, Antigone attire sa sœur Ismène dans le vestibule du palais, comme pour lui communiquer un secret qu'elle ne veut confier qu'à une sœur. C'est une finesse d'art qui fait sentir à quel point Sophocle avoit médité sur la vraisemblance théâtrale. Antigone commence, « Chère Ismène, est-il encore quel-
» ques maux destinés à la maison d'Œdipe, que
» Jupiter n'ait pas répandus sur nos têtes ? Non
» sans doute : le crime, la douleur & l'igno-
» minie ont concouru à former nos communs
» malheurs. Sçavez vous l'édit cruel que vient,
» dit-on, de porter le nouveau roi ? Ismène ré-

pond : « Nos deux freres se sont donné mutuel-
 » lement la mort. L'armée des Argiens vient d'être
 » défaite : voilà tout ce que je sçais. Hé bien ,
 » dit Antigone, je sçai plus ; & c'est pour vous
 » faire unique dépositaire de mon secret , que
 » je vous amène hors du palais ». Elle ap-
 prend à sa sœur que Créon a donné un ordre de
 faire une pompe funèbre pour Etéocle : mais
 qu'à l'égard de Polynice, il a défendu aux Thé-
 bains de l'inhumer & de le pleurer, sous peine
 de mort : qu'il va même paroître pour réitérer
 publiquement ce barbare édit, & qu'elle entre-
 voit ses noirs projets. Car elle ajoute ces paroles
 que je tire de Rotrou, en demandant quelque
 indulgence pour le vieux style du maître de Cor-
 neille :

L'ordonnance avec soi porte sa fin expresse *.

C'est à nous qu'elle parle, à nous qu'elle s'adresse.

La racine arrachée & les arbres détruits ,

Le cruel veut encore exterminer les fruits.

Or il est temps, ma sœur, de montrer qui nous sommes ;

Et qui peut plus sur nous ou des dieux, ou des hommes.

Voilà au moins le sens & le tour de Sophocle.
 Peut être sera-t-on bien aise de voir une partie
 de la scène, qui est, ou peu s'en faut, une tra-
 duction du grec.

* ANTIGONE de Rotrou, act. III. sc. v.

ISMÈNE.

Dieux, que proposez vous? Et que pouvons nous faire
Qui ne soit inutile au repos de mon frere?

ANTIGONE.

Acquittons nous au moins selon notre pouvoir.

ISMÈNE.

Mais, ma sœur, l'impuissance excuse le devoir.

ANTIGONE.

Quoi, vous vous défendez d'un si pieux ouvrage!

ISMÈNE.

L'espérance me manque, & non pas le courage...

Retrou pousse trop cette pensée, qu'il fait dégénérer en jeux de mots. Reprenons le fil de Sophocle.

ANTIGONE.

Mais Polynice est votre frere & le mien.

ISMÈNE.

Mais Créon, notre roi, a porté une défense précise.

ANTIGONE.

Hé, est il le maître de m'écarter d'un frere?

ISMÈNE.

Songez, ma sœur, qu'Œdipe notre malheureux pere, après s'être privé de la lumière, a terminé sa course dans la tristesse & l'ignominie. Sa mere, son épouse, double titre de maux, a fini elle même sa destinée par un lien fatal. Nos deux freres, victimes l'un de l'autre, ont péri en un

même jour. Restes déplorables de ce sang infortuné, songez combien nous périrons plus misérablement, si nous offensois notre tyran.

Nous ne pouvons rien *.

Un peu d'abaissement aujourd'hui nous sied bien.

Ce n'est pas qu'en effet notre soin se refuse.

Le sang convie assez, mais la foiblesse excuse ;

Et déjà mon devoir s'en seroit acquitté,

S'il ne falloit céder à la nécessité.

ANTIGONE.

Allez, je ne vous presse plus, & vos lâches frayeurs me rendroient votre secours inutile. Prudente à votre gré, cédez au tems. Il suffira de moi pour rendre ce devoir. Il me sera beau de mourir après l'avoir rendu. Pieuse envers un frere, & victime de ma piété, je partagerai son tombeau. Déshonorez les dieux & les morts, puisqu'il vous plaît ainsi. Assûrée d'être éternellement avec eux, j'aime mieux leur plaire qu'aux tyrans.

ISMÉNE.

Ah, que vous me causez une frayeur extrême †!

ANTIGONE.

Ne m'épouvantez pas, & tremblez sur vous même.

ISMÉNE.

Soyez secrette au moins, comme je vous promets

Que, par moi, ce dessein ne se sçaura jamais.

* Rotrou, *ibid.*

† *Ibid.*

ANTIGONE.

Si rien est à cacher, cachez votre foiblesse ;
Je fais gloire, pour moi, que ma vertu paroisse,

ISMÈNE.

Comme dans les dangers vous vous précipitez !

ANTIGONE.

Avec autant d'ardeur que vous les évitez.

ISMÈNE.

Je vous l'ai dit cent fois, cette œuvre sera vaine.

ANTIGONE.

Bien, mon pouvoir cessant fera cesser ma peine.

ISMÈNE.

Mais ce n'est pas assez d'entreprendre ardemment :
L'honneur de l'entreprise est en l'événement.

ANTIGONE.

Vos raisons, comme vous, sont de si peu de force ;
Que, loin de m'arrêter, cet obstacle m'amorce.
Laissez indifférent mon bon ou mauvais sort ;
Voyez, si je pérís, mon naufrage du port.
Pour moi, je tiens plus chère & plus digne d'envie
Une honorable mort qu'une honteuse vie :
Et de mes ans enfin voir terminer le cours
Ne fera qu'arriver où je vais tous les jours.

ISMÈNE.

Allez donc : que le ciel, pour vous & pour mon frère,
Conduise ce dessein mieux que je ne l'espère !
Mais vos soins, si mon cœur ne m'abuse aujourd'hui,
Préparent un cercueil plus pour vous que pour lui.

Quoique ces vers soient un peu surannés, leur
tour est naturel, & exprime assez celui du poète
Grec, dont toutefois les pensées, plus fidèlement

rendues, plairoient peut-être davantage. Cette scène est dans le goût de celle qu'on a vue entre Electre & Chrysothemis, * dont le contraste est précisément le même que celui d'Antigone & d'Isménè.

Le chœur (ce sont des anciens du pays qui s'assembloient par ordre de Créon) bénit en entrant l'heureux jour où Thèbes sauvée a triomphé des Argiens : il repasse les événemens funestes dont il vient d'être témoin , & célèbre la victoire des Thébains. Un traducteur latin † a fait de ce morceau une très belle ode latine , où la comparaison de Thèbes avec un dragon , & de l'armée ennemie avec une aigle est vivement exprimée , aussi bien que la protection visible de Jupiter en faveur des Thébains , le meurtre des deux freres , & la victoire complète remportée sur l'armée ennemie. Cette ode finit par un mot qui marque encore que c'est le tems de la nuit. » Allons remplir tous les temples de nos chants nocturnes ». Sur cela arrive Créon qui a ordonné aux vieillards de s'assembler.

Créon leur tient un discours , où , après avoir loué leur fidélité pour leurs rois , & allégué une sentence citée depuis par Démosthène , à sçavoir
QU'UN ROI N'EST BIEN CONNU QUE QUAND IL REGNE ,

* ELECTRE de Sophocle , tom. III. act. III. scène unique , p. 57.

† George Rataller.

il érale un grand zèle pour la patrie; &, afin de commencer d'en donner une preuve, il publie la défense qu'il a faite d'enterrer Polynice, comme ennemi de Thèbes; & il décerne au contraire de grands honneurs à Eteocle, pour avoir vaillamment défendu l'état. Il égale le supplice à l'honneur, & prétend que la peine soit aussi affreuse que la récompense est belle & honorable.

Les vieillards, sans considérer les suites & les projets politiques de Créon, se rendent aveuglément aux volontés du roi; flatterie que Sophocle a mise expres, pour faire sentir aux Athéniens le bonheur de leur indépendance. Cette loi, ainsi publiée & non contredite, passe dans tout le cours de la pièce pour une loi de l'état entier. Créon laisse toutefois entrevoir, quoique le chœur lui réponde de l'obéissance des Thébains, qu'il craint de trouver quelque réfractaire à la loi. Rotrou a encore imité cette scène; & même il a enchéri sur Sophocle: car il suppose une délibération où l'on voit deux courtisans, dont l'un souscrit à la loi & l'autorise, tandis que l'autre ose la blâmer en ces termes:

C'est trop, Cléodamas, exagérer son crime *, (de Polynice)
 Que sa prétention fut juste ou légitime,
 L'excès ce traitement paroît-il inhumain;
 Il fut homme, il fut noble, il fut prince & Thébain.

* Rotrou, *ANTIGONE*, act. IV. sc. 1.

Je veux qu'il soit coupable, il laisse en son offense
Une matiere au roi d'exercer sa clémence.
D'un règne commençant la premiere action
Fait dessus les esprits beaucoup d'impression ;
Et la douceur y trace une secrete voie
Par où le joug passant se reçoit avec joie.
La rigueur au contraire en ces événemens
Jette au pouvoir des rois de mauvais fondemens.
A peine il s'établit qu'on souhaite qu'il cesse,
Et tout joug nous déplaît, quand d'abord il nous blesse.
Sire, outre ces raisons, que votre piété
Lie aujourd'hui les mains à votre autorité ;
Donnez à votre regne un favorable augure,
Accordez la justice avecque la nature ;
Régnez sur les esprits, premier que sur les corps ;
Faites honneur aux dieux, en faisant grace aux morts.

Ce morceau, autrefois brillant, & maintenant
passé à cause du caprice des modes dans l'ex-
pression, fait du moins connoître le goût & la
maniere de penser d'un poëte qu'on ne lit presque
plus. Revenons à Sophocle.

Un garde vient tout effrayé, & fait une sus-
pension qui marque combien Créon étoit déjà
craint dans Thèbes, & qu'apparemment les rois
y étoient ponctuellement obéis. Tout son récit
est plein de naïveté. Il dit : « Qu'il tremble de
» prononcer ce qu'il va dire, & que, dans le che-
» min, il se disoit souvent à lui même : Où vas tu,
» misérable ? tu cours à une perte assurée. Mais,
» si tu demeures, on te desservira auprès de Créon,

« & tu n'en seras que plus à plaindre. Tristes
 » réflexions, ajoute-t-il, qui rendent toujours le
 » chemin long, quelque court qu'il puisse être ». Ce sont là de ces morceaux antiques dont la naïve délicatesse ne paroïloit pas aux Grecs indigne de la tragédie. Hé, pourquoi le seroient-ils ? seroit-ce parce que, parmi les Latins, Térence a été le premier à les faire entrer dans ses comédies, & que Sénèque n'a point eû le goût de les enchaîner dans le tragique ?

Le garde, pressé de parler, & rassuré par le roi qui lui promet de le renvoyer sans danger déclare enfin qu'on a rendu quelques honneurs au corps de Polynice, c'est à dire qu'on a répandu du sable à l'entour, & qu'on l'a arrosé de libations mortuaires. Il proteste qu'aucun des gardes ne s'en est apperçu, & qu'on n'a trouvé nul vestige qui pût faire connoître l'auteur, de sorte qu'ils ont pris d'abord cela pour un prodige ; que cependant ils s'accusoient les uns les autres jusqu'à en venir presque aux mains : « Que tous du reste
 » étoient prêts de s'exposer à manier le fer brû-
 » lant, & à soutenir l'épreuve du feu en marchant
 » à travers les flammes pour montrer leur inno-
 » cence ». Ce sont les termes de Sophocle ; qu'enfin un d'eux les avoit déterminés par son autorité à tirer au sort pour décider qui iroit porter cette nouvelle au roi.

Le chœur ajoute qu'il penche à croire que c'est là un ouvrage des dieux. Mais Créon, en roi irrité, le reprend aigrement de cette pensée. « Quoi, les dieux honoreront eux mêmes du » tombeau, un perfide qui venoit, la torche à la » main, embrâser leurs temples, & braver leurs » loix ! » Il attribue donc cet attentat à quelques mutins, qui, à prix d'argent, auront acheté des ministres de leur rébelle pitié pour contrevenir à la loi. Il soupçonne les gardes, & il jure de les perdre tous, s'ils ne trouvent le coupable. Le garde se retire, heureux d'en être quitte, & jurant de son côté de ne revenir plus.

L'intermède du chœur est une morale sur l'adresse extrême de l'homme, qui tourne ou au bien ou au mal, le génie inventif qu'il a reçu des dieux, mais qui ne sçait point l'art de se dérober à la mort. Cette morale tombe sur le prétendu coupable, qui a eu l'adresse de rendre les derniers devoirs à Polynice, malgré l'attention des gardes, sans pouvoir toutefois éviter le supplice qui l'attend. En effet le chœur voit aussi-rôt arriver Antigone qu'on a surprise auprès du cadavre.

A C T E I I.

Le même garde qui a paru dans le premier acte, revient malgré ses sermens, dont il se croit dégagé par la foi publique, & il amène lui même

Antigone pour se justifier aux yeux du roi. La princesse, sans redouter le pouvoir du tyran, convient de tout ce que dit le garde qui l'a trouvée inhumant Polynice. Elle ose même en faire gloire. Rotrou rend bien la pensée de Sophocle en deux vers.

CRÉON.

Vous faisiez donc vertu de transgresser mes loix * ?

ANTIGONE.

Oui , pour servir les dieux qui sont plus que les rois.

« Ce n'est point Jupiter, dit elle, ni la justice » qui ont dicté votre arrêt : & je n'ai pas cru » qu'une loi humaine eût assez de force pour en- » gager les hommes à violer les divines loix, ces » loix qui, sans être écrites, sont immuables, & » d'une origine si reculée qu'on l'ignore ». Le reste de son discours sur la piété fraternelle & sur le mépris de la mort, est de la même force. Ce qui étonne, c'est que le chœur, dont le devoir, comme dit Horace, est de relever la vertu, n'ose approuver la fermeté d'Antigone, sans doute de peur de déplaire à Créon. Ce roi, enflammé de courroux, jure qu'il la fera mourir elle & sa sœur, qu'il soupçonne d'avoir part au crime. Il ne peut sur-tout pardonner à Antigone cet air de grandeur & de fierté noble qui lui fait braver la tyrannie. A entendre Créon elle est la seule qui

trouve son action belle & honorable. Mais elle répond en montrant les vieillards, que c'est la crainte seule qui enchaîne leur langue, & qui leur fait cacher leurs vrais sentimens.

Sur ces entrefaites, Ismène éplorée vient prendre part au malheur de sa sœur. Créon lui demande avec hauteur si elle s'avoue coupable comme Antigone. « Cui, répond Ismène, je me » déclare complice ; l'action est trop belle pour » la défavouer. » Cette scène est un beau combat de générosité. Ismène oublie ses frayeurs pour se feindre criminelle, & s'exposer à la mort. Antigone de son côté ne veut pas lui céder la gloire du crime & du supplice. « Vous ne l'avez pas » même voulu, dit elle. Ah, répond l'autre, je » ne rougis point de votre malheur, & je veux » m'associer à vos dangers ».

ANTIGONE.

Les dieux sçavent qui de nous a fait le crime, & je ne reconnois point pour amis ceux qui n'aiment que de paroles.

ISMÈNE.

Ah, ma sœur, ne me faites pas l'affront de m'empêcher de mourir avec vous ; souffrez que j'appaise du moins par mon sang les mânes d'un frere négligé.

ANTIGONE.

Non : laissez moi le crime & le châtiment.

ISMÈNE.

Hé, que deviendrai-je sans vous?

ANTIGONE.

Demandez-le à Créon, puisque vous avez la foiblesse de dépendre de lui.

ISMÈNE.

Ah, ma sœur, vous m'accablez.

ANTIGONE.

Je vous plains ; mais votre lâcheté mérite bien cette peine.

ISMÈNE.

Hé, que puis-je faire de plus, que de m'offrir à mourir avec vous?

ANTIGONE.

Vivez ! je ne vous envie point ce bonheur.

ISMÈNE.

Malheureuse, je vivois, & vous mourez !

ANTIGONE.

C'est le partage que nous avons choisi l'une & l'autre ; vous la vie, moi la mort.

ISMÈNE.

Je vous l'avois prédit.

ANTIGONE.

Votre prudence doit plaire en cette cour ; & ma fermeté cherche aux enfers des approbateurs.

ISMÈNE.

Le crime nous est commun.

Non, encore une fois, vivez. Pour moi, depuis long-temps j'ai consacré ma vie à la gloire d'honorer ce que j'ai de plus cher.

Cette générosité mutuelle va dans Antigone jusqu'à la fierté; dans Ismène, c'est compassion, c'est tendresse pour sa sœur, qu'elle ne peut se résoudre d'abandonner. « Quoi, dit-elle au tyran, » ferez vous mourir l'épouse destinée à votre fils » ? C'est qu'en effet Hémon aimoit Antigone. Créon sacrifie ce tendre intérêt à sa politique & à sa fureur; & voilà le seul bien que regrette Antigone. Il lui échappe un soupir vers Hémon, ou plutôt elle le plaint d'avoir un pere si dénaturé. Le tyran outré, paroît déterminé à faire mourir Antigone, & fait garder à vue l'une & l'autre sœur. Rotrou a présenté le même combat d'amitié entr'elles; & de plus il en fait naître un autre tout semblable entre Antigone & la femme de Polynice: car il suppose que ce prince avoit amené avec lui son épouse dans l'espérance de s'emparer de Thèbes & d'y régner.

Les vieillards tirent de tout ceci une moralité générale sur les miseres attachées à la condition humaine, & particulièrement sur les infortunes qui accablent la maison d'Œdipe. Il y a entre autres une belle strophe sur le suprême pouvoir de Jupiter que rien ne peut arrêter, pas même

l'éternité, & sur ses lumières qui s'étendent à l'avenir comme au passé. Dans un autre, on voit l'application d'un mot dit par un sage ; à sçavoir que le mal même se revêt de l'apparence du bien aux yeux de celui que le destin pousse à sa perte : c'est du prétendu crime d'Antigone que le chœur veut parler.

A C T E I I I .

Hémon, la douleur peinte sur le visage, vient trouver le roi, son pere, au sujet de la triste nouvelle qu'il a apprise: il lui parle d'abord avec tout le respect possible, & toute la modération d'un fils, jusqu'à paroître négliger les intérêts de l'amant; car il proteste qu'il est prêt de redresser ses inclinations sur celles d'un pere, s'il juge ses vues plus droites, & qu'il n'est point d'amour si cher qu'il ne lui sacrifie. C'est ici que Créon l'arrête en lui répondant qu'il ne peut faire mieux que de soumettre ses plus tendres sentimens aux volontés paternelles: &, pour lui faire goûter une maxime si dure, il exagere le crime d'Antigone comme une désobéissance pernicieuse à un état; & il relève la nécessité où se trouve un roi de donner des exemples de sévérité qui contiennent le peuple dans le devoir.

Mais, dans toutes ses maximes, si belles en apparence, il paroît que l'homme parle plus que

le roi. Il ne peut dévorer l'affront d'avoir été bravé par une jeune princesse. La scène de Diégo & de Rodrigue dans le Cid, a beaucoup de rapport à celle-ci. Diégo dit, comme Créon :

Nous n'avons qu'un honneur : il est tant de maîtresses, &c.

Rotrou termine le discours de Créon par une sentence qui n'est pas tout à fait celle de Sophocle, mais qui en suit naturellement :

Sur les desseins des rois, comme sur ceux des dieux,

De fidèles sujets doivent fermer les yeux ;

Et, soumettant leur sens au pouvoir des couronnes,

Quelles que soient les loix, croire qu'elles sont bonnes.

Le chœur approuve le discours de Créon. C'est encore une flatterie. Aussi appuiera-t-il, quoique timidement, la réponse d'Hémon, dont voici la substance. « Mon pere, la prudence est un don
» des dieux, le plus grand, sans doute, qu'ils
» aient départi aux hommes. Il ne m'appartient
» pas de contredire les décisions d'un pere, &
» il se trouvera assez de courtisans pour les ap-
» prouver en sa présence. Mais il est du devoir
» d'un fils de vous déclarer les sentimens intimes
» du peuple. Le respect les déguise, & la flatterie
» seule est le langage qu'on ose parler à votre
» cour. Toutefois j'entends les bruits secrets, &
» je ne puis vous celer que tout Thèbes pleure An-
» tigone, comme digne d'un tout autre sort que
» celui où elle se voit condamnée. Quoi, disent

« les Thébains, une princesse qui a porté la piété
 « jusqu'à exposer sa vie pour procurer à un frere
 « le seul bien qu'il pût attendre des mortels ,
 « ne méritoit elle pas plutôt une couronne qu'un
 « supplice ? O mon pere ! Rien ne m'est plus cher
 « que votre conservation & celle de l'état ; &
 « qu'y a-t-il de plus désirable pour des fils, que
 « la gloire d'un pere, & pour un pere, que celle
 « de ses fils ? Au nom de cet amour mutuel ,
 « daignez ne pas donner dans le préjugé trop
 « ordinaire, qu'un roi soit à couvert de l'erreur. »
 Cette morale est poussée assez loin à la maniere
 des Grecs. Il finit en priant son pere de laisser
 fléchir son cœur & de donner lieu à de plus doux
 sentimens. Tout ce discours est noblement traduit
 dans Rotrou. En voici quelques vers :

Jamais la vérité, cette fille timide ,
 Pour entrer chez les rois ne trouve qui la guide :
 Au lieu que le mensonge a mille partisans ,
 Et vous est présenté par tous vos courtisans.

Le roi, irrité de voir un fils assez hardi pour
 reprendre son pere & son roi, le traite en esclave
 plutôt qu'en sujet & en fils. La contestation se
 ranime par plusieurs vers serrés & dialogués d'une
 façon digne de Sophocle, & que je donnerois de
 la maniere de Rotrou, si elle n'étoit un peu trop
 passée. La modération du fils se tourne en fer-
 meté, & le courroux du pere, en fureur. Celui

ci ordonne qu'on amène Antigone pour la faire expirer aux yeux d'Hémon. Hémon se retire , tout hors de lui même , après ces beaux vers que j'emprunte du poëte françois , imitateur de Sophocle :

Ce ne sera jamais , au moins en ma présence ,
Que l'on accomplira cette injuste sentence ;
Faites à vos flatteurs autoriser vos loix ,
Et voyez votre fils pour la dernière fois.

Créon , pour ôter à son fils toute occasion de remuer , veut hâter sa vengeance. Il excepte Ismène du supplice ; mais il condamne Antigone à être enfermée toute vive dans une grotte , avec un morceau de pain , pour empêcher , dit-il , que la peine de sa mort ne retombe sur Thèbes. Telle étoit la superstition payenne , qui trouvoit le secret de se venger sans crime. Car c'étoit une impiété de faire mourir quelqu'un par la faim ; & pour sauver le reproche que son ombre auroit pû faire à sa terre natale de l'avoir englouti pour se dispenser de le nourrir , on donnoit une légère nourriture à ceux qu'on enfermoit vivans dans le sein de la terre. Créon termine la scène par une dérision très impie. « Antigone , dit-il , ob- » tiendra de Pluton , le seul des dieux qu'elle ho- » nore , le privilège de ne pas mourir : ou bien » elle apprendra combien il lui sert de peu d'ho- » norer les divinités infernales. »

Pour

Pour contraster à ces mouvemens de théâtre , les deux scènes suivantes sont pleines de tendresse. Les vieillards font d'abord leurs réflexions sur la force de l'amour , au sujet de celui d'Hémon. Ils commencent ainsi : « Amour , dieu invincible , » tu renverses les plus brillantes fortunes , quoique » tu ne réside que sur les joues d'une fragile » beauté. Ton empire s'étend sur les mers , » dans les bois , sur les mortels & sur les dieux. » Nul d'eux ne peut éviter tes traits ; mais ils » portent la fureur dans les cœurs. Tu précipites » même les justes dans le crime : & c'est toi qui » viens d'exciter une nouvelle tempête dans la » maison d'Œdipe ». Le chœur ne sçauroit toutefois refuser des larmes au destin d'Antigone , dont le lit nuptial va être , dit-il , un tombeau.

Antigone fait avec le chœur la seconde scène. Ce sont ses dernières plaintes qu'elle vient faire à la manière des anciens , & que les latins appelloient *NOVISSIMA VERBA*. On en a vu de pareilles dans l'*IPHIGÉNIE EN AULIDE*. * Rien de plus touchant que ces morceaux chez tous les poëtes de la Grèce , où ces plaintes étoient essentiellement en usage.

ANTIGONE.

Citoyens de Thèbes , jetez les yeux sur une princesse déplorable qui suit la dernière route où

* *IPHIGÉNIE EN AULIDE* , act. V.

aboutissent les mortels , & qui voit le soleil pour ne le plus revoir. La nuit éternelle qui entraîne tout , me conduit toute vive aux bords de l'Achéron. C'est là l'hymen qui m'est préparé. Car , hélas , son flambeau ne s'est point allumé pour moi , & les temples n'ont point retenti du chant nuptial.

Elle se compare à Niobe qui fut changée en rocher de marbre. Le chœur la loue plus qu'il ne la console : & c'est sur cela qu'elle atteste ainsi le peuple. « O Thèbes , ô citoyens , ô sources de » Dircé , & vous , forêts voisines , soyez témoins » de la loi barbare qui me précipite , dirai-je dans » une prison ou dans un tombeau , parmi les morts » ou les vivans , ou plutôt hors du commerce des » uns & des autres , sans être pleurée par ceux qui » me sont le plus chers ».

Sur une parole du chœur qui lui rappelle le souvenir d'Œdipe , dont les malheurs retombent sur elle , Antigone s'écrie encore. « Quelle plaie ai- » grissez vous , cruels , en me remettant sous les » yeux le destin des Labdacides. O furies , spectatrices de l'hymen de ma mère ! O affreux » hymen ! De quel sang suis-je issue , & à quel » sort étois-je réservée ! Frère malheureux , devenu » époux sous d'horribles hospices , c'est vous , qui , » tout mort que vous êtes , m'entraînez toute » vivante au tombeau ».

Voilà une légère idée des derniers adieux d'Antigone, assez semblables, comme on peut conjecturer, aux pleurs que versa la fille de Jephthé *, quand elle alla sur les montagnes pleurer sa virginité avant que d'être sacrifiée, soit que ce sacrifice fût réel ou mystérieux. Il ne faut donc pas faire un crime à Sophocle, comme s'il démentoit en ceci le caractère de fermeté qu'il a donné à Antigone. Car courir à la mort sans avoir la moindre impression de sensibilité, c'est plutôt brutalité qu'héroïsme. On voit souvent des misérables qui se rient du supplice, non qu'ils surmontent l'horreur naturelle de la mort; mais parce qu'en effet leur esprit très borné, & leur cœur enivré du crime, les ont rendus incapables de sentir ou d'appercevoir le prix de la vie, sur tout dans la chaleur du combat. Mais s'exposer de sang froid à mourir, & sentir toutefois le prix de son sacrifice, voilà l'héroïsme. Les plaintes que fait Antigone, après cet effort, sont les derniers soupirs de la nature, qui, loin d'étouffer la générosité, lui donnent au contraire un nouveau relief.

Créon finit ce spectacle si touchant par un trait inoui de tyrannie. Il trouve mauvais que la princesse prolonge plus long-temps ses plaintes; & il donne ordre qu'on la conduise à l'autre, en pro-

* Au LIVRE DES JUGES, chap. 12. v. 14. & suivans.

restant que ni lui ni les Thébains ne seront fouillés par ce nouveau genre de mort.

« O sépulcre, s'écrie Antigone, ô caverne, ô
 » lit nuptial, tu seras donc ma demeure éternelle!
 » Je vais retrouver les miens aux enfers. Proser-
 » pine les a presque tous enlevés.

» De ce sang déplorable *

» Je mourrai la dernière & la plus misérable ».

C'est, mot pour mot, le sens de Sophocle qui a passé dans ce vers de Racine, sans que peut-être Racine s'en soit apperçu; tant la pensée est naturelle, & tant il avoit l'esprit nourri des tours de Sophocle & d'Euripide. Antigone continue :
 « Obligée de périr à la fleur de l'âge, je me con-
 » sole dans l'espoir que ma présence sera pré-
 » cieuse à Œdipe, à Jocaste & sur tout à mon
 » frere. Chers morts, c'est à ces mains que vous
 » devez les honneurs funébres que vous avez re-
 » çus. Et toi, Polynice, tu sçais que mon trépas
 » est le prix de ma tendresse pour toi. Mais enfin
 » mon cœur est satisfait, & mon crime m'est glo-
 » rieux. Les cœurs généreux me rendront cette
 » justice. Si j'eusse été mere, & qu'il m'eût fallu
 » rendre les derniers devoirs à un époux au prix
 » de ma vie, je n'aurois pas bravé une loi pu-
 » blique ». C'est que la tendresse pour ses enfans
 auroit dû l'emporter sur les honneurs dûs à un

* PHÈDRE de Racine, act. 1. sc. III.

époux mort. Aussi apporte-t-elle pour raison de cette différence entre un mari & un frère, qu'elle auroit pu trouver un autre mari ; mais qu'Œdipe & Jocaste étant morts, elle n'a plus d'autre frère à espérer. J'ai appréhendé que ce sentiment , tout épuré qu'il est, ne parût risible en notre langue, & contraire à la véritable idée de Sophocle ; car ce poëte prétend rendre Antigone plus aimable en la rendant innocente, & en la lavant du soupçon d'avoir voulu couvrir du voile de la piété, un attentat sur les loix. « C'est donc pour un de-
 » voir si juste, continue-t-elle, que Créon me
 » condamne à périr abandonnée de ceux mêmes
 » qui me devoient du moins le tribut de leurs
 » larmes. Grands dieux ! Quelle de vos loix ai-je
 » donc violée ? Mais pourquoi tourner mes regards
 » vers les dieux ? Quel secours puis-je en attendre ?
 » C'est ma piété même qui m'attire le supplice des-
 » tiné aux impies. Que dis-je ? Si ma mort est un
 » arrêt du ciel, j'y souscris ; si j'ai péché, je par-
 » donne, & je me sou mets à la peine. Mais, si la
 » loi est injuste, puissent ceux qui l'ont portée,
 » éprouver tous les maux dont ils m'accablent au-
 » jourd'hui ».

Créon presse les gardes ; & cette scène se tourne insensiblement en intermède. Car Antigone part en protestant contre l'injustice, & en reprochant aux Thébains leur dureté à la vue d'une princesse

si indignement traitée. Les vieillards ne répondent qu'en alléguant quelques exemples de pareilles infortunes, tel que celui de Danaé & d'Orphée, qui périrent malheureusement, quoique issus d'un sang illustre, tant le destin est insurmontable: c'est par la crainte du tyran, qu'ils rejettent sur le destin une mort qu'ils savent être l'effet de la tyrannie. Mais il falloit bien peindre au naturel les cours des rois, pour frapper les Athéniens par le retour délicat qu'ils faisoient sur leur liberté.

A C T E I V.

Tirésias arrive conduit par un domestique, & la scène est exactement telle que l'a rendue le vieux poëte que j'ai déjà cité. J'en mettrai ici le commencement, sans appréhender que la naïveté de ses expressions ne dégrade la simplicité du dialogue grec:

TIRÉSIAS.

La lumière d'un seul sert à deux que nous sommes :
C'est aux hommes aussi de conduire les hommes.

CRÉON.

Que nous apprendrez vous, bon vieillard, qui sans yeux
Lisez si clairement dans les secrets des dieux ?

TIRÉSIAS.

Un avis qui regarde, & vous & votre empire :
Mais pesez mûrement ce que je vais vous dire.

CRÉON.

J'ai toujours obéi ; vous, toujours ordonné.

TIRÉSIAS.

C'est l'unique secret qui vous a couronné.

CRÉON.

Aussi vous consulté-je en tout ce qui me touche ,
Assuré que les dieux parlent par votre bouche.

TIRÉSIAS.

Sur-tout , pour votre bien , croyez moi désormais :
Car le besoin en presse , ou ne pressa jamais.

CRÉON.

O dieux , quelle frayeur m'excite ce langage !

TIRÉSIAS.

Bien moindre que ne doit ce funeste présage.

Ici Tirésias raconte ce qui est arrivé ; à sçavoir un combat sanglant d'oiseaux , le peu de succès des sacrifices , & choses pareilles de funeste augure. Il conclut que Thèbes est menacée de nouveaux malheurs à cause de l'opiniâtreté & de la barbarie de Créon envers Antigone & Polynice.

Créon s'enflamme de colère , & taxe nettement le devin d'avoir rendu sa voix vénale. Tirésias de son côté se venge de cette insulte par cet oracle terrible. « Sçachez , dit-il à Créon , qu'a-
» vant le tout du soleil , la mort d'un de vos fils
» vengera Polynice & Antigone , l'une cruelle-
» ment enfermée dans un tombeau , & l'autre
» injustement privé de l'honneur du sépulcre.
» Triste effet de votre violence , & d'une impiété
» que les dieux détestent ! Déjà les Furies venge-
» resses des devoirs violés , sont prêtes à vous

» tourmenter, & à vous précipiter dans les mêmes
 » maux. Jugez à présent si c'est l'intérêt qui me
 » délie la langue. Je prévois plus encore. Votre
 » cour retentira bientôt de cris & de hurlemens.
 » Vous verrez s'élever contre vous toutes les
 » villes où les cendres des morts auront été vio-
 » lées. Voilà les traits inévitables que mon in-
 » dignation vous lance. Allons, enfant, conduis
 » moi hors de ce palais.

Il se retire : le chœur est effrayé de ses menaces,
 & Créon encore plus. Mais il lui paroît dur
 d'être contraint à se relâcher. Il demande conseil :
 la crainte l'emportant alors sur la flatterie, on
 lui conseille de ne pas balancer de délivrer promp-
 tement Antigone, & d'inhumer Polynice. Il se
 rend, quoiqu'avec peine : il donne même ses
 ordres, & se retire pour les faire exécuter.

L'intermède du chœur consiste dans une hymne
 à Bacchus, dieu tutélaire de Thèbes, pour l'ap-
 paîser & l'engager à écarter les maux prédits par
 Tirésias.

A C T E V.

Un officier du palais commence le dénouement
 par la manière effrayante dont il annonce au
 chœur que la brillante fortune de Créon s'est
 éclipsée. Il s'explique à mesure que les Vieillards
 l'interrogent, & il dit enfin, sans détour, qu'Hé-

mon s'est tué sur le corps d'Antigone, qui avoit fini son destin. L'oracle ne s'est trouvé que trop véritable. C'est la réflexion du chœur : mais l'effet de cet oracle n'est-il point un peu trop prompt ? Tirésias peut il avoir le mérite d'une prédiction qui s'accomplissoit, ou du moins qui devoit s'accomplir presque dans le tems qu'il la prononçoit ? Créon de son côté a-t-il été prudent de n'avoir pas prévu ce malheur, ni donné des gardes à son fils, comme il en avoit donné aux deux princesses ? Quoi qu'il en soit, Euridice, femme de Créon, consternée des bruits qu'elle a entendus en sortant pour aller au temple, veut sçavoir des Thébains ce qui en est.

L'officier commence son récit en disant à la reine qu'il ne flattera point ses douleurs, & qu'il va l'accabler. Puis il raconte comment Créon, pressé d'un repentir tardif, s'occupoit à rendre les derniers devoirs aux tristes restes du corps de Polynice, & se hâtoit ensuite d'aller vers la grotte, qu'on avoit ouverte pour en retirer Antigone, lorsqu'il a entendu une voix dont les cris devenus plus sensibles à mesure qu'il approchoit, lui ont fait reconnoître son fils. « Ab, s'est-il » écrié, c'est mon fils que j'entends. Courez, » volez, entrez dans la grotte : railurez moi sur » ce funeste doute. Nous pénétrons dans l'autre. » Mais quel affreux spectacle au fond de ce

» tombeau ! Nous voyons Antigone attachée à un
» nœud fatal qu'elle avoit formé de ses voiles.
» Hémon la tenoit embrassée , & pouffoit des cris
» lamentables sur la mort de son amante , sur la
» barbarie de son pere , & sur un si cruel hyme-
» née. Le roi arrive , le voit & lui crie : mal-
» heureux , que vas tu faire ? Quel est ton dessein ?
» Quelle fatalité t'entraîne à ta perte ? Sors , mon
» fils , sors de ce tombeau ? C'est ton pere qui t'en
» conjure. Mais Hémon , lui jettant un regard ter-
» rible , dédaigne ses prieres ; pour toute réponse ,
» il tire son épée , & s'avance. Le roi fuit ; Hé-
» mon tourne tout son courroux sur lui même ,
» se perce ; & , embrassant Antigone , il rend entre
» ses bras un torrent de sang avec la vie. Ainsi
» l'amant & l'amante ont-ils été réunis sous les
» auspices de Pluton ; exemple terrible des suites
» funestes que traîne après soi l'injuste courroux
» des rois ».

Après ce récit Euridice , mere d'Hémon , s'en va sans rien répondre. C'est une adresse de l'avoir fait ainsi disparoître par une scène muette. Une douleur plus éloquente dans une mere l'auroit été moins , & n'eût pas assez préparé l'événement qu'on verra. Le chœur & l'officier soupçonnent d'abord quelque chose du dessein de la reine. Ils craignent pour ses jours ; puis il se rassurent : enfin ils se déterminent à la suivre , sans lui don-

ner presque le tems de se renfermer. Mais les vieillards rencontrent Créon, dont la vûe & le désespoir les arrêtent. Ce malheureux pere tient le cadavre de son fils, & s'écrie en paroissant.
 « Insensé, qu'ai-je fait ? Impitoyable sévérité où
 » m'as tu réduit ? O Thébains, vous voyez mon
 » fils égorgé.. Arrêt babare ! O mon fils , c'est
 » moi qui t'ai sacrifié avec ton épouse ». Il reconnoît qu'il s'est repenti trop tard , repentir inutile qui le déchire. Il fait encore quelques plaintes semblables, lorsqu'un esclave l'interrompt pour lui donner un autre sujet de larmes.

CRÉON.

Hé, que puis-je voir de plus affreux !

L'ESCLAVE.

La mort de la reine ! Elle vient de se percer !

CRÉON.

O Pluton , ô Enfers , quel charme goûtez vous à tourmenter un malheureux ? Que viens tu m'apprendre ? Ah ! viens tu accabler un mort ? Je le suis. Parle. Que m'annonces tu ? Quoi ? Qu'Eu-ridice s'est immolée ?

L'ESCLAVE.

Vous pouvez le voir de vos yeux. La voici :
 (il la montre dans le fonds du théâtre.)

CRÉON.

Ah, falloit-il me réserver cet horrible spectacle ? Quel sort m'attend encore ? Je tiens le corps d'un

fil, & je vois celui de sa mere ! O mon fils ! O chère épouse !

L'ESCLAVE.

C'est vers cet autel qu'elle vient de se frapper , après avoir pleuré son premier époux Mégarée , & le triste hymen de son fils Hémon. Pour vous , elle vous accable d'imprécations comme un parricide.

CRÉON.

Tout mon sang se glace. Amis , que ne me percez vous ? (Il n'a point d'épée : les Grecs n'en portoient pas chez eux). Quel déluge de maux a fondu sur moi !

L'ESCLAVE.

A en croire la reine , vous êtes seul la source de tous ces maux.

CRÉON.

Comment a-t-elle péri ?

L'ESCLAVE.

Par le poignard qu'elle a plongé dans son sein ; dès qu'elle a sçu la mort de son fils.

CRÉON.

Ah , barbare , j'en suis la cause unique. C'est moi , chère Euridice ; oui , c'est moi qui t'ai immolée. Je me ferai justice. Allons , amis , exterminatez moi , conduisez moi à la mort. Je ne suis qu'une ombre & qu'un fantôme.

Ensuite de quelques autres sentimens, qui expriment son désespoir, il se retire : & le chœur finit par une sentence, à sçavoir que la modération & le respect rendu aux dieux sont les principaux appuis de la félicité des rois, & qu'un repentir tardif, fruit des grands crimes, est le dernier supplice dont le ciel punit leur orgueil. C'est en effet le but de cette tragédie. Créon, enivré du pouvoir suprême qu'il avoit repris pour la seconde fois, après la mort des deux fils d'Œdipe, en abuse dès les premiers jours jusqu'à manquer de respect aux divinités infernales, & d'humanité pour ses proches. Le châtiment qu'il en reçoit l'instruit & le rend sage : mais inutilement & trop tard.

L'on ne sçauroit nier que cette pièce ne soit tout à fait bien conduite & que, malgré sa grande simplicité, la terreur & la pitié n'y soient portées à leur comble. Les incidens naissent les uns des autres, & tout marche au but sans paroître gêné. Il peut y avoir seulement quelque défaut dans la trop grande sécurité de Créon, qui reçoit les derniers adieux de son fils sans songer à le faire arrêter. Il faut toutefois considérer que Créon est tellement enflammé de colère, qu'il est assez naturel qu'en cet état il ne soupçonne pas son fils de porter l'amour jusqu'au désespoir. D'ailleurs ce vieux politique, semblable à l'Acomat de

Racine, dans *BAIAZET*, connoît peu & sent peu l'amour. Il pouvoit donc dire, à peu près comme *Acomat* après l'événement :

Ah, de tant de conseils événement sinistre !
Prince aveugle, ou plutôt trop aveugle ministre ;
Il te sied bien d'avoir en de si jeunes mains ,
Chargé d'ans & d'honneurs, confié tes desseins ,
Et laissé d'un vifir la fortune flottante ,
Suivre de ces amans la conduite imprudente.

Après tout, cette faute de Créon, si l'on veut que ç'en soit une, produit un dénouement magnifique, en nous faisant voir d'un côté Hémon expirant près d'Antigone, & de l'autre une mere qui ne peut survivre un moment à son fils; sans parler de la situation où ces rudes châtimens du ciel, redoublés coup sur coup, mettent l'infortuné Créon, qui, malgré son crime, devient un objet de compassion, quand on le voit puni comme époux, comme pere & comme roi.

Il ne seroit pas juste de passer sous silence l'*ANTIGONE* de Rotrou, dont on a déjà vu quelques morceaux. Il n'a pas fait comme les Italiens, de simples traductions des pièces anciennes qu'il a touchées. Mais il les a tournées à sa façon, en ne perdant rien des scènes essentielles. Le malheur est que, de son temps, on ignoroit l'art des règles, ou, ce qui est la même chose, les délicatesses de la

vraisemblance. En maniant ce sujet, par exemple, il appréhenda de manquer de matière. Dans cette crainte, au lieu de commencer son action au point où la commence Sophocle, c'est à dire après la Thébaine, ou la mort mutuelle d'Étéocle & de Polynice, il crut devoir fondre deux tragédies ensemble, ce qui pèche contre l'unité du sujet.

Il n'a pas moins péché contre l'unité de lieu & de tems, chose où l'on ne prenoit pas garde de si près au siècle passé : mais cela même lui a donné lieu d'établir de très belles scènes. Sa première partie, ou la THÉBAINE, s'étend depuis le commencement jusqu'à la troisième scène de l'acte III. Nous en parlerons dans son lieu au sujet des tragédies d'Euripide, de Sénèque & de Racine sur le même fonds. Disons seulement un mot de la seconde partie dont il s'agit ici. C'est proprement l'Antigone d'après Sophocle. Mais tout ce que Sophocle met en récit par la nécessité du lieu, Rotrou le met en spectacle. Ainsi toute la narration grecque sur la mort d'Antigone, d'Hémon & d'Euridice, se tourne en action chez le poëte françois. Mais aussi il faut passer d'un plein saut du palais dans le rocher. Alors on y voit agir Hémon & le roi son père ; ce qui fait des scènes plus animées, plus vives & plus brillantes. L'amour, la rage & le désespoir, tout y parle éloquentement & avec beaucoup de dignité. Chaque acteur

y soutient son caractère , excepté Ismène qui finit très mal la pièce par ces deux vers :

Lâche , ne puis-je donc faire un dernier effort !
Mourrai-je mille fois par la peur d'une mort ?

Rotrou , après Sophocle , n'avoit représenté Ismène que prudente & généreuse sur-tout , puisqu'elle avoit voulu partager le crime & le supplice de sa sœur. Pourquoi la dégrader tout-à-coup par un seul trait à la fin de la tragédie ? Qu'avoit affaire ici cette princesse ? Sophocle s'est bien gardé de l'y introduire. Créon l'avoit fait arrêter , l'avoit dérobée à la rigueur de la loi : cela suffisoit. En ceci , & dans les autres imitations de Rotrou , l'on ne sçauroit trop s'étonner que ce poëte qui constamment étoit un génie , & qui connoissoit les anciens jusqu'à les entendre & les rendre à la lettre , n'ait pas voulu faire attention au plus essentiel , je veux dire , au bon sens exquis de ces mêmes anciens , qui porroient l'amour de la vraisemblance au point de lui sacrifier tout ce que leur génie auroit pû leur dicter de beau hors de sa place.

Rotrou redoutoit sur tout , comme on le fait encore de nos jours , cette extrême simplicité qui se contentoit de peu de matiere. En faut il donc davantage pour le tragique que pour l'épique , qui en demande peu , suivant l'excellente re-
marque

marque de Despreaux* : La raison est égale de part & d'autre ; c'est que la vraisemblance est alors mieux gardée ; que l'esprit du spectateur est moins partagé ; que les sentimens tendent plus directement & de suite au même but ; que les passions sont conduites d'un plus grand air sans interruption ; & qu'enfin tout ce qu'on peut ajouter au delà , loin d'embellir l'action ne fait que la charger & la confondre. En effet que dire de l'ANTIGONE de Rotrou , & à proportion de toutes les pièces épisodiques , sinon que c'est une grande & vaste histoire de plusieurs faits qui passent successivement sous les yeux , sans qu'aucun d'eux y fasse une impression durable , à cause de leur multiplicité & de leur peu de liaison ? A la vérité c'est un choix de belles scènes : mais ces scènes , avec toute leur beauté , ne forment point un tout qui soit beau ou touchant , à force d'être trop l'un & l'autre , s'il est permis de parler ainsi. La tragédie de Sophocle , toute simple qu'elle est , laissa une profonde impression dans les cœurs sur le théâtre d'Athènes. Elle fut représentée trente deux fois † ; & l'estime qu'on en fit valut à son auteur la préfecture de Samos.

* Préface du LUTRIN.

† Aristophane le grammairien.

PERSONNAGES.

ANTIGONE & sa sœur **ISMÈNE**.

LE CHŒUR, composé de vieillards Thébains.

CRÉON, roi de Thèbes, & frere de Jocaste.

UN GARDE.

HÉMON, fils de Créon.

TIRÉSIAS, devin.

UN OFFICIER.

UN ESCLAVE.

EURYDICE, femme de Créon.

La scène est à Thèbes, dans le vestibule du palais.

ANTIGONE,

TRAGÉDIE DE SOPHOCLE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

ANTIGONE, ISMÉNE.

ANTIGONE.

« CHERE Ismène, ô ma tendre sœur, est-il encore
« quelques maux destinés à la maison d'Œdipe,
« que Jupiter n'ait pas répandus sur nos têtes ?
« Non, sans doute : le crime, la douleur & l'igno-
« minie ont concouru à former nos communs mal-
« heurs ». Mais on parle partout d'un nouvel édit
que le nouveau roi vient de faire publier.... En
avez vous connoissance ?.. Sçauriez vous ce que
c'est ?.. Ou ignorez vous les maux que nos enne-
mis nous préparent ?

ISMÉNE.

Je n'ai absolument rien appris, ma chere Anti-

Oij

gone, de triste ou d'agréable, depuis que nos deux freres nous ont été enlevés en se donnant mutuellement la mort. Je sçais seulement que, dans cette nuit même ¹, l'armée des Argiens a été mise en fuite : j'ignore d'ailleurs si nos maux s'aggravent ou diminuent.

ANTIGONE.

« Hé bien ! je sçais plus ; & c'est pour vous faire
» unique dépositaire de mon secret que je vous
» amene hors du palais ».

ISMÈNE.

Quoi donc ! Votre ame me paroît livrée aux plus affreuses inquiétudes.

ANTIGONE.

Hélas ! Créon vient de faire accorder l'honneur de la sépulture à l'un de nos freres, & de livrer l'autre à l'opprobre. En effet il a, dit-on, ordonné de faire une pompe funèbre pour Éréocle, conformément à l'équité & à nos usages ; mais à l'égard de Polynice, il a défendu aux Thébains de l'inhumer & de le pleurer. Il veut qu'on ne lui donne aucune marque de deuil, aucune sépulture, & qu'il devienne une proie précieuse pour les oiseaux avides de se repaître. Tels sont les ordres émanés de la bonté de Créon : ils vous regardent ainsi que moi ; car il m'a particulièrement en vue.

¹ Le P. Brumoy conclut, avec raison, de cet endroit, que le temps où commence l'action est la nuit finissante.

Il va même paroître ici pour nous déclarer publiquement ses intentions, qu'il a l'air de supposer ne nous être pas connues, & pour nous apprendre qu'il met la plus grande importance à cette affaire : il y va de la vie de quiconque transgressera ses ordres. Voilà ce que j'avois à vous apprendre. Voici maintenant, ma sœur, l'occasion de montrer si vous avez de l'ame, & si vous êtes digne de vos nobles parens.

ISMÈNE.

O malheureuse que je suis ! Puisque les choses en sont à ce point, quelle utilité pour moi de les sçavoir ou de les ignorer ?

ANTIGONE.

Voyez cependant jusqu'où vous pouvez vous prêter à mes vues, & si vous pouvez m'être de quelque secours ?

Le texte porte :

..... ἰγὰρ

Δύο' αἰ ἢ θάπτεσθαι προσιίμην κλίω.

Où aboutiroient mes efforts, si j'entreprendois de violer la loi ou d'enlever mon frère ?

Mais cette leçon ne peut avoir lieu, comme l'observe très bien M. Vauvilliers. En effet la suite du dialogue prouve évidemment qu'Is-
mène ni Antigone même n'entendent parler ici de la sépulture de leur frère. Il faut donc lire avec le savant académicien :

χλόνος' αἰ ἢ τ' ἀπύσθα.

Et c'est cette leçon que nous avons suivie dans notre traduction ;

ISMÈNE.

Quel projet audacieux méditez vous? Quelle est votre idée?

ANTIGONE.

Pouvez vous m'aider à enlever le corps de Polynice?

ISMÈNE.

Prétendez vous donc l'ensevelir, malgré la défense formelle qui en est faite à tout le monde?

ANTIGONE.

Oui, je donnerai, quoique vous vous y refusiez, la sepulture à mon frere & au vôtre. On ne me reprochera jamais d'avoir manqué à ce devoir.

ISMÈNE.

« Mais Créon, notre roi, a porté une défense
» précise.

ANTIGONE.

« Hé, est-il le maître de m'écarter d'un frere?

ISMÈNE.

« Songez, ma sœur, qu'Œdipe, notre malheur,
» reux pere, après s'être privé de la lumiere, a
» terminé sa course dans la tristesse & l'ignominie.
» Sa mere, son épouse, double titre de maux, a
» fini elle même sa destinée par un lien fatal. Nos
» deux freres, victimes l'un de l'autre, ont péri
» en un même jour. Restes déplorables de ce sang
» infortuné, songez combien nous périrons plus
» misérablement » si nous voulons nous aheurter

contre la volonté & le pouvoir des tyrans. Vous devez, en un mot, considérer que la foiblesse de notre sexe nous met hors d'état de lutter contre des hommes : & de plus, notre triste condition, qui nous confond au rang des sujets, nous oblige de souffrir ces maux, & peut être encore de plus fâcheux. Je ne me refuserai donc pas à l'autorité, en priant toutefois les mânes de m'excuser si je cède à la nécessité : car il y a de la folie à entreprendre au dessus de ses forces.

ANTIGONE.

« Allez, je ne vous presse plus, & vos lâches
 » frayeurs me rendroient votre secours inutile.
 » Prudente à votre gré, cédez au temps : il suffira
 » de moi pour rendre ce devoir ». Il me sera beau
 de mourir après l'avoir rendu. Je partagerai le
 tombeau d'un frere qui m'étoit cher, & qui m'étoit
 tendrement attaché. Je lui serai éternellement
 unie. « Pour vous, déshonorez les dieux & les
 » morts puisqu'il vous plaît ainsi : assurée d'être
 » éternellement avec eux, j'aime mieux leur plaire
 » qu'aux tyrans ».

ISMÈNE.

Je rougirois de fouler aux pieds la religion :

1 C'est là l'idée que Cicéron rend très bien dans son épître à Atticus, XII. 12. Longumque illud tempus, cum non ero magis me movet, quam hoc exiguum, quod mihi tamen nihil longum videtur.

Mais puis-je tenter une chose défendue par les loix de tout un pays ?

ANTIGONE.

Soit : c'est là votre excuse. Pour moi je pars m'acquitter d'un devoir sacré envers le frere le plus chéri.

ISMÈNE.

Ah, vous me causez une frayeur extrême.

ANTIGONE.

Ne craignez rien pour moi, & tremblez pour vous même.

ISMÈNE.

Du moins soyez discrete sur votre démarche. Je vous promets que ce dessein ne se sçaura jamais par moi.

ANTIGONE.

Pourquoi donc ne pas publier hautement mon courage. Le silence ne peut que m'être infiniment odieux.

ISMÈNE.

Voilà bien de la chaleur pour un objet privé de tout sentiment¹.

¹ Le grec porte : Voilà bien de la chaleur pour un mort, ou pour une chose qui n'en est plus susceptible. On dirait, observe M. Dupuis, que le poëte a voulu faire ici une petite antithèse, relative au sujet. Car, comme il s'agissoit d'un homme MORT, il fait dire à Ismène : Pour des objets froids, vous avez le cœur bien chaud. Si telle a été son idée, l'allusion est froide.

ANTIGONE.

Je suis assurée qu'elle me rend agréable à ceux dont je dois sur tout rechercher l'approbation.

ISMÈNE.

Je souhaite que vous y réussissiez : mais vous entreprenez une chose au dessus de vos forces.

ANTIGONE.

Eh bien, j'irai aussi loin qu'elles me permettront d'aller.

ISMÈNE.

Mais tout l'honneur d'une entreprise est dans l'événement ?

ANTIGONE.

Je ne pourrai m'empêcher de vous avoir en exécration , si vous continuez de pareils discours ; & vous passerez , avec raison , pour la plus cruelle persécutrice d'un triste cadavre..... Laissez moi m'abandonner à ma témérité & m'exposer au péril : une honorable mort est plus digne d'envie à mes yeux , que des jours coulés dans la honte.

ISMÈNE.

Allez donc , puisque vous le voulez. Je conviens que vos soins font l'éloge de votre cœur , s'il ne font pas honneur à votre prudence.

SCÈNE II.

LE CHŒUR en arrivant sur la scène.

STROPHE.

O JOUR ! Jour le plus beau qui ait brillé sur cette Thèbes fameuse par ses sept portes. O soleil, l'œil d'un si beau jour, tu viens enfin dorer les bords de Dirce. C'en est donc fait : ce guerrier sorti d'Argos, revêtu d'un bouclier d'une blancheur éclatante, & suivi d'un appareil formidable, a donc été foudroyé, & n'a eu de ressource que dans une fuite précipitée !

La discorde animant Polynice contre nos foyers, il a fondu sur nos campagnes en poussant des cris aigus. Semblable à l'aigle que l'on voit sillonner l'immensité des airs, il a la vitesse de son vol ; il est armé pour le combat, & un panache touffu flotte sur sa tête.

ANTISTROPHE.

On l'a vu ceindre notre ville, & s'efforcer de faire tomber nos sept portes sous les coups redoublés des haches. Mais il a été contraint de se retirer sans assouvir sa fureur dans notre sang, sans même pouvoir livrer nos toits aux flammes. Nous l'avons chargé avec tant d'acharnement,

que nous pouvons nous glorifier que notre dragon
a la supériorité sur cet aigle ¹.

C'est ainsi que Jupiter témoigne toute son indignation contre les projets téméraires des esprits orgueilleux. Il les a vu se précipiter avec impétuosité, & se targuer insolemment de leur riche appareil : mais il les a foudroyé au moment où ils se

¹ Le poëte suit ici son allégorie : il a comparé Polynice à l'AIGLE, & il compare les Thébains au SERPENT, son ennemi ; d'autant mieux que, selon la fable, ce peuple étoit né des dents d'un serpent. (Note de M. Dupuis).

J'ai voulu conserver, dans la traduction, l'allégorie telle qu'elle se trouve dans le texte. Ces sortes de figures sont très fréquentes dans les poëtes grecs : elle ont, comme on sçait, l'avantage de présenter à l'esprit un tableau à double face : en nous mettant sous les yeux des objets qui nous sont familiers, elles nous mènent à la connoissance d'autres objets qui sont cachés sous les emblèmes qu'on nous présente. C'est ainsi qu'un poëte latin moderne fait un heureux usage de l'allégorie, pour nous retracer les brillans exploits de la campagne de 1667, où LOUIS LE GRAND terrassa le lion Belgique, en soumettant les Hollandois.

Belgicus hos animos, & inexsuperabile robur
Nequicquàm infrendens sensit leo : quique priores
Luserat antè minas, vestrisque interritus armis
Obluctari ultrò gaudebat, & obuius ire ;
Ille, ducum seriem egregiam, collectaque cernens
Agmina, immensam Lodoici in pectore gentem,
Horret ad aspectum, nec jam ausus sistere contrà,
Indociles iras & colla ferocia subdit.

Car. Ruxi panegyric. LUDOVICO MAGNO.

P. Corneille a conservé l'allégorie dans sa traduction :

C'est par cette valeur qu'il tient de votre sang,
(Du sang des Bourbons).

Que le lion Belgique a vu percer son flanc :

préparoient avec transport à planter leur étendart sur nos murs.

STROPHE II.

Oui, le fier Capanée ¹ qui ne respiroit que feu, que rage & que désastres contre Thèbes, maintenant frappé de la foudre, est confondu dans la poussière. Tandis que les choses se passoient ainsi d'un côté, de l'autre les bataillons ennemis étoient rompus par le choc intrépide de nos légions.

Leurs sept chefs n'ont pu tenir contre autant de héros que nous leur avons opposés à chacune de nos portes. Ils ont abandonné leurs armes qui seront offertes à Jupiter vainqueur. Deux infortunés, héritiers du même nom & sortis du même sein, se sont percés mutuellement de traits meurtriers, & sont les seuls qui soient restés sur le champ de bataille.

Il en frémit de rage ; &, devenu timide ,
 Il met bas cet orgueil contre vous intrépide ,
 Comme si sa fierté, qui vous sceut résister ,
 Attendoit ce héros pour se laisser dompter ;
 Aussi cette fierté, par le nombre alarmée ,
 Voit en un chef si grand encore plus d'une armée ;
 Dont , par le seul aspect, ce vieil orgueil brisé,
 Court au devant du joug, si long-temps refusé.

¹ Un des sept chefs devant Thèbes : il fut frappé de la foudre, & fut brûlé sur un bûcher séparé, parce qu'il étoit regardé comme un impie, qui, par ses blasphèmes, s'étoit attiré le courroux du ciel.

Enfin une victoire éclatante vient d'ajouter à la gloire de Thebes, célèbre par ses chars. Oublions donc les horreurs de la guerre : allons, pendant toute la nuit, faire retentir tous les temples, de nos chants d'allégresse : que Bacchus, animant tout le monde à la joie, préside à nos jeux.

Mais voici le nouveau roi de Thebes, Créon le fils de Ménécée : assuré de la protection des dieux, il vient, occupé de quelque projet ; c'est sans doute pour nous le communiquer, qu'il a voulu que tous les Thébains les plus âgés se trouvaient ici.

SCÈNE III

CRÉON, LE CHŒUR.

 CRÉON.

RESPECTABLES vieillards, vous voyez enfin le calme le plus parfait succéder à l'orage qui a presque anéanti notre ville. J'ai donné les ordres pour que vous fussiez les seuls à vous trouver ici, parce que j'ai connu votre zèle constant pour la maison de Laïus ; vous avez toujours donné des marques de votre fidélité à Œdipe & à sa posté-

rité. La mort cruelle de ses deux fils, enlevés dans le même jour par les coups qu'ils se sont portés mutuellement, me laisse maître de leur empire ; je suis le seul qui, par droit du sang, puisse y prétendre. Je dois en convenir : il est très difficile de connoître le caractère, le cœur & les vrais sentimens d'un homme qu'on n'a pas vu à la tête du gouvernement, & qui n'est pas familiarisé avec les loix. Mais, quant à moi, j'ai toujours regardé comme un homme pernicieux celui qui, tenant le timon des affaires, ne sçait pas suivre des conseils sages & prudents, & qui, par la crainte qu'il inspire, ferme la bouche à tout ce qui l'entoure : & je ne fais absolument aucun cas de celui qui préfère des intérêts particuliers à ceux de la patrie. C'est d'après ces sentimens que j'ose assurer, en présence des dieux, qu'on ne me verra jamais prendre le parti du silence, lorsqu'il s'agira de prévenir mes citoyens sur leurs vrais avantages. Je serai le premier délateur d'un ami qui deviendrait traître à ma patrie : parceque c'est à la patrie que nous devons tout, & on se fait de véritables amis, lorsqu'on lui est utile. C'est par de tels principes que je prétends concourir à la gloire de Thèbes, & voici d'après cela mes ordres que j'ai manifestés aux citoyens au sujet des fils d'Œdipe. Je veux qu'Étéocle, qui a succombé en combattant vaillamment pour nos

foyers, reçoivent tous les honneurs qu'on décerne en pareil cas, aux grands hommes : mais, quant à son frere (je veux parler de Polynice) lui qui, chassé de son pays, est revenu pour mettre en cendre sa patrie & ses dieux Pénates, qui a voulu s'abreuver du sang de ses plus proches, & réduire tous les Thébains dans l'esclavage, quant à lui, dis-je, je défends à tout citoyen de lui donner la sépulture & même de le pleurer ; que son corps reste sans être inhumé, & qu'il devienne la proie des chiens & des oiseaux : telle est ma volonté. Jamais les méchans ne m'arracheront les distinctions dues aux gens vertueux. Mais quiconque se montrera bon citoyen, recevra toujours de moi les honneurs qu'il mérite.

LE CHŒUR.

Fils de Ménécée, nous ne pouvons que souffrir à vos ordres relatifs à l'ennemi de Thèbes, & à celui qui s'est rendu digne de votre amitié. C'est à vous à regler le sort de chacun de nous, tant pendant le cours de notre vie qu'après notre mort.

CRÉON.

Veillez donc à ce que l'on se conforme à mes nouvelles loix.

LE CHŒUR.

C'est un emploi qu'il faut confier à quelques jeunes gens.

CRÉON.

J'en ai déjà placé auprès du corps du rebelle.

LE CHŒUR.

Pourquoi donc en charger d'autres ?

CRÉON.

C'est pour surveiller ceux qui pourroient négliger mes ordres.

LE CHŒUR.

Et qui seroit assez fou pour s'exposer à perdre la vie ?

CRÉON.

Il est certain qu'on ne pourra prétendre à aucune grace. Mais souvent le moindre salaire a été un appas funeste aux hommes.

SCÈNE IV.

Les mêmes, UN GARDE.

LE GARDE.

SEIGNEUR, je ne vous dirai pas que je suis tout essoufflé, que je respire à peine, tant j'ai pressé mes pas, & que je ne puis m'expliquer. Au contraire en venant vous trouver, j'étois agité de mille pensées, & je délibérois à chaque instant si je ne retournerois point sur mes pas. Dans le chemin je me disois souvent à moi même : « Où
» vas

» vas tu misérable ? Tu cours à une perte assurée ,
 » mais si tu demeures , on te desservira auprès
 » de Créon , & tu n'en feras que plus à plaindre.
 » Tristes réflexions qui ont rallenti mes pas , &
 » qui rendent toujours le chemin long , quelque
 » court qu'il puisse être ». Enfin cependant je
 me suis décidé à paroître devant vous , disposé
 à vous parler , quoique je n'aie rien d'agréable
 à vous apprendre. Hélas ! Quelque parti que j'eusse
 pris , je n'ignorois pas qu'il me seroit funeste.

CRÉON.

Pourquoi se troubler ainsi ?

LE GARDE.

Pour moi , je n'ai aucune part au forfait : je ne
 suis pas le coupable : aucune chose même ne s'est
 passée sous mes yeux : on ne peut me trouver cri-
 minel en rien.

CRÉON.

Certes vous prenez bien des précautions , &
 vous craignez fort d'être soupçonné. Vous allez
 sans doute nous révéler de grands mystères ?

LE GARDE.

On n'en vient pas à des révélations de cette
 importance sans y bien réfléchir.

CRÉON.

Allons , mettez fin à ces tergiversations , pour
 que vous puissiez vous retirer en paix.

LE GARDE.

Eh bien, voici la chose. On a rendu quelques honneurs à ce cadavre, ... on a répandu du sable à l'entour, & on l'a arrosé de libations mortuaires.

CRÉON.

Que dites vous là ? Qui a été assez osé pour cela ?

LE GARDE.

C'est ce que je ne fais pas : on n'a trouvé nul vestige qui pût faire connoître l'auteur, nulle trace de hache ou de houe : la terre n'est ouverte nulle part, ni sillonnée par aucune roue. Nous avons d'abord pris cela pour un prodige inconcevable : car le corps n'est pas inhumé : il a seulement été recouvert d'un peu de poussière, de peur de mettre trop de temps à une action criminelle. Il ne porte d'ailleurs aucune marque de la dent de quelque chien ou de quelque animal vorace. Nous étions tous étonnés de cet événement : nous nous accusions les uns & les autres jusqu'à en venir presque aux mains ; car il n'y avoit personne pour nous en imposer. Chacun jugeoit son camarade coupable, (on n'avoit cependant aucune preuve), & chacun s'en défendoit à merveille. « Du reste nous étions tous » prêts de nous exposer à manier le fer brûlant, » & à soutenir l'épreuve du feu en marchant à » travers les flammes, pour montrer notre inno-

» cence, » & prouver que nous n'étions ni coupables, ni complices du coupable. Enfin, toutes nos recherches n'aboutissant à rien, un de nous a ouvert un avis : nous nous y sommes tous rendus soit par crainte, soit par impossibilité de le détruire, ou d'en assigner quelques suites facheuses : son avis étoit de vous communiquer le tout, & de ne vous rien céler. C'est sur moi que le sort a fait tomber le choix de celui qui devoit être le porteur de cette belle nouvelle. Voilà comme, bien malgré moi, ma présence ne peut que vous être désagréable : car, hélas ! qui se plairait à écouter un porteur de mauvaises nouvelles ?

LE CHŒUR.

Prince, après y avoir un peu réfléchi, nous pencherions volontiers à croire que c'est là un ouvrage des dieux.

CRÉON.

Cessez par de pareils propos d'ajouter à ma fureur, & de vous donner en spectacle comme des gens qui réuniraient la folie à l'âge qui en devroit être le plus éloigné. N'est-il pas insoutenable de vous entendre dire que les dieux prennent soin de ce cadavre ? « Quoi, ils hono-
 » roient eux mêmes du tombeau, un perfide
 » qui venoit, la torche à la main, embrâser leurs
 » temples & braver leurs loix » ! Voyez vous les

dieux se montrer favorables aux méchans ? Non certes. Mais je me suis apperçu que mes ordres déplaisoient à quelques citoyens , & qu'ils en donnoient des signes peu équivoques. Ils s'étoient soumis de trop mauvaise grace à mon joug, pour acquiescer à mes volontés. Ce sont ces mutins qui , à prix d'argent , auront acheté des ministres de leur rebelle pitié. Car nulle peste plus funeste aux mortels que l'or : c'est lui qui bouleverse les états , dépeuple les cités , séduit l'innocence , la porte au crime & guide l'homme dans les sentiers tortueux du vice & de tous les genres de perversité. Au reste tous ceux qui , par l'appas du gain , seront contrevenus à la loi , en éprouveront toute la rigueur. (au garde) Sçache donc , & je te l'affure par serment , oui , sçache que si vous ne me représentez le coupable , je ne me contenterai pas de vous arracher la vie , je tirerai auparavant une longue vengeance de cet attentat. Ce sera pour vous un moyen d'apprendre quels sont les gains légitimes , & combien l'on doit , en quantité de cas , se mettre en garde contre l'amour du gain. Car , parmi ceux qui suivent leur penchant déréglé sur cet objet , très peu évitent les supplices qui leur sont dûs.

LE GARDE.

Avez vous besoin de quelques autres éclaircissemens ou me retireraï-je ?

CRÉON.

Mais ne t'apperçois tu pas que tes propos me blessent.

LE GARDE.

L'esprit ou les oreilles ?

CRÉON.

Je crois que tu veux sçavoir de quelle maniere je suis affecté ?

LE GARDE.

J'imagine bien que votre esprit travaille sur ce que je viens de vous dire, tandis que j'ai encore les oreilles chiffonnées de ce que je viens d'entendre.

CRÉON.

Quel mortel parleur ?

LE GARDE.

Je ne suis toujours pas le coupable.

CRÉON.

Tu t'y seras prêté pour de l'argent.

LE GARDE.

Il est fâcheux d'être soupçonné, & sur-tout de l'être à faux.

CRÉON.

Debite de belles maximes : tu pourras encore ; si vous ne me trouvez les coupables, faire usage de celle ci : LES PLUS GRANDS MAUX SONT LE FRUIT DES GAINS INJUSTES.

LE GARDE.

J'ai certainement fort à cœur qu'on les découvre. Mais, qu'ils le soient ou non, (comme il plaira au sort,) je proteste qu'on ne me reverra plus ici. Je me retire, rendant grâces aux dieux d'en être quitte contre tout espoir.

I N T E R M È D E.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

C E monde offre de toutes parts des exemples de l'adresse la plus étonnante : mais rien n'égale celle de l'homme. Il parcourt les mers à l'aide du souffle violent des vents qui sifflent dans les voiles, & blanchissent les vagues à force de les agiter. Tous les ans, avec des charues, attelées de chevaux, il sillonne le sein de la terre, cette mère éternelle des dieux, & toujours bienfaisante.

ANTISTROPHE I.

Il sçait attirer dans ses pièges les légers habitans des airs & les bêtes féroces, & envelopper dans ses filets les poissons eux mêmes. Il y a mieux, il apprivoise les animaux les plus farouches, accoutume au frein le fier courfier, au joug le taureau sauvage.

STROPHE II.

Il possède au suprême degré l'art de la parole avec lequel il se rend maître des esprits, & met le plus bel ordre dans les cités. Ingénieux en tout, il sçait se mettre à l'abri des incommodités des saisons ; il va jusqu'à se précautionner pour l'avenir. La mort seule rend vains tous les efforts ; quoique les maladies les plus affreuses cèdent à son art.

ANTISTROPHE II.

Il a poussé les arts mécaniques au delà de toute attente. Hélas, avec tous ces avantages, on le voit partisan tantôt du bien, tantôt du mal. Rigide observateur des loix de sa patrie, il mérite les premières distinctions dans les villes : il faut au contraire l'en expulser lorsqu'il a l'audace de prévariquer. Puisse nous n'avoir jamais rien à démêler avec un pareil monstre !

Tandis que nous nous occupons de ces merveilles, n'appercevons nous pas Antigone ? Oui, nous ne pouvons nous le dissimuler. O infortunée fille du trop malheureux Œdipe ! Seroit-ce donc vous qui auriez contrevenu aux ordres du souverain, & qu'on auroit surprise à exécuter un projet téméraire & fou ?

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

LE CHŒUR, LE GARDE, ANTIGONE,
conduite par le garde,

LE GARDE,

Voici la coupable. C'est elle même. Oui, c'est elle même : nous l'avons surprise ensevelissant son frere. Mais où est Créon ?

LE CHŒUR,

Voilà qu'il sort du palais, & qu'il revient fort à propos.

SCÈNE II.

Les mêmes, CRÉON.

CRÉON.

Qu'y a-t-il ? Suis-je donc déjà contraint d'user de la rigueur de mes loix ?

LE GARDE.

Grand roi, l'homme ne dispose de rien d'une manière stable. Une première résolution disparaît devant une autre qui lui succède. Je m'étois bien promis de ne plus reparoitre ici, tant j'avois été effrayé du ton courroucé que vous m'avez montré. Mais !... (Hélas ! J'en ressens une joie que je ne pouvois ni ne devois espérer, & qui me procure une satisfaction au dessus de toute autre.) Je reviens fidèle à vos ordres, & malgré mes sermens. Je vous amène cette jeune princesse que l'on a surprise disposant tout pour la sépulture. De cette fois ci il n'a pas été nécessaire de consulter le sort. Ce message m'appartenoit & non à d'autres, quelque chose qui en dût résulter. Je vous la remets, seigneur ; jugez la maintenant ; sévissez contre elle à votre gré : pour moi, je

mérite bien qu'on me déclare innocent de la désobéissance à votre loi¹.

CRÉON.

Pourquoi, & où vous êtes vous emparé d'elle ?

LE GARDE.

Elle même a honoré le cadavre. C'est tout vous dire.

CRÉON.

Mais comprenez vous ce que vous dites ? En êtes vous bien assuré ?

LE GARDE.

Je l'ai trouvée, vous dis-je, inhumant le cadavre qui devoit être privé de la sépulture. Pouvez vous en douter, & le comprenez vous maintenant ?

CRÉON.

Comment l'avez vous vue & prise sur le fait ?

1 On a vu combien ce garde avoit eu de peine à déclarer à Créon l'infraction de la loi portée au sujet de la sépulture de Polynice. C'étoit un homme saisi de crainte & de frayeur, & qui, désespéré d'être chargé d'annoncer une mauvaise nouvelle, n'osoit même la laisser pressentir, & se la faisoit arracher par lambeaux. *Ad. 1. sc. 1v.* Ici ce même garde est animé d'un tout autre sentiment : c'est la joie d'avoir trouvé le coupable, de ne pouvoir être accusé d'aucune complicité. Cette joie le transporte, lui fait oublier qu'il avoit juré de ne jamais paroître devant Créon : aussi, dit-il assez trivialement, l'homme ne doit jurer de rien : en un mot sa joie se manifeste & s'épanouit avant qu'il puisse en expliquer le sujet : « Mais !... (Hélas ! J'en ressens une joie, &c.) »

Ce rapprochement m'a paru nécessaire pour faire comprendre l'air des grands maîtres, qui n'ont pas besoin de charger leur action prin-

LE GARDE.

Voici comment. Effrayés de vos menaces, nous nous sommes tous rendus auprès du cadavre, qui déjà répandoit une odeur infecte; nous avons écarté toute la poussière qui le couvroit, puis nous nous sommes éloignés & placés sur une élévation, à l'abri du vent, de manière que nous ne fussions point incommodés de l'odeur : là, chacun s'est vu contraint, par les plus vives menaces, à donner toute son attention à ce qui se passeroit. Nous ne nous sommes pas aperçus de la moindre chose jusqu'au moment où le disque rayonnant du soleil paroît au milieu de sa course. Alors un vent violent élève tout à coup un tourbillon de poussière, le fléau des airs : il se répand sur toute la campagne; il agite violemment la parure des arbres : tout le ciel s'obscurcit, & nous sommes obligés de nous tenir les

œil à d'incidents multipliés, parce qu'ils se bornent à bien saisir toutes les circonstances d'un fait, & à les rendre avec les nuances variées & agréables que la nature offre partout où on veut l'observer. C'est ce que Racine n'a pas compris. Il ne fait paroître le garde sur la scène que pour annoncer qu'Aurigone a été surpris auprès du corps de Polyux, act. iv. sc. 11. L'on perd ainsi les détails les plus intéressans, les plus vrais & les plus naturels : 1° Le développement bien gradué du caractère dur & vindicatif de Créon : 2° La crainte qu'on avoit de manquer aux ordres d'un pareil tyran : 3° La joie qu'inspiroit le bonheur de pouvoir se montrer innocent de toute désobéissance à son égard. Détails précieux, qui doivent nécessairement avoir place dans une tragédie où on se propose de faire lutter la piété & la tendresse, contre l'impiété & la tyrannie.

yeux fermés pendant cet ouragan, qui nous paroissoit un effet de la vengeance céleste : il se dissipe enfin. Après un long calme, on apperçoit la jeune princesse ; on entend ses cris aigus, tels que ceux d'un oiseau qui fait gémir les airs de la douleur qu'il a de trouver ses petits enlevés de leur nid. C'est ainsi qu'à la vue du cadavre nud, elle donne explosion à sa douleur, & lance les plus affreuses imprécations contre les auteurs de ce prétendu forfait : & aussitôt avec ses mains elle le recouvre de poussière, & avec un vase artistement travaillé, fait trois fois des libations sur le mort. Il ne nous en falloit pas davantage ; nous accourons, & nous nous saisissons d'elle sans qu'elle en paroisse aucunement troublée. Nous l'interrogeons sur ce qui s'étoit passé & sur ce qui venoit de se faire, & elle n'insiste point du tout sur sa défense. Telle est la nouvelle agréable pour moi, & d'ailleurs fort triste, que j'ai à vous apprendre ; car je suis heureux d'échapper par là aux supplices, & d'un autre côté, je souffre d'y livrer ce qui doit nous être cher. Mais je ne suis pas fait pour préférer au mien, le bonheur des autres.

CRÉON.

Vous maintenant, vous, à qui la confusion tient les yeux baissés vers la terre, niez vous ces faits, ou en convenez vous ?

ANTIGONE.

Oui, j'en conviens, & je suis bien éloignée de les nier.

CRÉON au garde.

Retirez vous à présent où vous voudrez ; vous êtes déchargé de toute inculpation. à Antigone. Pour vous, répondez moi sans détours & en peu de mots : aviez vous connoissance de mes ordres ?

ANTIGONE.

Je les connoissois : je n'en pouvois douter ; aucun ne les ignore ¹.

CRÉON.

Et vous avez osé les transgresser ?

¹ Rotrou, act. iv. sc. iii.

Je n'en pouvois douter, puisqu'aucun ne l'ignore.

La traduction de Rotrou paroîtroit, tout d'abord, plus concise & plus conforme au vœu de Créon. Mais, outre qu'elle ne rend pas ces mots, JE LES CONNOISSOIS, elle n'a pas la concision propre à la circonstance qui ne demande qu'une réponse sèche, & renfermée dans les termes absolument nécessaires : la conjonction dont il se sert pour lier les deux membres de sa phrase, fait languir la réponse d'Antigone : car, comme l'observe très bien Plutarque, « Que les Grecs aient plus besoin de conjonctions que nuls autres hommes » de lettres, pour la liaison & tutelle de leurs propositions, ou les » dispositions d'icelles, ni plus ni moins que les cochers ont besoin » d'attelages pour atteler de front leurs chevaux, ou, comme Ulysse, » avoir besoin d'osier, en la caverne du cyclope, pour lier ses mou- » tons, cela n'argue ni ne prouve pas que la conjonction soit intrin- » sèquement partie d'raison, mais bien un outil propre à joindre, » selon qu'elle en porte nom, & à contenir & assembler, non pas » toutes choses, mais seulement celles qui ne sont pas simplement » dites n. xi^e Question platonique, dans les ŒUVRES MISES DE PLUTARQUE, nouvel. édit. t. xiv. chez M. Cusac.

« Ce n'est point Jupiter ni la justice qui ont
» dicté votre arrêt : & je n'ai pas cru qu'une
» loi humaine eût assez de force pour engager les
» hommes à violer les divines loix, ces loix qui,
» sans être écrites, sont immuables, & d'une ori-
» gine si reculée qu'on l'ignore ». Je n'ai pas cru
devoir redouter vos menaces plus que la ven-
geance des dieux. Avant que vos défenses me
l'eussent appris, je sçavois que je devois périr : &
je regarde comme un précieux avantage que d'en
avancer le moment. La mort n'auroit-elle pas des
charmes pour quiconque aura, comme moi, vécu
dans les plus dures épreuves ? Je me résous sans
peine à subir ses loix ; mais je ne la verrois qu'avec
désespoir couper le fil de mes jours, si le cadavre
de mon frere restoit sans sépulture : heureusement
je n'ai rien à me reprocher à ce sujet ; & j'ose
le dire, si vous imputez à folie une pareille démar-
che, je ne serai folle qu'aux yeux d'un fou ¹.

1 Rotrou n'a pas moins de force en imitant cette réponse. Ibid.

Je mets le plus haut thrône au-dessous des autels,
Et révere les dieux, sans égard des mortels ;
Ils sont maîtres des roys ; ils sont pieux, augustes ;
Tous leurs arrêts sont saints, toutes leurs loix sont justes.
Ces esprits dépouillés de toutes passions,
Ne meslent rien d'impur en leurs intentions ;
Au lieu que l'intérêt, la colere & la haine,
Préside bien souvent à la justice humaine ;

LE CHŒUR.

Qui ne reconnoitroit la dureté du pere dans ce caractere inflexible ? Rien ne la détermine à se rendre aux coups de la fortune.

CRÉON.

Mais apprenez que les esprits trop impatients du joug sont ceux qu'on abaisse le plus aisément. Ne voyez vous pas tous les jours briser & moudre le corps le plus dur, le fer échauffé par le feu ? Avec un léger frein on arrête la fougue des plus impétueux coursiers. L'orgueil est mal assorti avec le mauvais sort. Or cette jeune princesse s'est rendue

Et, n'observant amour, devoir, ni piété,
N'y laissent qu'injustice & qu'inhumanité :
Quoi, vous osez aux morts nier la sépulture ?
Et cette loy nasquit avecques la nature :
Votre regne commence, & détruit à la fois,
Par sa premiere loy, la premiere des loix :
Ici la faute est juste, & la loy criminelle ;
Le prince pèche icy bien plus que le rébelle :
J'offense justement un injuste pouvoir,
Et ne crains point la mort qui punit le devoir :
La plus cruelle mort me sera trop humaine,
Je me résous sans peine à la fin de ma peine ;
Elle m'affranchira de votre auctorité,
Et une punition sera ma liberté.

On s'apercevra aisément que j'ai conservé l'orthographe de *Reyron*. C'est ainsi que, d'un seul coup-d'œil, on peut voir les révolutions qu'éprouvent journellement l'art précieux de peindre à l'esprit. Dans un auteur qui marque on doit tout respecter.

coupable d'un outrage horrible à mon égard, en osant transgresser mes ordres. A ce premier outrage elle en joint un second : elle tire vanité de son audace, elle y sourit. Si j'étois insensible à un pareil affront, je semblerois son sujet, & elle sembleroit ma reine. Mais, quoiqu'elle me tienne par ma sœur, & me tint-elle encore par des liens plus étroits, par Jupiter Héréus, elle ne se soustraira pas à la mort honteuse que je lui prépare & à Isméne, qui n'est pas plus innocente que celle ci au sujet de la sépulture. Qu'on la fasse venir. Il y a peu de temps que je l'ai apperçue dans le palais avec un air égaré & peu mesuré. L'esprit se trouble promptement quand le cœur est corrompu. Mais on ne doit rien détester comme un coupable qui pare ses forfaits avec de beaux discours ¹.

ANTIGONE.

Ne vous suffira-t-il donc pas de me faire périr ?

¹ Rotrou a imité ainsi cet endroit :

On abaisse aisément le cœur d'une sujette
 Sous le propre fardeau du joug qu'elle rejette :
 L'orgueil s'assortit mal avec le mauvais sort,
 Et tous deux insolens font un mauvais accord.
 Quoi ! La rébellion deviendra légitime ?
 Et, pour me mépriser, on prisera le crime ?
 A son premier outrage elle en joint un second ;
 En faisant vanité de m'avoir fait affront ;
 Plus son mépris me touche, & plus elle en est vaine
 Je semble son sujet ; elle semble ma reine ;

CRÉON.

CRÉON.

Je n'en demande pas davantage ; & c'est pour moi le comble de mes vœux.

ANTIGONE.

Qu'attendez vous donc ? Vous imaginez bien que je ne prends pas de plaisir à vous entendre ; & plaise aux dieux que je n'en prenne jamais : mes discours d'ailleurs ne sont pas de nature à vous être agréables. Eh, pourrais-je faire quelque chose plus digne de louange, que de donner la sépulture à un frere ? Chacun ici applaudiroit à ce sentiment, si la crainte ne réduisoit au silence. Aussi je mets au rang des jouissances d'un tyran, la liberté de dire & faire ce qu'il lui plaît.

CRÉON.

De tous les Thébains vous êtes donc la seule à me juger ?

ANTIGONE.

Tous vous jugent ; mais la crainte leur ferme la bouche.

Peut-être que le rang qu'elle tint autrefois ,
 Et les titres de sœur , niépce & fille de rois ,
 Font , à ce cœur altier , douter de la menace ,
 Et , contre sa frayeur , soutiennent son audace ?
 Mais son extraction provint-elle des cieus ,
 Et se dit-elle sœur , niépce & fille des dieux ,
 La justice aujourd'hui satisfera ma haine ,
 Et qui l'a fécondée aura part en sa peine.

Tome IV.

Q

CRÉON.

Et vous ne rougissez pas d'avoir osé plus qu'eux ?

ANTIGONE.

On n'a pas à rougir d'honorer son frère ¹.

CRÉON.

Mais Étéocle n'étoit-il pas votre frère ?

ANTIGONE.

Nous sommes issus du même hyménée.

CRÉON.

Pourquoi cependant paroissez vous donner la préférence à cet impie ?

ANTIGONE.

Étéocle ne me fera jamais un pareil reproche.

CRÉON.

Mais au moins pourquoi traiter un impie aussi bien que lui ?

ANTIGONE.

Polynice est son frère & non son sujet.

CRÉON.

Oui ; l'un est mort en combattant pour la patrie , l'autre en la ravageant.

¹ Rotrou. Ibid.

CRÉON.

Au moins dois tu rougir d'avoir osé plus qu'eux ?

ANTIGONE.

Qui fait honneur aux morts ne fait rien de honteux.

ANTIGONE.

Pluton n'en exige pas moins la sépulture.

CRÉON.

Mais les mêmes honneurs ne doivent pas être accordés à l'homme de bien & au méchant.

ANTIGONE.

Qui vous assure que ce sont là les maximes des enfers ?

CRÉON.

Ils y auront porté leur inimitié.

ANTIGONE.

Je n'épouse les haines de qui que ce soit. Mon cœur n'est fait que pour aimer.

CRÉON.

Puisque vous êtes dans de si heureuses dispositions, allez donc aux enfers leur prodiguer des témoignages d'amour¹ : pour moi je ne me laisserai pas gouverner par une femme.

LE CHŒUR.

Nous appercevons Ismène à la porte du palais. Touchée du sort de sa sœur, elle arrose la terre de ses larmes. Ses paupières semblent gonflées par des torrens ; l'éclat de ses traits en est terni.

¹ Retrou. Ibid.

Et bien, suis les conseils que cet amour t'inspire ;
Aime le (Polyuice) chez les morts, mais non sous mon empire.

SCENE III.

Les mêmes, ISMÉNE.

CRÉON.

VENEZ donc aussi me déclarer, vous, Ismène, si vous avez pris part à cette sépulture, ou si vous y êtes refusée. Oui, c'est à vous que je le demande, vous, qui avez été élevée chez moi, qui aviez tout ce que vous pouviez désirer, & qui, semblable à la vipère, déchirez le sein qui vous nourrissoit ? Et pouvois-je imaginer que j'avois chez moi deux furies, & les deux plus grands ennemis du trône ?

ISMÉNE.

Je suis coupable. J'en conviens, pourvû que ma sœur le permette ; & je dois partager la punition comme complice.

ANTIGONE.

Quand je le voudrois, l'équité exige que je m'y oppose. Vous n'avez pas voulu vous prêter au crime, & vous n'avez rien à y revendiquer.

ISMÉNE.

» Ah, je ne rougis point de votre malheur, &
» je veux m'associer à vos dangers ».

ANTIGONE.

» Les dieux savent qui de nous a fait le crime,
» & je ne reconnois point pour amis ceux qui
» n'aiment que de paroles.

ISMÈNE.

» Ah, ma sœur, ne me faites pas l'affront de
» m'empêcher de mourir avec vous; souffrez que
» j'appaise du moins par mon sang les mânes d'un
» frere négligé.

ANTIGONE.

» Non: laissez moi le crime & le châtiment¹.

ISMÈNE.

En vous perdant, quel lien me sera doux?

ANTIGONE.

Vous vous adresserez à Créon: vous avez tant
d'égards pour lui.

ISMÈNE.

Pourquoi m'accabler ainsi? Puisque cela ne
peut vous être d'aucune utilité.

ANTIGONE.

C'est la douleur qui m'arrache ce trait de rail-
lerie, s'il est vrai que je m'en permette.

ISMÈNE.

Mais dorénavant ne vous serai-je donc utile
à rien?

¹ Rotrou a traduit plus exactement. Ibid.

Non, non, ne prenez part à rien qui m'appartienne;
L'ouvrage fut tout mien; la mort est toute mienne.

ANTIGONE.

» Vivez ! Je ne vous envie point ce bonheur.

ISMÉNE.

» Malheureuse, je vivrois, & vous mourez !

ANTIGONE.

» C'est le partage que nous avons choisi l'une
» & l'autre ; vous la vie, moi la mort.

ISMÉNE.

» Je vous l'avois prédit.

ANTIGONE.

» Votre prudence doit plaire en cette cour ;
» & ma fermeté cherche aux enfers des appro-
» bateurs¹.

ISMÉNE.

» Le crime nous est commun.

ANTIGONE.

» Non, encore une fois ; vivez. Pour moi,
» depuis long-temps j'ai consacré ma vie à la
» gloire d'honorer ce que j'ai de plus cher.

CRÉON.

Je vois que de ces deux filles, l'une a perdu la
tête depuis peu, l'autre n'en a jamais eu.

¹ Rotrou. Ibid.

ISMÉNE.

J'avois bien sçeu prévoir le malheur qui vous presse.

ANTIGONE.

Et bien, vivez heureuse avec votre sagesse.

ISMÉNE.

Non, seigneur, non, jamais les malheurs ne nous laissent intacts ; ils affoiblissent nos organes.

CRÉON.

Je n'en doute plus par rapport à vous, qui avez voulu partager les infortunes d'une rébelle.

ISMÉNE.

Qu'est-ce qui peut m'attacher sans elle à cette vie ?

CRÉON.

Cessez de vous en occuper ; vous ne pouvez plus compter sur elle.

ISMÉNE.

Quoi ! Vous sacrifieriez l'épouse destinée à votre fils ?

CRÉON.

Ne trouvera-t-il pas un autre parti ?

ISMÉNE.

Non : ni si bien assorti.

CRÉON.

Je hais l'union d'un fils avec une femme perverse.

ANTIGONE.

O cher Hémon, que vous êtes vil aux yeux de votre père !

CRÉON.

Votre présence & cet entretien m'importunent.

ISMÈNE.

Êtes vous donc décidé à empêcher un si bel hyménée ?

CRÉON.

La mort y mettra un obstacle insurmontable¹.

ISMÈNE.

Je le vois ; vous avez résolu la mort de ma sœur.

CRÉON.

Allons , finissons ces propos. Gardes , qu'on les emmène toutes deux : qu'on les veille avec soin. On ne doit plus leur laisser la liberté d'aller de côté & d'autre à leur gré. Les plus audacieux fuyent souvent aux approches du coup qui doit mettre fin à leurs jours.

1 Rotrou. Ibid.

ISMÈNE.

Voudriez vous ruiner une amitié si forte ?

CRÉON.

Forte , ou non , s'il l'épouse , il l'épousera morte.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR, CRÉON.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

HEUREUX ceux dont la vie n'est pas en butte
aux malheurs ! Une maison, poursuivie par une
cruelle destinée, est attaquée jusques dans ses fon-
demens. Ainsi, lorsque les vents fougueux se pré-
cipitent avec fureur sur la surface de la mer la plus
profonde, le ciel s'obscurcit, le fond de l'abyme
est ébranlé, & les rivages répètent d'affreux mu-
gissemens.

ANTISTROPHE I.

Nous voyons en effet tous les jours la famille
des Labdacides crouler sous de nouvelles infor-
tunes. Elles se propagent du pere aux enfans. Quel-
que dieu est acharné à leur perte : il ne leur donne
aucun relâche. De deux foibles rejettons qui nous
restoient d'Œdipe, l'un est victime de sa piété,
l'autre de son aveugle sensibilité.

STROPHE II.

Quel mortel oseroit se prévaloir de mettre des
bornes à la puissance de Jupiter ? Jamais son œil

vigilant n'est fermé par ce sommeil éternel qui étend ses sombres voiles sur tous les êtres. Le temps infatigable ne lui porte aucune atteinte. Toujours plein de vigueur, il établit son trône au milieu de la lumière éclatante de l'Olympe. Il a sous sa main le présent, le passé & l'avenir. Qu'on est loin, dans notre condition humaine, d'être ainsi exempt de toute infirmité !

ANTISTROPHE II.

Jouet de vaines espérances, l'homme se voit tantôt comblé & tantôt frustré dans ses vœux. Il se laisse souvent bercer par un fol espoir, au moment où il est près d'être englouti dans un précipice. C'est bien ici le lieu d'applaudir au célèbre propos du sage. Le mal se présente sous la face du bien à celui que le destin conduit à sa perte ; & il passe peu de momens sans gémir dans l'infortune.

Mais voici Hémon, le plus jeune de vos enfans. Il vient sans doute, rongé d'inquiétudes sur le sort d'Antigone, & cruellement attristé de ne pouvoir lui faire partager sa couche.

CRÉON.

Nous ferons tout à l'heure dans le cas d'en parler mieux que par conjecture.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

CRÉON, HÉMON, LE CHŒUR.

CRÉON.

NE dissimulez point, mon fils, la douleur qui vous presse au sujet de l'arrêt que j'ai porté contre l'objet de vos feux : j'imagine bien que, quelque chose que je fasse, je ne perdrai rien de mes droits sur votre cœur.

HÉMON.

Mon pere, je tiens tout de vous ; je me fais un devoir de n'avouer d'autres sentimens que ceux que vous m'inspirez ; & jamais l'amour ne me fera rien entreprendre contre votre volonté.

CRÉON.

Oui, mon fils, tout doit céder aux volontés d'un pere. Car on ne se propose, en ayant des enfans, que de s'associer des cœurs disposés à épouser nos goûts & nos haines. Peut on s'empêcher de dire que des enfans indociles soient le supplice de leurs parens & la joie de leurs enne-

mis ? Prenez garde, mon fils, que l'amour ne vous fascine les yeux, & n'obscurcisse en vous ces grands principes : sachez qu'il n'y a rien de plus insipide que les caresses d'une femme méchante & perverse. Car quel plus affreux fléau qu'un mauvais ami ? Rejetez donc cette femme rebelle, & qu'elle aille dans les enfers chercher une main digne d'elle. De tous les Thébains, elle est la seule qui ait osé se révolter ouvertement contre mes ordres. Je l'ai juré ; je ne veux pas me démentir ; elle payera de sa vie ¹. Elle aura beau réclamer son origine qui remonte jusqu'à Jupiter. Des parens qui se déshonorent, méritent moins d'égards que des étrangers. Il n'y a de vrais parens que ceux qui, par leur honnêteté, ont un titre à l'estime des concitoyens. Je ne ferai jamais aucun cas de quiconque, ne respectant aucune autorité,

¹ Rotrou a imité cet endroit.

CRÉON.

Aussi, par la raison de la seule naissance,
N'attendrai-je pas moins de votre obéissance :
Ce que prise un bon pere, est prisé d'un bon fils,
Ils ont mesmes amis & mesmes ennemis ;
Mais le pere d'un fils, à ses desseins contraire,
S'est formé de soy mesme un mortel adversaire ;
Il s'entretient la guerre, & nourrit un poison,
Doux à ses ennemis, funeste à sa maison,
Il ne faut pas, Hémon, que l'amour d'une femme
Jusqu'à ce point nous gaigne & nous aveugle l'ame ;

brave les loix, ou veut en donner à ses chefs.
 Il convient que chacun paye le tribut d'une
 obéissance aveugle envers ses supérieurs, même
 dans les moindres choses, qu'elles soient justes,
 ou qu'elles ne le soient pas. On peut employer
 avec confiance un sujet soumis, soit en sous-
 ordre, soit à la tête de l'état; & on le verra
 déployer avec intelligence ses talens au milieu
 des camps. Mais l'insubordination est le pire de
 tous les maux. Elle bouleverse les villes, anéan-
 tit des familles entières, & est au milieu d'un
 combat, le plus puissant motif de décourage-
 ment. La subordination est au contraire le bien
 le plus précieux pour des sujets. Tels sont les
 principes d'après lesquels un chef doit se con-
 duire; jamais il ne doit plier sous le joug d'une
 femme. S'il ne peut s'exempter de quelques foi-

Qu'alors que le mal presse on n'en puisse guérir,
 Et que nous nous perdions afin de l'acquérir.
 L'intérêt de mon fils trop justement me touche,
 Pour souffrir qu'il reçoive un serpent en sa couche :
 Une mauvaise femme est un méchant amy,
 Que veillant on doit craindre, & bien plus endormy ;
 Et quiconque , à sa foy , jour & nuit se hazarde ,
 Se met entre les mains d'une mauvaise garde :
 Cette seule rébelle, entre tous mes sujets ,
 Censure mes édicts , attaque mes projets ,
 Et trace des chemins à toute la province ,
 Pour le mépris des loyx & la honte du prince.

bles, on pourra lui pardonner de se laisser entraîner par le torrent de ceux de son sexe, dès qu'il n'aura point à rougir de recevoir la loi de quelques femmes.

LE CHŒUR.

Si notre jugement n'est point affoibli par l'âge, vos principes nous paroissent de la plus grande sagesse.

HÉMON.

« Mon pere, la prudence est un don des dieux,
» & le plus grand sans doute, qu'ils aient dé-
» parti aux hommes. Il ne m'appartient pas de
» contredire les décisions d'un pere; & il se trou-
» vera assez de courtisans pour les approuver ». Mais il est du devoir d'un fils de vous prévenir de ce qui circule & se pratique à votre sujet, & de ce qu'on désapprouve en vous. Chacun redoute votre présence, & ne voudroit pas vous dire des choses désagréables. « Toutefois j'en-
» tends les bruits secrets, & ne puis vous celer
» que tout Thèbes pleure Antigone, comme
» digne d'un tout autre sort que celui où elle
» se voit condamnée ». Quoi ! disent les Thébains, une sœur portée par sa piété à honorer de la sépulture le corps de son propre frere, mort percé de coups, & qui n'a pas souffert qu'il devînt la proie des chiens ou de quelque oiseau, ne mériteroit pas plutôt une couronne que des

supplices? Voilà, à peu près, ce que l'on se dit tout bas. Pour moi, mon pere, qui n'ai rien plus à cœur que de vous voir un règne glorieux & doux, « (car qu'y a-t-il de plus désirable pour » la gloire des fils, que la gloire d'un pere, & pour » un pere que celle de ses enfans?) » je vous conjure de ne pas vous obstiner à croire que votre avis soit le seul bon & juste. Souvent celui qui se vante de penser, de parler & de réfléchir mieux que les autres, a paru bien dénué à ceux qui l'ont examiné de près. Un homme, un sage même n'a point à rougir d'apprendre tous les jours de nouvelles choses, & de ne mettre aucune opiniâtreté en rien ¹. L'arbre qui se prête à l'effort du torrent se conserve intact, tandis que celui qui

¹ Rotrou n'a pas poussé plus loin l'imitation de ce discours d'Hémon, plein de la plus forte éloquence. Je ne sçais pourquoi le P. Brumoy dit que tout ce discours est traduit par le poëte françois; au reste voici la suite des vers cités dans l'extrait. Ibid. act. iv. sc. vi.

HÉMON.

Seul, je vous dirai donc, que le commun murmure
 Accuse votre arrest d'offenser la nature!
 Qu'aussi l'on n'attend pas de vostre passion
 L'injuste chastiment d'une bonne action:
 Antigone, dit-on, prit une honneste audace,
 Que le Roy punira de la seule menace.
 Ce qu'elle a fait est juste; &, dans tous les esprits,
 Hors celui de Créon, son crime aura du prix:
 C'est à peu près, monsieur, ce que je viens d'entendre,
 Et ce que mon devoir m'oblige à vous apprendre:

ne peut plier & céder un instant , est renversé & entraîné avec ses racines ; & le pilote qui se roidit contre le flot , est bientôt réduit à voguer sur quelque frêle débris de son vaisseau. Modérez donc votre ressentiment, & rentrez en vous même. Si je peux croire qu'à mon âge le jugement soit formé, je pense que les grandes lumières doivent suppléer au défaut d'expérience : & , si la chose est ainsi, quoiqu'elle soit un peu rare, il est beau de se rendre à des conseils éclairés¹.

LE CHŒUR.

O prince, il est juste que vous ayez égard aux discours de votre fils, s'ils sont conformes à la raison. Vous, Hémon, vous ne pouvez vous dispenser d'en faire autant à l'égard de ceux de votre pere : or vous paroissez tous les deux avoir été inspiré par la sagesse même.

Déférez quelque chose au sentiment commun ,
 Le plus sçavant se trompe , & deux yeux font plus qu'un ;
 Un changement d'avis , quand la raison en presse ,
 N'est pas une action contraire à la sagesse :
 Ne voir que par son sens est le propre des dieux ,
 Comme il l'est des mortels de voir par beaucoup d'yeux.

1 J'ai suivi ici l'interprétation très claire & très naturelle de cet endroit, par M. Dupuis. Ce savant académicien suppose la phrase elliptique ; & , pour la compléter , voici la construction qu'il propose : *εἰ δ' οὖν τοῦτο ταύτῃ ρέπει* (*φιλεῖ γὰρ τοῦτο μὴ ταύτῃ ρέπει*) *καλὸν τὸ μαθήσθαι*, &c.

CRÉON.

Il sera dit qu'à l'âge avancé où je suis, je prendrai des leçons d'un enfant ?

HÉMON.

Si la raison les approuve, elle seule, en pareil cas, bien autrement que l'âge, mérite quelque attention ?

CRÉON.

La raison veut que j'honore un rébelle ?

HÉMON.

Non. Tout homme qui passe pour tel ne mérite aucune distinction.

CRÉON.

Antigone pourroit-elle se défendre d'une semblable inculpation ?

HÉMON.

Les Thébains n'en doutent pas.

CRÉON.

Sans doute que je vais apprendre d'eux à régner ?

HÉMON.

Permettez : cette réflexion ne cadre pas avec votre âge.

¹ Rotrou. Ibid.

O conseil ! O prière & ridicule & folle !

Que j'apprenne si viel d'une si jeune école !

² Rotrou. Ibid.

Ne regardez pas l'âge, & pesez la raison.

CRÉON.

Il faut donc que je ne me regarde plus pour rien ici ?

HÉMON.

On n'est rien où l'on veut être seul,

CRÉON.

Un roi ne sera rien dans ses états ?

HÉMON.

Ils seront bientôt abandonnés, s'il régne en despote.

CRÉON.

Le voilà gouverné par son fol amour.

HÉMON.

C'est donc vous que j'aime : car votre seul intérêt me touche ¹.

CRÉON.

O le plus coupable des fils ! Il conteste contre son père !

HÉMON.

Je vous vois près de vous souiller.

CRÉON.

C'est me souiller que de soutenir mes droits.

¹ Rotrou traduit littéralement cet endroit.

CRÉON.

La folle passion qui possède ton ame ;
Te fait insolemment parler pour une femme ;
Et, de son intérêt, te rend ainsi jaloux.

HÉMON.

Vous seriez femme donc ; car je parle pour vous.

HÉMON.

Oui, s'ils privent les dieux de l'honneur qu'on leur doit¹.

CRÉON.

Esprit pervers ! Vil esclave d'une femme !

HÉMON.

Vous ne me trouverez néanmoins jamais coupable d'aucune bassesse.

CRÉON.

N'es tu pas livré tout entier à soutenir les intérêts d'une femme ?

HÉMON.

Je parle pour les dieux des enfers, pour vous & pour moi.

CRÉON.

Jamais tu n'uniras ton sort au sien, dans cette vie.

HÉMON.

Elle mourra donc ? Eh bien, elle ne mourra pas seule.

CRÉON.

Es tu assez osé que d'en venir aux menaces ?

HÉMON.

Est-ce menacer que de contrarier des idées destituées de tout fondement ?

¹ C'est le vers de Rotrou. On ne pouvoit traduire ni plus heureusement, ni plus fidèlement la phrase grecque.

CRÉON.

Tu ne parleras pas ainsi impunément, jeune étourdi.

HÉMON.

Si vous n'étiez mon pere, je vous reprocherois ici d'abjurer toute raison.

CRÉON.

Cœur efféminé, ne perce pas le mien par tes propos outrageants.

HÉMON.

Voulez vous avoir seul droit de parler, & ne rien entendre ?

CRÉON.

Oui, je le veux : & je jure par l'Olympe, que tu recueilleras le fruit de tes outrages. Aux soldats. Qu'on amène ici cet objet de ma haine, & qu'on l'égorge à ses yeux¹.

¹ Rotrou a traduit tout ce dialogue.

CRÉON.

Vil esclave de femme, esprit lâche & débile.

HÉMON.

Je n'ay fait action ny lâche, ny servile.

CRÉON.

Parler pour une fille est ton plus digne employ.

HÉMON.

Je parle pour les dieux, & pour vous & pour moy.

CRÉON.

N'espere pas enfin l'épouser jamais vivo.

HÉMON.

Elle ne mourra pas qu'un autre ne la suive.

HÉMON.

Ne vous flattez pas que jamais cela se passe en ma présence. Elle ne périra point à mes côtés ; &, dès ce moment , vous me voyez pour la dernière fois. Cherchez des courtisans , si vous pouvez en trouver , à qui vous fassiez goûter votre délire¹.

CRÉON.

Moses tu menacer ?

HÉMON.

Je n'avancerois rien ;

Envers qui ny ne veut ny ne peut faire bien.

CRÉON.

Ce fol , à m'outrager , encore persévère.

HÉMON.

Je vous dirois bien pis , si vous n'étiez mon pere.

CRÉON.

Va ; cœur efféminé ; va , lâche , sorts d'icy.

HÉMON.

Vous voulez donc parler sans que l'on parle aussi.

CRÉON.

Oùy , traistre , je le veux ; & bientôt le salaire

De ta présomption va t'apprendre à te taire ,

Et ne chérir pas tant ce qui m'est odieux.

Soldats , amenez la : qu'on l'égorge à ses yeux.

¹ Ces derniers mots d'Hémon à son pere sont traduits par Rotrou ; Et se trouvent dans l'extrait du P. Brumoy , pag. 191 de ce volume.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, CRÉON.

LE CHŒUR.

SEIGNEUR, votre fils s'est retiré, la rage dans les yeux, & le désespoir dans le cœur.

CRÉON.

Laissez le : eût-il plus de ressource que l'humanité n'en comporte, il ne réussira pas à soustraire les deux princesses au supplice.

LE CHŒUR.

Êtes vous donc disposé à les faire périr toutes deux ?

CRÉON.

Votre observation est juste : je ne sévirai pas contre celle qui n'a point approché le cadavre.

LE CHŒUR.

Quel genre de mort préparez vous à la coupable ?

CRÉON.

Je la ferai conduire dans un lieu désert ; & là, je la ferai renfermer vivante dans une grotte taillée dans le roc. On ne lui donnera de pain que ce qu'il en faut pour écarter toute accusation d'impiété. Elle pourra librement adresser ses vœux à Pluton, le seul des dieux qu'elle honore ; « elle » en obtiendra peut-être le privilège de ne pas » mourir : ou bien elle apprendra combien il lui » sert de peu d'honorer les divinités infernales ».

SCÈNE III.

LE CHŒUR seul.

STROPHE.

AMOUR, ô amour, par-tout tu fais sentir ton empire ! Tu donnes de la grace aux atours d'une jeune femme ¹, tu animes les tendres attraits ², tu régnes sur les mers; tu régnes sous le chaume:

¹ Je me suis également écarté ici & du P. Brumoy & de M. Dupuis: ni l'un ni l'autre ne me paroissent avoir saisi le vrai sens de Sophocle: en voici les raisons dans cette note de M. Vauvilliers: Je ne ferai que la traduire. Le texte porte: ὅς ἐν χτύμασι πίπτεις. Gentius lit: ὅς ἐν ὀμμασιν ἵπτη. Héath lit: ὅς ἐν γλίσσει πίπτεις. Mais il ne faut rien changer. χτύματα désigne toute espèce de mobiliers. Homère, Iliad. III. 93. s'en sert en ce sens:

Κτύμαθ' ἰλὸν ὃ πάντα, γυναιῶνά τε, ἔικαδ' ἀγέσθω.

En fuyant de la maison de Ménélaüs, Hélène ne s'étoit certainement pas chargée de ses trésors, mais plutôt de ses vêtemens précieux, de ses colliers, de ses bracelets & autres choses de cette espèce. Et quoi de plus agréable que de peindre l'amour enjolivant les accoutrements d'une jeune femme, & reposant sur ses joues ? D'ailleurs, πίπτεις ἐν signifient ÊTRE DANS UN LIEU, Y RÉSIDER, Y DEMOURER. Euripide s'en sert pour dire que Junon est dans la couche de Jupiter. Hel. 1101. Cette note est un peu longue; mais elle prouve combien il faut être en garde contre la fureur de changer le texte d'un auteur.

² Grec: Tu reposes sur ses tendres joues. C'est ce qu'Hérogas a rendu. CARMIN. IV. OD. XIII. 6.

Ille virentis &

Doctæ psallere chæ

Pulchris excubat in genis.

R iv

mortels ou immortels, tout subit ton joug & partage tes fureurs.

ANTISTROPHE.

« Tu précipites les justes dans le crime » : & c'est toi qui viens d'exciter un affreux démêlé entre le père & le fils : & même le sévère magistrat, qui fait tout plier sous ses loix, ne résiste pas au charme séducteur de deux yeux brillants du plus beau feu dans un jour d'hyménée. C'est ainsi que Vénus, avec sa seule beauté, se joue de ce qui paroîtroit le plus fait pour lui résister.

Hélas ! Dans ce moment même où il seroit le moins permis de donner des larmes à Antigone, sa beauté nous en arrache, avec le regret de la voir réduite à n'avoir qu'un tombeau pour couche nuptiale.

SCÈNE IV.

ANTIGONE, conduite par des gardes,

LE CHŒUR.

ANTIGONE.

STROPHE I.

« CITOYENS de Thèbes, jetez les yeux sur une
 » princesse déplorable qui suit la dernière route où
 » aboutissent les mortels, & qui voit le soleil pour
 » ne le plus revoir. La nuit éternelle qui entraîne
 » tout, me conduit toute vive aux bords de l'A-
 » chéron. C'est là l'hymen qui m'est préparé. Car,
 » hélas, son flambeau ne s'est point allumé pour
 » moi ».

LE CHŒUR.

La gloire & l'honneur vous accompagnent dans
 la sombre retraite des morts. Ce ne sera ni la
 maladie, ni quelque poignard meurtrier qui vous
 y feront descendre : mais c'est le parti que vous
 avez pris vous même ; & vous êtes la seule qui
 ayez eu ce courage !

ANTISTROPHE I.

ANTIGONE.

Combien de fois n'ai-je pas oui raconter les

malheurs de Niobé cette Phrygienne, infortunée fille de Tantale, qui, telle qu'un lierre fortement adhérent à la pierre, fut changée en rocher sur le mont Sipyle: on dit que de son front, toujours couvert de neige, l'eau, découlant comme un torrent de larmes, l'inonde sans discontinuer. Hélas ! Que mon sort paroît semblable au sien.

LE CHŒUR.

Avec cette différence cependant que sa divine origine lui donnoit le rang de déesse: nous autres au contraire, tous tant que nous sommes, issus de foibles mortels, n'avons rien qui ne nous rappelle notre triste condition. Or n'est-il pas flatteur pour vous d'emporter dans l'autre monde l'idée d'avoir assimilé votre sort à celui des dieux dans l'une & l'autre vie ?

STROPHE II.

ANTIGONE.

Oh, malheureuse ! Je suis un objet de dérision ! Hélas ! Au nom des dieux de la patrie, différez de m'accabler de vos outrages, jusqu'après ma mort. O Thèbes, ô illustres Thébains, ô source de Dirce, & vous, forêts voisines, « soyez témoins » de la loi barbare qui me précipite, dirai-je dans » une prison ou dans un tombeau, parmi les morts » ou les vivans, ou plutôt hors du commerce des » uns & des autres, sans être pleurée par ceux qui » me sont les plus chers » !

LE CHŒUR.

O princesse, vous subissez l'arrêt le plus sévère,
pour avoir trop écouté votre ardeur. Sans doute
que c'est une suite des calamités attachées à votre
maison.

ANTISTROPHE. II.

ANTIGONE.

« Quelle plaie aîgrissez vous, cruels, en me
» remettant sous les yeux le destin des Labda-
» cides ! O furies, spectatrices de l'hymen de ma
» mere ! O affreux hymen ! De quel sang suis-je
» issue, & à quel sort étois-je réservée ! Frere mal-
» heureux, devenu époux sous d'horribles hospices,
» c'est vous, qui, tout mort que vous êtes, m'en-
» traînez toute vivante au tombeau ».

LE CHŒUR.

Les devoirs que la piété nous impose sont sa-
crés, j'en conviens : mais jamais on ne doit se
révolter contre l'autorité de ceux qui nous gou-
vernent. Une ardeur trop imprudente vous perd
en ce moment.

ANTIGONE.

Plus de consolation, plus d'amis, plus d'époux :
je vais donc être ensevelie dans une affreuse
grotte ! Je ne jouirai donc plus du bienfait de la
lumière, & personne ne gémira sur mon malheu-
reux sort !

SCÈNE V.

Les mêmes, CRÉON.

CRÉON aux gardes.

IGNOREZ vous donc que jamais on ne finiroit, s'il falloit écouter tous les regrets que la nature exprime aux approches de la mort? Retarderez vous encore à l'emmener très promptement, & à la renfermer seule dans sa grotte, comme je vous l'ai recommandé: soit qu'elle vive ou qu'elle meure, il faut qu'elle reste privée du commerce des vivans. Quant à nous, ce genre de mort nous met à l'abri de toute souillure.

ANTIGONE.

« O sépulchre, ô caverne, ô lit nuptial, tu seras
 » donc ma demeure éternelle! Je vais retrouver
 » les miens aux enfers. Proserpine les a presque
 » tous enlevés. DE CE SANG DÉPLORABLE JE
 » MOURRAI LA DERNIERE ET LA PLUS MISÉRABLE.
 » Obligée de périr à la fleur de l'âge, je me con-
 » sole dans l'espoir que ma présence sera pré-
 » cieuse à Œdipe, à Jocaste & sur tout à mon
 » frere. Chers morts, c'est à ces mains que vous
 » devez les honneurs funébres que vous avez re-
 » çus. Et toi, Polynice, tu sçais que mon trépas

» est le prix de ma tendresse pour toi. Mais enfin
 » mon cœur est satisfait, & mon crime m'est glo-
 » rieux. Les cœurs généreux me rendront cette
 » justice ». Si j'eusse été mere, si j'eusse été épouse,
 je n'aurois pas pris sur moi de braver une loi
 publique au péril de ma vie. La perte d'un époux
 & d'un fils, est une chose réparable; mais celle
 d'un frere ne peut se réparer pour moi, qui ai eu
 le malheur de perdre mon pere & ma mere ¹.
 « C'est donc pour un devoir si juste, que Créon
 » me condamne à périr abandonnée de ceux
 » mêmes qui me devroient le tribut de leurs
 » larmes ». Je descends toute vivante dans le
 séjour des morts, sans avoir été admise ni à au-
 cune couche nuptiale, ni aux solemnités de l'hy-
 ménée, ni aux soins du mariage, ni à la délicieuse
 fonction d'élever des enfans, ni au commerce de
 l'amitié. « Grands dieux! Quelle de vos loix ai-je

¹ Voyez ce sentiment parfaitement développé dans le XII^e chap.
 du traité de Plutarque sur l'AMITIÉ FRATERNELLE, t. II.
 DES ŒUVRES MORALES, pag. 17. Voyez sur ce même endroit
 l'observation des savans éditeurs de la nouvelle édition de cet ouvrage,
 donnée chez M. Cussac. On ajoutera seulement ici, que Robert le Roux
 nous a donné un semblable exemple d'amitié pour son frere Henry,
 renfermé au mont Saint-Michel. Comme on lui reprochoit la com-
 plaisance qu'il eut d'envoyer un tonneau de vin au prisonnier, qui
 manquoit d'eau: Quoi, répliqua-t-il, la querelle que nous avons avec
 mon frere est elle assez importante, pour devoit nous faire souboitee
 qu'il meure de faim? Nous pouvons, dans la suite, avoir besoin d'un
 frere: mais où en trouverons nous un autre, quand nous aurons perdu
 celui-ci?

» donc violée? Mais pourquoi tourner mes regards
 » vers les dieux? Quel secours puis-je en attendre?
 » C'est ma piété même qui m'attire le supplice des-
 » tiné aux impies. Que dis-je? Si ma mort est un
 » arrêt du ciel, j'y souscris; si j'ai péché, je par-
 » donne, & je me sou mets à la peine. Mais, si la
 » loi est injuste, puissent ceux qui l'ont portée,
 » n'éprouver d'autres maux que ceux dont ils
 » m'accablent aujourd'hui ».

LE CHŒUR.

La voila encore agitée & tourmentée par les mêmes transports!

CRÉON.

C'est une raison de plus, pour que je donne sujet aux gardes de se repentir d'avoir tant tardé à exécuter mes ordres.

ANTIGONE.

Ah, malheureux! j'entends pour moi l'ordre de la mort.

CRÉON.

Je ne viens point vous consoler & vous apprendre que mes premiers ordres resteront sans exécution.

ANTIGONE.

O Thebes, séjour de ceux qui m'ont donné
 la naissance! O dieux de ma patrie! C'en est donc
 fait; on m'entraîne; plus de raisons de différer.
 O chefs de ce pays, voyez au moins pour la der-

niere fois la seule princesse qui vous reste , les traitemens qu'elle éprouve , & les personnes qui la ménagent si peu , parce qu'elle a trop écouté les sentimens d'un bon cœur.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

TELLE a été la triste fin de Danaë : elle fut d'abord privée de la lumière du jour & renfermée dans une tour d'airain , ensuite dans un tombeau ; issue cependant du plus noble sang , elle avoit reçu dans son sein , sous la forme d'une pluie d'or , le fruit du tendre amour que Jupiter lui portoit. Mais rien ne résiste à la dure fatalité , ni les saisons , ni les bataillons , ni les fortifications , ni la cavité resonante des noirs vaisseaux.

ANTISTROPHE I.

L'impétueux fils de Dryas , cet ancien roi des Edones ¹ n'a-t-il pas contraint Bacchus , par des propos mordans , à le faire renfermer au milieu d'un mur épais ? C'est-là qu'il put donner un libre cours à sa fureur de parler , & au torrent de son bouillant caractère. C'est-là qu'il apprit à ses dépens que son fiel avoit distillé des traits ma-

¹ Peuple de la Thracie.

lins contre un dieu. En effet il troubloit son culte en jettant du ridicule sur les Bacchantes, sur le feu sacré entretenu en l'honneur de Bacchus, & sur les chœurs des muses ¹.

STROPHE. II.

Quel spectacle horrible ne s'est-il pas offert autrefois près des rochers Cyanés, où la mer se partage en deux bras, sur les rivages mêmes du Bosphore & du Salmydessé ? Le dieu Mars honoré dans ces lieux a vu les deux fils de Phinée, réduits à la cécité par une cruauté exécrationnelle. Leur mere, dépouillant tout sentiment, s'est armée, non pas d'une épée, mais de sa navette, dont elle a enfoncé la pointe ainsi que ses doigts dans le globe de leurs yeux.

ANTISTROPHE II.

Ces infortunés, fruit d'un funeste hymen, donnoient encore des larmes au triste sort de leur mere. Cette femme, issue des anciens Erechrides, fille de Borée, vîte à la course à l'égal du meilleur coursier, fut obligée de se confiner dans des antres écartés, où elle étoit exposée à toutes les injures de l'air de son pays. C'est ainsi que, malgré ses prérogatives, elle paya longuement le tribut qu'elle devoit aux destins vengeurs.

¹ Voyez dans la nouvelle édition de Plutarque, que j'ai déjà citée, l'excellent traité DU TROP PARLER, t. XIV. pag. 61. & les règles à observer dans l'USAGE DE LA RAILLERIE, t. XVIII. pag. 80.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

TIRÉSIAS, CRÉON, LE CHŒUR.

TIRÉSIAS.

THÉBAINS, nous nous présentons deux devant vous ; parceque l'un de nous est guidé par les yeux de l'autre. Les aveugles n'ont pas d'autre moyen de faire du chemin.

CRÉON.

Quel motif vous amène , respectable Tirésias ?

TIRÉSIAS.

Je vais vous le déclarer : comptez sur la vérité de mes oracles.

CRÉON.

Jusqu'à présent je m'en suis fait un devoir.

TIRÉSIAS.

C'est ce qui vous a élevé au trône,

CRÉON.

Je conviens que c'est le fruit de vos sages conseils.

Mais dans le moment critique où vous vous trouvez , cette déférence vous fera plus utile que jamais.

CRÉON.

O dieux , quelle frayeur m'excite ce langage !
Qu'y a-t-il ?

TIRÉSIAS.

Vous allez le sçavoir : je veux vous exposer en détail tout ce que mon art m'a offert aujourd'hui d'étrange. J'étois assis dans un lieu très propre aux augures , lorsque tout à coup j'entends des cris horribles & inexplicables , poussés par des oiseaux qui , dans leur fureur , s'acharnoient à se déchirer les uns & les autres avec leurs serres ensanglantées. J'en ai jugé par le bruit non équivoque de leurs ailes. L'effroi m'a fait aussitôt porter mon attention sur les autels où le feu consumoit les victimes : mais elles brûloient sans rendre de lumière : les entrailles se dissipoient en fumée , les restes de la victime se reduisoient en cendres , & tout dispa-roissoit , en rendant une vapeur & une fumée épaisse. Ces particularités sur lesquelles je me regle pour dévoiler le mystere de ces augures , je les tiens de mon guide. Il me dirige , tandis que je dirige les autres. C'est votre arrêt qui attire tous ces présages funestes sur cette ville. On trouve

partout des lambeaux du cadavre de l'infortuné fils d'Œdipe, sur les autels, auprès des foyers. Les dieux dédaignent nos vœux, nos sacrifices, & la flamme de nos victimes. Les oiseaux, abreuvés de sang humain, n'annoncent rien que de sinistre. Mon fils, pesez mûrement ce que je vais vous dire. Les erreurs sont l'appanage de l'humanité; & l'on ne peut se former une idée désavantageuse de celui qui ne s'entête pas, & qui repare ses fautes dès qu'on les lui fait appercevoir. L'opiniâtreté est le comble de la sottise. Cessez d'en vouloir à un mort & de le poursuivre. Quelle gloire de lutter contre un cadavre? Tels sont les avis que mon attachement vous devoit. Je souhaite que vous connoissiez tout le prix des conseils marqués au sceau de la véritable utilité ¹.

¹ Rotrou a beaucoup mis du sien dans la manière dont Tircés raconte les circonstances de ce funeste augure. Mais il n'intéresse pas moins. Il finit ainsi, act. v. sc. v.

Enfin tout n'est qu'horreur & que confusion,
Et tout, Créon, & tout, à vostre occasion :
De vous, qui renversez les loix de la nature,
Qui, barbare aux défuncts, niez la sépulture :
De vous, qui, vrai Cerbere, ôstant ce droit aux corps ;
Empêchez le passage en l'empire des morts,
Qui, cruel, attaquez qui ne se peut défendre,
Et commandez un mal que vous devriez reprendre :
Satisfaites les dieux par votre amendement,
Et sçachez-moi bon gré de cet enseignement.

CRÉON.

O vieillard, tout ce que vous êtes de devins, n'avez que moi en vue. Je suis pour vous, ce qu'est le but à ceux qui veulent se rendre habile dans l'art de tirer des flèches. Le vôtre ne me laisse aucun relâche, & depuis long-temps je suis le jouet de la vénalité à laquelle il se prostitue. Mais faites vous donner, si vous voulez, tout l'ambre de Sarde, tout l'or du Gange, vous ne m'obligerez pas à rendre les honneurs de la sépulture à Polynice : je ne m'y prêterois même pas, quand l'aigle de Jupiter porteroit, aux pieds de son trône, des lambeaux de ce cadavre dont elle viendrait de faire sa proie. Non, non, les dieux n'ont point à redouter de profanation de la part des mortels. Hélas ! Combien, ô vieillard Tirésias, ne voit on pas de gens, d'ailleurs fort habiles, être honteusement avili, pour avoir, par l'appas du gain, dit avec art des choses qui n'auroient dû jamais être révélées.

» Rotrou. Ibid.

Sur tout autre, toujours vostre art me persécute ;
Vous m'entrepreniez seul, seul, je vous suis en butte :
Il faut bien que cet art saint & sacré qu'il est,
Parmy sa pureté mette quelque intérêt :
Car le ciel laisse agir l'ordre de la nature,
Et n'a pas toujours l'œil sur une créature.

TIRÉSIAS.

Hélas ! Qui peut sçavoir ? Qui confesse ?

CRÉON.

Qu'entendez vous par ces questions vagues ?

TIRÉSIAS.

Combien la sagesse est préférable à tous les trésors.

CRÉON.

Et combien , à mon avis , c'est un grand malheur d'en être privé.

TIRÉSIAS.

C'est là cependant votre triste position.

CRÉON.

Je ne répliquerai pas aux injures d'un devin.

TIRÉSIAS.

C'est vous qui les avez provoquées , en me reprochant d'être l'organe du mensonge.

CRÉON.

Tout prophète aime l'argent.

TIRÉSIAS.

C'est le propre des tyrans de s'enrichir de gains illicites.

CRÉON.

Sçais tu que ces propos s'adressent à ton roi.

TIRÉSIAS.

Je le sçais : c'est à moi qu'il doit de gouverner
avec quelque sagesse.

CRÉON.

Je conviens de ton habileté : mais tu suis le
parti de l'iniquité.

TIRÉSIAS.

Vous me forcerez de vous révéler des secrets
que je gardois au fond de mon cœur.

CRÉON.

Révèle les, pourvu que l'amour de l'argent
ne te fasse point parler.

TIRÉSIAS.

Vous allez en juger.

CRÉON.

Sçache, au reste, que tu ne changeras point
ma façon de penser¹.

¹ Ce dialogue est très bien rendu par Retrou.

CRÉON.

Je n'outragerai point un ministre des dieux.

TYRESIE.

Vous m'outragez assez, m'accusant d'avarice?

CRÉON.

Peu de gens de vostre art sont exempt de ce vice.

TYRESIE.

Et les tyrans encor bien mieux, & que moy.

TIRÉSIAS.

Apprenez qu'avant que le soleil ait fait un grand nombre de revolutions, la mort d'un fils, sorti de votre sang, « vengera Polynice & Antigone, » l'une cruellement enfermée dans un tombeau, & » l'autre injustement privé de l'honneur du sépulcre. Triste effet de votre violence, & d'une impiété que les dieux détestent ! Déjà les Furies vengeresses des devoirs violés, sont prêtes à vous tourmenter, & à vous précipiter dans les mêmes maux. Jugez à présent si c'est l'intérêt qui me délie la langue ». Votre cour retentira bientôt des cris confus des hommes & des femmes. Vous verrez s'élever contre vous toutes les villes, dont les autels & les foyers ont été souillés par les lambeaux infectés qu'emportoient avec eux les chiens, les bêtes féroces & les oiseaux. Voilà les traits inévitables, (vous m'y avez contraint,) que je vous

CLÉODAMAS.

Aveugle, sçavez vous que vous parlez au roy ?

TYRÉSIE.

Puisque je l'ai fait tel, j'ay droit de le cognoître.
Plus aveugle est que moy, tel qui ne croit pas l'estre :

CRÉON.

C'est bien vous emporter pour un esprit si sain.

TYRÉSIE.

Enfin, je diray plus que je n'avois dessein.

laisse dans mon indignation. à son guide. « Allons, » enfant, conduis moi hors de ce palais ». Qu'il exhale sa fureur contre de plus jeunes que moi: je lui laisse d'ailleurs assez d'instruction pour apprendre à réprimer sa langue & à devenir sage ¹.

¹ Rotrou a rendu avec précision & force cet endroit :

CRÉON.

Parlez, car il importe au gain de vostre vie.

TIRÉSIE.

Bien plus votre intérêt que le mien m'y convie :
Et vous l'allez apprendre avant que le soleil
Laisse en notre horison la nuit & le sommeil,
Vous verrez des effets du malheureux augure,
Qui m'a si clairement marqué vostre aventure :
Le frere mort, privé des honneurs du cercueil,
La sœur vive enterrée, & tout le peuple en deuil,
Appellent d'une voix, qui ne sera pas vaine,
La justice du ciel sur l'injustice humaine :
La mort de votre fils, ce prince aimé de tous,
Sera le premier fléau qui tombera sur vous ;
D'effroyables remors, mégères éternelles,
Invisibles bourreaux des ames criminelles,
Vous persécuteront jusqu'aux derniers abois ;
Et, s'il faut mettre hors tout ce que je prévois,
Un bras victorieux, que votre crime attire,
Vous va bientôt ravir & la vie & l'empire :
Mais qu'en vous ce discours n'excite aucun souci ;
Et croyez que le gain me fait parler ainsi.
Marche, enfant, je lui laisse en ce triste présage
Assez d'instruction pour en devenir sage.

SCÈNE II.

LE CHŒUR, CRÉON.

LE CHŒUR.

SEIGNEUR, quelles affreuses prédictions ! Et par surcroît de malheur, depuis que la succession des années, blanchit ces cheveux, noirs autrefois, nous n'avons jamais oui dire que l'événement ait démenti les oracles.

CRÉON.

J'en ai assez fait l'expérience moi même. J'en demeure interdit. Il est dur de plier. Mais, à quelles calamités, l'opiniâtreté ne nous expose-t-elle pas !

LE CHŒUR.

O Créon, fils de Ménécée, voici l'ocasion de ne rien faire qui ne soit dicté par la prudence.

CRÉON.

Parlez ; je suivrai vos avis : que faut-il faire ?

LE CHŒUR.

Allez ; faites délivrer Antigone & inhumer Polynice.

CRÉON.

C'est là votre avis, vous voulez que je m'y rende ?

LE CHŒUR.

Et sans délai : la vengeance des dieux n'en connoît pas contre ceux qu'elle poursuit.

CRÉON.

Hélas ! que j'ai de répugnance à changer ! je ne puis cependant m'en dispenser. Y auroit il de la raison à vouloir tenir contre la nécessité ?

LE CHŒUR.

Donnez donc vous même les mains à tout cela ; n'en chargez personne.

CRÉON.

J'y vole maintenant. à ceux de sa suite. Que tous ceux de ma suite se réunissent & se hâtent d'aller avec des hâches , à la grotte où Antigone est renfermée : j'y vais moi même , & veux qu'elle

1 Rotrou , *ibid.* sc. vi.

CLÉODAMAS.

C'est à vous d'en résoudre , avec vostre sagesse :

CRÉON.

Je suivray vos avis ; mais tost , le besoin presse.

EPHYTE.

Traitez le sang d'Œdipe avec plus de douceur ;
Mettez le frere en terre , & tirez en la sœur.

CLÉODAMAS.

Sire , à trop consulter l'occasion se passe ,
Le ciel touche parfois aussitôt qu'il menace.

recouvre en ma présence la liberté dont je l'avois privée : car je vois qu'il est bien préférable de se conformer aux loix anciennes que d'en établir de nouvelles.

INTERMÈDE.

LE CHŒUR.

STROPHE I.

O DIEU, honoré sous mille noms divers ; qui faites la gloire de la fille de Cadmus ! Illustre rejetton du maître du tonnerre ! Dieu protecteur de l'Italie, & des fêtes d'Eleusis, célébrées au milieu des campagnes ! O Bacchus, fixé près des Bacchantes, à Thèbes, sur les bords du limpide Ismène, & près des dents fécondes du dragon.

ANTISTROPHE I.

La fumée des victimes s'élève jusqu'à vous sur le double mont, lieu fréquenté par les nymphes Coryciennes¹, arrosé par les eaux de Castalie. Les échos du mont Nyssa, fertile en lierre, & les côreaux couverts de vignes verdoyantes, répètent au loin les regrets des Bacchantes, lorsque vous vous retirez à Thebes.

¹ Les Bacchantes, ainsi appelées du nom d'une grotte, ou de celui d'une ville.

STROPHE II.

Ville, qui vous est plus chere qu'aucune autre ;
ainsi qu'elle le fut à votre mere Séméle, victime
de la foudre. Daignez accourir, (puisque toute
cette ville est exposée au plus grand defastre).
Franchissez les vallons du parnasse, ou les flots
mugissants du détroit.

ANTISTROPHE II.

Vous enfin qui conduisez la troupe des Bac-
chantes armées de torches, & qui présidez à leurs
concerts nocturnes, fils de Jupiter, paroissez avec
vos prêtresses, les Thyades de Naxos : elles qui
vous honorent la nuit dans des chœurs agités de
fureur, & ne reconnoissent que vous pour chef.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN OFFICIER DU PALAIS, LE CHŒUR.

L'OFFICIER.

O CITOYENS d'un lieu cher à Cadmus & à Amphion, la vie de l'homme, quelque longue qu'elle soit, n'offre qu'un tissu de contentemens & de peines ! De douceurs en supplices, la fortune promène à son gré le riche & le pauvre, & les mortels n'ont aucun moyen de connoître ce que le sort leur prépare. Aurions nous pu nous défendre de porter envie au sort de Créon ? Il a purgé sa patrie des brigands qui l'infestoient, il s'y est fait aimer par la sagesse de son administration, enfin il étoit pere de la plus brillante jeunesse. Mais voilà que tout ce bonheur est éclipsé ; car une fois qu'on ne peut plus goûter les plaisirs, ce n'est point vivre en homme, c'est vivre en machine animée. Ayez des richesses, éblouissez par votre luxe, si vous voulez : tout cela n'est qu'ombre & fumée, des que la joie & les plaisirs s'en séparent.

LE CHŒUR.

Qu'allez vous encore nous apprendre de triste pour la maison de notre roi ?

L'OFFICIER.

Ils ne sont plus... ! Et ceux qui leur survivent, en font la cause.

LE CHŒUR.

Mais qui donc est mort ? Quel est le meurtrier ? Parlez.

L'OFFICIER.

Hémon est sans vie, & l'a perdue de sa propre main ou de celle des siens ¹.

LE CHŒUR.

Voulez vous dire qu'il s'est donné le coup mortel, ou qu'il l'a reçu de son père ?

L'OFFICIER.

Désespéré de l'ordre de Créon contre les jours d'Antigone, il s'est tué lui-même.

¹ J'ai suivi l'Interprétation de M. Vauvilliers. Il prouve par des exemples que *αὐτόχειρ* ne signifie pas toujours, CELUI QUI S'EST TUÉ DE SA PROPRE MAIN, & qu'il signifie aussi, CELUI QUI PERD LA VIE DE SA MAIN OU DE LA MAIN DES SIENS. Cette interprétation rend alors la répartie du chœur fort à propos : ce qui ne seroit ni dans le sens adopté par le scholiaste, qui en concluait qu'il falloit supprimer la réplique du chœur, ni dans celui adopté par M. Dupuis, qui a supprimé la traduction du mot *αὐτόχειρ*, en y suppléant toutefois par une suspension ingénieuse : HÉMON N'EST PLUS. LES MAINS MEURTRIÈRES...

LE CHŒUR.

L'Oracle, hélas, ne se trouve que trop véritable!

L'OFFICIER.

Dans cette conjoncture, il faut pourvoir à d'autres choses.

LE CHŒUR.

Mais voici l'infortunée femme de Créon, la malheureuse Eurydice. Est-ce le hasard, ou les bruits qu'elle aura peut-être entendus au sujet de son fils, qui l'amènent ici?

SCÈNE II.

Les mêmes, EURIDICE,

qui entend la fin de ce que dit le Chœur.

EURYDICE.

O CHERS citoyens, je n'ai qu'une idée confuse de ce qui le regarde : j'en viens d'apprendre quelque chose en sortant pour aller au temple de Pallas. Mais à peine y suis-je entrée que j'entends clairement le récit de mes malheurs domestiques, & je tombe aussitôt sans connoissance entre les bras de mes femmes. Je ne me rappelle plus la nature de ces propos : répétez les moi. Hélas ! je ne suis que trop faite à de pareils récits.

Je vais , reine chérie , vous raconter , sans le moindre déguisement tout ce qui s'est passé sous mes yeux : à quoi bon vous flatter par des discours si faciles à démentir ? Car la vérité perce toujours. Je me suis transporté à la suite de Créon , au milieu de la plaine où étoit encore le corps de Polynice , déchiré par les chiens : là , nous avons d'abord supplié Pluton & la déesse honorée dans les carrefours , de se montrer propices & de suspendre les effets de leur vengeance ; puis nous avons répandu des libations sur les restes du corps , qui a été consumé par un feu de branches vertes nouvellement coupées , & nous lui avons élevé un tombeau tout à côté : nous nous sommes ensuite hâtés d'aller à la grotte infernale où Antigone n'avoit que la pierre nue pour tout lit nuptial. Mais , hélas ! les cris affreux de quelque infortuné , se font entendre très distinctement à un de nous qui , sur le champ , le dit à Créon. Ces cris , devenus plus sensibles à mesure que le roi s'approchoit , il s'écrie avec douleur : O infortuné que je suis ! Mes soupçons feroient-ils vrais ? Suis-je donc dans la circonstance la plus critique de ma vie ? « Ah , c'est » mon fils que j'entends , courez , volez , entrez » dans la grotte : rassurez moi sur ce funeste » doute » , & voyez si ce n'est point la voix d'Hémon

d'Hémon que j'entends, ou si les dieux se plai-
 sent à me jeter dans cette erreur? Nous obéis-
 sons ; &, pleins d'inquiétude nous pénétrons dans
 l'autre. « Nous y trouvons Antigone attachée à
 » un nœud fatal qu'elle avoit formé de ses voiles.
 » Hémon la tenoit embrassée , & pouffoit des cris
 » lamentables sur la mort de son amante , sur la
 » barbarie de son pere , & sur un si cruel hymen-
 » née. Le roi arrive , le voit & lui crie : Mal-
 » heureux , que vas tu faire ? Quel est ton dessein ?
 » Quelle fatalité t'entraîne à ta perte ? Sors , mon
 » fils ; sors de ce tombeau ? C'est ton pere qui t'en
 » conjure. Mais Hémon , lui jettant un regard ter-
 » rible , dédaigne ses prieres ; pour toute réponse ,
 » il tire son épée , & s'avance. Le roi fuit ; Hé-
 » mon tourne tout son courroux sur lui même ,
 » se perce ; &, embrassant Antigone , il rend entre
 » ses bras un torrent de sang avec la vie. Ainsi
 » l'amant & l'amante ont-ils été réunis sous les
 » auspices de Pluton. Exemple terrible des suites
 » funestes que traîne après soi l'injuste courroux
 » des rois ».

SCÈNE III.

LE CHŒUR, L'OFFICIER.

LE CHŒUR.

MAIS que penser de ceci ? La reine vient de se retirer, sans donner rien à augurer de ses desseins.

L'OFFICIER.

J'en suis également fort étonné : j'ose cependant croire que, voulant épargner au public le spectacle de sa douleur, elle est rentrée dans l'intérieur de son palais pour y pleurer avec les femmes de sa suite, le triste sort de son fils. On ne peut la soupçonner capable d'aucune imprudence.

LE CHŒUR.

Je ne sçais : un silence morne n'annonce rien que de sinistre : au contraire l'explosion de la douleur est sans suite.

L'OFFICIER.

Vous avez raison. Son silence est trop marqué. Je cours à son appartement, m'assurer si elle ne médite pas quelque noir projet.

SCÈNE IV.

LE CHŒUR seul.

Mais voilà le roi qui arrive , portant dans ses mains le sujet de son deuil. Malheur, qu'il ne peut (s'il est permis de le dire ,) reprocher à d'autres qu'à lui même !

SCÈNE V.

LE CHŒUR , CRÉON.

CRÉON.

O FUNESTE & mortelle erreur d'un esprit préoccupé ! O vous qui voyez un pere meurtrier de ses enfans !... Arrêt barbare !... Mon fils , mon fils ! A la fleur de votre âge , hélas , hélas , vous périssez ! Vous cessez d'exister avec une jeune & tendre épouse ! Mon opiniâtreté est seule la cause de ces malheurs !

LE CHŒUR.

Hélas ! Que vous avez ouvert tard les yeux à la lumière !

CRÉON.

Ce n'est que trop vrai. Je suis forcé d'en convenir ; un destin cruel à réservé pour moi cet horrible crime & m'a précipité dans cet abîme de maux ! Malheureux que je suis ! Tout mon bonheur est évanoui. Voilà cependant, infortunés mortels, le fruit de vos peines !

SCÈNE VI.

Les mêmes, UN ESCLAVE.

L'ESCLAVE.

O PRINCE, dans le triste état où vous êtes, les cendres de votre fils dans votre main, pourriez vous croire que d'autres malheurs vous attendent dans votre palais ?

CRÉON.

« Hé, que puis-je voir de plus affreux ? »

L'ESCLAVE.

La mort de la reine, mere de celui que vous regrettez si fort ! Elle vient de se percer !

CRÉON.

» O Pluton, ô enfers, quel charme goûtez
» vous à tourmenter un malheureux ?.... Que
» dis tu ? Que viens tu m'apprendre » ?....

LE CHŒUR.

Hélas, hélas, viens tu accabler de nouveau un homme hors de lui même ?

CRÉON.

Parles : que m'annonces tu ? Quoi ! Ah, ah ! Qu'une mere s'est immolée de regret de n'avoir plus de fils.

L'ESCLAVE.

« Vous pouvez le voir de vos yeux. Regardez. » (il la montre dans le fonds du théâtre.)

CRÉON.

« Ah, falloit-il me réserver cet horrible spectacle ? Quel sort m'attend encore ? Je tiens le corps d'un fils, & je vois celui de sa mere également privé de la vie ! O mon fils ! O chere épouse !

L'ESCLAVE.

« C'est vers cet autel qu'elle vient de se frapper », & d'éteindre l'éclat de ses beaux yeux « après avoir pleuré son premier époux Mégaree, & le triste hymen de son fils Hémon. Pour vous, elle vous accable d'imprécations comme un parricide ».

CRÉON.

Ah, ah ! « Tout mon sang se glace. Amis, que ne me percez vous ? » Infortuné ! Hélas ! « Hélas ! Quel déluge de maux a fondu sur moi !

L'ESCLAVE.

« A en croire la reine , vous êtes seul la source
» de tous ces maux.

CRÉON.

« Comment a-t-elle péri ?

L'ESCLAVE.

« Par le poignard qu'elle a plongé dans son
» sein , dès qu'elle a sçu la mort de son fils ».

CRÉON.

Ah , barbare , jamais ces horreurs ne pourront
être imputées qu'à moi seul ! « C'est moi , chère
» Euridice ; oui , c'est moi qui t'ai immolée ! Al-
» lons , amis , exterminatez moi , conduisez moi
» à la mort. Je ne suis qu'une ombre & qu'un
» fantôme ».

LE CHŒUR.

Ce seroit un grand avantage pour vous , (s'il
en est dans les malheurs) : car de tous les maux ,
les plus courts sont les moins funestes.

CRÉON.

Que la mort vienne donc , oui , qu'elle vienne
terminer ma carrière. Quelle vienne , dis-je , &
qu'elle se hâte de me mettre pour toujours hors
d'état d'ouvrir les yeux à la lumière.

L'ESCLAVE.

Laissons l'avenir : occupons nous du présent
on doit penser d'abord aux devoirs du moment.

CRÉON.

Mais je ne soupire qu'après la mort , & ne veux qu'elle.

L'ESCEAVE.

Cessez de former des vœux inutiles. Aucun mortel ne peut échapper aux maux qui lui sont destinés.

CRÉON.

Eloignez-moi au moins , éloignez moi promptement ; moi , qui ai porté la mort dans le sein de mon fils , & de mon épouse infortunée ! Je n'ose lever les yeux ; je ne sçais où cacher mon opprobre. Le destin inévitable a jetté tout mon être dans un labyrinthe de malheurs.

SCÈNE DERNIERE.

LE CHŒUR seul.

La prudence est le gage le plus assuré du bonheur. Jamais on ne doit se permettre de manquer de respect envers la divinité. Un repentir tardif, fruit des grands crimes, est le dernier supplice dont le ciel punit l'orgueil des souverains.

Fin des Tragédies de Sophocle.

RÉFLEXIONS

SUR L'ANTIGONE

DE SOPHOCLE.

CETTE pièce de Sophocle, est bien propre à confirmer l'idée que nous avons cherché à donner de ce grand tragique, dans les réflexions sur l'ŒDIPE A COLONE : t. III. p. 442 & suiv. Si les circonstances qui, au milieu de mes occupations, m'ont déterminé à travailler à cette partie du THÉÂTRE DES GRECS¹, me l'eussent permis, j'aurais placé l'ANTIGONE, à la suite des deux ŒDIPES dans le même volume. On eût pu faire d'un seul coup d'œil une comparaison utile, & voir avec quel art un homme de génie sçait manier le même sujet & en tirer parti pour le présenter sous toutes les formes, propres à exciter les plus beaux & les plus nobles sentimens. L'orgueil,

¹ Mon travail, dans cette nouvelle édition, commence à la page 111 du III^e volume, & s'étend jusqu'à ces Réflexions. Je ne reconnois & n'avoue que ce qui est compris dans ce qui complète le III^e vol. depuis cette page 111, & dans le commencement du IV^e, jusqu'à la fin de ces Réflexions inclusivement.

cette passion affreuse , fait le fonds de ces trois pieces. Sophocle n'en a tracé le plan que d'après la forte conviction où il étoit des suites funestes & déplorables de ce fléau de l'humanité : il s'est proposé d'exciter à la terreur & à la pitié, par des scènes puisées dans le cœur humain , en menant cette passion, depuis sa naissance jusqu'à son dernier période.

Dans *ŒDIPE ROI*, on voit ce prince avec de grandes qualités, fait pour captiver les cœurs, ouvrir le sien aux premières impressions de l'orgueil, puis se prêter aux insinuations de l'impiété, se porter à d'affreuses imprécations, enfin au dernier désespoir. Dans *ŒDIPE À COLONE*, cet orgueil, parvenu à son comble, traîne l'infortuné Œdipe jusqu'au tombeau, d'où il en exhale les restes, qu'il fait passer dans le sein de ses enfans. Les passions fortes & portées à l'excès se communiquent avec cet ascendant impérieux qui en fait remarquer la source, par une ressemblance marquée dans les progrès & dans les suites. De là on voit dans *ANTIGONE* tous les enfans d'Œdipe, guidés par cet horrible orgueil, périr misérablement sous les vains prétextes d'honneur, de religion & de piété.

Ce simple aperçu sur le sujet de ces trois pièces, doit faire apprécier l'art de Sophocle. Pénétré de la nature & des effets de la passion qu'il

veut peindre, il a sçu remplir son plan, avec ce ton de vérité, qui attache infiniment, & feroit supposer qu'on lit un fait avéré & connu. C'est un des traits de la grande différence qui se trouve entre Sophocle & la plupart de nos tragiques modernes : ceux ci en effet ne réussissent souvent pas à nous intéresser lorsqu'ils mettent en action les faits les plus touchants & les plus frappants de l'histoire. Ainsi cette traduction entière du THÉÂTRE DES GRECS, offre au moins l'avantage que peut offrir une histoire ou un roman. On ne peut, sous ce point de vue, en contester l'utilité. Je conçois qu'une imitation parfaite, ou une traduction qui rendroit la chaleur & les beautés poétiques de l'original, auroit un mérite de plus. Je ne puis me flatter d'avoir atteint à ce but ; je ne me le suis même pas proposé, bien éloigné de me croire dans le cas d'y réussir. Je me suis donc uniquement borné à étendre le plan du P. Brumoy, c'est à dire à rendre le sens du poète & la marche de ses moyens jusques dans les plus petits détails. Les extraits de ce célèbre littérateur, souvent trop circonscrits, laissent à désirer quantité de choses dans ce genre, qui rendront toujours précieuse l'entreprise faite pour le suppléer, & elle ne peut manquer d'être accueillie du public, si l'on ne s'écarte pas de la manière de cet auteur. Persuadé

de cette vérité, non seulement j'ai conservé en entier, dans ma traduction, les morceaux traduits par cette main habile, mais j'ai suivi pas à pas ses extraits, qui m'ont presque toujours fourni le vrai sens des endroits qui ne le sont pas : j'en emprunte même souvent l'expression : en sorte qu'on pourroit dire que ma traduction ne seroit qu'un développement ou une extension des extraits du P. Brumoy : & c'est à cela seul qu'elle devra l'avantage de pouvoir être comparée aux autres traductions des poëtes tragiques de l'ancienne Grèce.

On retrouve dans l'ANTIGONE le même ton de mœurs, de style & de costumes que dans les autres productions de Sophocle. Cette pièce me paroît cependant un peu plus nourrie de maximes & de sentences. Il y en a même en profusion, & quelques unes de déplacées, telles entr'autres celles que Sophocle met dans la bouche de cet officier (act. v. sc. 1.) qui vient annoncer la mort d'Antigone & d'Hémon. Mais, à ce léger défaut près, l'ANTIGONE est une pièce excellente. Tout y est vraisemblable, naturel ; le style en est sage & plein de chaleur. Rien de recherché, rien de guindé.

Jugez du génie de Sophocle, comparé avec la plupart de nos tragiques modernes, par ce seul trait. Hémon, voyant qu'il ne pouvoit fléchir son

pere en faveur d'Antigone, se retire, & va se renfermer dans la grotte où sa jeune amante étoit condamnée à périr. Sophocle se tait sur la maniere dont Hémon exprime la douleur qu'il ressent du refus de Créon, & la résolution qu'il prend de périr avec Antigone. Il est difficile de rendre ces grands effets. Le pinceau du peintre ne peut atteindre qu'avec grande peine à nous représenter les foudres, les tonnerres, les explosions des volcans, enfin les déchiremens de la nature. Un poëte sans goût croit au contraire que c'est là le moment de faire briller son imagination & son génie. Il se fait une gloire de lutter contre la difficulté ; &, pour entreprendre au dessus de ses forces, on le voit se perdre & se mettre hors d'haleine au milieu du tourbillon qu'il s'efforce en vain d'offrir aux yeux de ses spectateurs. C'est ce qui arrive journellement aux auteurs peu nourris de la lecture des anciens. C'est le défaut dans lequel Rotrou n'a pas manqué de tomber. Il fait parler ainsi Hémon, près du corps d'Antigone :

Beau corps , sacré débris du chef-d'œuvre des cieux ,

Beau reste d'Antigone, ouvrez encor les yeux :

Jeune soleil d'amour , esteint en ton aurore ,

Bel astre , honore moi d'un seul regard encore ,

Avant que je te suive en la nuit du tombeau :

Tu crains , tu crains de voir le fils de ton bourreau.

Le cœur, plus que l'oreille, est sourd à ma prière ;
 Ton amour s'est éteint avecques ta lumière ;
 C'est en vain qu'aux enfers je vais suivre tes pas :
 Tes mânes offensés ne m'y souffriroient pas :
 Autant que tu m'aymois, tu me feras contraire ;
 Tu puniras le fils des cruautés du pere ;
 Je n'avance à mourir, non plus qu'à différer ,
 Et, ny vivant, ny mort, je n'ay plus qu'espérer.

Quoi de plus froid, de plus ridicule & de plus déplacé ! Voilà néanmoins les fautes où l'on tombera continuellement, quand on ne fera pas une étude particulière des modèles qu'une longue suite de siècles se sont transmis comme un dépôt précieux.

Mais si Sophocle a sçu dans cette circonstance user d'un silence vraiment éloquent, & qui couvre de ridicule le verbiage de son moderne imitateur, avouons, à la gloire de notre littérature, que Corneille est bien supérieur à Sophocle, lorsqu'il fait parler Cornélie (dans *Pompée*, act. v.) Cette Romaine paroît, ainsi que Créon, sur le théâtre tenant dans sa main une petite urne qui renferme les cendres de Pompée. Elle est bien loin de s'écrier sur son malheur & de se répandre en vaines exclamations, comme Créon. O vous, dit-elle, (act. v. sc. v.)

O vous, à ma douleur objet terrible & tendre,
 Eternel entretien de haine & de pitié,
 Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié :

N'attendez point de moi de regrets ni de larmes ;
Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes ;
Les foibles déplaîsirs s'amuse à parler ,
Et quiconque se plaint cherche à se consoler.

Ainsi Cornélie cherche dans sa douleur même un remède à ses maux. Voilà le génie ! Créon au contraire est, dans la même situation, maigre, pauvre & dénué de ressources. Il s'abandonne à sa douleur. Il est vrai qu'il est la principale cause des calamités qu'il éprouve ; il n'a point à venger le sang répandu par des mains ennemies. Il ne lui restoit par conséquent d'autre parti que de s'immoler lui même à sa douleur dans un morne silence. On ne peut trop faire de ces comparaisons, qui font briller les beaux morceaux du théâtre des Grecs & des François : deux Nations qui se ressemblernt si fort sous quantité de points de vues.

F I N.

TRAGÉDIES

D'EURIPIDE,

TRADUITES PAR LE P. BRUMOY,

ET PAR M. PREVOST,

De l'Académie Royale des Sciences & Belles-
Lettres de Berlin.

Y. A. G. I. D. E. S.

D. E. F. I. N. I. D. E.

THEORY OF THE EARTH

AND THE HISTORY OF THE

UNION OF THE TWO

AVIS

AVIS AU LECTEUR.

ON n'a point encore en françois de traduction complète des TRAGÉDIES d'EURIPIDE. Le P. Brumoy n'en a traduit que quatre, qu'on donne ici sans y faire de changement. M. Prevost publia la traduction d'ORESTE en 1778, & en 1782 les trois premiers volumes de la traduction complète des TRAGÉDIES d'EURIPIDE¹. Devenu seul éditeur de cette partie du THÉÂTRE DES GRECS, il présente ici sa traduction, avec tous les changemens qu'il a jugés convenables au plan général de l'ouvrage du P. Brumoy, & à celui de cette édition en particulier. Il a sur-tout eû en vue dans ces changemens de se rapprocher de l'auteur Grec, même au prix de quelques sacrifices, parcequ'il a cru que le lecteur ayant sous les yeux de simples extraits de la plupart de ces tragédies, écrits avec liberté, exigeroit avant tout l'exactitude dans une traduction faite

¹ En 1778 M. Belin de la Ballu fit paroître la traduction de la tragédie d'ALCESTE, & faisoit espérer celle de quelques autres tragédies; mais je crois cet estimable littérateur occupé d'un autre projet fait pour intéresser également les gens de lettres & les naturalistes.

pour leur être comparée. M. Prevost a joint à cette traduction un ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE, & des notes sur toute la partie du THÉÂTRE DES GRECS, qui est consacrée à ce poète. Ces notes, comme celles des éditeurs D'ESCHYLE & de SOPHOCLE, sont distinguées par des chiffres de celles qui appartiennent au P. Brumoy.

AVERTISSEMENT.

« EURIPIDE , dit Aristote , quoique d'ail-
« leurs peu exact & peu châtié dans la con-
« duite & la disposition de ses sujets , paroît
« pourtant le plus tragique de tous les
« poètes ». Voilà en peu de mots le caractere de ce poète , & cela suffit pour se rappeler ce que nous avons dit dans les DISCOURS PRÉLIMINAIRES. L'air négligé d'Euripide a une sorte de grace qui peut balancer la régularité de Sophocle. Sans y regarder de fort près , on trouvera dans le premier certains défaut que le second évitoit avec soin. Mais on ne peut s'empêcher de les pardonner , en faveur du sentiment de pitié & de terreur dont l'ame se sent agitée. C'est qu'Euripide donnoit beaucoup plus à la nature qu'à l'art , & suivoit , plus en composant , les mouvemens de son cœur que ceux de son esprit. Aussi est-il bien difficile à représenter dans une traduction supportable. Pour peu qu'on manque d'attrapper cette langueur élégante qui est l'ame de son style , on court risque de devenir plattement languissant. C'est ainsi que Racine traduit dans

une langue étrangere , rougiroit de se voir si différent de lui même , & refuseroit de se reconnoître. On rend aisément des pensées vives, un style ferré, nerveux, & plein de feu ; mais non des graces tendres & négligées , un style diffus & soutenu par la seule naïveté. Euripide écrivoit suivant la situation où se trouvoit son esprit. Or il étoit naturellement mélancholique, philosophe & ennemi de la joie. Son humeur moins vive que douce, son cœur sensible, & son caractère un peu chagrin & porté à la plainte, ont passé jusques dans ses écrits. Il n'avoit pas en effet de grands sujets de joie, & l'on prétend qu'il en trouva quelques uns de mécontentement dans deux femmes * qu'il épousa l'une après l'autre. L'on dit encore †, que dans un voyage qu'il fit il perdit une épouse chérie, deux fils & une fille, qui avoient mangé des champignons mauvais ou mal apprêtés ; & qu'il fit à ce sujet une épigramme dont voici le sens. « O soleil, qui

* MANUEL MOSCHOP.

† Athen. DEIPNOS. l. 2.

1 Ce n'étoit pas sa femme ni ses fils. Voici les expressions d'Athénée : « Eparchide rapporte que le poëte Euripide , fit un voyage à » l'île d'Icare, & qu'une certaine femme, qui étoit à la campagne » avec ses deux enfans, (deux fils adultes & une jeune fille) ayant » mangé des champignons vénéneux, & ayant été suffoquée avec ses » enfans, il fit ces vers : O soleil, &c. » Cette épigramme ou ins-

» parcours l'immensité des cieux , vis tu ja-
 » mais une pareille calamité ! Quoi , une
 » mere , ses deux fils & sa fille , enlevés du
 » même coup à mes yeux » ! Dans ce style
 simple , pathétique , affectueux & plaintif , il
 est aisé de le reconnoître. Il se peint tou-
 jours lui même. On a pû le voir dans les
 quatre pièces entièrement traduites , & on
 le verra de même dans les quatorze sui-
 vantes ¹ , qui sont exposées encore plus au
 long que celles de Sophocle. Il n'a fallu tra-
 duire que ce qui pouvoit & devoit être rai-
 sonnablement traduit , & je me flatte que
 le lecteur ne perdra rien du reste ; qu'il re-
 trouvera tout Euripide ; & qu'il me sçaura
 gré d'une méthode tantôt directe , tantôt
 indirecte , sans laquelle j'ose avancer qu'il eût
 été impossible de présenter aux François le
 THÉÂTRE DES GRECS ¹.

cription mortuaire ne paroît pas digne d'être citée à côté des autres
 ouvrages d'Euripide. L'invocation au soleil , pris à témoin du crime
 de Médée , au sixième acte de la tragédie de ce nom , est bien plus
 touchante & plus sublime.

¹ Quinze , en comptant le *Cyclops*.

à l'obligation qu'on s'est imposée de réimprimer sans le moindre
 changement le texte du P. Brumoy , impose en même temps celle de
 le relire quelquefois. Peut être au moment où écrivoit ce judicieux
 appréciateur des beautés antiques , le public ne pouvoit-il en supporter
 l'éclat : trop accoutumé à juger les ouvrages dramatiques sur des mo-
 dèles plus récents , ce public pouvoit à l'excès la crainte de voir violes

Si l'on vouloit lire les pièces dans l'ordre naturel des sujets plus ou moins anciens, voilà le rang où il faudroit les placer.

ION.

LES BACCHANTES.

MÉDÉE.

HIPPOLYTE.

ALCESTE.

les convenances qu'il y remarquoit : la simplicité du plan, la nudité des caractères, cette forme sévère qui distingue les chefs-d'œuvres du théâtre grec, sembloit choquer sa délicatesse ; & on est surpris plus d'une fois de voir un homme de goût tel que le P. Brumoy, justifier avec défiance des traits qui, d'un commun aveu, doivent être offerts à l'admiration. Le retour fréquent des mêmes objets, en faisant sentir la nécessité de varier la scène, a excité la curiosité sur tout ce qui est étranger à nos mœurs ; la lecture plus répandue des ouvrages écrits dans des langues étrangères, a rendu peut être le goût moins exclusif, les lumières de la philosophie ont donné aux esprits plus d'étendue & de hardiesse, enfin le temps & la méditation, ces deux arbitres de l'opinion, ont travaillé pendant un demi siècle à ramener insensiblement à cette heureuse simplicité, dont les plus grands maîtres de la scène François avoient été contraints de s'écarter pour ne point blesser leurs contemporains. Je pense donc que le public de l'Athènes moderne est assez fort pour goûter ce qui fit l'admiration d'Athènes ancienne ; & que, s'il ne trouve point dans Euripide entier des beautés qui le dédommagent de quelques défauts, il doit s'en prendre à la foiblesse du traducteur, plus qu'à la différence des temps. A la vérité ce poète a des graces naturelles qu'il est difficile de conserver, autant que d'imiter. « Jeune poète, dit une épi- » gramme Grecque, crain de marcher sur les traces d'Euripide. Le » chemin semble doux & facile au premier abord ; mais dès qu'on s'y » engage, on le trouve plus âpre & plus escarpé qu'un rocher ».

HERCULE FURIEUX.

LES PHÉNICIENNES.

LES SUPPLIANTES.

IPHIGÉNIE EN AULIS.

RHÉSUS.

LES TROYENNES.

HÉCUBE.

LES HÉRACLIDES.

ÉLECTRE.

ORESTE.

ANDROMAQUE.

IPHIGÉNIE EN TAURIDE.

HÉLÈNE.

1 TABLE de ces mêmes tragédies, selon l'ordre des temps où elles ont été représentées pour la première fois.

MÉDÉE, représentée dans l'olympiade LXXXVII^e, la première année.

HIPOLYTE, dans la même olympiade ; la quatrième année.

LES SUPPLIANTES, olympiade XC^e, la deuxième année.

LES TROYENNES, dans l'olympiade XC^e, la quatrième année.

ALCESTE, } représentées avant la troisième année de la XC^e
HÉLÈNE, } olympiade.

ANDROMAQUE,

LES PHÉNICIENNES, dans l'olympiade XCI^e, la première année.

ORESTE, dans la même olympiade, la quatrième année.

IPHIGÉNIE EN AULIDE, } dans l'olympiade XCII^e, la quatrième

LES BACCHANTES, } année.

Les autres pièces sont d'une date incertaine.

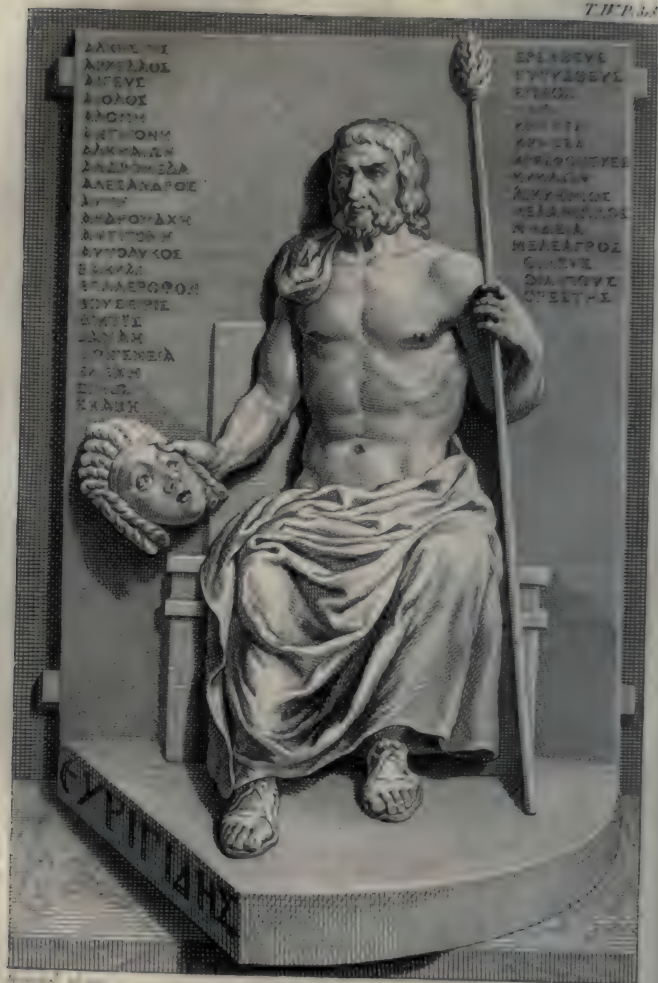
Euripide avoit composé soixante-quinze tragédies. On ne parle point ici du *CYCLOPE*, pour les raisons qu'on a dites ailleurs ¹.

¹ Le P. Brumoy avoit d'abord eû intention d'exclure le *CYCLOPE* de sa collection. Il se détermina ensuite à en donner un extrait à la fin du dernier volume. On a réparé ce léger désordre en mettant le *CYCLOPE* à la suite des tragédies d'Euripide. Cette place a paru plus convenable que celle qu'occupe ce drame satyrique dans les éditions Grecques, parce que c'est un ouvrage d'une nature particulière, & qui a donné lieu au P. Brumoy de composer un *DISCOURS* fort intéressant, qui devoit être séparé des tragédies, avec lesquelles il n'a pas de rapport.



EURIPIDE

TWP 3,3



NEW SUB-LATIN

THE LANCET

NEW SUB-LATIN



The following is a list of the names of the persons who have been elected to the office of the President of the Society for the Study of the History of the Language and Literature of the People of the British Isles.

The names of the persons who have been elected to the office of the President of the Society for the Study of the History of the Language and Literature of the People of the British Isles.



ESSAI SUR LA VIE

ET

SUR LES OUVRAGES

D'EURIPIDE.

« QUELLE fut la mere d'Euripide , dit un an-
» cien auteur , & quel fut le pere de Démo-
» sthène ? C'est ce qu'on ignoroit même de
» leur temps. Le résultat des recherches de
» la plupart des savans critiques , est que l'une
» étoit vendeuse d'herbes , & l'autre mar-
» chand de couteaux ' ». A bien d'autres
égards on peut dire que la Vie d'Euripide
est pleine d'incertitude : on y trouve cepen-
dant quelques faits probables , qui se lient
assez naturellement , & peuvent jeter de l'in-
térêt sur la lecture de ses ouvrages ; ce sont
ceux que nous allons recueillir.

On rapporte qu'Euripide naquit le même
jour & la même année où fut donnée la
bataille de Salamine : il est plus vraisemblable

que ce fut à pareil jour , mais cinq ou six ans plutôt. Ce n'est donc pas , comme le veulent les étymologistes , cette raison là qui lui fit donner le nom d'EURIPIDE ¹ , nom d'ailleurs assez commun chez les Grecs avant & après l'époque de la naissance de notre poète. Celle de la bataille de Salamine est , comme on sçait , la première année de la LXXV^e olympiade , le vingtième jour du mois BOEDROMION , qui répond à notre mois de septembre.

Euripide étoit citoyen d'Athènes , & il paroît qu'à ce titre il appartenoit au bourg de Phlya , mais on croit qu'il naquit à Salamine , où Mnésarque son pere , & sa mere Clito s'étoient réfugiés pour se dérober aux malheurs de la guerre , peut être aussi pour éviter quelque poursuite particulière : car on dit que Mnésarque , qui étoit un cabaretier Béo-tien , avoit été condamné , dans sa patrie , à la peine des banqueroutiers ; c'étoit une peine infamante , qui consistoit à s'asseoir dans la place publique , & à jeter un boisseau par dessus sa tête. Clito étoit d'une naissance assez

¹ Parce que le combat se donna sur l'EURYPE. — Il y eut un autre Euripide , assez long-temps après le poète de ce nom , qui fut l'un des quarante tyrans d'Athènes. Il donna son nom au coup de dé qui amenoit le nombre quarante ; on appelloit ce coup là EURIPIDE.

distinguée , mais elle fut réduite , sans doute , par des revers de fortune , à exercer une profession peu assortie à son premier état , & qui a fourni quelques plaisanteries à Aristophane : ce poëte l'accusoit de vendre des herbes sauvages au lieu de légumes , & ne laissoit échapper aucune occasion de jeter du ridicule sur Euripide , en rappelant l'obscurité de sa naissance.

Cependant deux circonstances semblent indiquer qu'elle fut plus relevée. On interrogea les dieux sur sa destinée ; l'oracle répondit : « Tu auras un fils , ô Mnésarque , » que tous les hommes honoreront : il acquerra une gloire brillante , & jouira de la douce récompense des couronnes sacrées ». On lit aussi qu'Euripide fut choisi pour servir le vin aux jeunes garçons chargés d'exécuter les danses religieuses dans une fête solennelle : cette fonction étoit ordinairement remplie par les fils des citoyens les plus distingués. Mais , soit qu'Euripide eût ou n'eût pas des parens connus , il se chargea du soin de se faire connoître ; & il est sans doute plus honorable de ne devoir son illustration qu'à soi-même , que de la tenir de ses ancêtres.

Mnésarque , trompé par le sens de l'oracle ,

qui promettoit des couronnes au jeune Euripide , ou plutôt déterminé par quelque motif que nous ignorons , crut son fils appelé à triompher aux jeux des athlètes. Il se hâta de l'envoyer combattre à ceux d'Olympie , si fameux dans l'antiquité , & illustrés par les chants de Pindare ; mais sa jeunesse le fit exclure du concours : il fut couronné à Athènes aux jeux Théséens & aux jeux Eleusiniens.

Il est heureux que cette victoire n'ait pas égaré son amour propre , & que l'instinct du génie ait été plus puissant que l'empire des circonstances. Nous ne sçavons point précisément à quelle époque de sa vie il abandonna la vocation à laquelle son pere l'avoit destiné , mais il paroît que la peinture fut le premier des beaux-arts auquel il s'appliqua. On peut croire que ce ne fut pas sans succès , puisqu'on conserva long-temps ses tableaux à Mégare , où on les montrait aux curieux ; & lorsque dans la suite il se livra à la poésie , il excella dans l'art de peindre en vers , & d'offrir à l'esprit des images vraies & touchantes. Il semble être l'auteur d'une idée que Timanthe s'appropriâ en la transportant sur la toile ; dans sa tragédie d'IPHIGÉNIE , au moment du sacrifice , il jette un voile

sur le visage d'Agamemnon¹. Sa lecture peut instruire ceux qui cultivent les arts; les écrivains qui ont fait sur l'art des anciens Grecs les recherches les plus heureuses, semblent citer Euripide avec une sorte de préférence². La poésie est sœur de la peinture. Les artistes dans ces deux genres observent également la nature, pour l'imiter & pour l'embellir. Socrate aimoit la nature, & vivoit avec les artistes; il fut sculpteur dans son enfance, & dans sa vieillesse il s'amusoit à mettre en vers les fables d'Esopé. Plus les beaux-arts sont rapprochés, plus leurs progrès sont sûrs & rapides; mais un seul homme ne peut exceller que dans un seul genre: la poésie devoit fixer le choix d'Euripide.

Il ne commença ses premiers travaux dramatiques ni aussitôt, ni aussi tard que les témoignages opposés d'Aulu-gèle & de Suidas le feroient croire. Les calculs de celui ci donnent à Euripide quarante-neuf ans lors-

1 IONICÉNIS EN AULIDE, v. 1550. Au reste ce voile ou péplos, étoit une partie de l'habillement ordinaire. Les Grecs s'en couvroient le visage dans le deuil & dans extrême affliction.

2 Winckelman, HIST. DE L'ART, T. I. pag. 244. 281. 351; T. II. pag. 101, &c. Dans la belle DISSERTATION SUR NIÉRÉ. Florence, 1777. l'action d'une jeune fille qui embrasse la robe de sa mère, rappelle une expression familière à Euripide. TROAD. v. 746. HERACL. v. 48. HERC. FUR. v. 971.

qu'il fit représenter sa première tragédie ¹, celui là au contraire, dit qu'il n'avoit alors que dix-huit ans. Cette dernière assertion ne peut se concilier avec les diverses occupations de sa jeunesse, & la première offriroit un phénomène si rare, qu'on ne peut l'admettre aisément. Il est donc bien probable que ce fut dans la vigueur de l'âge qu'Euripide reconnut son talent, & qu'il ne commença à travailler pour le théâtre qu'après s'être formé sous des maîtres dignes d'un tel disciple.

L'un de ces maîtres fut Prodicus. Ce sophiste, qui n'étoit pas exempt des défauts des autres sophistes, excelloit du moins dans l'art dont ces charlatans faisoient gloire, & qui leur attiroit l'admiration du peuple d'Athènes; l'art de séduire par les prestiges de l'éloquence, & de donner au mensonge les couleurs de la vérité. On payoit chacune de ses leçons depuis cinq jusqu'à cinquante drachmes, égales à peu près à nos livres actuelles ²; ce qui, pour le dire en passant, sembleroit indiquer qu'Euripide étoit assez

³ Il fit, selon Suidas, représenter des tragédies pendant vingt-six ans, & mourut âgé de soixante-quinze. Ses dernières tragédies étant de l'année de sa mort, on voit qu'il a commencé à quarante-neuf ans, mais cela ne s'accorde point d'ailleurs avec d'autres circonstances.

² Le drachme valoit environ seize sols tournois, à cinquante-deux livres le marc.

favorisé dès biens de la fortune , à moins que son mérite ne l'eût dispensé de se soumettre au tarif ordinaire. On disoit en proverbe , PLUS SAGE , PLUS SAVANT QUE PRODICUS : l'éloquence , dont il donna des leçons à Euripide , étoit sans doute trop mêlée dans son école des subtilités de la dialectique ; mais le génie du disciple sçût corriger l'abus de l'art & en suivre les vrais principes. Il n'est peut être aucun tragique , dont les harangues , envisagées à part & comparées à celles des orateurs les plus illustres , puissent mieux soutenir le parallele.

Son maître de philosophie , fut le fameux Anaxagore , un des derniers philosophes de la secte ionique. Cette école de philosophie , qui remonte à Thalès de Milet , l'un des sept sages de la Grèce , s'étoit toujours distinguée par son application aux sciences réelles & à l'étude de la nature : on la nomma la secte des PHYSICIENS. Anaxagore fut un de ses plus illustres sectateurs & s'acquit dans la Grèce une grande célébrité. Cette récompense des talens , souvent leur devient funeste : quelques opinions singulieres fournirent un prétexte à l'envie , sur tout sa hardiesse à soutenir que le soleil est une masse de feu , plus grande que le Péloponnèse : Ana-

xagore fut accusé d'impiété , banni , persécuté ; & l'on assure qu'Euripide , plein d'admiration pour son génie , mais effrayé par son exemple , se sépara des philosophes , sans abjurer la philosophie qu'il fit monter sur le théâtre ; il ne manqua du moins aucune occasion de témoigner sa reconnoissance envers son maître , & ne craignit point de montrer qu'il restoit attaché à ses principes. Il composa une tragédie intitulée MÉLANIPPE , qui parut destinée à relever , par des allusions frappantes , la gloire d'Anaxagore , & à orner des graces de la poésie les dogmes de sa philosophie. Il y a même un passage dans la tragédie de MÉDÉE , où il semble reprocher aux Athéniens le jugement porté contre ce philosophe ¹ , & si nous faisons ici , d'après les ouvrages d'Euripide , l'analyse de ses opinions , nous verrions qu'elles étoient intimement liées à celles d'Anaxagore , sur les objets dont celui ci s'étoit le plus occupé.

Nous y retrouverions aussi les dogmes d'une philosophie plus saine & plus faite pour être mise au théâtre , je veux parler de celle de Socrate. En effet quoique la physique ancienne , par là même qu'elle étoit moins exacte , se prêtât avec plus de complaisance

¹ M. Mérian a confirmé cette conjecture. MÉM. DE BERLIN. 1776.

aux jeux de l'imagination, on ne peut s'empêcher de convenir qu'elle étoit étrangère à la poësie, & sur-tout à la poësie dramatique. C'est un grand défaut de porter sur la scène, des réflexions trop étendues sur des objets abstraits & réservés à la méditation des sages. La philosophie morale au contraire est née au sein de la société; les liaisons des hommes, leurs rapports, leurs devoirs, voilà l'objet de ses recherches; en peignant les scènes de la vie sociale, on est presque forcé d'enseigner cette philosophie; elle est le résultat de toutes nos actions, la matiere de nos réflexions habituelles, le sujet perpétuel de nos entretiens. Euripide eut l'avantage d'être non le disciple, mais l'ami de ce sage qui renonça le premier aux vaines spéculations des sophistes pour étudier son propre cœur, qui fit descendre la philosophie sur la terre, & fut un des plus illustres martyrs de la vertu qu'il s'efforçoit d'inculquer moins encore par ses discours que par son exemple. Euripide étoit plus âgé que lui, mais Socrate ayant tourné de bonne heure ses méditations vers l'objet qu'il jugeoit seul digne de l'application d'un homme raisonnable, contribua sans doute à perfectionner les principes du poëte; on prétend même qu'il se servit quelquefois du

nom de celui-ci , pour publier ses propres ouvrages à peu près comme à Rome , Scipion se servit du nom de Térence : mais cela n'est pas vraisemblable, soit parce que Socrate n'étoit pas poète au jugement de ses plus grands admirateurs & en particulier de Platon , soit parce que des sacrifices de ce genre, ne peuvent point être soupçonnés sur des raisons légères : les plus fortes qu'on puisse alléguer ici , sont quelques épigrammes hazardées par des poètes comiques. L'un annonce les PHRYGIENS d'Euripide , en y mêlant le nom de Socrate d'une manière ambiguë ; l'autre fait dire à Euripide même qu'il a droit de parler d'une manière tranchante , parceque Socrate est son garant ¹. On peut conclure de ces insinuations & des liaisons qui eurent lieu entre Socrate & Euripide , que le philosophe , malgré sa jeunesse , fut quelquefois le conseil du poète & le censeur de ses ouvrages ; & cette circonstance , qui fait honneur à l'un & à l'autre , me semble donner du prix à leurs communs travaux.

Il est certain qu'ils s'admiroient réciproquement. Socrate n'alloit presque au spec-

¹ On doit encore moins croire ces poètes , lorsqu'ils accusent Euripide de se faire aider par le comédien Céphiphon , dans la composition de ses chœurs lyriques.

tacle; que pour entendre les tragédies nouvelles d'Euripide, dont il estimoit, dit Elie, les vers sentencieux, propres à exciter l'amour de la vertu. Euripide ne fut point intimidé par une cabale puissante qu'il vit se former contre Socrate; &, quoiqu'il soit mort avant lui & qu'il n'ait pu, comme on l'a crû, faire allusion à son supplice dans sa tragédie de PALAMÉDE, ses autres pièces offrent des traits qu'on ne peut s'empêcher d'appliquer à ce philosophe, & qui sont preuve de l'estime qu'il lui témoignoît hautement.

L'amitié qui les unissoit n'empêchoit pas qu'ils ne différassent à bien des égards. Euripide, doué d'une imagination poétique, se livroit avec enthousiasme à ces systèmes vastes & hardis, que leurs auteurs semblent n'envelopper d'un nuage, que pour en cacher la profondeur. Socrate, plus sage dans la marche, vouloit ramener les sciences aux applications sociales, & aux usages de la vie ordinaire; il s'efforçoit de contenir les desirs & la curiosité de l'homme dans le cercle étroit qui mesure la foible portée de sa vue & celle de ses besoins. Un philosophe qui vécut un demi siècle avant Socrate, avoit

à ORÈSTE, v. 917. RHÉSUS, v. 948, ont paru offrir de telles allusions.

caché dans le temple de Diane , les écrits où il exposoit son système ¹, afin qu'ils devinssent plus respectables à la postérité , & qu'étant retrouvés après une longue suite d'années, ils parussent des livres sacrés ; il se flattoit ainsi d'aller à l'immortalité d'un vol moins rapide , mais sûr ; & il comptoit avec assez de raison , à ce qu'il semble , sur la sottise des hommes pour établir sa renommée. C'est HÉRACLITE LE TÉNÉBREUX , que les anciens citent rarement sans parler de sa tristesse, & de l'obscurité de son style. L'admiration d'Euripide pour ce philosophe trompa ses précautions orgueilleuses ; il pénétra dans le Temple de Diane , & révéla cette doctrine qu'il trouva sublime. On raconte , à ce sujet, qu'ayant remis à Socrate un de ces ouvrages qui faisoient l'objet de son admiration , le philosophe le lut & le rendit , en disant avec cette simplicité qui étoit dans son caractère : « Ce que j'en puis comprendre est bon , & » sans doute il en est de même de ce que je » n'y comprends pas ; mais, pour pénétrer dans » cet abîme , il faut un plongeur de Délos ».

Si Euripide se trompoit dans le jugement qu'il portoit de ce philosophe , on voit du moins qu'il cherchoit à s'instruire à la fois

par le commerce des sages & par la lecture de leurs écrits ; qu'il pouffoit ce desir jusqu'à la passion , & qu'il ne négligeoit rien pour se procurer des secours aussi rares de son temps, qu'au nôtre ils sont abondans & faciles. Il avoit formé une bibliothèque qu'Athénée compte au nombre des plus belles de l'antiquité ; & il semble qu'Aristophane y fait allusion , lorsque , dans sa comédie des GRENOUILLES , Eschyle permet à Euripide de se mettre lui & ses livres dans la balance destinée à peser leurs mérites ¹.

Entré dans la carrière du théâtre avec tous les moyens que l'étude & la méditation peuvent fournir au génie , Euripide marcha avec honneur sur les traces d'Eschyle & de Sophocle. Le premier n'étoit plus , le second devint l'ami d'Euripide en qui d'abord il n'avoit vû qu'un rival. On a lieu d'être étonné de la fécondité des anciens auteurs dramatiques ; Euripide publia au moins soixante-quinze pièces de théâtre : il ne fut couronné que cinq fois (ou quinze, suivant un autre auteur) mais peut être par plusieurs pièces réunies. La première de ces victoires, eut lieu à la quarante-troisième année de son âge , & la dernière après sa mort. Il avoit fait aussi quelques ouvrages d'un autre

genre, entr'autres une hymne sur la défaite des Athéniens en Sicile, & une ode sur les victoires d'Alcibiade aux jeux olympiques. Il ne nous reste de lui, que dix-neuf tragédies entières, dont l'une est un drame satyrique, & divers fragmens de ses autres ouvrages; en réunissant ceux de Sophocle, d'Eschyle & d'Aristophane, que le temps a respectés, on n'a pas un recueil beaucoup plus considérable. Mais une chose assez singulière, c'est que la plupart des tragédies d'Euripide, furent l'ouvrage de sa vieillesse. On peut, jusqu'à un certain point, lui comparer à cet égard, Sophocle parmi les anciens, & Voltaire parmi les modernes; on a remarqué que ce dernier, à l'âge de quarante-cinq ans, avoit passé la moitié de sa vie, & n'avoit pas fait la cinquième partie de ses ouvrages; mais il y a cette différence entre Euripide & Voltaire, que les dernières tragédies d'Euripide sont peut-être les plus belles & les plus touchantes, au lieu que le poète françois semble s'être senti davantage des atteintes de la vieillesse.

Euripide passa à Athènes, le période le plus brillant de sa vie; cette ville qu'un poète grec appelle assez heureusement LA GRÈCE DE LA GRÈCE, étoit la véritable patrie des arts & du génie, attachés constamment aux

lieux où on leur prodigue la gloire. Cependant les talens n'y étoient point à l'abri des traits de l'envie, moins encore des atteintes du ridicule. Cette arme si redoutable chez un peuple à la fois délicat & frivole, étoit celle des poètes comiques; & ils s'en servoient avec adresse, pour se venger des succès de leurs rivaux. Aristophane l'employa souvent contre Euripide, & même avec acharnement; car on peut dire qu'il le poursuivit jusqu'au fond des enfers¹. Les liaisons de Socrate & d'Euripide lui firent aiguïser ses traits; & l'on remarque aisément qu'il confond ces deux amis dans sa haine. On a beaucoup exagéré cette haine; on ne peut point dire avec justesse que Socrate en ait été la victime: Aristophane ne cherchoit qu'à s'égayer aux dépens d'un philosophe qu'il confondoit avec les sophistes, & dont la simplicité même prêtoit à la plaisanterie; & comme Euripide avoit des rapports avec lui, le poète railleur les faisoit avec finesse & s'en moquoit avec gaieté.

On croit qu'Euripide donna lieu à des railleries d'un autre genre par le malheur qu'il eut d'être uni à une femme infidelle; elle se nommoit Chœrine, & ses intrigues avec le

¹ Dans la comédie des Grenouilles.

comédien Céphisophon forcèrent Euripide à la répudier, quoiqu'il eût trois fils de ce mariage¹. Il en contracta un second & ne fut pas plus heureux dans son choix. On lit ailleurs qu'il avoit épousé ces deux femmes à la fois, en vertu d'une loi nouvelle qui autorisoit cet usage : il ne tarda pas à en éprouver tous les inconvéniens qu'il a peints vivement lui-même par la bouche d'Hermione & du chœur dans sa tragédie d'ANDROMAQUE. Il paroît que ses chagrins domestiques aigrirent son humeur, & lui inspirèrent une sorte de haine contre un sexe dont il avoit peut-être trop fait dépendre son bonheur. Ce sentiment, à quelque cause qu'on l'impute, dépare quelquefois ses ouvrages par des réflexions contre les femmes, également injustes & déplacées.

Les railleries mordantes & redoublées d'Aristophane & des autres poètes comiques, furent, à ce qu'on dit, une des raisons qui détachèrent Euripide du séjour d'Athènes. Archélaüs, roi de Macédoine, l'appela à sa cour, où il cherchoit à rassembler les hommes les plus célèbres par leurs talens ; le poète, âgé alors de plus de soixante-dix ans, se rendit à cette invitation d'un prince digne de protéger les lettres : les républicains lui en firent un re-

¹ Mnésiloque, Mnésarchide & Euripide.

proche, & oppoſoient à ſa facilité le conſtant refus de Socrate , qui ſ'excufa , en diſant à ce même prince : « Je n'ai rien à échanger contre » tes bienfaits ». Dès qu'Euripide fut en Macédoine , tous les honneurs lui furent prodigués. Il y remplit une place importante ou du moins il obtint des titres & des diſtinctions moins propres peut-être à flatter ſa vanité , qu'à faire remarquer ſon mérite. Il montra dans ſa conduite avec le roi , beaucoup de modération & de délicateſſe : on cite deux vers qu'il lui adreſſa ſans doute pour ſ'excuser de quelque préſent d'uſage. « O roi , je ne fais pas de » préſens à ceux qui ſont plus riches que moi , » de peur d'être accuſé de folie , ou d'avoir » l'air de demander en donnant ». Archélaus fut frappé de ſon déſintéreſſement : un courtiſan lui demandoit une coupe d'or ; le roi la fit porter à Euripide , en diſant au premier : « Vous êtes digne de demander ; il eſt digne » de recevoir ». La tragédie d'ARCHÉLAUS , qu'Euripide avoit faite , pouvoit contenir des alluſions flatteuſes pour le roi de Macédoine ; mais celui-ci n'en étoit pas le héros , quoiqu'il eût deſiré de l'être & qu'il eût même demandé à Euripide de choiſir quelque événement de ſa vie pour en faire le ſujet d'une tragédie ; le poète ſ'en excuſa en diſant : « Qu'il

» prioit les dieux que la vie d'Archélaus n'of-
» frît aucun évènement tragique ».

Euripide passa en Macédoine les dernières années de sa vie , & mourut d'une manière tragique. Il fut déchiré par des chiens ou par des femmes irritées : on varie sur les circonstances de cet évènement ; mais , comme on dit qu'il fut l'effet de la jalousie de deux poètes , on seroit tenté de soupçonner qu'il n'a été imaginé que pour peindre les morsures de l'envie. Je remarquerai à cette occasion qu'il y a peut-être des allusions allégoriques , dans toutes ces histoires de morts singulières attribuées aux poètes & aux hommes illustres de l'antiquité. Orphée fut déchiré par des femmes , Homère mourut de faim , Diogène fut étouffé par un polype crud qu'il avala imprudemment , Dracon fut accablé sous le poids des robes & des bonnets de ceux qui l'applaudissoient au théâtre , Eschyle fut écrasé par une tortue , Sophocle étranglé par un raisin verd , Anacréon par un pepin de raisin , enfin Euripide admirateur d'Héraclite fut , comme lui , déchiré par des chiens¹.

On dit que Sophocle , lorsqu'il apprit la

¹ Convenons néanmoins que cette mort d'Euripide n'est point si étrange. Combien peu s'en est-il fallu qu'un des plus grands écrivains de notre siècle n'ait été renversé sans vie par un de ces dangereux &

mort de son rival, voulut que ses acteurs prissent le deuil, & que lui même parut sur la scène en habits lugubres. S'il survécut à Euripide, il mourut du moins fort peu de temps après lui, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Euripide en avoit vécu environ soixante-dix-sept.

La douleur d'Archélaüs ne fut pas moins éclatante. On assure qu'il se fit raser la tête, comme c'étoit l'usage dans le deuil, & qu'il ordonna de magnifiques funérailles; les cendres d'Euripide furent réclamées par ses compatriotes. Athènes envia à la Macédoine l'honneur de lui ériger un tombeau; mais Archélaüs se refusa à cette demande, & le fit ensevelir à Pella, capitale de la Macédoine, située dans la Piérie, province fameuse par la protection des Muses; c'est à quoi fait allusion cette épitaphe grecque :

EURIPIDE, LA PARQUE T'A SAISI SANS ÉGARD POUR LES LARMES QU'ELLE A FAIT RÉPANDRE, ET DES CHIENS, SEMBLABLES A DES LOUPS DÉVORANS, ONT FAIT DE TON CORPS UN HORRIBLE FESTIN; CHANTRE MÉLODIEUX DE LA SCÈNE, ORNEMENT D'A-

inutiles animaux qui n'étoit pas destiné à la garde d'un temple, mais à précéder le carosse d'un simple particulier, non dans une forêt, mais au sein d'une ville poliee.

THÈNES, QUI SÇUS DONNER A LA SAGESSE
TOUT LE CHARME DES ILLUSIONS TRA-
GIQUES, C'EST A PELLA QUE TU VIENS
CHERCHER UN TOMBEAU, AFIN QUE, DÈS
LONG - TEMPS DÉVOUÉ AU SERVICE DES
NYMPHES PIERIDES, TU HABITES TOUJOURS
AUPRÈS D'ELLES.

On remarqua, comme un signe de la pro-
tection des dieux, que ce tombeau fut frappé
de la foudre. Les Athéniens érigèrent un cé-
notaphe ¹.

Euripide joignoit les avantages extérieurs à
ceux dont fait jouir l'esprit & le génie. Ses
traits annonçoient la force ; sa physionomie ,
à en juger par un buste antique, étoit noble ,
sérieuse & prononcée. Elle portoit l'empreinte
de son esprit naturellement grave & profond,
aimant le grand & le sublime, quoique ré-
glé dans ses écarts, & toujours ennemi de
l'obscurité & de l'enflure. Ce qu'on raconte
du musicien Timothée, dont il releva le
courage après un début malheureux, & à
qui il donna des espérances justifiées par le

¹ Je n'ai rien dit dans ce précis de deux voyages d'Euripide, l'un à
l'île d'Icare, l'autre en Egypte, de son entretien avec Laïs, de l'oracle
de Chéréphon, & d'autres pareilles anecdotes, parce qu'elles m'ont
paru manquer d'intérêt ou de vraisemblance. On trouvera quelques traits
dans ce que je vais dire du caractère & des ouvrages d'Euripide.

succès, fait à la fois l'éloge de son goût & de son cœur. On sent, en lisant Euripide, que son âme est douce & sensible; elle répand sur tous ses écrits un intérêt qui se fait sentir mieux qu'on ne peut l'exprimer. Ces écrits nous offrent des preuves de sa reconnoissance envers ceux qui l'avoient instruit, de son attachement à ses amis & à sa patrie. Nous avons vû que sa conduite avec Archélaüs fut sage autant que noble & désintéressée; l'amour de la médiocrité, l'indifférence pour la fortune perce également dans ses ouvrages; on l'a cependant accusé d'avarice; car on a prétendu qu'il reçut cinq talens des Corinthiens pour représenter Médée parricide; le motif des Corinthiens étoit, dit-on, de disculper leurs ancêtres, véritables auteurs du meurtre de ses enfans: mais ce conte est fort ridicule & c'est avec plaisir qu'on reconnoît qu'il s'accorde mal avec les sentimens d'Euripide; car, quoique le mérite de ses tragédies puisse être indépendant de celui de sa personne, on lit cependant avec plus d'intérêt les ouvrages d'un auteur qu'on estime.

Pour bien apprécier les siens, il ne faut point perdre de vue les sages réflexions du P. Brumoy sur la nécessité de se transporter

aux temps & aux lieux où ils furent composés : c'est une attention indispensable pour bien juger le fond & la forme de ces productions du génie, qu'on ne peut mieux comparer qu'aux ruines d'un temple auguste : pour en connoître les beautés , il faut les remettre en place. Sans répéter ce qui a été dit à cet égard dans la première partie de cet ouvrage , je me contenterai de remarquer qu'il est des circonstances qui échappent à notre attention , par le penchant que nous avons à transporter sur nos théâtres des tragédies qui y sont étrangères, plutôt qu'à nous transporter nous mêmes , par la pensée , aux anciens théâtres de la Grèce. Il faudroit que nous pussions juger de ces représentations anciennes , autrement que par des descriptions. Les spectacles, qui de nos jours sont les plaisirs des nations policées , ne peuvent point nous en donner une idée juste : qu'on substitue à nos sales étroites & mesquines , un amphithéâtre de marbre , capable de contenir plus de vingt-mille personnes , orné d'urnes & de statues , & d'une noble architecture ; à l'air étouffé & méphitique qu'on y respire , l'air pur d'un ciel découvert ; aux vapeurs infectes qui offensent également les organes & l'imagination , une rosée de doux

parfums, qui, jaillissant du portique dont l'édifice étoit couronné, & des statues où elle couloit par mille canaux invisibles, venoit tout à la fois répandre une douce fraîcheur, & flatter les sens; qu'on se transporte au milieu de ce peuple aimable & sensible, ou qu'on rassemble en aussi grand nombre un peuple qui lui ressemble par ses graces, son goût & sa frivolité; qu'on fasse disparoitre de ses plaisirs la gêne & la contrainte, & qu'on y substitue la liberté républicaine; plutôt que de la contraindre, qu'elle s'emporte à la licence; & l'on aura du théâtre d'Athènes une image, imparfaite sans doute, mais pourtant assez ressemblante. On comprendra sans peine l'enthousiasme des spectateurs & l'émulation des poëtes, excitée par des prix & des honneurs publics, plus glorieux que ceux dont on couronnoit les athlètes & que Cicéron compare à la pompe des triomphateurs.

Je ne répète point ce qu'on a dit avant moi avec assez de détail sur les préjugés & les coutumes des Athéniens qu'il faut sans cesse avoir présents à l'esprit pour bien entendre leurs auteurs tragiques: je ne crois pas même nécessaire de rappeler les circonstances qui ont influé sur l'art dramatique des

Grecs, & le point où il avoit été porté au temps d'Euripide. Ce poète fleurit dans le période le plus brillant des beaux arts¹; mais la perfection est un point où il semble que l'art ne peut se fixer qu'un instant; à peine l'atteint-il qu'il commence à décheoir. Euripide, contemporain de Sophocle, perdit peut-être de vue quelques uns des principes que le génie de celui-ci sembloit avoir consacrés: c'est avec raison, sans doute, qu'on a dit dans le DISCOURS SUR L'OBJET ET L'ART DE LA TRAGÉDIE GRECQUE², qu'il sembla faire revenir la tragédie sur ses pas en annonçant son premier personnage sans aucun art; dans ce même discours on a eu l'équité de remarquer que l'exposition d'Iphigénie, l'une des plus belles du théâtre, fait voir qu'Euripide avoit sçu quelquefois profiter des exemples de ses prédécesseurs. Mais ce qui causera peut-être quelque surprise, c'est que cette même tragédie d'IPHIGÉNIE EN AULIDE, dont le sujet s'annonce & se développe d'une manière si intéressante & si naturelle, étoit probablement précédée d'un prologue où les événemens de l'avant scène & de l'action tragique même étoient racontés en détail. Une

¹ C'est ainsi du moins qu'en juge Winckelmann.

² Par M. de Rochefort, t. I. pag. 263.

autre tragédie fort inférieure , mais dont l'exposition est assez claire , RHÉSUS , a perdu de même un prologue dont il paroît que le lecteur peut se passer pour l'intelligence de la pièce. Il en seroit précisément de même du prologue d'HÉCUBE & de celui de quelques autres tragédies , s'ils venoient à se perdre : elles demeureroient intelligibles sans le secours de cette exposition qu'on pourroit appeler mécanique & qui , dans ces pièces là , est suivie d'une seconde exposition véritablement dramatique. Il conviendrait peut-être de distinguer deux espèces de prologues : l'un est dans la tragédie , il fait partie de la pièce ; l'autre en est dehors , il n'est pas la première scène , mais une espèce d'extrait brillant & fidèle , un ornement , une décoration qui peut en être détachée sans défordonner l'édifice. Pour justifier cette distinction , je ferai remarquer que ces prologues sont souvent mis dans la bouche d'un personnage qui ne reparoit plus sur la scène ; irrégularité sans exemple en d'autres occasions : une transition plus ou moins naturelle amène , il est vrai , la scène qui suit le prologue , mais il ne lui est pas uni toujours par

1. Il est question d'une longue scène & d'un personnage important , & non d'un héraut ou d'un esclave.

cette liaison nécessaire ou convenable qu'exige Aristote , & qu'Euripide n'a point violée en d'autres cas. Dans les PHÉNICIENNES , par exemple , pourquoi le Vicillard & Antigone prennent-ils la place de Jocaste ? Je pense donc que le prologue dans l'origine , ne faisoit point partie de la pièce ; toutes les fois qu'on peut l'en détacher ainsi , je crois qu'il ne sçauroit lui nuire , & qu'ayant été composé à part , il doit être jugé de même. Ce n'est point faute de sçavoir faire connoître un acteur sans le nommer , que le poète fait décliner son nom à ce premier personnage : si c'étoit là ce qui l'y oblige , d'où vient qu'il auroit l'adresse de faire connoître tous les autres personnages sans cela ? Car il faut bien remarquer que l'acteur du prologue est le seul qui en use de la sorte : & si les critiques se sont exprimés quelquefois de manière à faire croire le contraire , ils ont fait une grande injustice à un grand écrivain , & l'ont accusé d'une simplicité peu digne de son génie.

Mais pourquoi , dira-t-on , faire usage d'un tel hors d'œuvre ? Au lieu d'augmenter l'intérêt , n'est-ce pas l'affoiblir ? En exposant non seulement l'avant-scène , mais quelquefois une partie de l'action tragique , ne détruiroit-on pas l'illusion , & n'émouffoit-on

pas l'aiguillon de la curiosité ? S'il est vrai qu'on ne sente point toutes les beautés d'un ouvrage à la première lecture, ou d'une tragédie à la première représentation ; s'il faut l'étudier pour en jouir ; si les extraits & les critiques de nos ouvrages périodiques aiguissent la curiosité au lieu d'en émousser la pointe ; si le dénouement d'une intrigue, dont nos yeux ont été vingt fois témoins, nous trouve encore disposés à la sensibilité, pourvu qu'il soit amené avec cet art si bien connu de Racine, ne peut-il donc point arriver qu'un prologue qui contient l'extrait anticipé de la pièce, n'ôte point à celle-ci l'attrait qui nous attache à sa lecture ? — Mais Sophocle s'est passé de ce moyen. — Il est vrai : & je pense en effet qu'Euripide en avoit besoin plus que Sophocle, plus que Racine : je dis seulement que si Racine avoit écrit en vers aussi beaux que ceux de PHÈDRE ET HIPPOLYTE, un prologue plus long que le récit de Théràmène, on l'entendrait avec plaisir en quelque lieu qu'on le récitât, & qu'après l'avoir ouï, on suivrait avec le même intérêt le développement de l'action & des caractères qu'offre cette œuvre tragique, quoiqu'on pût les prévoir après un tel discours.

Jusques-là donc j'excuserois , je louerois même , avec la plupart des anciens critiques , cet usage introduit , ou du moins autorisé par Euripide ¹. Mais , de même que les abrégés ont nui quelquefois à la science , en faisant négliger les ouvrages plus étendus & plus profonds , ainsi l'usage des prologues a rendu l'auteur & les spectateurs moins difficiles sur le développement de l'exposition dramatique : celle-ci est devenue plus superficielle à mesure que l'exposition du prologue a acquis de l'étendue , & que l'empire de l'habitude en a consacré les abus. Si nous avions sous les yeux tous les ouvrages d'Euripide , nous pourrions prononcer avec plus d'assurance ; nous y trouverions sans doute des exemples d'expositions heureuses , qui confirmeroit l'observation qu'a fait naître celle d'IPHIGÉNIE , & nous verrions mieux les raisons qui lui ont fait négliger les autres. Peut être cette négligence , qu'on lui reproche avec quelque justice , pourroit lui

¹ L'usage des prologues déchargeroit l'exposition dramatique d'une multitude de circonstances que le poète est obligé d'y insérer au prix de l'intérêt & de la vraisemblance. Par là même , cet usage donneroit la facilité de mettre sur la scène des sujets très dramatiques , qui en sont écartés par la difficulté de l'exposition. C'est une réflexion qui m'est fournie par un homme de goût & qui confirme celles que je viens de soumettre au jugement du lecteur.

servir d'excuse ; peut être les spectateurs, plus nombreux, moins tranquilles ou moins éclairés, avoient-ils besoin du secours que le poète offroit à leur attention distraite, à leur mémoire chancelante : il paroît cependant que l'inconvénient de ces prologues n'a point échappé à Aristophane, qui fait dire à Euripide, en s'applaudissant avec une affectation ridicule : « Le premier acteur que je fais » paroître explique toute l'intrigue de ma » pièce ¹ ». Si donc on ne pouvoit imputer ces expositions vicieuses ni à défaut de génie, ni à excès de complaisance, c'eût été de la part d'Euripide ou négligence ou système. C'étoit peut être l'un & l'autre ; & l'on s'en convaincra, je pense, en examinant ses ouvrages avec une impartiale sévérité. On y reconnoitra par-tout une grande affectation de clarté ; son style & la conduite de ses pièces sont en général simples & naturels. Ce n'est pas seulement en le comparant avec Eschyle qu'on le jugera de la sorte, mais même en lui opposant Sophocle. Il paroît donc avoir eû sur-tout en vue d'éviter l'obscurité ; & ce principe, tout bon qu'il est, a pu l'entraîner trop loin : il semble d'ailleurs avoir mis plus de prix aux beautés de détail

¹ ARISTOPH. *RAN.* v. 977.

qu'à la perfection de l'ensemble ; soit qu'il fût réellement persuadé que ce sont ces beautés de détail qui font le succès & le principal mérite d'un ouvrage dramatique , soit que son génie fût moins fait pour concevoir l'ensemble , & suivre avec exactitude le développement d'une action , que pour en peindre avec chaleur les circonstances les plus touchantes ; soit plutôt que , travaillant avec trop de rapidité ou de négligence , il ne pût méditer ses plans avec maturité ou les suivre avec rigueur.

Ceci ne contredit qu'en apparence un mot d'Euripide , assez remarquable , que l'antiquité nous a conservé. Il racontoit en présence du poëte Alceste , « Qu'il avoit mis trois » jours entiers à faire trois vers. — Et moi , » dit Alceste , en trois jours , j'en ferois cent. » — Oui , reprit Euripide , mais vos cent vers » dureront trois jours , & les trois que j'ai » faits vivront cent siècles. » En effet qui ne sçait que les beaux vers exigent un long travail ? Et j'oserais demander encore qui doit être plus frappé , du moins parmi les modernes , des beautés des vers d'Euripide que celui qui , depuis bien des années , les a médités constamment & a fait si souvent de vains efforts pour les transporter dans sa

langue ? Je n'ai donc point prétendu dire que les vers d'Euripide manquent de soin ; mais ce soin même qu'il donnoit à ses vers (faits pour devenir en naissant , non des proverbes , mais des maximes ou des sentimens) ; ce soin le détournoit peut-être de celui qu'il auroit dû donner aux plans de ses tragédies. Je concilierois plus difficilement mon assertion avec celle de Dion Chrysostome , qui trouve les ouvrages d'Euripide écrits avec tant de soin , « qu'il ne lui échappe rien d'incorrect , ni rien » d'invraisemblable ». Il y a beaucoup d'exagération dans cet éloge. Lorsque je vois un poëte plein de génie , négliger souvent ses expositions , & quelquefois ses dénouemens , recourir sans nécessité à des épisodes , à des doubles intrigues , se montrer enfin dans la fabrique de ses pièces , très inégal & très différent de lui même , je dois le soupçonner de travailler vite , ou d'attacher trop peu d'importance à cette partie de son travail. Justifions , en peu de mots , ces assertions.

Je dis d'abord que le génie d'Euripide étoit assez puissant pour prévenir de pareils reproches ; que sa foiblesse n'a pas besoin de notre indulgence. Celui qui a tracé le plan de PHÈDRE & D'IPHIGÉNIE , auxquels Racine n'a ajouté presque rien , si ce n'est des épisodes

qui n'en font pas le mérite , celui là , dis-je , a des titres à l'admiration qui rendent ses fautes impardonnables. Quel poëte a traité le sujet de MÉDÉE d'une manière aussi tragique qu'Euripide ? Qui a sçu , comme lui , sans y mêler des spectacles atroces ou dégoûtants , faire croître l'horreur de scène en scène , faire gronder en quelque sorte le tonnerre dans le lointain , en laissant pendant un acte entier Médée invisible aux spectateurs , pousser des cris pleins de menaces , pour donner ensuite d'autant plus de violence à ses transports , qui , semblables aux éclats de la foudre , portent enfin de toutes parts la désolation & l'épouvante ? A ces incomparables beautés , qu'on oppose le dessein de quelques autres tragédies du même poëte. Dans HÉCUBE , on trouvera une mere qui , long-temps occupée de la douleur de voir immoler sa fille , finit par se venger d'un crime étranger à ce sacrifice. Dans les TROYENNES , une mere privée de tous les objets de son amour , offre un tableau plein de force & de vérité ; mais cet art de préparer le cœur aux sentimens tendres , cet art si bien senti dans MÉDÉE & dans IPHIGÉNIE , est ici négligé ; Polyxène est , en quelque sorte , oubliée , Cassandre à peine a disparu

qu'Hécube se livre à d'autres soins. Après les premiers élans de sa douleur (dont l'expression est à la vérité de la plus touchante tendresse & de la plus grande magnificence); après ces premiers élans, elle passe presque subitement aux nouveaux sentimens dont Andromaque vient l'occuper. ELECTRE encore, qui s'ouvre par une scène champêtre pleine de charme & de douceur, est, il faut l'avouer, d'une texture bien foible, si on la compare avec l'ELECTRE de Sophocle. Je n'en dirai pas davantage pour appuyer ma conjecture, de peur d'anticiper sur la lecture de notre poëte, & sur les réflexions qu'elle fera naître.

Il en est une qui s'offrira souvent au lecteur, & que n'ont point manqué de faire tous les critiques d'Euripide. On reconnoît trop dans sa poésie le philosophe & le moraliste. Lorsque les maximes générales sont pleines de vérité, & dictées par le sentiment profond qui doit remplir celui qui parle, elles ont le double avantage d'instruire & de plaire; c'est un ressort utile & puissant qu'un auteur tragique auroit bien tort de s'interdire: ce sont les vers sentencieux qui volent de bouche en bouche, qu'on retient & qu'on applaudit. Ce n'est pas le talent d'un homme

médiocre de réunir en un faisceau de lumière les traits épars de plusieurs vérités, de rajeunir de vieilles maximes ou d'en faire goûter de nouvelles; mais on peut condamner l'abus de ce talent; &, à cet égard, Euripide mérite quelques reproches: non seulement il ufoit trop de vers sentencieux, mais il péchoit quelquefois contre la convenance, soit en détachant ces vers du sujet, en les plaçant avec trop peu de choix, & sans que la situation du personnage les fît paroître nécessaires, soit en prêtant à des hommes ordinaires, & même à des femmes, un langage philosophique, qui paroît étranger dans leur bouche. On verra un exemple de cette inattention dans la tragédie d'HÉCUBE; & la critique que fait Aristote d'un discours de Mélanippe ¹ me paroît avoir le même objet. Cependant ce philosophe donne à Euripide le nom de poète SENTENCIEUX plutôt comme une louange que comme une satire: c'étoit le goût de l'antiquité, sans doute plus que le nôtre; car elle honora Euripide du titre de PHILOSOPHE DU THÉÂTRE; & il n'est pas douteux que l'admiration des spectateurs pour les connoissances & les maximes qui le lui firent donner, ne l'ait encouragé à les pro-

¹ ARISTOTE, POÉT. XV.

diguer sur la scène. La douceur de ses vers & la sensibilité profonde qui regne dans tous ses ouvrages demandent grace pour un défaut qui tient peut-être jusqu'à un certain point à ces qualités mêmes ¹.

Le style d'Euripide a le mérite essentiel de la clarté; il est naturel & facile. Les vices de notre prononciation n'empêchent point que nous n'y retrouvions encore cette grace & cette douceur qui charmoient les Athéniens : cependant ce style éprouva quelques critiques, si du moins nous en jugeons par les parodies d'Aristophane. Sa comédie des GRENOUILLES offre, à cet égard, des détails assez curieux. Le poète suppose qu'Eschyle & Euripide se rencontrent aux enfers après leur mort, & qu'ils se disputent la prééminence devant Bacchus, prêt à emmener avec lui le meilleur poète. Le génie des deux concurrents est caractérisé par le chœur, il annonce Eschyle comme un taureau furieux qui va entrer dans l'arène en mugissant; ses mots,

¹ On remarquera qu'à Rome (& peut-être ailleurs) les gens de goût ont trouvé ce même défaut dans leurs tragiques du dernier âge, je veux dire dans ceux qui ont précédé la décadence de l'art. Quintilien, après avoir recommandé à quelques égards la lecture des anciens auteurs dramatiques Latins, ajoute : « La conduite des pièces est aussi chez eux » plus soignée qu'on ne la trouvera dans la plupart des auteurs nou-
« veaux; ceux-ci ont cru que toute la force de leurs ouvrages étoit
« dans les sentences ».

composés, unis entr'eux par des liens de fer; paroîtront montés sur de superbes coursiers; son souffle sera celui d'un géant. Euripide cependant aiguise ses défenses; il se prépare à disséquer les phrases de son adversaire; sa langue s'exerce à tordre & lancer des vers avec adresse; il se prépare lui-même à dire tant de choses subtiles qu'il en va perdre haleine. Après les premières injures & les reproches que les combattans s'adressent mutuellement sur le choix de leurs sujets, sur leurs prologues, sur leurs chœurs, Eschyle demeure convaincu d'obscurité, Euripide de recherche, de subtilité, d'affectation philosophique. Dans trois vers qu'il dissèque, il trouve au moins douze fautes: ses dieux sont l'air subtil dont il se nourrit, la volubilité de la langue, la finesse de la pensée, l'organe par lequel les anciens caractérisoient à la fois l'ironie, la critique & la délicatesse du goût¹; ses plaintifs monologues, ses maximes hardies ou singulières sont livrés à la plaisanterie. Le poète comique paroît sur-tout s'appliquer à tourner en ridicule la simplicité de ses expressions, la popularité & la bassesse de ses personnages. C'est peut-être le sens d'un mot de Sophocle, rapporté par Aristote: « Je peins les hommes

1 Les narines. « Nares olfactoriæ , emunctæ nares , nasus aduncus »

« tels qu'ils doivent être; Euripide les peint
 » tels qu'ils sont ». Peut-être cependant ce
 mot a-t-il un sens plus profond: Enfin Bac-
 chus pèse trois fois dans sa balance un vers
 d'Eschyle contre un vers d'Euripide, trois fois
 celui-ci se trouve léger. Bacchus en donne des
 raisons frivoles; mais le poète, par cette allé-
 gorie, accuse manifestement Euripide d'avoir
 ôté au vers tragique ce poids, cette dignité,
 cette force, cette magnificence qu'Eschyle
 avoit sçu lui communiquer. Euripide en effet
 descendoit quelquefois de la hauteur du co-
 thurne; il se rapprochoit de la manière de
 parler la plus simple & la plus populaire; ou
 plutôt il respectoit trop la raison pour la sa-
 crifier jamais à la pompe du langage; d'ailleurs
 il sentoit que la nature aime à se plaindre
 avec douceur. C'est Euripide qu'Horace a en
 vue, lorsqu'il dit que la tragédie prend sou-
 vent un ton simple pour exprimer la douleur.
 Car le poète Latin cite, à cette occasion,
 TÉLÉPHE & PÉLÉE, tels qu'Euripide les avoit
 peints dans deux tragédies, dont ces héros lui
 avoient fourni le sujet ¹. Mais ce mérite qui
 se fait sentir à la lecture, parut un défaut sur

¹ Hor. *Art. Poët.* « Telephus & Peleus cum pauper & exul, &c. »
 Le scholiaste d'Aristophane au v. 919 des *Nuits*, dit expressément
 que dans le *Téléphus* d'Euripide, ce héros paroissoit sur la scène
 pauvre & exilé.

un théâtre où les grands mots pouvoient imposer quelquefois à des juges populaires.

Malgré cette attention qu'Euripide donnoit à la clarté de la diction, & à la justesse du raisonnement, il ne faut pas croire qu'il négligeât le nombre & l'harmonie : il donna même à cet égard dans une sorte d'excès de délicatesse : il paroît qu'on lui reprochoit cette espèce de monotonie qui est l'effet du retour trop fréquent des périodes d'une même coupe & d'une cadence trop recherchée ; ce défaut paroît tenir à la sensibilité de l'organe, à l'attention trop scrupuleuse d'éviter ce qui peut déplaire à l'oreille : on pourroit le comparer à celui d'un écrivain en prose, dont les périodes trop étudiées, tombent trop souvent dans la mesure des vers. Dans le combat dont je viens de rendre compte, Eschyle s'engage (& il tient parole) à terminer par le même hémistiche, toutes les périodes par lesquelles commencent les prologues d'Euripide. Il faut se rappeler que l'enjambement, qui est un vice dans notre poésie, est une beauté des vers Grecs. C'étoit une parodie très adroite, de placer ainsi à la suite des périodes les plus harmonieuses, un hémistiche burlesque, que le peuple ne manquoit pas de se rappeler toutes les fois qu'on jouoit la

même tragédie, & qui pouvoit aisément y jeter du ridicule. C'est ainsi qu'une saillie du parterre a fait chanceler plus d'une fois de belles tragédies.

Je ne m'appliquerai point à opposer aux défauts d'Euripide les qualités qui le placent au nombre des plus grands poètes tragiques, ni à accumuler les citations en sa faveur ; mais je ne crois pas sans intérêt de mettre ici sous les yeux du lecteur le jugement de trois auteurs anciens propres à éclairer le nôtre.

Aristote fait voir, dans sa POÉTIQUE, que les tragédies où l'on passe du bonheur à l'infortune sont les plus touchantes. Il justifie Euripide du reproche qu'on lui faisoit d'avoir souvent employé de tels dénouemens : puis il ajoute, peut-être en ayant en vue cette circonstance particulière : « Quoiqu'à d'autres » égards, il pèche dans la conduite de ses » pièces, Euripide paroît néanmoins le plus » tragique des poètes ' ».

Ailleurs ce philosophe, ayant remarqué que le style où l'art ne paroît pas, est d'autant plus propre à persuader qu'on s'en défie moins, compare ce style à la voix du comédien Théodore, laquelle sembloit être celle du personnage qu'il jouoit : puis il ajoute : « On

» se cache avec grace lorsqu'on sçait faire
 » usage en écrivant des expressions de la con-
 » versation familière. C'est le talent d'Euri-
 » pide , & il est le premier qui l'ait possédé¹ ».

Longin , dans le chapitre de son TRAITÉ
 DU SUBLIME où il parle des images poéti-
 ques , cite ces vers qu'Euripide met dans la
 bouche d'Oreste en proie aux furies : « Ma
 » mere, je t'en conjure, n'anime pas contre
 » moi ces femmes aux yeux sanglans , hérif-
 » fées de vipères. Les voilà, les voilà qui s'é-
 » lancent près de moi² ». Et celui-ci : « Dieux !
 » Elle est prête à m'égorger. Où fuir³ » ?
 — « Ici , dit Longin , le poète a vu lui-même
 » les furies⁴ & cette image qui l'a frappé, il a
 » forcé ses auditeurs à la voir presque comme
 » lui. Aussi Euripide s'applique-t-il sur-tout à
 » peindre avec des couleurs tragiques ces deux

¹ Aristot. RHÉTOR. III. 2.

² ORESTE, v. 255.

³ IPHIGÉNIE EN TAURIDE , v. 291. Je soupçonne que Longin , citant de mémoire, a substitué, sans le vouloir, ce vers de l'IPHIGÉNIE EN TAURIDE , au vers 260 de l'ORESTE qui lui ressemble.

⁴ J'ai suivi l'édition de Z. Pearce , comme la plus exacte. Ailleurs, on lit : « Ici le poète n'a pas vu lui-même les furies ». La négation énerve le sens. Et celui que j'ai suivi est confirmé par le reproche que Longin fait peu après aux orateurs de son temps , « Comme les tragiques, ils voient les furies ». C'est l'expression qu'il emploie en rappelant ce même passage de l'ORESTE d'Euripide.

» affections

» affections de l'ame , les fureurs & l'amour ¹.
 » Il est toujours heureux dans le tableau de
 » ces mouvemens , & je ne sçais s'il en est
 » d'autres qu'il rende avec autant de force.
 » Cependant il ne manque point d'audace
 » pour s'élever à d'autres images : n'étant pas
 » grand lui-même , il a souvent obligé son
 » génie à devenir grand & tragique ; & , en
 » toute occasion , s'il s'offre un objet sublime ,
 » aussi-tôt comme le lion d'Homère : — « De
 » sa queue il bat des deux côtés ses flancs & sa
 » croupe , & s'anime lui-même au combat ». Longin en donne un exemple tiré du PHAÉ-
 TON d'Euripide : puis il ajoute : « Ne diriez-vous
 » pas que l'ame du poëte est montée avec lui
 » dans le char du soleil ? que , livrée aux mêmes
 » dangers , elle vole avec ses coursiers ? car , si
 » elle n'étoit en proie au même mouvement
 » qui emporte ce char dans les espaces cé-
 » lestes , elle ne s'en fût point formé un tel
 » tableau. . . . Et lorsqu'Eschyle s'élève auda-
 » cieusement aux images les plus héroïques , ...
 » hazardant quelquefois des idées encore in-
 » formes , & comme crues & hérissées ; alors
 » même Euripide , plein d'une noble émula-
 » tion , ne craint point de s'offrir aux mêmes
 » périls ». Le rhéteur Grec cite ici un vers

¹ Les amours.

d'Eschyle : « Euripide , ajoute-t-il , a rendu la » même pensée autrement & avec plus de » douceur ». Le parallèle de ces expressions Grecques ne seroit pas assez sensible dans une traduction.

Quintilien s'exprime ainsi au sujet des trois tragiques Grecs : « Eschyle le premier fit pa- » roître des tragédies : sublime , grave , pom- » peux jusqu'à l'excès : mais brut & peu soi- » gné dans la plupart de ses ouvrages. Aussi » les Athéniens permirent-ils aux poètes d'un » âge postérieur de faire concourir aux prix » ses pièces corrigées , & plusieurs furent cou- » ronnées de la sorte ¹.

« Sophocle & Euripide , qui le suivirent » dans cette carrière , y jetèrent bien plus » d'éclat. C'est une question souvent agitée » de sçavoir lequel des deux est le meilleur » poète dans la manière d'écrire que chacun » d'eux a préférée. Je ne chercherai point à » la résoudre , parce qu'elle est étrangère à » l'objet qui m'occupe. Mais il n'est personne » qui n'avoue que , pour ceux qui veulent se » former à l'éloquence , Euripide est infini-

¹ C'est ainsi que les Anglois ont souvent corrigé Shakespear , & que les François devroient peut-être souffrir qu'on corrigeât le grand Corneille. Au reste , cette assertion & tout ce que Quintilien dit d'Eschyle a paru hazardé à un très bon juge. Voyez t. I. p. 283.

» ment plus utile. En effet, ses discours se
 » rapprochent davantage du genre oratoire ;
 » (& c'est aussi ce que blâment en lui ceux
 » à qui la gravité, le cothurne & l'accent de
 » Sophocle paroissent plus sublimes) : il est
 » nourri de sentences, il est presque l'égal des
 » sages dans la science qui leur est propre.
 » Pour haranguer & pour répondre, il peut
 » se comparer aux orateurs les plus éloquens
 » du barreau. Admirable dans les passions de
 » tout genre, il n'a point d'égal dans celles
 » qui ont pour objet la pitié. Ménandre,
 » ajoute Quintilien, l'admiroit singulièrement,
 » ainsi qu'il le dit lui-même, & a suivi ses
 » traces, quoique dans une carrière diffé-
 » rente ¹ ».

Ce jugement de Quintilien s'accorde avec
 celui de Démosthène. On dit que cet orateur
 copia de sa propre main les tragédies d'Eur-
 ipide, & qu'il prit des leçons de déclama-
 tion des comédiens formés par ce poète.
 Cicéron lisoit la MÉDÉE d'Euripide, lorsqu'il
 fut atteint par ceux qui le cherchoient pour
 le faire mourir. Alexandre le grand, & le
 philosophe Crantor étoient au nombre des
 admirateurs d'Euripide : celui-ci avoit fré-

quemment à la bouche ce vers de sa tragédie de BELLÉROPHON : « Hélas!.. Mais pour-
» quoi gémir... Je souffre des maux insépa-
» rables de l'humanité ».

A Athènes les ouvrages d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide étoient confiés à la garde publique, & déposés dans les archives, par une loi expresse. Plutarque dit qu'un officier public étoit chargé de les lire au peuple, & qu'il étoit défendu aux comédiens de les jouer, apparemment sans une permission expresse¹. Ce décret, proposé par Lycurgue fils de Lycophon, portoit qu'on érigeroit à ces trois poètes des statues d'airain. Celle d'Euripide fut placée au théâtre².

Il paroît même qu'Euripide fut nourri aux dépens du public, ou qu'il s'en fallut peu qu'il n'obtînt cet honneur réservé à ceux qui avoient bien mérité de la patrie³. Ses ouvrages ne furent pas inutiles aux Athéniens. On dit qu'ils les offrirent au roi Ptolémée, qui, flatté de ce présent, leur accorda en retour des facilités pour exporter du bled de l'Egypte. Tandis qu'Euripide vivoit encore, plusieurs de ses concitoyens vinrent le re-

¹ Plutarque, MOR. p. 841.

² Pausan. ATTIC. f. 18.

³ Euseb. PRÆP. EVANG. v. 33. Schol. Aristoph. ad RAN. v. 975. coll.

mercier de leur avoir sauvé la vie & de les avoir délivrés de l'esclavage. Car, après que l'armée Athénienne eut été taillée en pièces sous les murs de Syracuse, plusieurs Siciliens, admirateurs passionnés des vers de ce poète, accordèrent la liberté à ceux qui purent leur enseigner les plus beaux morceaux de ses tragédies : quelques uns de ces Athéniens infortunés trouvèrent, en les récitant, un moyen de pourvoir à leur subsistance après cette défaite, qui les avoit laissés sans ressource & sans asyle. Plutarque ajoute qu'un navire de Caunus, poursuivi par des corsaires, n'obtint un asyle chez les Siciliens, que lorsqu'on eut appris qu'il portoit des Athéniens qui pouvoient réciter des vers du même poète. Ces anecdotes, vraies ou fabuleuses, rappellent le prix que la Grèce attachoit aux productions des ses poètes, & semblent prouver son respect pour la mémoire d'Euripide. Les louanges des poètes comiques pouvoient n'être pas sérieuses. Diphile l'appelle un POÈTE D'OR, Philémon exprime ainsi ses regrets :

Au royaume des morts, si l'on vit, si l'on sent,
Pour revoir Euripide, ah ! mourons promptement.

Finissons par quelques réflexions liées à la vie d'un poète philosophe & propres

à terminer l'esquisse de son caractère.

Quoique la situation des personnages tragiques détermine nécessairement leurs discours, on y démêle cependant les pensées & les sentimens de l'auteur : il est des traits caractéristiques qui, sous le masque du héros, font reconnoître l'ame du poëte.

N'est-ce pas à de pareils traits qu'on juge que Crébillon, par exemple, avoit des sentimens qui tenoient de la fierté républicaine ? que Voltaire étoit fortement affecté des malheurs qu'entraînent le fanatisme & l'intolérance ? Sophocle & lui ne semblent-ils pas s'irriter de la confiance du peuple aux prêtres du paganisme, lorsqu'ils s'écrient l'un & l'autre, dans *ŒDIPE*.

Nos prêtres ne sont point ce qu'un vain peuple pense ;
Notre crédulité fait toute leur science.

Et, pour sortir du cercle des tragiques Grecs & François, ne reconnoît-on pas les sentimens de Rowe, dans ces vers de sa tragédie de *TAMERLAN*, adressés aux persécuteurs : « Subjuguer l'ame indépendante par sa » nature, rendre une seule raison capable de » frapper également tous les cœurs. Nul pour » voir n'y sçauroit prétendre, à moins que les » esprits ne fussent tous pareils ; ces esprits

» qui ne diffèrent pas moins entr'eux que les
» figures ».

Quel que soit le personnage qui parle, si l'opinion qu'il exprime fait partie d'un système fameux, on a lieu de croire que le poëte en a eû connoissance, & qu'il y fait quelqu'allusion. Des maximes souvent répétées, & avec une sorte d'affectation, appartiennent vraisemblablement au poëte. Cette affectation est plus marquée, si la sentence n'est pas commandée par la nécessité de la situation, & si l'auteur paroît l'avoir cherchée. Cette conjecture acquiert un nouveau degré de probabilité, lorsque le sentiment dont il s'agit est exprimé avec beaucoup de force & de chaleur; car il est rare qu'on rende les idées d'autrui avec autant de vivacité qu'on peint les siennes. Ce qui est placé dans la bouche des héros que le poëte veut faire admirer, est ordinairement sa propre opinion. Je dis ordinairement, parce que quelquefois des raisons d'un autre ordre exigent que l'auteur conforme les paroles de son héros à l'opinion de la multitude. Euripide avoit commencé sa MÉLANIPPE par ce vers impie aux yeux des payens : « Jupiter, quel-
» que soit celui qui porte ce nom, (car je
» ne le connois que pour en avoir ouï parler) ».

Il fut obligé de le changer , & il le fit ainsi :
« Jupiter (ainsi nommé avec vérité) fut père
» d'Hellé ¹ ».

Il est des circonstances qui peuvent jeter du jour sur les opinions du poète. Les écrits de Voltaire, par exemple, d'un genre différent de ses tragédies, serviront à apprécier les maximes de celles-ci. La vie d'un auteur, le temps où il a vécu, les usages reçus dans sa patrie doivent aussi diriger notre jugement. Chez les Grecs, par exemple, le chœur étant le plus ancien personnage de la tragédie, & représentant les plus honnêtes gens du peuple, exprimait aussi fréquemment les sentimens de l'auteur. Souvent même les poètes comiques, dans cette partie des chants du chœur qu'on appeloit PARABASE, s'adressoient en leur propre nom à l'assemblée des spectateurs. Euripide, par une imitation blâmable d'un usage fait pour détruire l'illusion, parla quelquefois au lieu du chœur ; & , dans un intermède de sa tragédie de DANAË (de laquelle il nous reste un assez long fragment)

¹ Anjot a traduit chacun de ces vers par deux décasyllabes.

O Jupiter , car de toi rien , sinon
Je ne connois seulement que le nom.

O Jupiter , combien , en vérité ,
Ce nom convient à ta divinité.

il s'oublia même au point de faire parler au masculin les femmes qui le chantoient. Cette inattention pouvoit être d'assez petite conséquence ; mais ce qui ne l'étoit pas, c'étoit de troubler, par une transposition soudaine, l'ordre & la marche de sa pièce. Aussi cet auteur a-t-il mérité le reproche que lui fait Aristote de n'avoir pas lié les chœurs au sujet de ses tragédies avec autant d'art que Sophocle, quoiqu'à cet égard même il fût, à ce qu'il paroît, supérieur à la plupart des poètes contemporains¹. Ce défaut, qui a un rapport sensible avec ceux que nous avons remarqués, étoit l'effet de deux causes presque contraires, l'enthousiasme & la raison ; c'étoit à la fois un luxe de philosophie & de poésie : l'auteur s'abandonnoit à l'abondance de ses pensées ; il oublioit quelquefois ses personnages, & c'est-là aussi que l'on peut mieux le reconnoître.

Ces réflexions ont quelque importance, ap-

1 « Il faut, dit Aristote, envisager le chœur comme l'un des acteurs, & qu'il soit une partie du tout, & qu'il contribue à la marche » de la pièce, non pas comme dans les tragédies d'Euripide, mais » comme dans celles de Sophocle. Quant aux autres poètes, les pa- » rôles qu'ils donnent au chœur n'appartiennent pas plus au sujet qu'à » toute autre tragédie ». Aristot. POÉT. XVIII. Depuis ces mots : « Quant aux autres poètes. . . » Le sens est douteux, & suppose une correction proposée par Heinsius.

pliquées aux poètes Grecs ; car sur le théâtre d'Athènes les auteurs devoient répondre de leurs maximes. Leurs tragédies avoient toujours un but moral & religieux. Un vers d'HIPPOLYTE, où ce jeune héros paroît mépriser le serment qu'il respecte pourtant au fond de l'ame, suffit pour attirer à Euripide une accusation d'impiété. Cette accusation lui fut intentée juridiquement par un citoyen nommé Hygiénon , & Euripide réclama une juridiction particulièrement affectée au théâtre. On ne sçait point quelle fut l'issue de ce singulier procès ; mais il est probable que le poète fut jugé innocent.

L'expression même d'ENSEIGNER, que les Athéniens employoient dans le sens de METTRE AU THÉÂTRE, rappeloit aux poètes le devoir qui leur étoit imposé. Euripide sentoît assez l'importance de cet emploi pour ne point céder inconsidérément aux caprices de la multitude. On prétendoit un jour le forcer à changer un mot qui avoit déplu, & les spectateurs mécontents sembloient vouloir se venger sur la pièce de l'indocilité de l'auteur. Euripide s'avança sur le théâtre, & dit : « Athéniens, quand on » joue mes tragédies, ce n'est pas vous qui » êtes mes maîtres, c'est moi qui vous EN-

» SEIGNE ». Une autre fois , ayant mis Ixion
 sur la scène , il rendit ce personnage si
 odieux , qu'on lui en fit un reproche. « Son-
 » gez , dit Euripide , qu'avant de le laisser sor-
 » tir , je l'ai enchainé sur la roue ». Sénèque
 raconte quelque chose de semblable touchant
 la tragédie de BELLÉROPHON , dans laquelle
 se trouvoient ces expressions qu'il nous a
 transmises en latin , & dont l'original ne sub-
 siste qu'en partie : « Laisse-moi le nom de
 » méchant , pourvû que j'aie celui de riche.
 » Nous demandons tous : Est-il riche ? Nul ne
 » demande : Est-il bon ? Quel est votre bien ?
 » voilà ce qu'on veut sçavoir , & non pour-
 » quoi , ni d'où vous l'avez. L'homme par-
 » tout est estimé au prix de ce qu'il possède.
 » Demandes-tu l'objet dont la possession nous
 » couvre de honte ? Rien ¹. Je veux ou vivre
 » riche ou , pauvre , ... mourir. Mourir en
 » travaillant à croître ses richesses , c'est éprou-
 » ver une mort heureuse. Or ² ! bien suprême
 » des mortels ! Non , la tendresse d'une mère , la
 » piété d'un fils , l'affection d'un père n'ont point
 » tant de douceurs que tu en fais éprouver à

¹ Je crois ce conceiti du traducteur latin , & non de l'auteur Grec.

² A ces mots : « Or ! bien suprême , &c. » commence la traduction immédiate du fragment original.

» ceux qui te gardent dans leurs maisons. Si les
» yeux de Vénus brillent d'un tel éclat , il ne
» faut plus s'étonner qu'elle nourrisse tant
» d'amours ». A ces mots , dit Sénèque , le
peuple se lève , & veut que l'auteur & la
pièce expient ces funestes maximes. Euripide
paroît alors sur le théâtre , & vient demander
aux spectateurs d'attendre le dénouement ,
& de juger de ses sentimens par la fin de son
héros. Le supplice du criminel pouvoit seul
garantir le poëte de l'indignation que le crime
avoit excitée.

HÉCUBE,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

APRÈS la prise de Troie , les Grecs se retirèrent dans la Chersonnèse Thracienne * où régnoit Polymestor. Ils y avoient conduit Hécube avec les principales dames Troyennes, qu'ils avoient partagées entre eux en qualité de captives. Là , comme ils rendoient de nouveaux honneurs funèbres à Achille, dont le corps étoit inhumé dans les champs Phrygiens, l'ombre de ce héros s'apparut à eux sur le tombeau vuide qu'on lui avoit dressé, & déclara à l'armée Grecque, que, si elle vouloit sortir heureusement de la Chersonnèse, il falloit lui donner Polixène, fille d'Hécube & de Priam, comme un prix qui lui étoit dû, & qu'il s'étoit réservé. Cette jeune princesse lui avoit été promise, dans une trêve, par le roi Priam ; & comme il étoit sur le point de tenir sa promesse, Paris & Déiphobus avoient tué Achille. Les Grecs déterminés à satisfaire les mânes de ce vainqueur de Troie, lui sacrifièrent Polyxène, malgré les cris d'une mère au désespoir, & d'autant plus

* Chersonnèse Thracienne, presqu'île de la Thrace qu'environnent l'Hellespont, la mer Egée & le golfe du Mélas.

malheureuse que Polymestor de son côté, par une perfidie inouïe, avoit fait mourir Polydore, fils d'Hécube. Priam, avant les derniers malheurs de Troie, avoit confié au roi Thracien cet enfant, avec de nombreux trésors, pour servir un jour de ressource à sa patrie & à sa maison désolée. Ilion étant devenu la proie des Grecs, Polymestor oublia son allié; &, l'avarice l'emportant sur la fidélité, il se défit du petit prince, pour jouir impunément des trésors.

* Hunc Polydorum auri quondàm cum pondere magno
 Infelix Priamus furtim mandârat alendum
 Threicio regi, cùm jam diffideret armis
 Dardaniz : cingique urbem obsidione videret.
 Ille, ut opes fractæ Teucrum & fortuna recessit,
 Res Agamemnonias victriciaque arma secutus,
 Fas omne abrupit, Polydorum obtruncat, & auro
 Vi potitur. Quid non mortalia pectora cogis
 Auri sacra fames !

Le double malheur d'Hécube, devenue captive & privée d'enfans, joint à la vengeance qu'elle tire de Polymestor, fait l'intrigue & le dénouement de cette tragédie, dont les personnages sont, l'ombre de Polydore, Hécube, un chœur de Troyennes captives, Polyxène, Ulysse, Talchibius, une femme d'Hécube, Agamemnon & Polymestor.

* Virg. *ÆNEID.* l. 3. v. 44.

ACTE PREMIER.

L'ombre de Polydore sort de terre ¹, & arrive à l'entrée de la maison d'Hécube, lieu de la scène. Cette ombre fait ce qu'Aristote appelle le prologue. Il est bon de se rappeler, une fois pour toutes, qu'Euripide y fait moins de façons que Sophocle. Celui-ci trouve toujours le secret de faire entendre son sujet sans parler aux spectateurs. Mais Euripide n'a pas connu ou voulu suivre cette finesse de l'art. Il a cru qu'il concilieroit plus aisément l'attention d'une nombreuse assemblée, & que ses sujets seroient mieux entendus, plus nets & moins embarrassés, s'il les exposoit nuëment & sans voile. Il l'a presque toujours fait par le moyen de ses prologues; chose sur laquelle certains commentateurs l'ont extrêmement loué comme d'une rare invention; louange fade d'un vrai défaut. La netteté de l'exposition peut s'accorder avec la vraisemblance, sans qu'il soit nécessaire de dire: « Je suis Polydore » & vous verrez ceci & cela »; quoiqu'il soit vrai de dire aussi avec Despréaux, du personnage qui parle le premier:

* J'aimerois encor mieux qu'il declinât son nom,
Et dit: Je suis Oreste, ou bien Agamemnon,

¹ Elle est depuis trois jours errante dans les airs; mais, comme on le verra, les ombres paroissent toujours sortir de terre.

* Despréaux, ART. POÉT. ch. 3.

Que d'aller, par un tas de confuses merveilles,
 Sans rien dire à l'esprit, étourdir les oreilles.
 Le sujet n'est jamais assez tôt expliqué.

C'est donc ici Polydore, ou plutôt son ombre, qui expose le sujet avec un très-grand détail. Il raconte la manière dont Priam le confia à Polymestor avec des trésors de réserve, en cas de malheur pour Troie. Il développe la perfidie & l'avarice du roi de Thrace, qui l'a tué & fait jeter dans la mer depuis trois jours qu'Hécube est arrivée dans la Chersonnèse ¹. Il n'oublie pas de parler du sacrifice de Polixène qu'exige l'ombre d'Achille. En un mot, il met l'action théâtrale au point où elle doit commencer, en déclarant ce qui la précède. Mais, ce qui est moins supportable, c'est qu'il prévient les spectateurs sur les principaux évènements qu'ils verront. Il voit enfin paroître Hécube, & il se retire en s'écriant : « Ah !

¹ La manière dont le P. Brumoy expose ce fait ne me paroît pas entièrement d'accord avec le texte. L'ombre erre depuis trois jours, elle est SUSPENDUE dans les airs, *ἀιωρούμενος*. Ce mot ne peut pas signifier MORT : tout au plus pourroit-il indiquer le supplice d'un homme qui demeure suspendu à un gibet ; mais Polydore n'étoit pas mort de cette manière. Voyez les vers 717, 782. D'ailleurs il est naturel que l'ombre erre dans la Thrace depuis qu'Hécube y est arrivée : il n'y a au contraire aucune raison pour que ce soit l'époque du meurtre. Il est bien vrai que le corps étant reconnoissable, il ne pouvoit y avoir beaucoup plus de trois jours qu'il avoit été jeté à la mer ; & c'est sans doute cette observation qui a déterminé le jugement du P. Brumoy, toujours très-attentif à ces sortes de convenances.

» mère infortunée, qui avez passé du trône à la captivité, quelle je vous vois aujourd'hui, & quelle je vous vis autrefois ! Un dieu ennemi égale vos malheurs à votre félicité passée ».

Hécube non plus reine, mais prisonnière de guerre, & courbée sous le poids des années & de son infortune, se fait conduire par des femmes au palais de Polymestor. « O lumière ! ô nuit, (s'écrie-t-elle) quels songes m'ont agitée » ! Elle parle de ceux qu'elle a eus la nuit dernière au sujet de son fils Polydore & de sa fille Polyxène. Elle raconte le dernier aux Troyennes qui l'accompagnent. Elle a vu une biche qu'un loup furieux arrachoit de ses genoux. Elle a vu le spectre d'Achille qui demandoit en présent une Troyenne. « Dieux ! écarterez de ma fille ce triste présage ».

Une des femmes du chœur, captive comme les autres, ne confirme que trop la vérité de ce songe. Elle apprend qu'en effet, sur les demandes d'Achille, les Grecs assemblés ont délibéré qu'Agamemnon, qui avoit eû en partage Cassandre, vouloit refuser la demande inhumaine d'Achille ; que les fils de Thésée convenoient qu'il falloit du

1 Elle ne dit pas : J'AI VU LE SPECTRE. Le P. Brumoy présente ceci comme la suite du songe ; mais il paroît plutôt que c'est un souvenir. Les femmes du chœur supposent que l'apparition du spectre n'étoit pas inconnue à Hécube.

sang ; mais celui de Cassandre & non de Polyxène ; qu'enfin le troisieme avis étoit de satisfaire l'ombre d'Achille sans restriction¹ ; que jusques-là toute l'assemblée avoit été partagée : mais qu'Ulysse , par une adroite insinuation , avoit fait pencher la balance pour les derniers , & qu'il alloit venir chercher Polyxène pour la conduire à l'autel. Le chœur conseille à Hécube d'implorer Agamemnon & les Dieux. C'est le seul parti qui lui reste à prendre.

La déplorable reine fait éclater ici une douleur difficile à représenter. Elle est mère , c'est l'unique bien que lui ait laissé la fortune , & l'on veut lui enlever ce seul bien que les dieux avoient épargné. Hors d'elle même elle court çà & là. Elle appelle sa fille à grands cris. Polyxène entend ces cris , & sort de son appartement , qu'on suppose voisin². Hécube a de la peine à s'exprimer. C'est une mère désespérée ; sorte de peinture où excelle Euripide. Enfin , la triste vérité lui échappe. « Les Grecs , ma fille , ont résolu ta mort ». Polyxène,

¹ On ne peut se dispenser d'observer ici qu'il n'est point question de trois avis dans l'original. Les fils de Thésée vouloient immoler Polyxène & non Cassandre qui n'étoit désignée par aucune circonstance. Voyez la traduction.

² Elle sort de la tente des captives. Je suis encore obligé de renvoyer à ma traduction & au détail que j'ai donné sur le lieu de la scène , dans l'examen de cette tragédie.

à cette nouvelle , ne plaint que sa mère , & compte pour rien de mourir. Cette scène est courte & vivement touchée.

A C T E I I.

Ulysse arrive. Le sujet de sa venue a été assez annoncé ; ce qui rend la scène très intéressante. Il suppose qu'Hécube est déjà instruite de ce qu'on exige d'elle. Il l'exhorte simplement à céder à son infortune. Après un premier éclat de douleur, tel qu'on peut se l'imaginer dans une mère, c'est-à-dire, très naturel, (c'est le caractère d'Euripide) Hécube demande à Ulysse un moment d'entretien. « Vous souvient-il, dit-elle, du temps où vous » fûtes surpris à Troie sous le déguisement d'un » espion. Hélène vous reconnut & me le dit. Vos » pleurs me touchèrent. Je vous dérobaï à une » mort certaine & que vous méritiez ». Ulysse convient de tout cela : adresse bien grande dans le poëte, qui nous peint le génie d'Ulysse tel qu'il nous est connu. Orateur habile, il sembloit d'abord entrer dans les raisons de son adversaire. Mais ce n'étoit ensuite que pour faire valoir les siennes avec plus de force. Hécube conclut : « Quoi ! » vous convenez de ce que je viens de dire ! N'êtes- » vous donc pas le plus ingrat de tous les mortels, » vous qui condamnez ma fille à la mort ? Pour- » quoi faut-il ensanglanter les tombeaux de ceux

» qui ne sont plus ? S'il faut du sang , c'est Hélène
» & non ma fille qu'on doit immoler. Hélène
» n'a-t-elle pas perdu Achille ?.... Écoutez , ajoutez-
» t-elle , ce que j'exige de vous. Je vous ai vu à
» mes pieds en qualité de suppliant. Vous me
» voyez suppliante à mon tour. Je tombe à vos
» genoux & je demande pour toute reconnoissance
» la grace que je vous accordai la première. Hélas !
» ne me ravissez point ma fille. N'a-t-on pas assez
» répandu de sang ? c'est mon unique trésor : avec
» elle j'oublie mes peines ; elle me tient lieu
» de Troie , de sceptre , d'appui , de tout ce que
» j'ai perdu. Sied-il à des vainqueurs d'abuser
» de la victoire ? Non , non , les heureux ne doi-
» vent pas se flatter d'un bonheur durable. Je fus
» heureuse , & qui suis-je aujourd'hui ? Un seul
» jour m'a ravi toute ma félicité. Cher prince ,
» respectez ma vieillesse. Ayez pitié d'une mere.
» Allez , allez aux Grecs , & représentez-leur com-
» bien il leur seroit honteux d'égorger , dans l'asyle
» des autels , des femmes que leur fureur même
» a épargnées dans l'horreur des combats. Vos
» lois sur cet asyle sacré ne sont-elles pas égales
» pour les personnes libres ? Daignez parler :
» & votre rang fera plus encore que votre élo-
» quence ».

Les Troyennes sont justement touchées de cette harangue ; mais Ulysse est bien moins sensible ;

« O Hécube, répond-il, prêtez l'oreille à ma voix ;
 » que votre courroux n'empoisonne pas d'inno-
 » centes paroles. Je suis prêt, n'en doutez point,
 » de vous sauver vous-même, comme vous me
 » sauvâtes. Je fais gloire de le publier. Mais je ne
 » délavouerai pas non plus ce que j'ai dit au conseil
 » assemblé. Un des plus grands héros de l'armée
 » demande Polyxène ; il faut la lui donner. C'est
 » l'opprobre des états, de souffrir que le brave
 » & le lâche soient confondus par un partage égal.
 » Achille, j'en conviens, nous a paru mériter une
 » distinction ; il est mort en héros pour la patrie.
 » Quelle honte seroit-ce d'avoir vaincu par lui,
 » & de l'oublier après le trépas ? Qu'arriveroit-
 » il, dites-moi, s'il s'agissoit d'assembler de nou-
 » veau la Grèce pour une seconde expédition ? Que
 » diroit-on, si l'on voyoit les morts déshonorés ?
 » Ne préféreroit-on pas le soin de ses jours aux
 » dangers inévitables de la guerre ? Pour moi,
 » content de peu, tandis que je vis, je n'ai d'au-
 » tre ambition que celle de voir mon tombeau
 » honoré ». (Grande raison chez les Grecs ; aussi
 » respectoit-on extrêmement les dernières volontés
 » des mourans ou de ceux qu'on croyoit voir dans
 » les apparitions). « Si vous vous plaignez d'un de-
 » voir si funeste pour vous ; songez que nous avons
 » parmi nous des femmes & des vieillards aussi à
 » plaindre que vous-même. Hé, combien d'époux

» de nos Grecques sont ensevelis dans la poussière
» de Troie ! Supportez courageusement cette in-
» fortune. Pour nous, si nous faisons mal d'hon-
»orer la bravoure après le trépas, nous consen-
» tons qu'on blâme nos lumières. Aussi-bien les
» Troyens ignorent-ils l'idée qu'on doit avoir des
» amis fidèles, & des illustres morts. L'estime que
» nous en faisons est ce qui rend la Grèce florif-
» tante : & c'est le défaut de ce discernement qui
» vous accable de peines conformes à vos juge-
» mens peu équitables ».

Hécube se voyant rebutée, se tourne vers Polyxène qui est présente. « O, ma fille, vous le
» voyez, on rejette mes vœux. C'est à vous d'es-
»sayer si vous aurez plus de pouvoir qu'une mère.
» Employez pour votre vie ce que la douleur a
» de plus tendre. Prosternee aux pieds de ce prince
» inexorable, tâchez d'exciter dans son cœur quel-
» que mouvement de pitié. Saisissez son foible. Il
» est père ».

Polyxène jette un regard modeste, mais assuré, sur Ulysse, & lui parle ainsi. « Je le vois, Ulysse,
» vous cachez votre main, vous détournez le
» visage ». (C'étoit pour empêcher qu'on ne lui touchât la main & le menton, coutume des supplians). « Vous redoutez mes prières; ne craignez
» rien : vous n'entendrez de moi ni vœux *, ni

* Grec : « Vous n'entendrez point mon Jupiter Suppliant », façon de parler grecque.

» soupirs : je vous suis. On veut que je meure , &
 » je brûle de mourir. Non , je ne flétrirai point ma
 » gloire par une lâche crainte de la mort. Hé ,
 » pourquoi chérirais-je la vie ? Fille de roi , des-
 » tinée à des rois , dans l'espérance d'un hymen
 » aussi doux qu'illustre , reine au milieu d'une
 » cour de Troyennes , semblable enfin aux déesses ,
 » hors l'immortalité , je me vois aujourd'hui
 » esclave. Ce nom seul me fait aimer le trépas.
 » Réduite d'ailleurs à devenir peut-être le prix
 » d'un maître cruel qui daignera m'acheter , ver-
 » rois-je la sœur d'un Hector réservée aux derniers
 » emplois des plus vils esclaves ». Le poëte fait le
 détail de ces emplois ; cuire le pain , balayer ,
 faire de la toile ; détail qui , en nous faisant re-
 garder en pitié les siècles passés , ne doit pourtant
 pas nous faire soupçonner le poëte d'avoir dit une
 impertinence à ses spectateurs. Polyxène continue :
 « Jugée digne d'avoir des rois pour époux , je de-
 » viendrais l'épouse d'un misérable acheté à prix
 » d'argent. Non , non , je mourrai libre , & j'em-
 » porterai ma gloire aux enfers. Allons , Ulysse ,
 » conduisez moi , immolez moi , je ne vois plus
 » d'autre bonheur ici bas pour Polyxène ! Et vous ,
 » madame , n'employez ni paroles , ni efforts pour
 » rompre ce dessein. Laissez moi mourir plutôt
 » que de m'exposer à des outrages indignes de
 » mon rang. Un cœur qui n'est pas fait aux cala-

» mités peur bien les supporter ; mais il lui en
» coûte trop pour s'y faire , & la mort lui est plus
» avantageuse qu'une vie qu'il traîneroit dans le
» déshonneur ».

Le chœur admire la noblesse des sentimens que fait éclater Polyxène. « Hélas , répond Hécube ,
» que de douleur va suivre de si nobles sentimens » !
Puis , se tournant vers Ulysse. « Prince , si vous
» voulez faire un don agréable au fils de Pélée ,
» sans vous couvrir d'opprobre , c'est moi & non
» ma fille qu'il faut immoler. Menez Hécube à
» son tombeau. Percez mon sein de mille coups.
» C'est moi qui ai donné le jour à Pâris , à celui
» qui a fait mourir Achille ».

ULYSSE.

C'est Polyxène & non pas vous que demandent
ses mânes.

HÉCUBE.

Hé bien , joignez moi à ma fille. Ce seront
deux victimes pour une.

ULYSSE.

C'est déjà trop de Polyxène , sans y joindre
Hécube. Que ne pouvons-nous épargner l'une &
l'autre !

HÉCUBE.

Non , vous dis-je , il le faut. Vous serez forcé
de nous réunir.

ULYSSE.

Hé, qui m'y forcera? Je ne connois point de maître en ces lieux.

HÉCUBE.

Ce sera moi. Plus attachée à Polyxène que le lierre à l'arbre, je ne la quitte point.

ULYSSE.

Madame, prenez des conseils plus salutaires.

HÉCUBE.

Je n'écoute plus rien. Je ne livrerai point ma fille.

ULYSSE.

Et moi, je ne puis la laisser dans vos bras.

POLYXÈNE.

Ecoutez moi l'une & l'autre. Ulysse, n'aigrissez point une mère désespérée. Vous, ô ma mère, cédez à des vainqueurs. Epargnez vous l'affront de me voir traîner avec violence. (Le grec dit plus.) Permettez que votre fille vous embrasse pour la dernière fois , & que pour la dernière fois elle vous appelle du doux nom de mère ; ô ma mère , je m'en vais au tombeau.

HÉCUBE.

Et je vivrai pour l'esclavage!

POLYXÈNE.

Je ne verrai point cet hymen si justement attendu!

HÉCUBE,

HÉCUBE.

O fille malheureuse ! O plus malheureuse mère !

POLYXÈNE.

Je vais donc être séparée de vous , & reléguée dans les enfers.

HÉCUBE.

Que ferai-je , hélas , pour terminer cette cruelle vie ?

POLYXÈNE.

Fille de roi , je vais mourir esclave !

HÉCUBE.

Et moi , après avoir vu périr ma nombreuse postérité * !

POLYXÈNE.

Que dirai-je en votre nom à votre fils Hector & à Priam votre époux ?

HÉCUBE.

Dites-leur que je suis arrivée au comble des maux.

Polyxène & Hécube continuent ainsi un moment l'expression de leur douleur telle que la dicte la nature. La première fait les derniers adieux à sa mère , à Cassandre sa sœur , & à son frère Polydore , l'un & l'autre absens. A l'égard de Polydore , Hécube , par un pressentiment naturel , dit qu'elle ignore s'il vit encore ; & Poly-

* Grec : Cinquante enfans.

xène la rassure. Il ne faut pas être surpris qu'Hécube, quoiqu'arrivée depuis trois jours dans la Chersonnèse de Thrace, ignore le sort de Polydore. Le roi Polymestor est supposé absent & à l'extrémité de son royaume, comme nous le verrons dans la suite. Ainsi Hécube croit avec apparence que son fils est avec lui ¹. Enfin, Polyxène dit à Ulysse. « Enlevez moi & me voilez la tête » (comme aux victimes) car je sens que les pleurs » d'une mère m'attendrissent, & que ma vue la » consume de douleur. O lumière ! je puis du » moins prononcer ce nom, car je ne jouis plus » de la chose, sinon dans l'intervalle où je me » trouve entre le glaive & le tombeau d'Achille, » adieu ». Hécube sent qu'elle se pâme. Elle appelle sa fille, lui tend les bras, fait d'inutiles efforts, & tombe évanouie entre les mains des femmes, tandis qu'Ulysse emmène Polyxène. Si l'on trouve de la cruauté dans ces sacrifices, il faut se placer du moins dans la situation où étoient les Grecs, à qui la superstition & la politique les rendoient comme nécessaires. Sans cela on ne peut justifier le personnage d'Ulysse.

¹ Hécube ignore à la vérité l'absence de Polymestor, car elle l'envoie chercher par une femme; mais il n'y a pas lieu d'être surpris qu'une captive n'eût point pu envoyer vers lui sans l'aveu des Grecs. Et la plus grande crainte d'Hécube étoit sans doute de donner lieu aux Grecs de soupçonner l'existence de cet enfant ignoré, & de leur faire découvrir sa retraite.

Le chœur chante les strophes ordinaires pour exprimer ses regrets. Elles roulent sur la triste servitude que les dames Troyennes envisagent avec plus d'horreur depuis l'enlèvement de Polyxène. Ces strophes sont des plaintes très éloquentes, excitées par un retour que la nature fait faire aux malheureux sur eux-mêmes à la vue des malheurs d'autrui. Hécube reste toujours livrée à sa douleur & couchée par terre.

A C T E I I I.

Talthybius, officier d'Agamemnon ¹, vient la trouver de la part de ce roi. Il demande au chœur où elle peut être, & on la lui montre dans l'état où sa profonde douleur l'a réduite, presque sans mouvement, & enveloppée dans ses voiles. Frappé à la vue d'un spectacle si touchant, il s'écrie : « O Jupiter, que penser des dieux ! s'inté-
» ressent-ils en effet aux mortels ? Est-on mal
» fondé à croire que satisfaits d'être heureux ils
» abandonnent le reste au hasard ? Quoi ! c'est-là
» cette reine des riches Phrygiens ! cette épouse
» de l'heureux Priam ! Et son royaume est ren-
» versé ! & je la vois elle-même réduite à l'es-
» clavage, accablée d'ennuis & d'années, privée
» d'enfans, & couchée dans la poussière » ! Sen-

¹ Il se nomme lui-même LE SERVITEUR DES GRECS. C'étoit un héraut public, & par là même aux ordres du chef.

timens impies : le systême, de la fatalité répandu dans le peuple faisoit souffrir ces discours populaires, comme l'effet d'un premier mouvement que le cœur désavouoit.

On exhorte Hécube à se lever. Elle ne se réveille de son accablement que pour demander qui vient encore insulter à sa douleur. Talthybius lui dit qu'il est envoyé vers elle par Agamemnon. « Ah, » dit Hécube, vient-on me chercher pour m'immoler ? Allons : me voici prête : conduisez moi. » Non, répond le héraut, c'est pour rendre les derniers devoirs à votre fille déjà immolée ». Cette affreuse nouvelle replonge Hécube dans l'abyme de la tristesse. « Comment avez-vous pû l'immoler, cruels que vous êtes » ! Elle veut pourtant sçavoir un détail si triste pour une mère. Je ne sçais si cela nous paroîtroit aujourd'hui naturel, quelque tempéramment qu'y ait apporté le poëte. Car Hécube craint sur-tout qu'on n'ait immolé sa fille beaucoup moins aux mânes d'Achille, qu'à la politique & à la haine des Grecs. Talthybius fait donc son récit à la manière d'Énée,

Infandum, regina, jubes renovare dolorem, &c.

« Vous exigez de moi un renouvellement de douleur. Ce funeste spectacle m'a coûté assez de larmes. Faut-il en verser encore ? Toute l'armée étoit assemblée autour du tombeau

» d'Achille, où se devoit faire le sacrifice. Le fils *
» de ce héros prend la main de Polyxène, & la fait
» monter sur le tombeau. J'étois proche, aussi-bien
» qu'une troupe de jeunes Grecs choisis pour tenir
» la victime. Le fils d'Achille prend la coupe d'or,
» & fait des libations aux mânes de son père. Il
» me fait signe d'imposer à l'assemblée un religieux
» silence. J'obéis; tout se tait. Alors il s'écrie:
» O fils de Pélée, ô mon père, recevez ces liba-
» tions qui évoquent les ombres. Venez vous ras-
» sasier du pur sang de cette victime que nous
» vous livrons toute l'armée & moi. Mais soyez-
» nous favorable. Détachez nos vaisseaux du port,
» & donnez-nous un heureux retour dans nos
» patries. Il dit, & toute l'armée s'unit à ses vœux.
» Il tire aussi-tôt le couteau sacré, & il ordonne à
» ceux qui environnoient la victime de la saisir.
» Arrêtez, dit-elle, ô Grecs. Vous qui avez ravagé
» ma terre natale, sçachez que je meurs volontai-
» rement. Qu'on ne m'approche pas. Je vais me
» livrer au coup fatal. Laissez moi mourir libre, au
» nom des dieux. Reine, je rougirois de paroître
» aux enfers en qualité d'esclave. L'assemblée s'é-
» meut; Agamemnon lui-même commande qu'on
» cesse de retenir Polyxène. Elle l'entend &, se
» voyant libre, elle déchire ses vêtemens, décou-
» vre son sein, fléchit le genou, & tient ce dis-

* Néoptolème.

» cours capable d'attendrir des rochers : Jeune
 » prince, voici mon sein & ma tête. Choisis :
 » frappe : me voilà prête. Le fils d'Achille tout
 » éperdu & sans trop sçavoir ce qu'il veut ou ne
 » veut pas, détourne les yeux : il balance. Il frappe.
 » Incontinent des ruisseaux de sang coulent ».

Elle tombe , & tombant range ses vêtements ,
 Dernier trait de pudeur en ces derniers momens *.

Ces deux vers de la Fontaine , qui expriment la
 mort de Thisbé, sont la plus fidelle traduction du
 passage d'Euripide. Talthybius ajoute que l'assem-
 blée, remplie d'admiration & de pitié pour Poly-
 xène, s'est mise à lui dresser un bûcher, & à faire,
 comme de concert, des présens pour la pompe
 funèbre. Cette nouvelle semble dissiper l'horreur
 dont Hécube étoit saisie en apprenant la mort de
 sa fille. Elle prononce même une petite tirade
 de morale sur la noblesse des sentimens qui se
 conserve toujours, même dans l'adversité. « Est-ce
 » à l'éducation; est-ce à la naissance, dit-elle, qu'on
 » doit ces sentimens? &c ». Puis elle s'aperçoit
 qu'elle moralise un peu hors de propos. Elle a
 raison : mais les Grecs étoient fous de sentences
 & de morale. Ils en vouloient par-tout. « Allez,
 » dit Hécube à Talthybius, & dites aux Grecs qu'ils
 » écartent de la victime la foule du peuple ». Elle
 ordonne aussi à une de ses femmes d'aller puiser

* La Fontaine, FILLES DE MINÉE.

de l'eau sur les bords de la mer pour laver le corps de Polyxène; &, comme les derniers devoirs étoient infiniment précieux chez les anciens, elle songe comment elle pourra les rendre à sa fille avec quelque décence, & d'où elle pourra tirer le reste des dons funéraires qu'on devoit mettre dans les tombeaux, suivant l'usage *. Elle se résout à prier les dames Troyennes, ses compagnes de captivité, de lui donner le peu de bijoux d'or & d'habits qu'elles auront pu dérober à la rapacité des vainqueurs. Cela lui donne lieu de jeter un soupir sur son opulence passée, qu'elle compare avec sa disette présente: tandis qu'elle est en humeur de morale, elle conclut que les honneurs & les richesses ne sont que vanité pure, & que celui-là seul est heureux qui donne le moins de prise aux revers. Le chœur continue la morale en trois strophes '.

A C T E I V.

La femme qu'Hécube avoit envoyée à la mer pour y puiser de l'eau, revient annoncer de nou-

* Voyez IPHIGÉNIE EN AULIDE, tom. VII. & ALCESTE, tom. VI.

' Le défaut que parodie le P. Brumoy dans cet extrait est réel; cependant il est rendu plus sensible par les expressions triviales qu'il a sans doute employées à dessein, telles que « une tirade de morale, » en humeur de morale, &c ». L'équité veut qu'on juge l'auteur sur ses propres expressions, ou du moins sur ses expressions traduites, & non extraites & parodiées, même par un homme de goût.

veaux malheurs. Hécube sort de son appartement; & cette femme, qui apporte un cadavre voilé, l'appelle la plus infortunée des humains. Hécube croit qu'on lui envoie le corps de Polyxène; & cette erreur cause une suspension qui intéresse. On la détrompe. « Seroit-ce donc Cassandre, dit-elle? Non, dit la suivante ». Aussi-tôt elle découvre le corps. Il se trouve que c'est celui de Polydore, qu'Hécube reconnoît. Sa douleur n'a plus de bornes. C'est une fureur véritable. Aussi la mesure des vers change-t-elle; & il y a apparence que le reste de cette scène étoit en partie chanté, ou du moins accompagné d'instrumens pour animer les acteurs, comme on le voit dans plusieurs autres tragédies Grecques, où les scènes extrêmement passionnées sont parsemées de strophes, ainsi que les intermèdes des actes.

La suivante dit qu'elle a trouvé le corps de Polydore sur le bord de la mer qui l'avoit rejeté de son sein. Hécube se souvient alors du songe qu'elle a eu la nuit précédente. Elle ne doute plus que Polymestor n'ait fait périr son fils pour s'emparer des trésors de Troie. Le chœur, intéressé dans toute cette scène, voit paroître Agamemnon, & se tait.

Ce roi vient prier Hécube d'ensevelir au plus tôt Polyxène, & il s'étonne de son délai. C'étoit le devoir d'une mère ou du plus proche parent.

Agamemnon, en se détournant, apperçoit le cadavre. Il reconnoît à l'habillement que c'est un Troyen qu'on a tué. Hécube à part balance si elle se jettera aux pieds d'Agamemnon, pour le supplier de prendre en main ses intérêts contre la violence de Polymestor ; un reste de fierté de reine, & la crainte d'un refus la font balancer. L'humanité du roi, la soif de la vengeance, & l'intérêt d'un fils, si cruellement massacré, l'emportent. Elle tombe aux genoux du roi de Mycènes. « Que demandez-vous, dit-il ? La liberté ? » Elle vous est accordée ». Il pouvoit la lui donner comme chef de l'armée Grecque. « Non, répond » Hécube, la captivité me sera douce, dût-elle » durer autant que ma vie, pourvû que je sois » vengée. Vous voyez ce cadavre. C'est mon fils ». Elle lui raconte l'histoire de Polydore, & la trahison de Polymestor. L'unique faveur qu'elle demande, c'est qu'on lui aide à se venger de ce roi perfide qui a violé les droits les plus sacrés de l'hospitalité & de l'amitié pour satisfaire son avarice. Agamemnon paroît balancer. « Vous reculez, » dit-elle ; ah, reine infortunée, j'aurai perdu mes » vœux & ma vengeance » ! Il y a encore ici une de ces sentences si chères aux Grecs, & si soigneusement remarquées par les commentateurs. « Hé, » pourquoi cultiver tant les autres arts, & ne pas » employer tous ses soins à trouver l'art d'ob-

« tenir tout par la persuasion » ? Il est vrai qu'à cette sentence près, qui ne seroit pas de notre goût, Hécube emploie tout ce que la nature peut suggérer de plus passionné pour toucher son vainqueur. C'est une captive, autrefois reine, qui le supplie : c'est une mère dont on a égorgé impunément les enfans ; c'est contre un traître qu'elle implore la justice d'un ennemi généreux. Les hommes, les dieux & le corps qu'elle lui montre la demandent pour elle. Troie encore fumante se présente à son souvenir ; comme dans l'ANDROMAQUE de Racine, qui a suivi ces images & imité ce morceau.

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez ;
J'ai vu mon père mort, & nos murs embrâsés.
J'ai vu trancher les jours de ma famille entière,
Et mon époux sanglant traîné dans la poussière ;
Son fils seul avec moi réservé pour les fers.
Mais que ne peut un fils ! &c. *

La scène entière de Racine est précisément la même que celle d'Euripide. Même embarras, même situation d'Hécube & d'Andromaque ; même ardeur dans chacune de fléchir, l'une Agamemnon, l'autre Pyrrhus. Enfin, pour dernier effort, Hécube dompte sa plus vive répugnance, & remontre à Agamemnon que Cassandre est sa captive, & son épouse ¹. C'est par ce tendre nom, qui coûte si

* Racine, ANDROMAQUE, act. III. sc. VI.

¹ Son amante. Il est vrai qu'Hécube dit à Agamemnon que Polydore

cher à la fille & à la mère, qu'Hécube tâche de l'ébranler. Elle voudroit que tout dans elle prît la parole, ses mains, sa démarche, ses cheveux blancs, & que, par autant de voix éloquentes, tout exprimât la vivacité de sa douleur.

Agamemnon l'écoute en silence & d'un air rêveur. Ému d'une compassion noble, il ne peut lui refuser son secours contre Polymestor. Mais une crainte politique l'inquiète. Il voudroit ne paroître pas immoler ce prince à l'amour de Cassandre. Qu'en diroit la Grèce assemblée? Polymestor est son allié: Polydore est censé ennemi. Les sentimens d'une mère ne passent point dans les cœurs d'une armée, & les intérêts de l'une sont bien différens de ceux de l'autre. En un mot, il ne veut point s'attirer l'indignation des Grecs.

« Hélas, s'écrie Hécube, personne n'est donc libre,
» si les rois ne le sont pas! L'homme est donc
» esclave des richesses ou de l'éclat! De vains
» égards pour une multitude insensée ou pour
» de chimériques lois étouffent donc l'humanité
» & les mœurs! Hé bien, ajoute-t-elle, si vous ne
» craignez que les bruits de la Grèce, je vous
» délivre de cette crainte. Je ne vous prie plus
» de servir ma vengeance. Soyez en seulement le
» dépositaire: gardez mon secret; & si, durant l'es-

est son beau frère, afin de le toucher; & de relever par cette expression une alliance moins honorable.

» fort que je médite, il arrive quelque émeure,
 » arrêtez-en le cours, sans paroître agir en ma
 » faveur. Du reste, laissez-moi le soin de me ven-
 » ger. Hé, comment vous vengerez-vous, dit Aga-
 » memnon ? Par des femmes, répond-elle. Faites
 » seulement que celle-ci (c'est une d'entr'elles)
 » puisse traverser le camp en sûreté ». Elle lui
 donne ordre aussi-tôt d'aller de sa part prier Po-
 lymestor de venir la trouver pour un intérêt com-
 mun. A l'égard de la cérémonie funèbre, elle la
 diffère après sa vengeance.

Agamemnon entre dans ses desseins, & se retire
 en terminant l'acte, qui est suivi de l'intermède
 chanté par le chœur. Il roule sur le saccagement
 de Troie & sur l'esclavage des Troyennes. Il y a
 des strophes admirables; mais elles perdroient à
 être séparées.

A C T E V.

Polymestor, ancien ami de Priam & d'Hécube,
 prend ici ce personnage, parce qu'il croit son
 crime enseveli dans les flots avec Polydore. Il
 salue Hécube, plaint son sort, s'excuse sur son
 délai à la voir depuis trois jours qu'elle est arrivée
 dans ses états. Mais des affaires d'état le rete-
 noient dans le fond de la Thrace; & il se rendoit
 vers elle, lorsqu'il a rencontré la personne qui
 venoit le chercher de la part d'Hécube. Cette

princesse feint d'ignorer sa perfidie. « Je rougis ;
 » dit-elle, de lever les yeux sur vous étant ce que
 » j'ai été ». Elle joint à cette honte naturelle une
 raison qui doit paroître bien étrange pour notre
 siècle. C'est qu'il n'est pas permis à une femme de
 regarder un homme en face. « Que voulez-vous
 » de moi, dit le roi » ? Hécube lui fait entendre
 qu'elle a un secret important à lui confier, aussi-
 bien qu'à ses enfans. Polymestor fait écarter sa
 suite, & jure qu'il est disposé à tout faire en
 faveur des amis malheureux. Hécube commence
 par lui demander si Polydore vit : « Oui, répond
 » le parjure, & du moins vous n'êtes pas mal-
 » heureuse en ce point ».

HÉCUBE.

Se souvient-il toujours d'une mère ?

POLYMESTOR.

Il vouloit venir secrètement vers vous.

HÉCUBE.

Et les trésors qu'on vous avoit confiés ?

POLYMESTOR.

Ils sont en sûreté dans mon palais.

HÉCUBE.

Continuez d'en être fidelle dépositaire.

C'est ainsi que cet entretien est conduit. Poly-
 mestor, curieux de sçavoir le secret dont on l'a
 flatté, veut écarter ses enfans. « Non, dit Hécube,
 » il faut qu'ils soient présens ». Elle parle de nou-

veaux trésors cachés, dit-elle, sous un marbre noir dans les débris du temple de Minerve à Troie, & dont il faut que les enfans de Polymestor soient instruits en cas que leur pere vînt à mourir. Elle parle, de plus, de quelque argent qu'elle a sauvé dans sa fuite, & qu'elle feint de vouloir lui confier. Sur cet appas séduisant, il entre dans l'appartement où les Troyennes l'attendent, & la reine, en l'introduisant, lui dit ces paroles ambiguës : « Entrez, faites ce qui convient; puis vous » retournerez avec vos enfans au lieu où vous avez » laissé mon fils ».

Le chœur, témoin de ce piège tendu au roi Thracien, en attend l'issue, qui ne tarde guères; car peu après qu'il est entré l'on entend des cris. « Ah, l'on me perce les yeux » ! En effet, toutes les femmes se jettent sur lui avec des fuseaux ou des aiguilles, & l'aveuglent, tandis qu'Hécube tue les deux enfans de son perfide allié. Ce mouvement, qui ne se voit point, est exprimé très-vivement & en fort peu de mots, en partie par le chœur, & en partie par des voix qu'on entend avec le bruit. Hécube sort : à l'instant le palais s'ouvre : on voit les corps des enfans de Polymestor étendus; & lui-même, devenu furieux, court çà & là, sans tenir de route assurée. Il poursuit en vain les femmes qui l'ont assassiné. Il appelle à son secours les Grecs, les Atrides & toute l'armée. Ce sont là

de ces situations que nos vers alexandrins ne peuvent exprimer. Le changement de versification que les Grecs se permettoient, rendent ces sortes de jeux naturels, vifs & incapables d'aucune traduction supportable.

Agamemnon accourt aux cris de Polymestor. Il feint d'être étonné de ce bruit, comme s'il en ignoroit la cause. Polymestor qu'il trouve dans le même état où l'on a vu Œdipe dans Sophocle, lui dit : » Vous voyez l'état où je suis. » C'est Hécube & les compagnes qui m'ont traité » ainsi ». Agamemnon, continuant de feindre, appelle Hécube, qui se présente fièrement & qui jouit de sa vengeance. Polymestor veut se jeter sur elle; chose qui nous choqueroit extrêmement, quoiqu'exprimée d'une manière tragique. Agamemnon, en grand roi dont l'autorité s'étend sur ses alliés mêmes, arrête sa fureur: il se fait l'arbitre d'un différend si extraordinaire. Il veut entendre les raisons de part & d'autre, & les peser en juge souverain. Polymestor y consent, & parle le premier. « Il s'agit de Polydore le, » dernier gage de l'hymen d'Hécube. Priam qui » commençoit à craindre pour Troie, me le confia, & je conviens que je l'ai fait mourir. Mais » jugez de mes raisons. Sa mort étoit un coup » d'état pour les Grecs & pour moi. J'appréhendai, je l'avoue, que cet enfant ne recueillît

« un jour les débris de Troie ; qu'il ne tirât de
 « ses cendres ce royaume dangereux ; que les
 « Grecs irrités ne fissent une seconde expédition
 « fatale à la Thrace ; & qu'ils ne revinssent en-
 « velopper mes états dans les ruines d'une secon-
 « de Troie que j'aurois ressuscitée. Hécube a
 « sçu la mort de son fils. Elle m'a conduit dans le
 « piège, sous prétexte de m'indiquer je ne sçais
 « quels trésors imaginaires. Elle m'attire seul
 « dans le fond de ce palais. A peine étois-je
 « assis que je me vois environné de femmes qui,
 « feignant d'admirer l'éclat de mes vêtemens,
 « & mon javelot, me désarment & me dé-
 « pouillent. Les autres prennent mes enfans,
 « les caressent & se les donnent de main en
 « main pour les écarter loin de moi. Tout-à-
 « coup, les inhumaines, passant des caresses à
 « la fureur, font briller des poignards cachés
 « sous leurs robes ; & immolent mes enfans à
 « mes yeux. Celles qui m'amusoient me fai-
 « sissent les pieds & les mains, & m'arrêtent
 « par les cheveux, malgré mes efforts pour se-
 « courir mes fils. Contraint de céder au nom-
 « bre, je deviens moi-même l'objet de leur bar-
 « barie. Elles me perçent les yeux à coups
 « d'aiguilles, & s'enfuient incontinent. Livré à
 « moi-même & à mon désespoir, je les pour-
 « suis à mon tour, je brise, je renverse tout ce

» qui s'oppose à moi. Mais en vain. Voilà ce
 » que votre intérêt & le meurtre de votre en-
 » nemi m'attire de honte & d'horreur ». Il finit
 en maudissant les femmes à peu près comme
 Sganarelle *. « Oui, je rassemble aujourd'hui
 » sur ce sexe toutes les maledictions faites & à
 » faire. La mer ni la terre n'ont rien produit
 » de si détestable, &c. » Le merveilleux est que
 le chœur qui est composé de femmes, relève
 sérieusement cette dernière boutade d'un furieux
 en disant, « Qu'il a tort d'en croire sa fureur
 » contre toutes les femmes, & qu'il en est de
 » vertueuses, s'il y en a grand nombre de mau-
 » vaises ». C'est Euripide qui parle, poète,
 (comme on l'a remarqué, & comme on le
 verra de plus en plus) aussi peu galant dans
 ses poésies que Racine son imitateur éternel
 affectoit de l'être.

Hécube commence son plaidoyé par une sen-
 tence sur l'éloquence. Elle trouve horrible que
 les hommes s'en fassent un art pour servir l'in-
 justice. Puis se tournant vers Polymestor: « De
 » quel front, dit-elle, osez-vous dire que c'est
 » en faveur d'Agamemnon & des Grecs que
 » vous avez tué mon fils? Non, non, des bar-
 » bares † ne peuvent lier de véritable société

* Molière, ÉCOLE DES MARIS, scène dernière.

† Ce trait fait sans doute allusion à quelque infidélité des bar-
 bares alliés avec les Grecs durant la guerre du Peloponnèse.

« avec les Grecs. Mais quelle faveur espériez-
 « vous d'eux ? Les nœuds du sang ou le désir
 « de leur alliance vous ont peut-être porté à
 « ce crime. La crainte de leur vengeance vous
 « a peut-être alarmé. Qui croyez-vous persua-
 « der par de pareils prétextes ? Avouez-le ; c'est
 « votre avarice qui m'a ravi mon fils. Si c'est
 « l'intérêt d'Agamemnon qui a guidé vos coups ,
 « falloit-il attendre si tard ? Pourquoi ne lui
 « avez-vous pas sacrifié Polydore , ou pourquoi
 « ne l'avez-vous pas livré aux Grecs , tandis que
 « Troie subsistoit , que Priam vivoit encore , &
 « que la lance d'Hector étoit encore formidable ?
 « Deviez-vous attendre que mes états fussent
 « renversés & Troie réduite en cendres , pour
 « immoler un enfant qui étoit entre vos mains
 « sur la foi de l'hospitalité ? Levons tous les
 « voiles dont vous tâchez de couvrir la noir-
 « ceur de cet attentat. Vous étiez ami des Grecs ,
 « dites-vous : je le veux : cet or que vous avouez
 « n'être pas à vous , il falloit donc le distribuer
 « à des guerriers épuisés , & éloignés de leur patrie.
 « Mais , loin de leur en faire part , vous le gardez
 « en secret dans votre Palais. Quelle gloire eût-ce
 « été pour vous de me rendre mon fils , conservé
 « par les soins de l'amitié , & de me le rendre dans
 « un tems qui distingue les vrais amis par une
 « fidélité indépendante de la fortune ! Quel appui

» n'eussiez-vous pas trouvé dans Polydore, si, de-
» venu heureux par vos soins, il vous eût vu à
» son tour dans l'adversité! Il auroit été pour vous
» une ressource, un trésor plus solide que ceux qui
» vous ont ébloui. Malheureux, où en êtes-vous
» réduit? Vous ne gagnez point Agamemnon, vous
» perdez les trésors usurpés, vos enfans & la lu-
» mière du jour. Pour vous, Agamemnon; j'ose
» le déclarer, si vous soutenez Polymestor, vous
» ferez l'appui d'un coupable, qui a violé la foi
» publique, & foulé aux pieds les lois les plus
» sacrées; vous passerez pour le défenseur des at-
» tentats & des forfaits. Je me tais pour ne pa-
» roître pas faire la loi à mes maîtres ».

Après une réflexion du chœur sur la force de la vérité qui seule fait le nerf de l'éloquence, Agamemnon parle en juge, & prononce avec beaucoup de dignité, mais en peu de mots, contre Polymestor dont il a découvert l'artifice. Ainsi la vengeance d'Hécube est autorisée & le crime puni. Polymestor confondu lance des imprécations contre Hécube & Agamemnon, imprécations qui doivent avoir leur effet. A l'une il prédit qu'elle sera changée en chienne furieuse, & précipitée dans la mer, ce que la fable justifie: à l'autre, que Cassandre sera égorgée par Clytemnestre, & que lui-même ne sera pas épargné par sa barbare épouse. L'évènement le montra dans la suite. La supersti-

tion des anciens leur faisoit regarder avec frayeur & comme des présages terribles ces sortes de malédictions sorties de la bouche des malheureux.

C'est pourquoi Agamemnon, quoi qu'il paroisse les mépriser, fait enlever Polymestor, & le condamne à être relégué dans une isle déserte. Cependant le vent favorable souffle, la flotte se dispose à sortir du port, & la pièce finit.

Erasme l'a traduite en vers Latins comme une des plus belles; & Lodovico Dolce l'a mise en vers Italiens, jusqu'à imiter la mesure des grands & des petits vers. Comme ils n'y ont rien changé du tout, nous n'en dirons pas davantage. L'édition Italienne a été faite à Venise en 1568. Il est inutile encore d'observer la duplicité d'action, qui est visible, & les endroits qui choquent évidemment nos mœurs. Le tragique singulier de ce poëme efface tout cela dans l'esprit de ceux qui ne sont pas prévenus contre les anciens; mais je doute qu'il pût se soutenir dans une traduction suivie & entière.

PERSONNAGES.

L'OMBRE DE POLYDORE fils de Priam.

HÉCUBE, veuve de Priam.

POLYXÈNE, fille d'Hécube.

POLYMESTOR, roi de Thrace.

AGAMEMNON.

ULYSSE.

TALTHYBIUS, héraut des Grecs.

UNE FEMME OU ESCLAVE de la suite d'Hécube.

TROYENNES CAPTIVES, de la suite d'Hécube.

LE CHŒUR, composé de Troyennes captives.

La scène est dans la Chersonnèse de Thrace, près de la mer, dans le camp des Grecs, à l'entrée de la tente des Troyennes captives.

H É C U B E,

TRAGÉDIE D'EURIPIDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

L'OMBRE DE POLYDORE seule.

J'AI quitté la retraite des morts, & les portes du sombre empire où Pluton regne loin des dieux. Je suis Polydore, né d'Hécube, fille de Cisse: Priam fut mon père. Quand la capitale de la Phrygie fut menacée, craignant de la voir tomber sous le fer des Grecs, il m'envoya secrètement hors des confins de la Troade, chez Polymestor de Thrace, son hôte, qui cultive les plaines fertiles de la Chersonnèse & tient sous son sceptre ce peuple ami des fiers courriers. En me confiant à ses soins, mon père lui remit en secret beaucoup d'or, afin que si les murs d'Ilion devoient tomber, ceux de ses en-

fans qui vivroient encore ne fussent pas dans le besoin. J'étois le dernier des enfans de Priam , & c'est pour cela qu'il m'éloigna de Troie. Je n'étois pas en état de soutenir le poids d'une armure , ni de porter une lance de mon jeune bras. Aussi long-temps que l'empire Phrygien subsista & que les remparts de Troie demeurèrent inébranlables , aussi long-temps qu'Hector mon frère put signaler son courage , élevé par les soins de l'hôte de mon frère , je croissois dans son palais , ainsi qu'un tendre rejetton. Mais , dès que Troie , dès qu'Hector ne fut plus , quand les foyers de mes aïeux eurent été renversés & que Priam lui-même fut tombé aux pieds des saints autels ¹ , immolé par la main du sanguinaire fils d'Achille ; l'hôte & l'ami de mon père me massacra sans pitié & jeta mon cadavre dans les flots , pour jouir en paix de mes trésors. Triste jouet des vagues agitées , je demeure étendu sur le rivage , sans obtenir ni larmes ni sépulture. Maintenant j'abandonne mon corps pour m'attacher à Hécube , mère tendre & chérie : déjà trois jours se sont écoulés depuis que je me suis élevé dans les airs ; c'est le

¹ « Aux pieds des saints autels , ou du saint autel ». Littéralement : « De l'autel bâti par un dieu , ou bien , élevé aux dieux par les Troïens ». M. Belin croit que ce mot exprime que Priam avoit élevé cet autel de ses propres mains : cette conjecture est heureuse , & rappelle l'expression de Virgile : « Quas ipse sacraverat aras ».

temps que cette infortunée mère, après avoir quitté Troie, a passé sur ce rivage de la Chersonnèse. Tous les Grecs, tranquilles sur ces bords, demeurent auprès de leurs vaisseaux immobiles; le fils de Pelée leur est apparu sur son tombeau, & retient ces guerriers prêts à retourner dans leur patrie. Il veut, pour prix de ses travaux, qu'on immole ma sœur Polyxène sur sa tombe. Il obtiendra sa demande; les Grecs qui chérissent sa mémoire, ne lui refuseront pas cette offrande, & le sort a marqué ce jour pour les funérailles de ma sœur. Ma mère aura aujourd'hui sous les yeux les corps de ses deux enfans: je paroîtrai poussé par les flots jusqu'aux pieds d'une esclave, afin d'obtenir la sépulture. Car j'ai demandé aux puissances infernales de trouver un tombeau, & d'être rendu aux mains de ma mère. Ainsi mes vœux seront accomplis, & je m'éloignerai de cette infortunée, qui gémit sous le poids des ans. — Hécube! — Elle traverse la tente d'Agamemnon ¹, épouvantée par

¹ La même que celle des captives. — J'explique dans l'examen de cette pièce le motif de l'arrivée & de la sortie de ce spectre. Je dois seulement mettre ici sous les yeux du lecteur la traduction littérale de ce passage, en suivant le sens le plus généralement adopté par les critiques. « Il faut m'éloigner de la vieille Hécube. Car elle porte les » pas sous la tente d'Agamemnon ». Au lieu de ces mots : sous la tente, plusieurs entendent : hors de la tente; & c'est ainsi que j'ai traduit. Je me suis permis de séparer le nom d'Hécube du reste de la phrase, quoique j'aie dessein dans toute cette traduction de res-

mon apparition. — O ma mère, sortie de la maison des rois, vous avez vu le jour de la servitude. Votre sort est cruel autant qu'il fut heureux autrefois ; quelqu'un des dieux a résolu votre perte, & veut balancer par tant de malheurs vos prospérités passées. (L'ombre disparaît).

SCÈNE II.

HÉCUBE, sortant de la tente, suivie d'une troupe de Troyennes captives.

GUIDEZ, chères amies, guidez mes pas hors de la tente¹ : Troyennes, soutenez la caducité de votre compagne d'esclavage, qui fut jadis votre reine. Prenez-moi ; portez-moi ; aidez-moi ; soulevez ce corps affoibli ; prenez ces mains défaillantes ; & moi, en m'appuyant sur ce roseau mal affermi, je tâcherai de hâter un

pester scrupuleusement le texte des manuscrits : ce léger changement m'a paru presque nécessaire, & ne peut être fort blâmé. La liaison commune n'est point exigée par la construction. Voyez le vers 389. Ces exemples sont fréquents.

¹ HORS de la tente des captives, qui est constamment désignée par le mot TENTE OU MAISON, employé d'une manière absolue, & sans aucune détermination particulière. L'expression grecque me paroît indiquer nécessairement qu'Hécube sort de cette tente. On peut lui comparer celle qu'emploie le chœur aux vers 303 & suivans des PHÉNICIENNES.

peu les mouvemens de mes membres débiles.

O foudres de Jupiter ! ô nuit ténébreuse ! pourquoi troubler mon repos, par ces terreurs, par ces fantômes ? O terre vénérable, mère des songes aux ailes noires ! J'écarte avec horreur ces visions nocturnes, ces songes effrayans qui m'alarment sur le sort de mon fils réfugié en Thrace, & sur ma chère fille Polyxène. Visions effrayantes ! j'ai appris j'ai sçu . . . Dieux infernaux, sauvez mon fils mon fils, mon seul espoir ; l'ancre de ma maison¹, confié à la garde d'un ancien ami, au sein des frimats de la Thrace. — Quelque chose de nouveau se prépare, des accens lamentables vont succéder à nos pleurs. Non jamais mon ame égarée n'éprouva une telle horreur, un tel saisissement. Esprit divin d'Hélénus ou de Cassandre ! Troyennes, où sont-ils pour m'expliquer mes songes ? J'ai vu une biche racherée, impitoyablement déchirée par la griffe sanguinaire d'un loup qui l'enlevoit à mes pieds avec violence. Nouvel objet d'effroi ; le spectre d'Achille a paru sur le sommet de son tombeau Il

¹ Il y a quelque rapport entre ce mouvement & celui de Merope dans la tragédie de Voltaire, act. I. scène II.

Me rendrez-vous mon fils, dieux témoins de mes larmes ?
 Egisthe est-il vivant ? Avez-vous conservé
 Cet enfant malheureux, le seul que j'ai sauvé ?

demande, pour prix de la guerre, quelqu'une de nos infortunées Troyennes. O dieux, je vous en conjure, écarter ce malheur de dessus la tête de ma fille.

SCÈNE III.

LE CHŒUR, HÉCUBE & sa suite.

LE CHŒUR.

HÉCUBE, j'accours en hâte auprès de vous, & je suis sortie pour cela des tentes où le hazard du sort & l'ordre de nos maîtres ont fixé ma servitude, depuis que, chassée d'Ilion par l'épée des Grecs, je suis devenue leur triste captive. Je ne viens point soulager vos souffrances; chargée du poids d'une nouvelle accablante, je suis pour vous un héraut de douleurs. On publie que l'assemblée entière des Grecs a résolu d'immoler votre fille aux mânes d'Achille. Vous sçavez que ce guerrier a paru sur sa tombe couvert d'une armure d'or; il arrête les vaisseaux prêts à traverser les mers, & qui déjà livroient au vent leurs voiles déployées. Il s'écrie : « Quoi ! » vous partez, enfans de Danaïs, & vous laissez » mon tombeau sans offrande » ? — Aussi-tôt l'o-

2 Littéralement : « Où allez-vous, laissant, &c. »

rage de la discorde gronde: deux avis contraires
 divisent l'armée des Grecs; les uns veulent qu'on
 fasse le cruel sacrifice; les autres ne le veulent
 point. Agamemnon, respectant les nœuds qui
 l'unissent à celle qu'anime un souffle divin¹,
 s'est montré plein de zèle pour vous; les fils
 de Thésée, ces deux rejetons d'Athènes, ont
 parlé l'un & l'autre, mais pour soutenir, par un
 commun avis, qu'il falloit couronner le tombeau
 du sang d'une jeune victime; disant qu'on ne
 devoit pas préférer la couche de Cassandre à la
 lance d'Achille². La force des discours opposés
 sembloit tenir la victoire indécise, lorsqu'un
 orateur plein d'artifices, éloquent, flatteur, po-
 pulaire, le fils de Laërte enfin, l'emporte & per-
 suade à l'armée de ne pas rejeter la demande
 du plus vaillant des Grecs, pour épargner le
 sang d'une esclave, afin qu'aucun des morts
 qui habitent le royaume de Proserpine, ne pût
 dire que les Grecs avoient signalé leur départ
 de Troie par leur ingratitude envers les héros
 qui sont morts en combattant pour eux. Ulysse
 viendra bien-tôt lui-même arracher votre fille

¹ Cassandre, fille d'Hécube, étoit aimée d'Agamemnon.

² Ou moins littéralement: Qu'on ne devoit pas préférer l'amour
 qui unissoit Cassandre & Agamemnon à la valeur d'Achille, en ayant
 trop d'égard à la douleur qu'éprouveroit Cassandre & sa mère, si l'on
 immoloit Polyxène.

de votre sein & l'enlever à vos débiles mains. courez aux temples, embrassez les autels; jetez-vous aux pieds d'Agamemnon comme une suppliante; invoquez les dieux du ciel & des enfers. Car il faut que vos prières préviennent la perte de votre fille infortunée, ou qu'elle tombe sous vos yeux comme une innocente victime, souillée de son propre sang que vous verrez jaillir à grands flots de son sein palpitant.

HÉCUBE.

Malheureuse que je suis ! quelles paroles, quels cris, quelles larmes peuvent suffire à ma douleur ! Infortunée, qu'accablent à la fois & la triste vieillesse & l'odieuse, l'insupportable servitude ! Hélas, qui prendra ma défense ? quelle famille ? quelle patrie ? L'infortuné vieillard n'est plus ; mes fils ne sont plus Suivrai-je cette route ? quelle autre préférerai-je ? . . . où irai-je ? Où trouverai-je un dieu ou un génie secourable ? Troyennes qui portiez avec vous la douleur . . . qui portiez la douleur dans mon sein, vous m'avez frappée du coup de la mort : la lumière du jour n'a plus de charmes pour moi. Pieds chancelans, traînez vers cette tente une infortunée qui succombe au poids des années. O ma fille, ô fille d'une déplorable mère,

1 Vers la tente des captives dont Hécube vient de sortir, & où elle a laissé Polyxène.

sors , sors de cette retraite. Entends la voix
de ta mère : ô ma fille ! apprends ce qu'on
m'annonce & quels périls menacent tes jours.

SCÈNE IV.

POLYXÈNE, HÉCUBE, LE CHŒUR.

POLYXÈNE.

O MA mère, ma mère , pourquoi ces cris
douloureux ? Pourquoi me faire ainsi voler hors
de la tente comme un oiseau palpitant de
frayeur ?

HÉCUBE.

Ah, ma fille !

POLYXÈNE.

Pourquoi vos premières paroles sont-elles pour
moi d'un si mauvais augure ?

HÉCUBE.

O que tes jours me causent d'alarmes !

POLYXÈNE.

Ah ! parlez , ne me cachez rien. Je trem-
ble . . . je frissonne . . . ma mère , quel est le
sujet de vos pleurs ?

Ah, ma fille, ma chère fille ! ... Ah, malheureuse mère !

POLYXÈNE.

Qu'allez-vous m'annoncer ?

HÉCUBE.

Un commun sentiment porte les Grecs à t'immoler sur le tombeau du fils de Pélée O ma fille !

POLYXÈNE.

O ma mère ! que dites-vous ? & quels maux sont les nôtres ! Daignez, daignez me les expliquer.

HÉCUBE.

Je te répète, ma fille, ces funestes paroles. On m'annonce que les Grecs ont prononcé l'arrêt de ta mort.

POLYXÈNE.

O mère malheureuse, condamnée à tant de souffrances, dont la vie est une suite de revers ! à quel outrage, à quelle inexprimable douleur vous expose la divinité qui vous persécute ! Hélas ! votre fille n'est plus pour vous : je ne pourrai plus, compagne de votre esclavage, partager les maux de votre vieillesse. Vous me verrez enlever d'entre vos mains tremblantes, telle qu'une tendre génisse nourrie sur les montagnes, pour être

égorgée sous vos yeux & précipitée dans les ombres souterraines, où je trouverai parmi les morts un éternel repos. C'est vous seule, mère infortunée, qui m'arrachez ces plaintes, & qui faites couler mes pleurs ; pour moi, cette vie qui n'est qu'un tissu d'opprobre & de misère, cette vie ne me coûte point de larmes : mourir sera pour moi un bienfait de la fortune.

LE CHŒUR.

Hécube, voilà Ulysse qui s'avance vers vous à pas précipités, il a quelque importante nouvelle à vous déclarer¹.

SCÈNE V.

Les mêmes, ULYSSE.

ULYSSE.

MADAME, je pense que vous êtes instruite des résolutions de l'armée, & du décret qu'elle a porté ; cependant je dois vous le déclarer : les Grecs ont résolu d'immoler votre fille Polyxène sur le tertre élevé qui couvre le tombeau d'Achille : c'est à moi qu'ils ont confié le soin de conduire &

¹ Le P. Brumoy termine ici le premier acte. Je dirai, dans l'examen, ce qui m'a engagé à présenter une autre division.

d'accompagner la victime ; le fils d'Achille est celui qui doit présider au sacrifice , & qui est chargé de l'exécuter. Prenez donc un sage parti ; cédez sans violence , & ne me forcez pas d'en venir à de fâcheuses extrémités : connoissez notre force & votre foiblesse. Il est sage dans le malheur de régler ses sentimens sur sa fortune.

HÉCUBE.

Hélas ! hélas ! il s'ouvre , je le vois , ce funeste combat , fécond en gémissemens , source intarissable de larmes ! Ah , je ne suis point morte , lorsque j'aurois du mourir , & Jupiter alors ne m'a point fait périr ; il m'a nourrie , infortunée , afin que j'eusse sous les yeux des malheurs plus grands que mes premiers malheurs. Mais , s'il est permis aux esclaves d'interroger des hommes libres , sans aigreur , sans déchirer leur cœur par une cruelle morsure , il est juste que vous m'accordiez la parole , & que vous m'écoutiez , lorsque je vous adresserai de semblables questions.

ULYSSE.

J'y consens , interrogez-moi ; je ne vous envie point le temps que je puis vous accorder.

HÉCUBE.

Vous souvient-il du jour où vous vintes dans nos murs épier les Troyens , déguisé sous de mauvais vêtemens , le visage souillé des larmes de sang qui couloient de vos yeux ?

ULYSSE.

Il m'en souvient : l'impression que ce jour a faite sur moi n'est pas une trace légère.

HÉCUBE.

Hélène vous reconnut ; elle s'en ouvrit à moi seule.

ULYSSE.

Je sçais à quel danger je me vis exposé.

HÉCUBE.

N'embrassiez-vous pas mes genoux dans la posture la plus humble ?

ULYSSE.

Oui ; ma main mourante s'attachoit à vos vêtemens.

HÉCUBE.

Ne vous sauvai-je pas la vie ? Ne favorisai-je pas votre fuite ?

ULYSSE.

Il est vrai ; c'est à vous que je dois de jouir de la lumière du jour.

HÉCUBE.

Que me disiez-vous en ce moment où je vous avois en ma puissance ?

ULYSSE.

Je vous tenois les discours que m'inspiroit le désir de me dérober à la mort.

HÉCUBE.

Ne vous rendez-vous donc point coupable, en

ce jour, par les conseils que vous donnez contre moi ? Vous qui avez éprouvé de ma part le traitement que vous venez de dire, & qui, loin de me faire en retour quelque bien, me faites au contraire tout le mal qui dépend de vous. Qu'ingrate est votre race, ô vous tous qui recherchez les honneurs que le peuple décerne à ses orateurs ! Plût-au-ciel ne vous point connoître, ô vous, qui vous mettez peu en peine de nuire à vos amis, pourvû que vous disiez des choses qui plaisent à la multitude ! Mais encore, quel prétexte les Grecs peuvent-ils alléguer pour prononcer contre ma fille un arrêt sanguinaire ? Est-ce la nécessité qui les force à faire couler le sang humain sur un monument que devrait plutôt arroser le sang des hécatombes ? Ou bien Achille, voulant faire mourir ses meurtriers, poursuit-il avec justice le sang de Polyxène ? Mais jamais Polyxène ne lui fit aucun mal. C'est Hélène qu'il doit exiger que l'on immole sur son tombeau ; c'est elle qui l'a fait périr ; c'est elle qui l'a conduit devant Troie. Mais, s'il faut qu'une captive soit dévouée à la mort, une captive qui surpasse les autres en beauté, ce n'est pas nous que l'arrêt condamne : la fille de Tyndare surpasse la mienne en attraits, & ses torts ne sont pas moindres que les nôtres. Jusqu'ici c'est la justice que j'ai fait combattre pour moi ; mais ce qu'il faut

à votre tour me rendre enfin , lorsque je viens vous le redemander , ne refusez point de l'entendre. Vous tombez à mes genoux , vous touchez , dites-vous , mes mains & ce visage où la vieillesse est empreinte. C'est moi maintenant qui touche vos mains , votre visage ; je vous redemande la grace qu'alors je vous accordois. Ulysse , je suis votre suppliante ; ô Grecs , n'arrachez point ma fille d'entre mes bras ; n'attendez pas à sa vie ; c'est assez de ceux qui sont morts. Par elle je suis heureuse , & j'oublie toutes mes infortunes ; elle seule est pour moi tout ce que j'ai perdu : c'est ma consolation , ma patrie , ma nourrice , mon bâton de vieillesse , le guide de mes pas ¹. Ceux qui ont en main le pouvoir doivent craindre d'en abuser ;

¹ Traduction de M. de la Harpe.

Hécube est à vos pieds , Hécube est mère. Hélas !

Hélas ! n'arrachez point ma fille de mes bras ;

Ne versez point son sang : c'est assez de carnage :

Mes revers sont affreux : ma fille les soulage ,

Console mes vieux ans , adoucit mes douleurs ,

Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.

On sent qu'il seroit injuste d'exiger qu'une traduction en vers conservât tous les traits de l'original sans les altérer. Ces images si naturelles & si touchantes qu'Hécube emploie pour exprimer ce que Polyxène est pour elle , M. de la Harpe n'a point osé les respecter , sans doute que la gêne de la poésie ne lui en permettoit pas l'usage. Il y a substitué , à l'exemple du P. Brumoy , une interjection qui , placée à la fin du vers , & répétée au commencement de celui qui suit , a de la grace & un accent pathétique , mais qui peut-être dit moins à l'imagination.

s'ils sont heureux, qu'ils ne se flattent pas de jouir d'une constante prospérité : moi-même je fus autrefois fortunée, & maintenant je ne le suis plus ¹. Tout mon bonheur, un jour me l'a ravi. Mais vous, dont je suis à la fois l'amie & la suppliante ², respectez ces titres en moi ; prenez pitié d'une infortunée : retournez vers l'armée des Grecs ; représentez à ces guerriers que c'est une action odieuse d'égorger aux pieds des autels des femmes que vous n'avez pas fait périr dans les premiers mouvemens de votre fureur, mais dont le sort émut votre pitié. Une loi égale pour l'homme libre & pour l'esclave, a prononcé parmi vous sur l'effusion du sang ; & d'ailleurs votre autorité suffit pour persuader, lors même que vos conseils ne seroient pas bons en eux-mêmes : car un même discours venant d'un homme obscur ou illustre, n'a point un même pouvoir ³.

¹ Ou, comme l'entend le scholiaste, « j'étois autrefois, maintenant » je ne suis plus ».

² Littéralement : « O cher menton ».

³ Nous citerons, d'après M. Brunck, la traduction de ce passage en vers latins, par deux auteurs différens, l'un fort ancien & l'autre très moderne. La première est d'Ennius, cité par Aulu-Gelle. xi. 4.

Hæc tu etsi perversè dices, facile Achivos flexeris :
 Nam quùm opulenti loquuntur pariter atque ignobiles,
 Eadem dicta, eademque oratio æqua non æquè valet

Grotius est l'auteur de la seconde.

Ut prava dicas, quæ tua est auctoritas

LE CHŒUR.

Non, il n'est point de cœur si dur que des plaintes aussi touchantes ne pussent attendrir, à qui ces profonds gémissemens n'arrachassent des larmes.

ULYSSE.

Hécube, laissez-vous persuader ; que la colère ne vous fasse pas voir un ennemi dans l'auteur d'un conseil utile. Je vous dois la vie ; je suis prêt à sauver la vôtre ; comptez sur cette assurance ; mais ce que j'ai dit devant tous les Grecs, je ne le désavouerai point : maintenant que Troie est détruite, c'est un devoir pour nous d'offrir votre fille en sacrifice au premier de nos héros, puisqu'il l'exige. Plus d'une ville est ébranlée pour avoir laissé languir sans honneur l'homme brave & valeureux, confondu parmi les lâches. Achille est digne que nous l'honorions, madame ; il est mort en héros pour le salut de la Grèce. Il nous seroit

*Movebit animos. Nam viri prænobilis,
Et tenuis, idem sermo diversum valet.*

Rapprochons de cette sentence sèricuse la même pensée exprimée par Salluste avec moins de gravité dans l'AMPHITRYON de Molière, act. II. sc. I.

Tous les discours sont des sottises,
Partant d'un homme sans éclat ;
Ce seroient paroles exquises,
Si c'étoit un grand qui parlât.

honteux, sans doute, d'avoir joui de son amitié pendant sa vie, & de l'abandonner mort. Et qu'espérer ensuite s'il faut assembler une nouvelle armée, marcher contre un nouvel ennemi ? Combattrons-nous alors, ou bien chérirons-nous la vie, quand nous verrons qu'on n'honore point celui qui n'est plus ? Pour moi, vivant chaque jour exempt d'inquiétude, quelque peu que je possède, j'ai tout ce qui suffit à mes désirs, mais j'ambitionne de voir les honneurs accumulés sur mon tombeau ; car cette récompense s'étend au loin dans le temps. Si vous dites que vous souffrez des maux dignes de compassion, écoutez à votre tour ceux qu'on peut leur opposer. Il est parmi nous des femmes courbées sous le poids des ans, & non moins malheureuses que vous, des vieillards infortunés, des épouses privées de leurs vaillans époux, ensevelis sous les cendres d'Ilion. Supportez votre sort avec courage. Pour nous, si c'est à tort que nous pensons qu'il faut honorer un héros, nous porterons volontiers la peine de notre imprudence. Mais vous, peuples barbares, n'ayez point pour vos amis les sentimens d'amis ; n'admirez point ceux qui meurent d'une belle mort : afin que la Grèce prospère, & que vous trouviez un sort conforme à ces maximes.

LE CHŒUR.

Hélas, que toujours un esclave est foible &
malheureux !

malheureux ! Vaincu par la force, il supporte ce qu'on ne doit point supporter.

HECUBE.

O ma fille, mes discours se perdent dans les airs, & vainement je les ai prodigués pour prévenir ta mort. Éprouve toi-même si tu as plus de pouvoir que ta mère : hâte-toi ; que ta voix, semblable à celle de la plaintive Philomèle, emploie tous les accens les plus capables d'attendrir, afin de prévenir le triste sort qui te menace. Tombe en pleurs aux genoux d'Ulysse ; efforce-toi de le fléchir. Tu as un moyen de défense. Ulysse a des enfans ainsi que moi ; il sera touché de ton sort.

POLYXÈNE.

Je vous vois, Ulysse, cacher votre main droite sous vos vêtemens, & détourner votre visage de peur que ma main ne l'atteigne. Rassurez-vous ; vous n'avez point à craindre le dieu vengeur de mes supplications : me voici prête à vous suivre ; je cède à la fois à la nécessité & au désir de la mort ; si j'avois d'autres sentimens, je me montrerois lâche & avare de mon sang : eh ! pourquoi faut-il que je vive, moi, qui eus pour père le roi de tous les Phrygiens ; tel fut le sort de ma naissance : nourrie ensuite des plus

1. Littéralement : « Vous avez échappé à mon Jupiter suppliant », On se rappelle ici la coutume antique des supplians, de porter la main au menton ou à la barbe.

belles espérances, & destinée à devenir l'épouse d'un monarque, je me suis vue recherchée par d'illustres rivaux qui se disputoient la gloire de m'emmener au sein de leurs foyers. Hélas ! j'étois alors souveraine au milieu des femmes Troyennes, & distinguée entre les jeunes filles de mon âge, égale aux déesses en tout, hors l'immortalité, & maintenant je suis esclave Ce nom seul me fait aimer la mort ; ce nom auquel je ne suis point accoutumée. Ensuite quel seroit mon sort ? Je tomberois peut-être entre les mains d'un maître cruel qui achèteroit à prix d'argent la sœur d'Hector & de tant de héros ; qui, usant du droit qu'il auroit acquis, me condamneroit à faire son pain, à balayer sa maison, à conduire la navette sur la roïe, à traîner enfin dans la douleur & dans la bassesse le reste d'une vie languissante. Un esclave acheté au hazard déshonorerait ma couche qui fut l'objet de l'ambition des rois. Non, non, je ferme les yeux au sein de la liberté, en livrant moi-même mon corps à Pluton. Menez donc à l'autel & frappez votre victime, seigneur ; car il n'est plus d'espérance pour nous, & l'avenir ne m'offre point un meilleur sort. Ma mère, ne vous opposez point à notre dessein par vos discours ou par d'inutiles efforts. Conseillez-moi plutôt de mourir, avant de me voir exposée à des traite-

mens honteux, indignes de ma naissance. Hélas ! le mortel qui n'a point goûté la coupe amère du malheur, porte, il est vrai, mais porte avec peine le joug auquel il faut plier sa tête ; la mort est pour lui bien plus heureuse que la vie. Car vivre dans l'abaissement est un travail douloureux.

LE CHŒUR.

Une naissance illustre est un sceau glorieux qui distingue du reste des mortels celui qui s'en voit décoré. Et combien la noblesse a-t-elle plus d'éclat dans ceux qui s'en montrent dignes !

HÉCUBE.

Ma fille, les sentimens que tu viens d'exprimer sont généreux ; mais ils ajoutent à ma douleur. Ah ! s'il faut satisfaire à la haine du fils de Pélée ; si vous voulez éviter tout reproche, ô Ulysse, n'immolez pas cette victime. Conduisez-moi sur le bucher d'Achille ; frappez ; n'épargnez pas mes jours : c'est moi qui ai donné la vie à Paris qui perça de ses traits le fils de Thétis.

ULYSSE.

Hécube, ce n'est pas votre sang que demande l'ombre d'Achille ; c'est celui de votre fille.

HÉCUBE.

Faites moi du moins périr avec elle. Que la

terre, que les mânes du mort se désaltèrent par une double libation de sang.

ULYSSE.

C'est assez du sacrifice de votre fille; nous n'y joindrons pas le vôtre; & plutôt-à-dieu que le sien ne fût pas nécessaire!

HÉCUBE.

Rien ne peut m'empêcher de suivre ma fille au tombeau.

ULYSSE.

Que dites-vous?... J'ignore qui peut ici me faire la loi.

HÉCUBE.

Comme le lierre s'attache au chêne, ainsi je ferrerai ma fille dans mes bras.

ULYSSE.

Non, vous vous rendrez à de plus sages conseils.

HÉCUBE.

Non, jamais volontairement je ne me séparerai de ma fille.

ULYSSE.

Mais moi, je ne sortirai point sans l'emmenner d'ici.

POLYXÈNE.

Croyez moi, ma mère. Et vous, fils de Laërte, épargnez une mère livrée à des transports trop légitimes. Infortunée, ne combattez point contre

ceux qui ont en main la puissance : voulez-vous tomber sous mes yeux , meurtrir ce corps chargé d'années ? voulez-vous renoncer aux égards qui vous sont dus , & vous voir arracher d'entre mes jeunes bras ¹ ? Tel seroit votre sort. Non , il n'est pas fait pour vous. Plutôt , ma tendre mère , tendez-moi cette main chérie ; approchez votre joue de la mienne , hélas ! pour la dernière fois Mes yeux ne reverront plus ces rayons , ce cercle brillant du soleil. Recevez mes derniers adieux , ô ma mère , ô vous qui m'avez portée dans votre sein . . . je descends au séjour des morts

HÉCUBE.

O ma fille ! & moi je vis esclave !

POLYXÈNE.

Sans avoir connu les douceurs de l'hymen , sans mériter le nom d'épouse.

HÉCUBE.

Ton sort est digne de pitié ; mais moi , quelle est mon infortune !

POLYXÈNE.

Je reposerais dans le séjour des morts , séparée d'une tendre mère.

¹ Ou comme on traduit communément : « Vous voir traîner par un jeune bras ». Le sens que j'ai préféré est dû à M. Dupuis.

HÉCUBE.

Hélas, que ferai-je ? où trouverai-je la fin d'une vie qui m'est à charge !

POLYXÈNE.

Je vais mourir esclave, moi, qui suis née d'un père libre ?

HÉCUBE.

Et moi, après m'être vu ravir cinquante enfans dont je fus mère.

POLYXÈNE.

Que dirai-je de votre part à Hector ? Que dirai-je à votre époux ?

HÉCUBE.

Dis leur que je suis la plus malheureuse de toutes les femmes.

POLYXÈNE.

O sein chéri qui nourris mon heureuse enfance !

HÉCUBE.

O ma fille ! ô mort cruelle & prématurée !

POLYXÈNE.

Adieu, ma mère ; chère Cassandre, adieu ; soyez heureuses¹.

HÉCUBE.

D'autres peuvent être heureuses : pour ta mère il n'est plus de bonheur.

¹ Littéralement : « Réjouissez-vous ». C'est la salutation d'ADIEU chez les Grecs : elle donne souvent lieu à des allusions difficiles à exprimer dans une autre langue.

POLYXÈNE.

Adieu, cher Polydore, ô mon frère, qui habitez parmi les Thraces belliqueux.

HECUBE.

Hélas, s'il vit... Je flotte dans l'incertitude. De toutes parts l'infortune m'accable.

POLYXÈNE.

Il vit; il fermera vos mourantes paupières.

HECUBE.

Avant la mort, j'en ressens toutes les horreurs.

POLYXÈNE.

Couvrez ma tête d'un voile¹, Ulysse, conduisez-moi. Car, avant que d'être immolée, je sens, aux cris d'une mère, mon cœur se disoudre & mourir, & je la fais mourir moi-même par mes gémissemens. O lumière! je puis encore invoquer ton nom; mais je ne jouirai plus de ta vue, si ce n'est dans ce court instant où je vais me placer entre le glaive & le tombeau d'Achille².

HECUBE.

O dieux! je me meurs; j'expire la première; la langueur de la mort se glisse dans tous mes membres. O ma fille, attache-toi à ta mère;

¹ Grec : De mes vêtemens.

² Polyxène vient d'être voilée par Ulysse, & va être dévoilée à l'instant du sacrifice.

tends-moi cette main ; donne ; ne me laisse pas seule , sans enfans. — Je suis perdue , ô mes compagnes , .. Ainsi puisse-je voir périr cette perfide Lacédémonienne , Hélène , sœur des Dioscures ; car c'est elle qui , par sa funeste beauté ¹ , a non-seulement renversé Troie jadis si fortunée.

SCÈNE VI.

LE CHŒUR, HÉCUBE.

(Elle s'est laissé tomber à terre , & demeure absorbée dans son affliction pendant le chant du chœur , qui occupe l'intervalle de temps nécessaire au sacrifice).

LE CHŒUR.

VENTS qui soufflez sur l'océan , & qui portez les vaisseaux rapides sur les ondes enflées , où conduirez-vous mon infortune ? Sous quel maître & en quels lieux irai-je servir ? Sera-ce aux ports de la Doride , ou aux champs de la Thessalie ² où l'on dit que l'Apidanus , père des belles eaux , répand la fécondité ?

Ou bien , malheureuse captive , serai-je portée par l'effort des rames dans cette île qui vit la

¹ Littéralement : « Par ses beaux yeux ».

² De la Phthiotide , province de la Thessalie.

palme & le laurier sortir pour la première fois du sein de la terre & tendre leurs rameaux sacrés à la belle Latone, pour couronner les fruits de ses divins amours? Unie aux filles de Délos, chanterai-je la déesse Diane, ses traits & son carquois d'or?

Irai-je dans la ville de Pallas? Sur une robe couleur d'or, mon aiguille industrieuse peindra-t-elle en fils nuancés le char brillant de Minerve, attelé de ses coursiers fougueux; ou la race des Tirans, foudroyée par les traits enflammés du fils de Saturne?

O mes enfans, ô mes aïeux, ô terre désolée, devenue la proie des Grecs, & d'où s'élèvent des tourbillons de fumée! — Esclave dans une terre étrangère, je laisse l'Asie dans les fers de l'Europe; j'échange la couche nuptiale contre la demeure sombre des enfers.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

TALTHYBIUS, HÉCUBE, LE CHŒUR.

TALTHYBIUS.

TROYENNES, où pourrai-je trouver Hécube ;
l'ancienne reine d'Ilion ?

LE CHŒUR.

Talthybius, vous la voyez couchée à terre
près de vous¹, & enveloppée dans ses vête-
mens.

TALTHYBIUS.

O Jupiter, que dois-je croire ? As-tu les yeux
sur les mortels ; ou bien est-ce une opinion
vaine & trompeuse de penser qu'il est des dieux ;
& le hazard préside-t-il à tous les évènements
de la vie ? N'est-ce pas ici la reine de l'opulente
Phrygie ? n'est-ce pas l'épouse du puissant Priam ?
Et maintenant sa ville est ravagée ; esclave
elle-même, accablée par l'âge, privée de ses
enfans, elle est couchée à terre, & la poussière

¹ Le grec exprime qu'elle avoit le dos sur la terre.

souille sa tête infortunée. Hélas ! hélas ! ma vie est bien avancée ; mais puisse-t-elle m'être ravie, avant que la fortune la flétrisse par d'humiliants revers ! Levez-vous, infortunée ; soulevez votre corps affoibli, votre tête blanchie par les ans.

HECUBE.

Qui es-tu, ô toi, qui veux relever mon corps abattu ? Pourquoi, qui que tu sois, troubles-tu ma juste douleur ?

TALTHYBIUS.

Je suis Talthybius, le héraut des Grecs, madame, & je viens par ordre d'Agamemnon qui vous mande auprès de lui.

HECUBE.

O mon ami, viens-tu m'annoncer que les Grecs ont résolu de m'immoler aussi sur le tombeau d'Achille ? Que cette nouvelle me seroit douce ! Hâtons-nous, courons : vieillard, conduis mes pas.

TALTHYBIUS.

Je viens vous chercher, pour que vous rendiez les derniers devoirs à votre fille qui n'est plus. Ce sont les deux Atrides & l'armée entière qui m'envoient.

Talthybius, déjà vieux, avoit peu de temps à souffrir, cependant il trouveroit même ce court intervalle insupportable dans un tel abaissement. Ainsi la particule *mais* n'est pas oisive.

Hélas que dis-tu ? Quoi , ce n'est point pour m'annoncer ma mort prochaine que tu viens vers moi , mais pour m'apporter la plus sinistre nouvelle ? O ma fille , tu meurs arrachée des bras de ta mère , & je demeure pour toujours privée de toi : malheureuse que je suis ! — Comment l'avez-vous immolée ? L'avez-vous du moins respectée ? ou , dans un transport de fureur , l'avez-vous massacrée ainsi qu'une ennemie ? Parle , vieillard , bien que tu n'aies rien que d'horrible à m'apprendre.

TALTHYBIUS.

Madame , vous voulez que mes larmes coulent une seconde fois sur le sort de votre fille ; car en vous racontant ses malheurs , je sens que mes yeux en vont répandre , comme ils en ont versé près du tombeau , en la voyant périr Toute l'armée des Grecs étoit assemblée devant le tombeau , pour assister au sacrifice. Le fils d'Achille , prenant la main de Polyxène , conduit cette jeune princesse sur le sommet du monument. J'étois auprès de lui. Des jeunes gens distingués & choisis entre tous les Grecs , suivoient la victime , prêts à contenir ses mouvemens. Le fils d'Achille , prenant en main une coupe d'or , fait des libations aux mânes de son père & m'ordonne , d'un signe , d'imposer

silence à l'armée entière. Aussi-tôt je me lève du milieu de l'assemblée & je m'écrie : « Silence, ô Grecs ; que toute l'armée fasse silence. » Taisez-vous ; demeurez tranquilles ». Tout le monde reste immobile. Alors il prend la parole : « Fils de Pélée, ô mon père ! reçois ces libations propitiatoires, par lesquelles on évoque les ombres. Viens te rassasier du sang pur de cette jeune fille que nous t'offrons, l'armée & moi. Deviens-nous propice désormais ; permets-nous de détacher nos pouppes du rivage, de livrer les voiles au vent & de revoir tous, par un heureux retour, les lieux de notre naissance. Ainsi parle le fils d'Achille. Toute l'armée se joint à sa prière. Ensuite, portant la main sur son épée enrichie d'or, il la sort du fourreau & fait signe à la troupe choisie des jeunes guerriers, de saisir la victime : mais elle n'a pas plutôt

1 Ovide a imité ce morceau , au livre XII. des MÉTAMORPHOSES.

Utque Neoptolemum stantem ferrumque tenentem ,
 Utque suo vidit figentem lumina vultu ,
 Utere jamdudum generoso sanguine , dixit.
 Nulla mora est. Aut tu jugulo , vel pectore telum
 Conde meo : jugulumque simul , pectusque retextit.
 Scilicet haud ulli servire Polyxena vellem. . . .

Vos modo , ne stygios adeam non libera manes ,
 Este procul , si justa peto , tactuque viriles
 Virgineo removete manus , acceptior illi

compris leur dessein , qu'elle leur adresse ce discours : « O Grecs , destructeurs de ma patrie !
 » je meurs volontairement : que personne ne porte
 » les mains sur moi ; car je livrerai ma tête sans
 » frayeur. Mais , au nom des dieux , en m'im-
 » molant , souffrez que je meure libre : née reine ,
 » je rougirois d'être appelée esclave chez les
 » morts ». Les peuples applaudissent avec un
 murmure pareil à celui des flots. Le roi Aga-
 memnon ordonne aux jeunes Grecs de laisser
 libre Polyxène. Ceux-ci la laissent libre , dès
 qu'ils entendent la voix du chef qui a droit
 de leur commander. A peine votre fille a-t-elle

*Quisquis is est , quem cæde meâ placare paratis
 Liber erit sanguis*

*Dixerat , & populus lacrymas , quas illa tenebat ,
 Non tenet. Ipse etiam flens , invitæque sacerdos
 Præbita conjecto rupit præcordia ferro.
 Illa super terram deflexo poplite labens ,
 Pertulit intrepidus ad fata novissima vultus ,
 Tunc quoque cura fuit partes velare tegendas ,
 Cum caderet , castique decus servare pudoris.*

M. de la Harpe , qui a traduit en vers plusieurs morceaux de cette tragédie , exprime ainsi l'image de Polyxène mourante :

Elle tombe à genoux. « Pyrrhus , frappe , dit-elle ,
 » Frappe , j'attends tes coups ». Il se trouble , il chancelle.
 La victime à ses pieds , l'aspect de tant d'appas ,
 La pitié quelque temps semble arrêter son bras.





Jeune guerrier, veux tu frapper mon sein?
le voila qui s'offre à tes coups.



From the collection of the University of California
Library of the University of California

1911

oui ce discours, que , saisissant sa robe près de l'épaule , elle la déchire jusqu'au dessous de la poitrine ¹ & découvre à nos yeux son sein & sa gorge semblables à celles d'une belle statue ; ensuite , se laissant tomber à genoux sur la terre , elle fait entendre ces paroles lamentables ² :
 « Jeune guerrier , veux-tu frapper mon sein ? Le
 « voilà qui s'offre à tes coups. Veux-tu faire
 « tomber ma tête ? Je la présente au tranchant
 « de ton glaive ». Le guerrier , ému de pitié , voulant & ne voulant pas tour-à-tour , frappe & fait pénétrer le fer au passage du souffle & de la voix ³. Une source de sang jaillit au même

Mais Achille l'emporte en cette ame hautaine.

Il enfonce le fer au cœur de Polyxène ,

Le retire fumant : le sang jaillit au loin.

Elle tombe expirante , & par un dernier soin ,

Elle rassemble encor la force qui lui reste

Pour n'offrir aux regards qu'une chute modeste.

Elle meurt.

Les artistes ont employé les mêmes traits : on en voit un bel exemple dans le recueil des pierres gravées de Stosch , p. 191. C'est aussi ce tableau qu'offre la figure jointe à cette tragédie , & qui est la copie d'une gravure antique.

¹ Grec : Jusqu'au milieu du ventre , vers le nombril.

² Lamentables. Peut-être devoit-on traduire , **VORTES** , **FERMES** , **CONTRACTEES**. Le mot grec a quel'quesfois ce sens , mais rarement , & je n'ai pas osé le hasarder.

³ Littéralement : « Coupe avec le fer le canaux du souffle » : **SPRITUS**. Un commentateur grec prétend que cette expression désigne les artères. Son explication , quoique tirée de la physique ancienne , ne m'a pas paru admissible.

instant. Polyxène mourante prend soin encore de tomber avec décence , & de couvrir son corps de ses vêtemens , de peur que nos regards n'offensent sa pudeur. Dès qu'elle a rendu le dernier soupir , & succombé au coup mortel dont elle est atteinte , des soins divers occupent les Grecs ; les uns couvrent son corps de feuillages ; les autres apportent des branches de sapin & dressent un bucher. Mais , si quelqu'un paroît les mains vuides , il entend bien-tôt ce reproche : « Lâche , tu restes tranquille ? . . Tu n'apportes » ni tapis , ni ornement pour la jeune princesse , » tu ne fais aucune offrande à cette fille géné- » reuse & magnanime » ? Voilà comment les Grecs parlent de votre fille qui n'est plus. Et je vois en vous à la fois la mère de la plus vertueuse des filles , & cependant la plus malheureuse des mères.

LE CHŒUR.

Ainsi l'ordre inflexible des dieux consomme la ruine de la maison de Priam & de mon infortunée patrie¹.

HÉCUBE.

O ma fille ! Hélas , je ne sçais , parmi tant de maux qui m'accablent , auquel je dois fixer ma vue : si je touche une de ces plaies , l'autre ne

¹ Littéralement : « La nécessité des dieux a fait s'accroître en bouillonnant cette effrayante ruine contre les Priamides & ma patrie ».

me donne aucun relâche : à l'instant une nouvelle douleur me rappelle, & la peine succède à la peine. — L'image de ton infortune sera toujours présente à ma pensée, rien ne peut l'effacer ni mettre fin à mes gémissemens : mais tu as adouci l'exces de mon désespoir par ton généreux courage. N'est-il pas étrange qu'un fol ingrat puisse, par l'influence celeste, produire de riches moissons ; qu'un terrain fertile, s'il manque de cette influence, donne de mauvais fruits ; & qu'au contraire, parmi les hommes, le méchant ne soit jamais que méchant ; que le bon soit constamment bon ; que, sous l'influence des calamités, il ne corrompe jamais la nature ; qu'il reste toujours fertile en actions vertueuses ? Est-ce la naissance, est-ce l'éducation, qui mettent cette différence entre les hommes ? Sans doute une éducation noble & sage a le pouvoir d'enseigner la vertu ; celui qui connoit la vertu connoit le vice par la règle du beau qui le guide Mais mon esprit s'égare en d'inutiles discours. Va , Talthybius , dis aux Grecs que personne ne touche au corps de ma fille, & que la foule s'en écarte ; car, dans une innombrable armée, la multitude est sans frein, & les marins indisciplinés sont plus impétueux que la flamme¹.

¹ Littéralement. « La multitude sans frein, l'anarchie nautique plus forte que le feu ».

Le méchant à leurs yeux est celui qui refuse de faire le mal. — Et toi, ancienne & fidelle esclave, prends un vase & va puiser de l'eau de la mer que tu apporteras en ces lieux : afin que, dans ces tristes & derniers bains, je lave le corps d'une fille chérie, tout à la fois épouse & sans époux, vierge & privée du prix de la virginité¹. Ah, comment lui rendrois-je des honneurs dignes d'elle ? Hélas, que puis-je ? Ce qui dépend de moi, je le fais. Je rassemblerai quelques ornemens pour sa tombe, en demandant aux captives qui m'aident de leurs soins² dans l'intérieur de cette tente, les foibles restes de leur fortune dérobés à l'avidité de leurs maîtres. — O superbes palais, ô maison jadis florissante, ô Priam, souverain d'un riche & puissant empire, père d'une postérité brillante, & moi sa malheureuse mère ! Comme nous sommes tombés dans le néant, privés de tout ce qui jadis nous inspiroit de la fierté ! après cela, mortels, soyons enflés d'orgueil³, l'un parce

¹ La main de Polyxène étoit promise à Achille lorsque ce héros fut tué ; en sorte qu'elle ne pouvoit être appelée ni du nom d'épouse ni du nom de vierge. Outre cela elle étoit vierge, & devenoit l'épouse de Pluton. L'expression : « Privée du prix de la virginité » est de M. Belin.

² Le mot grec signifie : « Des personnes qui aident » Une suite, &c., dans un sens plus particulier, les six assesseurs des trois premiers archontes d'Athènes.

³ Littéralement : « Ensuite nous sommes enflés d'orgueil ».

qu'il nage dans l'opulence, l'autre parce qu'il est appelé par ses concitoyens d'un nom qui exprime le respect '... Pur néant. En vain tant d'inquiets desseins, de glorieux discours : l'homme heureux est celui à qui le sort accorde chaque jour une vie tranquille & exempte de revers.

(Elle rentre dans la tente des captives en attendant le retour de l'esclave, afin de rassembler des ornemens pour la sépulture de Polyxène).

SCÈNE II.

LE CHŒUR, seul.

MON sort fut décidé, ma perte fut inévitable quand Paris fit tomber les pins des forêts de l'Ida pour voler sur les ondes enflées, brûlant de posséder Hélène, la plus belle des femmes qu'éclairent les rayons dorés du soleil.

Les afflictions & la fatalité plus puissante qu'elles forment une enceinte autour de moi. Des maux communs à tous, effet de la folle entreprise d'un seul *, ont porté la destruction aux bords du Simois ; d'autres mains ont accompli notre infortune. Cette querelle qui s'éleva sur le mont

1 TIMOL. Ce titre à Athènes répondoit à peu près à celui de SEIGNEUR. Il signifie HONORÉ & HONORABLE.

2 De Paris.

Ida entre trois immortelles, & dans laquelle un berger mortel a prononcé, s'est terminée par la guerre, par le carnage, par la ruine de ma maison.

Mais on entend gémir aussi, aux lieux où l'Eurotas roule ses belles eaux, la jeune Lacédémonienne, qui dans sa retraite donne un libre cours à ses larmes. Là aussi une mère à qui la mort a ravi ses enfans, porte sur sa tête blanchie par les ans une main qu'anime le désespoir; elle déchire son visage & teint ses ongles de son propre sang.

A C T E . I I I .

S C È N E P R E M I È R E .

U N E E S C L A V E de la suite d'Hécube,
L E C H Œ U R .

(L'esclave est la même qu'Hécube a envoyée vers le rivage de la mer; elle apporte un corps enveloppé de voiles qui empêchent de le reconnoître).

L'ESCLAVE.

TROYENNES, où est l'infortunée Hécube? Où est cette infortunée, qui triomphe par le malheur de tous les hommes, de toutes les femmes de l'univers, à qui personne ne disputera jamais cette funeste couronne?

LE CHŒUR.

Pourquoi, malheureuse, ces clameurs de mauvais augure ? Ne laisseras-tu point dormir les cris de douleur ?

L'ESCLAVE.

C'est à Hécube que j'apporte ce nouveau sujet de larmes ! Hélas, au milieu des maux il n'est pas facile aux mortels de n'employer que des paroles de bon augure.

LE CHŒUR.

La voilà qui s'avance hors de la tente ; elle arrive à propos pour t'entendre.

SCÈNE II.

Les mêmes, HÉCUBE.

L'ESCLAVE.

O mon infortunée maîtresse, malheureuse plus que je ne puis dire ! Hélas ! vous n'êtes plus, vous fermez les yeux à la lumière, sans enfans, sans époux, proscrire, perdue, anéantie à jamais.

HÉCUBE.

Tu ne dis rien, hélas, qui soit nouveau pour moi ; tu rappelles sa misère à une infortunée qui ne l'a point oubliée. . . . Mais quoi ? M'apportes-

tu le corps de Polyxène? Hélas! on m'avoit dit que tous les Grecs s'empressoient de lui rendre les derniers devoirs.

L'ESCLAVE.

Dieux, elle ignore tout..... C'est Polyxène qu'elle pleure.... Elle ne sent point les nouveaux malheurs qui l'accablent.

HÉCUBE.

Ah, malheureuse que je suis! est-ce la tête sacrée de la prophétique Cassandre que tu apportes en ces lieux?

L'ESCLAVE.

Elle vit: mais vous ne pleurez point celui qui est mort. (découvrant le corps). Voyez son corps dépouillé: contemplez cet objet d'étonnement & d'horreur.

HÉCUBE.

O dieux, . . . c'est mon fils Polydore que je vois privé de vie.... oui, c'est mon fils à qui un habitant de la Thrace avoit ouvert un asyle.... Malheureuse, je succombe.... je me meurs.....

O mon fils, mon fils.... Hélas!... je me livre aux transports d'une juste douleur ¹. Oui,

¹ Si le texte n'est point altéré, Hécube dit: « Je commence les » *nomes* (loix ou coutumes ou chants) *bacchiques* ». *JE COMMENCE* c'est un mot tiré des cérémonies sacrées. Il paroît donc qu'elle compare ses transports à ceux des bacchantes dans les saints mystères.

je connois enfin les maux que m'a faits une impitoyable furie.

L'ESCLAVE.

Infortunée, seriez-vous instruite du coup qui a fait périr votre fils ?

HÉCUBE.

Je vois des forfaits nouveaux, incroyables. Les malheurs font place à de nouveaux malheurs. Jamais un jour sans larmes & sans soupirs n'éclairera ma triste existence.

LE CHŒUR.

Infortunées, quelles étranges peines sommes-nous condamnées à souffrir !

HÉCUBE.

O mon fils ! fils d'une malheureuse mère ! par quelle mort m'es-tu ravi ? par quel destin ? par quelle main barbare ?

L'ESCLAVE.

Je l'ignore ; je l'ai trouvé sur le rivage de la mer.

HÉCUBE.

Rejeté par les flots, ou renversé par la lance sanguinaire ?

L'ESCLAVE.

Les flots de la mer l'avoient poussé sur le sable uni du rivage.

Hélas ! Ah dieux ! . . . mes songes & mes visions s'expliquent. Le spectre aux ailes noires est encore présent à ma pensée. C'est toi, mon fils, que cette vision m'offroit privé de la lumière du jour.

LE CHŒUR.

Qui donc l'a fait périr ? Vos songes prophétiques éclaircissent-ils ce funeste mystère ?

HÉCUBE.

Le féroce Thrace, l'ami, l'hôte de ma famille, à qui Priam, dans sa vieillesse, le confia pour le dérober à la mort.

LE CHŒUR.

O dieux ! que dites-vous ? Il l'a massacré pour posséder ses trésors ?

HÉCUBE.

Forfait abominable, dont aucun mot ne peut peindre l'horreur, qui surpasse tous les prodiges du crime ; atroce, impie, dont on ne peut supporter la pensée ! Où est la justice vengeresse de l'hospitalité ? Monstre exécrationnable entre tous les mortels, comment as-tu percé ce tendre sein, déchiré d'un fer cruel ces membres palpitans & n'as-tu point senti ton cœur ému de compassion ?

LE CHŒUR.

O malheureuse, comme le dieu qui vous per-

secute fait croître votre infortune au dessus des maux des mortels ! — Mais je vois s'approcher Agamemnon notre maître ; ... mes amies faisons silence.

SCÈNE III

Les mêmes, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

HÉCUBE, pourquoi tardez-vous à venir enfermer votre fille dans la tombe, après m'avoir demandé par Talthybius qu'aucun des Grecs ne touchât son corps ? Nous le laissons en conséquence & craignons d'y porter les mains : mais vous, vous mettez à remplir ce devoir tant de lenteur que je ne puis retenir ma surprise, & je viens vous presser de partir sans délai : car tout est bien disposé d'ailleurs, si quelque chose peut paroître bien dans ces cruelles conjonctures. — Mais que vois-je ? quel est ce Troyen dont le corps est étendu près de la tente ? car les vêtemens qui le couvrent montrent assez qu'il n'est pas Grec.

1 « Près de la tente, & non dans la tente ». La même préposition est employée dans le même sens, au troisième vers de l'*Ajax* de Sophocle.

HÉCUBE (à part).

Malheureuse¹, (car c'est moi-même qu'il faut ici que j'interroge) infortunée Hécube, que ferai-je ? Tomberai-je aux pieds d'Agamemnon, ou supporterai-je mes malheurs en silence ?

AGAMEMNON.

Pourquoi détournez-vous le visage, & versez-vous des pleurs sans vous expliquer davantage ? Quel est ce jeune Troyen ?

HÉCUBE, (à part).

Mais si, m'envisageant comme une esclave & une ennemie, il me repousse loin de lui, je n'aurai fait qu'ajouter à ma douleur.

AGAMEMNON.

Je ne puis deviner vos pensées, lorsque vous refusez de les expliquer.

HÉCUBE. (à part).

Mais dois-je supposer qu'il me traite en ennemie ? Non, il ne me veut pas de mal.

AGAMEMNON.

Vous vous obstinez à vous taire ? J'y consens & moi-même je ne veux plus vous entendre.

¹ MALHEUREUSE : OU MALHEUREUX ; car en grec le nom peut être pris ici dans les deux genres. Au masculin il s'entendrait de Polydore ; & la traduction littérale seroit. « Malheureux ! (c'est moi-même que je nomme en te nommant) Hécube ! Que ferai-je » ? — Dans le sens que j'ai préféré, on peut supposer que cette phrase incise sert à lever l'équivoque du genre, & à déterminer clairement l'ARTICLE

HÉCUBE. (à part).

Sans lui je ne sçaurois venger mon fils....
 Pourquoi hésiter ? Il faut oser que je réussisse ou que je ne réussisse point. (haut). Agamemnon, je vous supplie par vos genoux que j'embrasse, par votre visage, par votre droite fortunée ...

AGAMEMNON.

Quel bien recherchez-vous avec tant d'ardeur ? Demandez-vous que je mette votre vie en liberté ? Il vous est facile de l'obtenir.

HÉCUBE.

Non, seigneur, que je sois vengée d'un perfide, & que ma vie entière soit livrée à l'esclavage.

AGAMEMNON.

Et quel est le service que vous attendez de moi ?

HÉCUBE.

Aucun de ceux qui peuvent s'offrir à votre pensée, seigneur.... Vous voyez ce corps qui fait couler mes larmes.

AGAMEMNON.

Je le vois : j'ignore où vous en voulez venir.

HÉCUBE.

- C'est moi qui suis sa mère, ... c'est moi qui l'ai porté dans mon sein.

AGAMEMNON.

Quoi, infortunée, est-ce là un de vos fils?

HÉCUBE.

Ce n'est point un de ceux que Troie a vu périr.

AGAMEMNON.

Aviez-vous donc quelqu'autre fils?

HÉCUBE.

Hélas, frivole espoir, celui qui est sous vos yeux me restoit encore.

AGAMEMNON.

Où donc étoit-il lorsque Troie fut saccagée?

HÉCUBE.

Son père, tremblant pour ses jours, l'avoit fait retirer

AGAMEMNON.

En quels climats, ainsi seul & séparé de ses frères?

HÉCUBE.

Dans ces lieux mêmes où son corps privé de vie s'est offert à nos yeux.

AGAMEMNON.

Chez Polymestor qui regne sur ces contrées?

HÉCUBE.

Priam lui envoya son fils chargé d'un funeste trésor.

AGAMEMNON.

Comment & par qui sa vie a-t-elle été terminée ?

HÉCUBE.

Et par quel autre que par celui chez qui il habitoit sous la foi de l'hospitalité ?

AGAMEMNON.

O mère infortunée ! Vouloit-il se rendre maître de son or ?

HÉCUBE.

Il n'a point eu d'autre desir, dès qu'il a sçu la chute de l'empire Phrygien.

AGAMEMNON.

Où avez-vous découvert ce corps, ou qui vous l'a apporté ?

HÉCUBE.

Cette esclave l'a trouvé sur le rivage de la mer.

AGAMEMNON.

L'y cherchoit-elle, ou étoit-elle occupée de quelqu'autre soin ?

HÉCUBE.

Elle étoit allé chercher de l'eau de la mer pour laver le corps de Polyxène.

AGAMEMNON.

Sans doute, après l'avoir tué, son hôte l'a précipité.

HÉCUBE.

Il l'a livré à la merci des flots, après avoir ainsi déchiré son sein.

AGAMEMNON.

Infortunée, il n'est donc aucun terme à vos peines !

HÉCUBE.

Je suis perdue, Agamemnon, & rien ne manque à ma ruine.

AGAMEMNON.

Hélas, quelle femme fut jamais accablée de tant de maux ?

HÉCUBE.

Eh, quelle autre que l'infortune elle-même ! — Mais, seigneur, apprenez enfin ce qui me fait me jeter à vos pieds. Si je vous paroïs souffrir des maux mérités, je les supporterai avec patience : si non ; soyez vous-même mon vengeur & punissez un hôte sacrilège qui, sans crainte des dieux du ciel & des enfers, a commis le plus odieux des forfaits. Il s'assit souvent à la même table avec moi ; il étoit le premier de nos amis par les liens de l'hospitalité ; tout ce que peut exiger l'amitié, il l'avoit obtenu de nous ; nos bons offices avoient prévenu les siens & c'est-lui qui tue mon fils ! Il le tue, & ne daigne pas lui accorder

la sépulture ; ... il l'abandonne à la merci des flots ! Je suis à la fois esclave & sans force, mais la force est aux dieux & à la loi qui règne sur leurs volontés. Car c'est par la loi que nous connoissons les dieux & que nous distinguons dans le cours de la vie les choses injustes de celles que la justice autorise. C'est vers vous que cette loi se retire : si vous souffrez qu'on la foule aux pieds, si ceux qui osent porter sur leurs hôtes une main sacrilège, ou ravir les biens qui sont sous la sauvegarde des dieux, ne portent point la peine de leurs crimes, il n'est plus de justice parmi les hommes. Mettez votre gloire à prévenir un tel reproche, seigneur, ayez égard à ma prière, prenez pitié d'une infortunée : comme le peintre qui observe à quelque distance l'effet de son ouvrage, voyez & contemplez le tableau de mes peines. Je fus reine autrefois, maintenant je suis votre esclave ; je fus une mère fortunée, & je me vois dans la vieillesse sans enfans, sans patrie, abandonnée, la plus misérable des créatures. — Dieux ! vous cherchez à vous éloigner de moi : je vois trop que j'ai fait d'inutiles efforts. Ah, malheureuse que je suis ! Pourquoi, mortels, travailler sans relâche, faire de profondes recherches sur toutes les sciences qui s'offrent à notre étude, & ne point nous hâter avant tout d'ac-

quérir à grands frais l'éloquence persuasive¹, seule reine de l'univers, afin de fléchir les cœurs à notre gré & d'obtenir l'objet de nos désirs ? Sur quoi pourrois-je maintenant fonder mon espérance² ? De tant de fils dont j'étois mère, aucun ne me reste. Moi-même dans un honteux esclavage, hélas, je ne suis plus rien : & je découvre encore au loin la fumée qui s'élève en tourbillons des ruines de ma patrie. — C'est se livrer peut-être à de frivoles pensées que de vous rappeler ici votre amour ; cependant je vous le rappellerai, seigneur. Ma fille partage votre lit, Cassandre, l'amie d'Apollon³. Comment montrerez-vous que son amour a pour vous des charmes ? Comment obtiendra-t-elle un juste prix de sa tendresse, & comment pourrai-je moi-même recevoir d'elle un pareil retour⁴ ? (Car

1 Le mot grec répond au latin *SUADELA*. Quintilien l'exprime par le terme général *ORATIO* dans une phrase où il fait allusion à ce passage : « *Illana (ut ait non ignobilis tragicus) reginam rerum orationem* ». *INSTIT. ORAT. I. fin.*

2 Ou bien : « Comment encore quelqu'un pourroit-il espérer d'être » heureux » ? Le génie de la langue grecque permet de prendre le sens particulier, comme j'ai fait. Si on préféroit le sens général, il faudroit suppléer une liaison. « Qui peut se flatter d'être heureux, puisque moi, » mère de tant de fils, &c. ».

3 Littéralement : « La devinereffe d'Apollon, que les Phrygiens » nomment Cassandre ».

4 Il seroit peut-être mieux de traduire ainsi : « Comment lui mon- » trerez-vous un heureux avenir ? Comment aura-t-elle quelque recon-
c'est

c'est de l'obscurité qui couvre l'amour & les mystères que brille aux yeux des mortels la plus vive reconnoissance).... Vous voyez ce corps inanimé: en prenant sa défense, vous défendrez le frère de votre amante ¹. Je n'ajoute qu'un mot à ces tristes paroles. O si, (par l'art d'un mortel ¹ ou d'un dieu)... de ces bras, de ces mains, de ce front dépouillé, de ces pieds chancelans, pouvoient sortir mille voix plaintives &, tandis que je tiens vos genoux embrassés, faire rétentir à la fois leurs gémissemens douloureux, épuiser pour vous émouvoir les plus touchans discours!... O mon maître! ô lumière de la Grèce! laissez-vous fléchir, prêtez votre bras vengeur à une femme affoiblie par l'âge. Elle n'est rien:.. qu'importe? Il est digne d'un grand cœur de servir la justice, d'accabler les méchans, en tout temps, en tout lieux, du poids de son courroux.

LE CHŒUR.

Spectacle étrange de la vie! Comme tous les événemens se succèdent, comme des lois immuables ont réglé leur retour nécessaire, Elles rendent amis ceux qui se haïssent le plus, en-

naissance de votre tendresse, & moi-même à cause d'elle » ? J'ai suivi l'interprétation du scholiaste.

¹ Grec : Votre beau frère.

² Littéralement : « D'un Dédale ». Cet artiste, suivant la fable, exécutoit des statues mouvantes & parlantes.

nemis ceux qu'unissoit une mutuelle bienveillance¹.

AGAMEMNON.

Hécube, je suis touché de votre sort & de celui de votre fils, vos larmes & vos supplications m'attendrissent. Je voudrois pour les dieux mêmes & pour la justice que vous fussiez vengée d'un hôte sacrilège, s'il s'offre quelque moyen de vous satisfaire & que je ne paroisse point aux yeux de l'armée avoir immolé le roi des Thraces à mon amour pour Cassandre. Car il est pour moi quelque sujet de trouble & d'inquiétude. L'armée envisage ce roi comme son allié, celui qu'il a fait mourir comme son ennemi. Si celui-ci vous est cher, ce sentiment vous est particulier, l'armée ne le partage pas. Comptez donc sur mon zèle & sur mon ardeur à vous secourir & à favoriser vos desseins, mais n'attendez ni ce zèle, ni cette ardeur, s'il faut m'exposer aux accusations des Grecs.

HÉCUBE.

Ciel ! il n'est aucun mortel qui puisse se dire libre. Esclave des richesses ou de la fortune, soumis aux caprices de la multitude, ou aux ordres arbitraires des lois, l'homme dans sa conduite

¹ Ou moins littéralement & en suivant une correction de Musgrave.
« Étrange destinée des mortels ! Quel est le pouvoir du temps sur les
» liaisons les plus intimes ? Il change en amis, &c. ».

ne dépend jamais de lui-même. Mais puisque vous cédez à la frayeur & que vous abandonnez à la multitude le droit de régler vos actions, c'est à moi de vous affranchir de vos craintes: approuvez mes desseins, si j'en forme quelqu'un qui soit fatal au meurtrier; d'ailleurs n'agissez point avec moi: mais s'il s'élève quelque tumulte, si les Grecs accourent au secours du roi des Thraces lorsqu'il subira le châtiment qui lui est destiné, contenez-les, sans qu'il paroisse que ce soit pour me protéger. Du reste, soyez tranquille, je sçaurai terminer seule cette entreprise.

AGAMEMNON.

Et comment! Que pensez-vous faire? Armez-vous d'un glaive votre débile main pour percer le cœur du barbare? Le ferez-vous périr par le poison? Quel secours espérez-vous? quelle main vous prêtera son ministère? Où trouverez-vous des amis?

HÉCUBE.

Cette tente recèle en son sein une troupe de Troyennes.

AGAMEMNON.

Parlez vous de ces captives qui composent le butin des Grecs?

HÉCUBE.

Avec elles je punirai mon lâche assassin,

Et comment des hommes seront-ils vaincus par des femmes ?

HÉCUBE.

Le nombre & l'artifice suppléent à la vaillance.

AGAMEMNON.

J'en conviens : mais des femmes !...

HÉCUBE.

Quoi ! des femmes n'ont-elles pas égorgé les fils d'Egyptus ? Des femmes n'ont-elles pas entièrement dépeuplé d'hommes Lemnos ? Mais quel moyen dois-je préférer.... Laissez-moi, seigneur, le soin d'y songer. Permettez seulement que cette femme traverse l'armée en sûreté. (à l'esclave). Toi, va vers le roi des Thraces, & dis lui : « Hécube, autrefois reine » d'Ilion, vous appelle, guidée par votre intérêt » autant que par le sien propre : amenez vos enfans ; il faut qu'ils entendent ce qu'elle veut » vous communiquer ». — Cependant, Agamemnon, différez la sépulture de l'infortunée Polyxène, afin que ces deux victimes unies par les

L'histoire des filles de Danaüs qui égorgèrent les fils d'Egyptus, est assez connue par la tragédie d'HYPERMNESTES dont elle a fourni le sujet. — Les femmes de Lemnos, se croyant méprisées des hommes qui habitoient leur île, les égorgèrent tous à la fois. Et LES MALHEURS DE LEMNOS devinrent une espèce de proverbe.

nœuds de l'amitié fraternelle, soient consumées par la même flamme & confiées au même tombeau, double objet des soins douloureux d'une malheureuse mère.

AGAMEMNON

Vos desirs seront satisfaits: si nos vaisseaux pouvoient quitter le rivage, il ne seroit pas en mon pouvoir de vous accorder ce nouveau délai; mais les dieux n'ont point encore fait souffler les vents favorables; il faut que nous les attendions afin d'obtenir une navigation douce & tranquille. Puissent vos projets avoir le succès que vous espérez: car c'est l'intérêt commun de tous, de l'état & de chaque citoyen en particulier, que le méchant souffre la peine & que l'homme de bien soit heureux.

(Il sort; Hécube rentre dans la tente des captives pour préparer l'exécution de son projet: & attendre l'arrivée de Polymestor).

SCÈNE IV.

LE CHŒUR seul.

Ainsi donc désormais, ô ma patrie, ô Ilion, tu ne seras plus comptée au nombre des villes immortelles : tant est nombreuse & formidable cette nuée de Grecs qui t'a couverte de toutes parts & qui a porté le ravage dans ton sein. Tu as vu raser ta couronne de tours & la noire fumée souiller tes débris d'une tache honteuse & funeste : hélas, je n'entrerais plus dans tes murs.

C'est au milieu des ténèbres de la nuit que fut frappé le coup qui m'a perdue ; à l'heure qui suit le repas du soir, & lorsqu'un doux sommeil commence à se répandre sur les paupières : après s'être livré aux chants & aux plaisirs de la fête, mon époux, dans son lit, jouissoit d'un repos tranquille. Le fer meurtrier étoit suspendu comme au sein de la paix : époux infortuné, il ne voyoit point la troupe ennemie sortir de ses vaisseaux & se répandre dans Ilion.

Et moi j'étois occupée à ranger ces boucles flottantes sous un diadème noué sur ma tête

avec grace : je consultois l'image fidelle ¹ qu'un miroir d'or réfléchissoit à mes yeux, & dans le simple appareil de la nuit, je me dispoisois à entrer dans le lit pour me livrer au doux sommeil. Un bruit soudain se répand dans la ville, les murs & les remparts de Troie retentissent de ces cris guerriers : « Enfans des Grecs, qui » vous arrête ? renversez les murs d'Ilion & ren- » trez chez vous en triomphe ² ».

J'abandonne aussitôt ma couche chérie, couverte d'un voile léger, telle qu'une jeune Dorienne ³. J'embrasse l'autel de Diane que je fatigue en vain de mes prières. Infortunée, mon époux périt sous mes yeux, . . . on m'emmène au travers des vastes mers, loin de ma terre natale ; mes tristes regards restent fixés sur cette terre chérie, tandis que le gouvernail détache le vaisseau du rivage & nous sépare à jamais d'Ilion.

1 « L'image fidelle », ou peut-être les rayons perpétuels, c'est-à-dire, lancés sans interruption : ou renfermés dans un espace circulaire, par allusion à la forme ronde des miroirs anciens. « D'un » miroir d'or ou doré » : Les miroirs des anciens Grecs étoient de métal. « Dans le simple appareil de la nuit » : Le mot grec paroît avoir ce sens, quoiqu'on puisse aussi traduire : « Et couchée sur le lit ».

2 Littéralement « Quand donc, quand, renversant le lieu d'observation de l'Ilienne » ; (c'est-à-dire la chadelle de Minerve Troyenne) « Itez-vous dans vos maisons » ?

3 Il paroît que sous le nom de *nonitruus* le chœur désigne ici les Lacedaemoniennes qui étoient vêtues fort légèrement, & ne portoient point la tunique ou vêtement de dessous, comme les autres Grecques.

Enfin j'y renonce désespérée, dévouant à l'éternelle vengeance Hélène sœur des Dioscures, & le berger du mont Ida, le funeste Pâris: Hélène, qui m'a fait périr proscrire du lieu de ma naissance, qui m'a bannie de ma maison par son hymen qui n'est pas un hymen, mais le fléau d'une furie. Puissé le vaste océan refuser de la ramener dans sa patrie, puisse-t-elle ne rentrer jamais dans la maison de ses pères !

ACTE IV.

SCENE PREMIÈRE.

POLYMESTOR, HÉCUBE,
LE CHŒUR.

POLYMESTOR.

O PRIAM, le plus cher des hommes, & vous, Hécube, à qui j'ai voué la plus tendre affection, je fonds en larmes en vous voyant, en voyant votre ville en cendres, & cette fille infortunée que la mort vient de ravir à votre amour. Ah, il n'est rien d'assuré parmi les mortels, la gloire

& la prospérité ne sçauroient garantir des plus affreux revers. Les dieux se plaisent à bouleverser les fortunes avec fracas, afin que dans l'ignorance des destins nous tournions vers eux des regards d'adoration. — Mais à quoi bon de vaines lamentations qui ne peuvent soulager vos maux ? ... Si vous vous êtes plainte de ne m'avoir point encore vu, cessez un injuste reproche : j'étois absent sur les confins de la Thrace, lorsque vous êtes arrivée en ces lieux. Et déjà à mon retour, je portois mes pas de ce côté pour me rendre auprès de vous, quand j'ai rencontré l'esclave chargée de vos ordres dont je viens apprendre l'objet de vous-même.

HÉCUBE.

Je n'ose vous envisager en face, Polymestor, dans l'excès de misère où je me vois réduite. Vous futes témoin de ma gloire : j'ai honte d'exposer à vos yeux mon infortune. Il me seroit impossible de fixer sur vous mes regards. Ne le prenez point en mauvaise part, Polymestor ; il suffiroit, pour m'excuser, des lois communes de la décence, qui défendent aux femmes de regarder un homme avec trop d'assurance¹.

POLYMESTOR.

Ce sentiment n'a rien qui m'étonne. — Mais apprenez-moi, je vous prie, en quoi je puis

¹ Littéralement : « De regarder un homme en face ».

vous être utile. Pour quel sujet me faisiez-vous chercher ?

HÉCUBE.

J'ai un important secret à vous communiquer à vous & à vos enfans. Ordonnez aux gens de votre suite de s'éloigner de cette tente.

POLYMESTOR à ses gardes.

Retirez-vous. (à Hécube.) Je puis demeurer seul sans crainte. — Je suis sûr de votre affection, & l'armée des Grecs est pleine de bienveillance pour moi. (Les gardes de Polymestor se retirent). Parlez maintenant & dites-moi quel service un ami dans la prospérité peut rendre à des amis malheureux. Vous me voyez prêt à faire tout ce que vous pouvez attendre de moi.

HÉCUBE.

Apprenez-moi d'abord si mon fils vit encore ;... ce cher Polydore, que vous reçûtes de mes mains & de celles de son père, pour le garder dans votre palais : ensuite je pourrai vous entretenir d'autres objets.

POLYMESTOR.

Il vit. A cet égard du moins la fortune vous a respectée.

HÉCUBE.

O mon cher Polymestor, que votre réponse est agréable & digne de vous.

POLYMESTOR.

Que voulez-vous encore sçavoir de moi?

HÉCUBE.

N'a-t-il point oublié sa mère?

POLYMESTOR.

Loin de vous oublier, il demandoit avec ardeur de venir en ces lieux pour vous voir en secret.

HÉCUBE.

Et les trésors sont-ils en sûreté, ces trésors qu'il vous apporta en venant de Troie?

POLYMESTOR.

Ils sont en sûreté, je les garde dans mon palais.

HÉCUBE.

Gardez les avec soin, que les biens de vos proches n'excitent jamais vos desirs¹.

POLYMESTOR.

Non, les biens que je possède suffisent à mes desirs.

HÉCUBE.

Sçavez-vous maintenant les choses que j'ai à vous déclarer à vous & à vos enfans?

¹ En grec le mot PROCHES peut signifier PROCHAIN OU AUTRUI. Mais Polymestor étoit gendre de Priam. Ces biens devoient donc être SACRÉS POUR LUI à plus d'un égard.

POLYMESTOR.

Je n'en ai point connoissance. Vous allez, je pense, vous expliquer plus clairement.

HÉCUBE.

Soit. Chéri, comme en ce jour vous l'êtes de moi !....

POLYMESTOR

Que faut-il enfin que mes enfans & moi nous apprenions de vous ?

HÉCUBE.

Les antiques dépôts où sont enfouis les trésors de la maison de Priam.

POLYMESTOR.

C'est là ce que vous voulez faire sçavoir à votre fils ?

HÉCUBE.

Oui, c'est vous que j'ai choisi pour l'en instruire ; car je connois votre religieuse probité.

POLYMESTOR.

Pourquoi faut-il que mes enfans soient présens à cet entretien ?

HÉCUBE.

Si la mort venoit à vous surprendre, il me seroit utile d'avoir déposé mon secret dans leur sein.

1 On traduit d'ordinaire : « Que mon fils te soit cher comme tu es cher à sa mère ». J'ai changé la ponctuation, & introduit une suspension dans le sens afin de mettre plus de liaison dans les idées.

POLYMESTOR.

Il est vrai ; j'approuve votre prudence.

HÉCUBE.

Connoissez-vous à Troie le temple de Minerve ?

POLYMESTOR.

Est-ce là que votre or est caché ? A quel signe pourrai-je distinguer la place ?

HÉCUBE.

A une pierre noire qui s'élève au dessus de la terre.

POLYMESTOR.

Avez-vous quelque'autre chose à me dire à ce sujet ?

HÉCUBE.

Je voudrois mettre en sûreté entre vos mains des effets précieux que j'ai emportés avec moi.

POLYMESTOR.

Où sont-ils ? les portez-vous sous vos vêtements, ou les avez-vous cachés en quelque'autre lieu ?

HÉCUBE.

Ils sont à couvert dans cette tente parmi des monceaux de dépouilles.

1 J'ai suivi ici MM. Walkenaer & Musgrave. Il faudroit traduire, en suivant les éditions ordinaires : « Où voulez-vous les mettre en sûreté ? Les porter sous ces vêtements ou les cacher en quelque'autre lieu ? »

POLYMESTOR.

En quels lieux dites-vous ? cette enceinte n'est-elle pas celle de l'armée navale des Grecs ?

HÉCUBE.

Cette tente où je veux vous conduire est celle des femmes captives, & a été réservée pour elles seules.

POLYMESTOR.

Puis-je entrer avec confiance ? Ne rencontrerai-je aucun homme ?

HÉCUBE.

Aucun : nous seules habitons ces lieux. — Entrez, vous dis-je, car déjà les Grecs brûlent de détacher leurs vaisseaux du rivage pour s'éloigner de Troie, & revoir leurs foyers. Dès que vous aurez terminé ce qui vous reste à faire pour me contenter, vous retournerez avec vos fils aux lieux, où, par vos soins, le mien a fixé sa demeure.

(Hécube entre dans la tente des captives pour exécuter son dessein. Polymestor la suit, afin de recevoir les effets précieux dont elle lui a dit qu'elle vouloit le faire dépositaire).

SCÈNE II.

LE CHŒUR seul.

Tu n'as point encore porté la peine de ton crime, mais peut-être elle est prête à t'atteindre. Tel qu'un homme précipité dans un océan sans rivage, tu seras exclu pour jamais des douces jouissances de la vie. Car celui contre qui s'unissent à la fois la justice & les dieux¹, ne peut échapper à la perte qui le menace. Une trompeuse espérance t'a fait entrer dans cette route qui te conduit au séjour de la mort : malheureux, une main étrangère aux combats va trancher le fil de tes jours.

¹ Le crime de Polymestor le livroit à la fois à la justice humaine & à la vengeance céleste.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

POLYMESTOR, HÉCUBE,
LE CHŒUR. (D'abord partagé, ensuite réuni.)

POLYMESTOR. (dans l'intérieur de la tente des captives).

O CIEL!.. on m'arrache les yeux!

DEMI-CHŒUR.

Mes amies, entendez-vous les cris du roi de Thrace?

POLYMESTOR (dans la tente des captives).

O coups plus cruels encore!.... O mes enfans, déplorables victimes!

DEMI-CHŒUR.

Chères amies, ce qui vient de se passer dans l'intérieur de cette tente va faire éclater de nouvelles douleurs.

POLYMESTOR (dans la tente des captives).

Non, non, la fuite ne vous dérobera pas à

¹ Polymestor & Hécube ne sortent de la tente qu'un peu après la fin de l'acte, comme je l'indique dans le cours de cette scène.

ma fureur. Je ferai tomber sous mes coups redoublés la cloison qui vous sert d'asyle.

DEMI-CHŒUR.

Un trait pesant est lancé par sa main forcée¹. Voulez-vous que nous nous jetions dans la tente? Hécube & les Troyennes ont besoin de notre secours.

HÉCUBE (sortant de la tente des captives).

Frappe, n'épargne rien, brise les portes. Tes vains efforts ne te rendront pas la lumière que je t'ai ravie; ils ne rendront pas à tes fils la vie que je leur ai arrachée.

DEMI-CHŒUR.

Avez-vous en effet vaincu le roi des Thraces, ô reine d'Ilion, & votre hôte est-il en votre puissance? Vos actions répondent-elles à vos paroles?

HÉCUBE.

Vous allez le voir sortir de la tente, privé de la clarté du jour, marchant d'un pas égaré dans les ténèbres qui l'environnent. Vous allez voir les corps de ses deux fils que j'ai massacrés à l'aide de ces braves Troyennes². Ma juste

¹ Littéralement : « Voilà, de sa main pesante, un trait est lancé ». Sans doute on entendoit en cet instant le fracas de quelque masse pesante, lancée avec force contre la cloison de la tente.

² Ces corps vont être exposés à la vue. Polymestor s'en approche à la fin de la scène, & dans la suivante Agamemnon les voit en entrant.

vengeance est assouvie. — Il sort, vous le voyez qui s'avance. Je m'éloigne & me dérobe aux flots impétueux de la fureur d'un barbare.

POLYMESTOR (sortant de la tente).

O malheureux ! où irai-je ? où m'arrêterai-je ? où aborderai-je, en m'aidant de mes mains pour ramper à terre sur leurs traces, ainsi que les féroces animaux qui habitent les montagnes ? Sera-ce de ce côté que je me tournerai, ou choisirai-je ce chemin opposé, dans l'ardeur où je suis de saisir ces Troyennes homicides qui m'ont perdu pour jamais ? Malheureuses ! malheureuses filles des Phrygiens ! Oh ! Oh ! . . . Monstres maudits ! . . . dans quelle retraite ont-elles fui tremblantes ? . . . Soleil que ne peux-tu guérir cette plaie sanglante & me rendre ta douce clarté ! . . . Ah Ah Paix, paix . . . Je les entends qui marchent sourdement. Où m'élancerai-je plein de rage, pour me repaître d'os & de chairs, pour partager les festins des bêtes farouches, pour venger mon injure & expier mes tourmens par des tourmens pareils ? — Mais où vais-je ! Malheureux, où me laisse-je entraîner loin de mes enfans que j'abandonne sans défense à ces bacchantes infernales, pour

sur le théâtre. Comme rien n'indique que Polymestor ou les Troyennes les aient apportés sur le théâtre, il paroît que l'intérieur de la tente devient visible tout-à-coup.

qu'elles les déchirent & partagent aux chiens affamés ce repas cruel, sanglant, homicide, ces membres dispersés sur les rochers. — Où m'arrêterai-je ? où me tournerai-je ? où irai-je (tel qu'un vaisseau, qui, à l'aide des cordages, change ses voiles flexibles) pour m'élancer, gardien de mes enfans, sur cette couche ensanglantée ?

LE CHŒUR.

O malheureux, que les maux qu'on vous fait souffrir sont difficiles à supporter. Votre crime honteux éprouve un effrayant supplice de la part du dieu qui appesantit sa main sur vous.

POLYMESTOR.

O Thraces, peuple vaillant, toujours prêt au combat, agitant la redoutable lance, domptant les fiers coursiers, possédé des fureurs de Mars ! .. O Grecs ! ô Attrides ! mes cris, mes cris perçans vous appellent. Venez, venez, accourez au nom des dieux . . . M'entend-on, ou personne ne daigne-t-il me secourir ? Qu'attendez-vous ? Hélas, des femmes m'ont fait périr, des femmes, des captives. Je souffre des maux trop cruels. O honte, ô désespoir, de quel côté tournerai-je mes pas ? Où pourrai-je me transporter loin de ces lieux ? M'élèverai-je dans les airs jusqu'aux célestes lambris resplendissans des feux lancés par l'œil enflammé de Sirius ou d'Orion, ou

me précipiterai-je dans les sombres abîmes que Pluton tient sous son empire ?

LE CHŒUR.

Quand on souffre des maux qu'on ne peut supporter, il est pardonnable de se soustraire à une vie infortunée.

SCÈNE II.

Les mêmes, AGAMEMNON.

AGAMEMNON.

J'ENTENDS tes cris & j'accours : tout le camp en retentit ; la fille plaintive des rochers répète au loin tes gémissemens. Si nous ne scavions que les tours des Phrygiens sont tombées sous nos coups , ce bruit étrange nous eût remplis de frayeur.

POLYMESTOR.

O cher prince ; car c'est toi , Agamemnon , je reconnois les accens de ta voix , tu peux juger par tes propres yeux du triste état où je suis réduit.

AGAMEMNON

O dieux ! Polymestor malheureux !
Sous quels coups as-tu succombé ? qui t'a privé

de la lumière ? Qui a fait ruisseler le sang de tes yeux ? Qui a massacré tes enfans ? Dieux ! quel que soit ce mortel , une étrange fureur l'animoit contre toi & contre ceux à qui tu as donné le jour.

POLYMESTOR.

Hécube , aidée des autres captives , m'a fait périr périr , que dis-je ? elle a poussé plus loin la cruauté.

AGAMEMNON.

Que dis-tu ? (à Hécube) Quoi , vous êtes l'auteur de l'action dont on vous accuse ? Hécube , vous auriez commis un tel attentat ?

POLYMESTOR.

O dieux ! qu'as-tu dit ? Est-elle donc près de toi ? Parle , réponds , où est-elle ? que je la saisisse entre mes bras , que je la déchire , . . . que je me baigne dans son sang.

AGAMEMNON (le retenant).

Malheureux , que vas-tu faire ?

POLYMESTOR.

Au nom des dieux , je t'en conjure , laisse-moi porter sur elle ce bras guidé par la fureur.

AGAMEMNON.

Arrête. Bannis de ton cœur ces sauvages pensées. Explique - moi , afin qu'après t'avoir entendu , & à son tour celle que tu accuses , je

prononce avec justice, & dis-moi quelle action t'a attiré un traitement si cruel.

POLYMESTOR.

Eh bien, je vais t'en instruire. Au nombre des enfans de Priam étoit Polydore, fils d'Hécube, & le plus jeune de tous ceux qu'elle avoit fait naître. Son père, prévoyant la chute de l'empire Troyen, me l'avoit confié pour l'élever dans mon palais. Je l'ai fait pétir : mais écoute mes raisons ; elles sont dictées par la sagesse & la prudence. J'ai craint que cet enfant, ton ennemi, échappé au carnage, ne rassemblât les restes de Troie & ne relevât ses murs ; que les Grecs instruits qu'un fils de Priam vivoit encore, ne conduisissent dans la Phrygie une nouvelle armée, & ne vinssent ensuite dévaler les campagnes de la Thrace ; que le malheur des Troyens ne réjaillît encore une fois sur leurs infortunés voisins. Hécube cependant ayant appris le sort funeste de son fils, a sçu m'attirer par ses artifices, en feignant de vouloir m'indiquer les lieux où étoient enfouis à Troie les trésors de la maison de Priam. Pour n'avoir aucun témoin de son crime, elle m'introduit seul avec mes enfans dans sa tente. Je me place en entrant au milieu d'un lit destiné à cet usage, & je plie les genoux pour m'asseoir : aussi-tôt une multitude de femmes Troyennes,

viennent s'asseoir vers moi comme vers un ami, & se placer à mes côtés sans quitter le fuseau qu'elles tenoient à la main¹. Elles louent à l'envi ce manteau fait par des ouvriers d'Édonie², & l'exposent aux rayons de l'astre du jour. D'autres observent d'un œil curieux mon javelot fait à la manière des Thraces, & me dépouillent du baudrier auquel il étoit suspendu³; les mères transportées bercent mes enfans dans leurs bras, afin de les écarter de leur père, en se les renvoyant l'une à l'autre. Tout-à-coup, le pourrez-vous croire? cessant leurs douces caresses, & tirant des poignards cachés sous leurs robes, elles percent mes malheureux fils; celles qui sont autour de moi, laissant éclater leur fureur, saisissent mes pieds & mes mains; &, lorsque, possédé du désir de secourir mes enfans, je lève la tête pour m'élancer vers eux, elles m'arrêtent par les cheveux: si je veux m'aider de mes mains, le nombre de mes ennemies rend tous

¹ Le fuseau, ou plutôt la navette. Peut-être est-ce leurs agrafes que ce mot désigne.

² L'Édonie étoit une province de la Macédoine, mais placée quelquefois dans la Thrace, dont elle étoit limitrophe.

³ Le vêtement dont ces femmes dépouillent Polyvestor est exprimé par un terme plus général, qui rappelle cependant l'idée des plus que forme une ceinture; mais sans désigner expressément un baudrier, & sans dire que le javelot y fût suspendu: la liaison des idées m'a paru déterminer ce sens.

mes efforts impuissans. Puis , joignant à ces cruautés une cruauté plus recherchée, elles frappent enfin le dernier coup : saisissant leurs agrafes ¹, & les enfonçant sans pitié dans ces yeux en proie à la douleur, elles les percent & font ruisseler le sang. Aussi-tôt elles s'échappent & fuient de tous côtés dans la tente. Furieux, je m'élance tel qu'un ² tigre altéré de sang, je poursuis ces monstres ³ homicides ; je sonde toutes les cloisons, semblable à un chasseur acharné, ... je frappe, je brise, je renverse. — Voilà, prince, à quoi m'a réduit le désir de mériter ton amitié, en faisant périr ton ennemi. Sans me répandre en longs discours, je rassemblerai en un mot tout le mal qu'on a pu dire ou qu'on dira jamais des femmes : ni la mer ni la terre ne nourrissent dans leur sein une race si odieuse ; celui qui leur est uni par une chaîne éternelle, a pu l'apprendre.

LE CHŒUR.

Contiens tes transports furieux, & n'enveloppe pas toutes les femmes dans tes injurieuses accusations. S'il en est de méchantes, il en est

¹ Peut-être ce mot désigne-t-il métaphoriquement les pointes des navettes que les Troyennes tenoient à la main.

² Littéralement : Tel qu'une bête farouche.

³ Littéralement : Ces chiennes souillées de sang.

aussi beaucoup, que leurs vertus mettent au-dessus de tout reproche.

HÉCUBE.

Agamemnon, plutôt au ciel que, parmi les hommes, les paroles n'eussent jamais plus de force que les actions; que celui qui a fait des choses honnêtes ne dît rien que de convenable, & que le méchant au contraire ne pût tenir que des discours foibles & lâches; qu'on ne vît jamais l'injustice embellie par les prestiges de l'éloquence. Ceux qui font leur étude de cet art funeste, portent le nom de sages; mais, loin d'être sages jusqu'à la fin, ils périssent misérablement, aucun n'échappe à la peine. C'est vous, seigneur, que cette réflexion doit prévenir. C'est à lui maintenant que je m'adresse; c'est lui que je veux confondre. (à Polymestor) Comment oses-tu dire que c'est pour éviter aux Grecs un double travail, & pour servir Agamemnon, que tu as fait périr mon fils? Mais, avant tout, monstre, jamais une race barbare ne fut liée aux Grecs par l'amitié; jamais elle ne sauroit l'être. Et quelle est donc la faveur que tu recherches par cet excès de zèle? Étoit-ce un hymen projeté? ou bien le sang t'unissoit-il aux Grecs? . . . quel intérêt enfin t'animoit? craignois-tu que, traversant une seconde fois les mers, ils ne vinssent dans tes états moissonner

les épis dont la terre se couvre? — A qui penſes-tu faire croire de tels menſonges? Parle vrai : c'eſt ſon or , c'eſt ton inſatiable cupidité qui a fait périr mon fils. Si non , réponds à mes queſtions. Pourquoi , tandis que Troie proſpéroit , que ſes tours protégeoient ſon enceinte , que Priam étoit vivant & la lance d'Hector floriffante , alors , dis-je , pourquoi , voulant ſervir Agamemnon , n'immolas-tu pas cet enfant nourri dans ton palais , ou ne le livras-tu pas vivant aux mains des Grecs ? Et pourquoi faut-il que ce ſoit quand nous avons perdu l'exiſtence , quand la fumée annonce la ruine de nos murs , que tu égorges un hôte malheureux qui s'étoit retiré à l'ombre de tes foyers. . . . Achève d'entendre les preuves de ta ſcélérateſſe. Si tu étois l'ami des Grecs , que n'employois-tu cet or , qui , de ton propre aveu , ne t'appartenoit pas , à ſoulager des guerriers épuifés & depuis longtemps éloignés de leur patrie ? Mais que dis-je ? à préſent encore tu crains de t'en déſſaiſir ; tu t'obſtines à le garder dans ton palais. Si mon fils eût trouvé en toi un père & un défenſeur , tu te ſerois couvert de gloire ; car c'eſt dans l'infortune que les amis ſe font connoître : la proſpérité , n'en manque jamais. Mais ſi tu avois été dans le beſoin & mon fils dans la proſpérité , il eût été pour toi un précieux tréſor. Maintenant

tu es à jamais privé de son amitié, & la jouissance de son or n'est plus pour toi; tes enfans ne sont plus, & toi-même, voilà ton sort.

Je reviens à vous, Agamemnon; si vous secourez mon ennemi, vous paroîtrez parrager son crime; car vous protégerez un hôte qui n'est ni pieux, ni fidèle à ceux auxquels il devoit sa foi, ni juste ni religieux: & nous serons forcés de dire que le mal réjouit un cœur tel que le vôtre. Mais je n'outrage point mes maîtres.

LE CHŒUR.

O comme les bonnes causes inspirent ceux qui les défendent!

AGAMEMNON.

Il est douloureux pour moi de prononcer dans cette affaire étrangère & malheureuse: mais je le dois; &, après m'être chargé de ce soin, je ne puis plus m'en dépouiller avec honneur. Sçache donc que, suivant moi, ce n'est ni pour m'obliger, ni pour servir les Grecs, que tu as fait périr ton hôte infortuné, mais pour t'emparer de ses trésors. Ce que tu dis d'ailleurs t'est dicté par la cruelle situation. Peut-être parmi vous le meurtre d'un hôte n'a rien d'étrange; mais, chez les Grecs, c'est un crime abominable. Si je ne te jugeois point coupable, éviterois-je un juste reproche? Non sans doute. Tu n'as point frémi de commettre le forfait: sçache supporter la vengeance.

POLYMESTOR.

O dieux ! Vaincu, je le vois, par une femme,
par une esclave, je suis livré au supplice par celle
qui l'a mérité plus que moi.

AGAMEMNON¹.

Tu l'as mérité par ton crime.

POLYMESTOR.

O mes enfans ! ô lumière qui m'est ravie... !
Ah, malheureux !

HÉCUBE.

Tu pleures tes enfans : ... crois-tu que le mien
ne me coute point de larmes ?

POLYMESTOR.

Perfide, tu m'insultes; tu te ris de mon in-
fortune.

HÉCUBE.

Je suis vengée ; & tu veux que je me con-
tienne ?

POLYMESTOR.

Ces transports cesseront quand les eaux de la
mer. . . .

HÉCUBE.

Hélas , me porteront-elles aux rivages de la
Grèce² ?

¹ Ou HÉCUBE, selon Musgrave.

² Hécube est inquiète de ces prédictions funestes. Une opinion qui
eut peut-être sa source dans un sentiment d'humanité, rendit res-
pectables aux anciens peuples les mortels privés de la vue. On croit

POLYMESTOR.

...T'engloutiront dans leurs abymes; & que du haut des cordages tu tomberas dans les flots.

HÉCUBE.

Quel est celui qui doit m'y précipiter ?

POLYMESTOR.

Toi-même, dans ta fureur, tu monteras au mât du navire.

HÉCUBE.

Mon foible corps sera-t-il donc soutenu par des ailes, ou comment pourra-t-il s'élever de la sorte ?

POLYMESTOR.

Tu perdras la forme humaine, & tu seras changée en une chienne furieuse, aux yeux étincelans de rage.

HÉCUBE.

Comment prétends-tu connoître le changement qui doit se faire en moi ?

POLYMESTOR.

Bacchus, l'oracle des Thraces, l'a déclaré.

que la lumière intérieure devoit, comme le dit Milton, briller en eux d'un éclat plus pur. Thamyris, Tirésias, Phinée étoient aveugles. Cependant Hécube s'informe d'où Polymestor avoit appris le sort qui la menaçoit. Et, comme Polymestor attribue ses oracles à un dieu, cette circonstance leur donne un nouveau poids. Il faut bien des raisons pour excuser tous ces détails qu'on ne se permettoit pas aujourd'hui.

HÉCUBE.

Et jamais il ne t'annonça les maux auxquels tu es en proie ?

POLYMESTOR.

S'il l'eût fait, tu ne m'aurois pas perdu par tes artifices.

HÉCUBE.

Mourrai-je alors, ou achèverai-je ma vie aux lieux témoins de ce dernier malheur ?

POLYMESTOR.

Tu mourras ; & le lieu de ta sépulture prendra un nom nouveau.

HÉCUBE.

De ma forme nouvelle, ou de laquelle de mes afflictions ?

POLYMESTOR.

On l'appellera CYNOSSEME, ou le monument d'une infortunée changée en chienne : il servira de signal aux navigateurs¹.

HÉCUBE.

Que m'importe ? — Je suis vengée.

¹ CYNOSSEME étoit un promontoire de la Troade sur l'Hellepont. Il y en avoit un de même nom dans l'Étolie. Ce mot signifie MONUMENT DE LA CHIENNE.

Les Grecs, excédés des plaintes & de la fureur d'Hécube, la firent périr en l'accablant de pierres. Quand on voulut enlever ces pierres de dessus son corps on la trouva changée en chienne. Servius & Tzetzes croient que les Grecs n'ont imaginé cette fable que pour désigner les

POLYMESTOR.

Ta fille Cassandre sera la proie de la mort.

HÉCUBE.

Loin de moi cet affreux présage. . . . Ah, puisse
son horreur retomber sur ta tête !

POLYMESTOR.

Une jalouse surveillante, l'épouse de son amant,
la fera mourir.

HÉCUBE.

Fille de Tyndare, loin de vous une pareille
fureur.

POLYMESTOR.

Bientôt sa hache homicide se tournera sur son
époux.

AGAMEMNON.

Malheureux, quel délire t'égare ? Crains qu'un
juste courroux. . . .

POLYMESTOR.

Frappe. . . . Mais sçache qu'un bain fatal t'at-
tend à Argos.

outrages, les cris, les aboiemens de cette reine infortunée. Dans Ovide les
Thraces lapident Hécube pour venger leur roi :

At at hæc missum rauco cum murmure saxum
Mortibus insequitur, rictuque ad verba parato
Latrat, conata loqui : locus extat, & ex re
Nomen habet.

AGAMEMNON.

Gardes, saisissez ce furieux; entraînez-le loin de ma présence.

POLYMESTOR.

Mes paroles te sont dures à entendre.

AGAMEMNON.

Qu'on lui ferme la bouche.

POLYMESTOR.

Je le veux. J'ai tout dit.

AGAMEMNON.

Qu'on le jette sur le rivage de quelque île sauvage & déserte, & qu'il expie à loisir son audace & son insolence. Et vous, infortunée Hécube, allez mettre au tombeau les corps de vos deux enfans. — Troyennes, il est temps de vous rendre aux tentes de vos maîtres: je vois s'élever un vent favorable à notre départ; puisse-t-il nous porter heureusement dans notre patrie; puissions-nous, après tant de travaux, retrouver nos familles heureuses & florissantes!

LE CHŒUR.

Allez au port, chères amies, allez aux tentes de vos maîtres pour vous soumettre aux travaux de l'esclavage: il faut céder à la dure nécessité.

F I N.

EXAMEN

EXAMEN

DE LA TRAGÉDIE

D'HÉCUBE.

Pour fixer avec précision le lieu de la scène, il faut distinguer le pays, le site & la place¹. Le pays ou le lieu géographique est ici la Chersonnèse de Thrace; on a cru qu'Euripide avoit transporté la scène dans la Troade, en parlant du tombeau d'Achille & en employant quelques expressions générales qui se rapportent au départ de Troie²; il est vrai que, suivant la tradition mythologique, le tombeau d'Achille étoit dans la Troade; mais les poëtes changent quelquefois ces traditions; & d'ailleurs, comme l'observe un commentateur Grec, on peut supposer que le monument dont il est question dans la pièce étoit un tombeau vide, un cénotaphe, tel qu'on en érigeoit souvent à l'honneur des héros: les expressions relatives au dé-

1 γῆ, χώρα, τόπος.

2 Acte I. sc. III. & acte IV. sc. 1. à la fin.

part de Troie me paroissent indiquer seulement que les Grecs se préparoient à s'éloigner de cette ville pour retourner dans leur patrie ; ce qui est conforme à leur position, en les supposant dans la Chersonnèse. Il n'y a donc pas lieu de douter que cette presqu'île de la Thrace ne soit le lieu constant de la scène. Le site offre un camp, c'est celui des Grecs, & à ce second égard encore, il n'y a point d'équivoque.

La scène étoit toujours en plein air, je ne crois pas du moins que le théâtre Grec offre des exemples du contraire, & dans un lieu découvert il eût été difficile de représenter l'intérieur des appartemens sur la partie avancée de la scène, de manière à faire illusion. La place n'est donc pas ici l'intérieur, mais l'entrée extérieure de la tente des Troyennes captives. Au fond est la porte du milieu par où Hécube, premier & principal personnage, entre pour paroître sur la scène : à droite est la porte des acteurs secondaires : à gauche est une simple décoration ou une troisième entrée pour les acteurs du troisième ordre. C'est par l'une ou l'autre de ces deux entrées qu'on voit paroître successivement le chœur, Ulysse, Talthybius, Agamemnon, Polymestor, en un mot tous les acteurs qui ne sont point censés habiter avec Hécube, & qui viennent du rivage ou du camp. C'est

par là que Polyxène sort avec Ulysse, que la femme esclave sort & rentre avec le corps de Polydore.

Les Troyennes captives de la suite d'Hécube sont, à ce qu'il paroît, dans une tente qui appartenoit à Agamemnon ou qui étoit sous son inspection immédiate ¹. C'étoit le butin commun confié à la garde du chef, ainsi que d'autres dépouilles entassées dans la même tente & dont Hécube parle à Polymestor ². Au lieu que le chœur étoit composé de femmes déjà partagées & tirées au sort, comme c'étoit la coutume. Il paroît cependant qu'elles n'ont pas encore été livrées à leurs maîtres, car elles se sont réunies aisément pour se rendre auprès d'Hécube, & elles-mêmes ignorent quels maîtres elles iront servir ³. Il sembleroit, par quelques expressions d'Hécube, qu'elle étoit esclave d'Agamemnon & cela expliqueroit encore pourquoi elle habitoit la tente de ce roi, mais cette supposition ne s'accorde pas avec la tradition qui

¹ L'ombre dit en voyant sortir Hécube. « Je la vois sortir de la » tente d'Agamemnon ». Littéralement : « Traverser de son pied, ou » transporter son pied au-dessous de la tente d'Agamemnon » ; c'est-à-dire s'avancer du fond vers l'entrée pour sortir. D'autres, à la vérité, l'expliquent autrement, ainsi que je l'ai dit dans la note sur ce passage.

² Acte IV, sc. 1.

³ Peut-être aussi, dans cette incertitude, supposent-elles qu'elles seront vendues à d'autres maîtres. Voyez la sc. VI. de l'acte I. & la 111^e scène du même acte, au commencement.

donne Ulysse pour maître à la reine d'Ilion, tradition suivie par Euripide même dans la tragédie des *TROYENNES* ¹. D'ailleurs si Hécube, sa fille & sa suite avoient appartenu à Agamemnon, si elles avoient eu un maître particulier, Polyxène n'auroit pas été sacrifiée sans exciter des réclamations dont il seroit question dans la pièce. C'est donc comme chef de l'armée qu'Agamemnon reçoit le titre de maître d'Hécube. Cette reine, Polyxène & les autres captives qui habitent la même tente n'ont point encore été tirées au sort & sont peut-être réservées pour être distribuées à ceux qui tiennent le premier rang parmi les Grecs ².

L'ombre de Polydore probablement ne venoit sur la scène par aucune des entrées dont nous venons de parler, mais par celle qui étoit réservée aux ombres, & qu'on nommoit *LES DÉGRÉS* ou *L'ÉCHELLE DE CHARON*: car quoique, d'après son propre récit, ce spectre soit errant depuis trois jours dans les airs, s'il étoit sorti de la tente ou descendu par quelque machine, il auroit paru

¹ Ovide ne l'a point oubliée :

. Victor Ulysses

Esse suam nollit, nisi quod tamen Hectora partu

Ediderat, dominum matri vix repperit Hector.

² On voit une distinction pareille dans la tragédie des *TROYENNES*. La disposition de cette tragédie jette du jour sur celle d'*HÉCUBE*.

un homme ou dieu & non un mort ; c'eût été aux yeux des spectateurs , accoutumés à de certains usages consacrés , un contre-sens qui les eût blessés & qui eût pû rendre équivoque la nature de ce personnage. Le motif qui l'a amené est sans doute le désir d'obtenir la sépulture : & le moyen qu'il emploie est d'apparoître à Hécube pendant la nuit. Il ne craint donc pas de l'effrayer , & ne s'éloigne pas parce qu'elle vient , mais plutôt parce que le jour qui paroît le fait fuir : aussi ne dit-il pas, JE ME RETIRE ; mais, JE ME RETIRERAI, ce que j'entends du temps où il aura obtenu l'objet de ses désirs.

Le motif qui engage Hécube à sortir de la tente des captives est , je crois , l'effroi dont elle est remplie ; elle cherche le jour , elle veut raconter au soleil les songes de la nuit , suivant l'usage des anciens Grecs ; enfin , peut-être cherche-t-elle Hélénus & Cassandre pour qu'ils lui en expliquent le sens.

J'ajoute encore un mot sur le lieu de la scène. Jusqu'au milieu de la première scène du cinquième acte on ne voit point l'intérieur de la tente. Il se découvre alors aux yeux des spectateurs , comme je l'ai fait observer dans une note. Ce n'étoit pas en ouvrant simplement une porte que , sur des théâtres aussi vastes , on pouvoit produire cet effet. Les Grecs employoient dans

ces cas-là une machine nommée EXOSTRE OU ENCYCLÈME; c'étoient des tréteaux soutenus par une roue tournante sur un pivot, laquelle offroit, par une demi révolution, le spectacle de l'intérieur & le découvroit en plein aux yeux des spectateurs. Comme, dans la scène que je viens de citer, Polymestor fait effort pour abattre les cloisons, peut-être ces cloisons paroissoient-elles crouler, ce qui auroit rendu plus naturel le changement subit de décoration.

Après ces explications que je n'ai pas crues inutiles pour bien juger de la pièce, je dois justifier la division des actes que j'ai suivie & qui choquera par la disproportion qu'elle met entre ces cinq parties de la tragédie. Les Grecs n'exprimoient pas cette division par un seul nom comme nous le faisons à l'exemple des Latins. On a expliqué ailleurs, d'après la POÉTIQUE d'Aristote, quelles étoient les diverses parties de la tragédie grecque, & on a pu remarquer qu'elles étoient toutes relatives à l'arrivée, au départ & aux chants lyriques du chœur. Il seroit donc plus sage, plus intéressant, plus antique de chercher ces parties-là dans les tragédies grecques, & de les présenter dans une traduction telles qu'on pourroit les y démêler. Mais c'est ce que ne comporte pas le plan de cet ouvrage : les lecteurs, accoutumés aux actes des tragédies mo-

dernes, aiment à les retrouver dans celles des Grecs ; ils se souviennent d'ailleurs du précepte d'Horace, & ne peuvent se passer d'en faire l'application ; l'action même sembleroit souffrir de la continuité d'une représentation non-interrompue, enfin il y a quelque avantage & peu d'inconvénient à marquer ces points de repos : mais, comme ils ne sont pas indiqués par le poëte, ni par les éditeurs Grecs les plus judicieux, il faut, pour les placer à propos, se faire à cet égard quelques principes, & je vais indiquer ceux dont je ne m'écarterai pas.

Un acte est une partie de la tragédie, séparée du reste de ce poëme par ce qu'on nomme un entr'acte. Et un entr'acte est un intervalle de temps pendant lequel l'action n'avance point sur la scène, mais pendant lequel aussi elle avance hors de la scène & loin des yeux du spectateur. Ces intervalles n'ont pas seulement pour but de ménager l'attention, mais aussi de donner de la vraisemblance à la rapidité des évènements. Toutes les fois donc que dans une tragédie les personnages n'agissent point sur la scène, qu'ils n'y paroissent point ou qu'ils y sont plongés dans une entière inaction, telle que le sommeil & l'évanouissement, on peut dire qu'il y a entr'acte ; du moins si pendant ce temps l'action marche derrière la scène, & que les acteurs en

y reparoissant ne se retrouvent pas au même point où ils étoient en la quittant. On sçait assez que les modernes remplissent ces intervalles d'entr'actes par de la musique instrumentale, & les anciens le plus souvent par de la musique vocale, dont les paroles étoient vraiment lyriques & chantées par le chœur. Le caractère distinctif de ces odes qui forment l'entr'acte est donc de pouvoir être ôtées de la pièce sans nuire à sa clarté. Car quoiqu'elles doivent rouler sur le sujet de la tragédie, elles n'en font pas partie, par cela même qu'elles ne sont que la séparation ou la limite de deux parties ou de deux actes. Si l'on juge d'après ces principes les divisions des actes que j'indique, je ne crains point qu'on les désapprouve, & si la disproportion des actes est un défaut, on l'imputera au poëte & non à celui qui n'a fait que la suivre & la désigner. C'est pour éviter de revenir sur cet objet, que je fais remarquer dans la traduction même de la pièce, à quelle action invisible est destiné chaque entr'acte, lorsqu'il peut y avoir quelqu'obscurité à cet égard.

J'ai dit dans l'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE que ce poëte avoit négligé quelquefois l'intrigue de ses pièces: celle-ci fournit l'exemple d'une double action qui nuit à l'intérêt du sujet; mais ce défaut est racheté par des beautés

de détail & de situation qui le font presque pardonner. On n'a peut-être pas défini assez clairement l'action théâtrale ou l'unité d'action opposée au défaut dont je parle. En effet, à prendre les mots dans leur sens propre & vulgaire, il n'y a aucune tragédie où l'on ne trouve une multitude d'actions diverses, puisqu'une seule est achevée dans un instant indivisible. Mais on accorde au poëte une sorte de latitude, ou plutôt les termes d'ACTION & d'UNITÉ ont dans la poétique une valeur particulière & technique, qui donne quelque prise à la discussion & dont il n'est pas facile de marquer l'exakte limite. Voici tout ce qu'en dit Aristote, à qui l'on se voit obligé de recourir toutes les fois qu'on veut sonder les principes d'un art dont il s'est occupé. « La fable (d'une » tragédie) est une, non comme le pensent quelques personnes, lorsqu'elle ne roule que sur un » seul homme. Car de même que, de plusieurs » choses qui arrivent à un seul homme, on ne » peut faire un seul événement : de même aussi, » de plusieurs actions que fait un seul homme, » on ne peut en faire une seule action ». Ici le philosophe cite des exemples. « De même » donc, continue-t-il, que dans les autres arts » imitateurs, l'imitation est une lorsque son objet » est un ; ainsi faut-il que la fable qui est l'imitation d'une action, ait pour objet quelque action

» qui soit une & en même temps entière, & que
» les parties des faits qui la composent soient liées
» de manière que quelqu'une étant déplacée ou
» enlevée, le sujet entier soit changé & troublé.
» Car ce qui peut indifféremment être ajouté
» ou soustrait, ne répand aucune clarté, & n'est
» point véritablement une partie ».

Cette dernière remarque offre une règle sûre pour juger de l'action tragique; elle contient, dans sa brièveté, le vrai & manifeste caractère de l'unité métaphysique, & satisfait pleinement au but du philosophe qui l'a tracée, mais elle manque de développement; & , en offrant la propriété définitive d'un sujet traité correctement, elle ne paroît pas cependant pénétrer dans la nature de l'action même dont ce sujet est l'imitation: d'où il arrive que les défauts contraires à cette qualité, échappent plus aisément à la critique. Qu'une intrigue soit mêlée de deux actions combinées, confondues & entrelassées tellement qu'on ait peine à la définir, ou que dans un premier acte l'action fasse peu de progrès, en sorte que les suivans puissent s'en séparer & demeurer intelligibles; l'application de la règle d'Aristote devient très-délicate ou fautive, quelque sûre & évidente que cette règle soit en elle-même. Elle paroît donc manquer, non de justesse, mais d'étendue. Sa précision même & sa rigueur ont

jeté quelque obscurité sur un principe d'ailleurs fort simple, & qui repose immédiatement sur les notions élémentaires. Et il faut bien que cela soit ainsi, puisqu'il n'est rien moins que facile de convaincre une tragédie du vice d'une double action.

Cependant tout ce qui peut éclairer l'objet est rassemblé par Aristote; car d'abord il exige que l'action qui fait le sujet d'une tragédie soit entière & d'une certaine étendue. Il explique qu'il faut qu'elle ait un commencement, un milieu & une fin; que sa durée soit réglée sur la nature même du sujet; que toutes choses égales, tant que le sujet demeure clair, le plus étendu est le plus beau.

Il divise en outre l'action en simple & implexe. Celle-ci a lieu lorsqu'il y a péricépée¹ ou reconnoissance. Il distingue enfin les deux parties essentielles de l'action tragique. « Tout ce qui est hors de » l'action, dit-il, & souvent une partie de ce qui » s'y trouve compris² forme le nœud: le reste est » le dénouement. Je veux dire que le nœud est » tout ce qui est compris depuis le commencement » jusqu'au point précis où commence la révolution

¹ On sçait que la péricépée est le changement subit du bonheur au malheur, ou du malheur au bonheur.

² Ce qui a précédé le moment où commence l'action tragique & une partie de cette action même.

» de fortune¹ : & le dénouement ce qui est com-
 » pris dès le commencement de cette révolution
 » jusqu'à la fin de la pièce ».

Voilà ce que fournit Aristote sur la définition de l'action tragique. Il en résulte que cette action n'est point une pour être l'œuvre d'un seul homme ; qu'elle doit être d'une certaine étendue, entière ou complètement exécutée, sans qu'aucune de ses parties puisse être enlevée ou déplacée, enfin qu'elle doit avoir un nœud & un dénouement. Cette dernière condition jette du jour sur la question qui nous occupe ; elle touche à la nature de l'action, & fournit un moyen de rendre plus claire & d'une application plus sûre, la règle dont nous devons faire l'essai.

C'est l'unité d'objet qui constitue l'unité de l'action dramatique : cet objet est de vaincre un obstacle. Le terme d'ENTREPRISE conviendrait mieux que celui d'action, au sujet de plusieurs tragédies, des plus parfaites, de toutes celles peut-être dont la conduite est admirée. Une grande entreprise est un dessein d'une exécution difficile, & dont on vient à bout par des moyens supérieurs à ceux qui sont à la portée du vulgaire. Ajax veut laver sa honte, Oreste ... sauver sa vie, Médée ... se venger, Phèdre ... sauver son honneur.

¹ Littéralement : « D'où il change au bonheur ».

— Mais pour ne pas introduire une dénomination nouvelle, bornons-nous à dire qu'une action tragique est celle qui offre assez d'importance, assez d'obstacles, assez d'étendue pour donner lieu pendant sa durée à la perplexité de ceux qui en sont témoins. Et comme la perplexité suppose le doute, disons encore qu'il faut qu'on trouve en tout suet tragique une question dont la réponse termine la pièce. On voit suivre de cette définition l'observation d'Aristote sur l'étendue de l'action : elle est un mérite, toutes choses égales : elle prolonge l'état de perplexité, elle rend le doute plus vrai, plus soutenu, elle tend davantage les ressorts de l'attention & de l'intérêt. Mais, dira-t-on, cette définition laisse indécise la durée de cette perplexité ? — Ici se présente à l'esprit la règle des douze ou des vingt-quatre heures prescrite par les modernes, indiquée par Aristote. — Soit qu'on l'admette dans toute la rigueur, ou qu'on se permette de l'adoucir, on sent que la durée du doute ou de la perplexité doit être fixée sur la durée qu'on prescrit à l'action. On fera sans doute une seconde objection contre la définition de l'action tragique, telle que je viens de la proposer. Une question, dira-t-on, peut, sous une forme unique en apparence, comprendre une multitude de questions ; & par conséquent la définition que j'ai donnée ne prévient point la du-

plicité du sujet. Ne pourroit-on pas demander, par exemple : « Comment Hécube sortira-t-elle » de ses infortunes » ? ou bien , « Hécube entre- » prend de remplir les devoirs de la tendresse » maternelle , comment s'en acquittera-t-elle » ? J'avoue qu'en effet je ne vois point d'autre moyen de distinguer une telle question, évidemment composée de celle qui est une & propre à la tragédie, que d'employer la règle d'Aristote. Répondez à la question d'après la fable tragique, & voyez si votre réponse est formée de parties qu'on puisse enlever ou transporter. La préparation que j'ai indiquée n'avoit pour but que de faire reconnoître d'un coup-d'œil les parties sur lesquelles il faut faire une telle épreuve : mais elle a de plus l'avantage de développer la nature de l'action définie ; & c'est par là qu'elle met en état de poser avec plus de promptitude la vraie question sur laquelle roule la tragédie, & d'en séparer les accessoires. On pourroit développer, d'après le même principe, les autres règles de la poétique tragique, mais c'est ce dont il n'est pas question ici ; nous ne parlons que de l'unité.

Toutes les fois qu'on pourra résoudre à une seule question le sujet d'une tragédie, ou que les parties de la réponse ne pourront point être déplacées, nous dirons que l'action est une. Si

le contraire a lieu, nous dirons qu'elle est ou double ou épisodique. L'action est parfaitement une dans *PHILOCTÈTE*. « Ulysse entreprend de ramener Philoctète au siège de Troie; réussira-t-il »? Dans toute la pièce il n'y a pas un mot qui ne serve à résoudre cette question, & à l'instant qu'elle est résolue, l'action finit. L'action est une dans *L'IPHIGÉNIE EN AULIDE* d'Euripide. ... mais ne multiplions pas les exemples. Si la tragédie suppose deux questions à peu près d'égal intérêt, de même étendue, & du moins tellement séparées que chacune puisse se résoudre à part & indépendamment de l'autre, nous déclarerons l'action double; & les deux actions peuvent être ou successives ou simultanées. Si l'une des deux questions est liée à l'autre de manière cependant qu'elle puisse se résoudre sans celle-ci, si elle lui est tout-à-fait subordonnée pour l'importance & pour l'étendue, cette action plus foible ou moins développée, prend le nom d'épisode; & nous nommons épisodiques les actions de cette espèce. Ces mots, tirés de la langue grecque, sont employés par Aristote à peu-près de la même manière: il y a cependant une nuance entre le sens antique & l'acception moderne. ÉPISEME, chez les Grecs, signifioit à-peu-près ce que nous exprimons par le mot d'ACTE¹: de là vient que, suivant Aristote,

¹ Je dis à-peu près, car j'ai déjà remarqué que le mot d'ACTE est plus général.

les pièces épisodiques sont celles où les actes ou épisodes se succèdent sans liaison nécessaire ou du moins naturelle, ce sont des tragédies dont l'action est double ou plus que double : on pourroit l'appeler multiple, & comparer de telles pièces à ce qu'on nomme des FRAGMENS, à un de nos plus brillans spectacles. Du moins il paroît que c'étoit quelquefois par complaisance pour les comédiens, que les auteurs adoptoient cette forme ; plus souvent sans doute ils la trouvoient sans la chercher.

Est-ce un mérite que l'unité ? A-t-elle un prix fondé sur la nature ou sur la convention ? C'est une seconde question qui ne peut rester indécise lorsqu'on veut apprécier un ouvrage dramatique. Cette question touche aux principes des beaux-arts ; & c'est dire assez qu'elle ne peut être traitée ici avec une juste étendue : mais il ne sera pas inutile d'indiquer les principes qui dirigeroient la réponse qu'on y pourroit faire. Dans le cours des évènements de la vie, ceux qui fixent l'attention, ceux qui intéressent, ceux qui touchent sont précisément ceux qui occupent d'une seule question importante. L'esprit humain se livre avec empressement à la contemplation d'un grand événement qui l'absorbe & le détourne de toute autre pensée. Les peuples barbares même aiment les jeux & les combats où il s'agit de décider de
l'évènement

l'évènement de la victoire ; la populace barbare ,
 au sein de la civilisation , voit d'un œil curieux les
 dogues & les taureaux se disputer un sanglant
 triomphe ; les hommes oisifs & tranquilles suivent
 avec inquiétude les mouvemens de deux armées
 prêtes à décider du sort des états qu'elles proté-
 gent. Si quelque autre objet nous distrait ou nous
 préoccupe , nous nous livrons avec moins d'en-
 thousiasme à l'intérêt que de telles questions nous
 inspirent. Il en est de même au spectacle. Pre-
 micrement une question trop vite décidée n'a pas
 le temps de nous émuovoir : ce n'est pas en frap-
 pant de grands coups , mais par de petits coups
 souvent répétés qu'on ébranle les organes & qu'on
 exalte l'imagination. Ensuite le cœur ne se prête
 pas facilement à des ébranlemens violens pour
 des objets divers au même instant , ou après de
 courts intervalles ; il aime exercer quelque temps
 son activité sur les mêmes objets , & ne les pas
 perdre si-tôt de vue ; après s'en être occupé , il ne
 les quitte qu'à regret : on ne lit point deux romans
 à la fois , on ne veut pas même qu'ils se succèdent
 sans intervalle ; une petite pièce paroît insipide ,
 ou déplaît , elle trouble nos jouissances après une
 tragédie dont on est vivement affecté. Enfin
 la mesure de notre attention est bornée : répandue
 sur un certain nombre d'objets , ce qu'elle
 gagne en surface , elle le perd en profondeur ;

distracte, affoiblie, chancelante, elle ne porte plus au cœur ces vives émotions qui seules peuvent le charmer & satisfaire sa sensibilité.

Voilà sans doute pourquoi l'unité d'action est un des premiers mérites d'une pièce tragique, & la double action ou la violation directe de cette unité, un des défauts les plus répréhensibles : l'action épisodique est plus ou moins vicieuse selon qu'elle se rapproche davantage de l'un ou l'autre de ces deux extrêmes. Un épisode peut être d'une grande beauté, il peut remplir heureusement le vide de l'action principale ; mais il est prouvé par l'expérience que les pièces dont l'action est une, aux termes que je viens de dire, sont celles qui produisent le plus grand effet. Leur forme est d'un style plus simple, plus auguste, plus sévère, & l'on tient compte à l'auteur, même des beautés qu'il a sacrifiées.

Si j'ai parlé de l'unité d'action avec quelque étendue, & d'une manière un peu plus générale que ne sembleroit l'exiger l'examen de cette pièce, je dirai qu'ayant à condamner quelquefois l'auteur que je traduis, je n'ai pas cru devoir le faire légèrement, & que d'ailleurs, je n'aurai point fait perdre au lecteur le temps qu'il aura mis à parcourir ces réflexions, si elles ont pu l'engager à en faire de plus profondes sur un sujet qui demande d'être médité. Revenons à HÉCUBE.

L'auteur en donnant ce titre à sa pièce semble vouloir prévenir le reproche d'avoir violé l'unité d'action : mais, quoique tout y soit relatif à Hécube, il n'en est pas moins certain qu'elle offre deux entreprises ou deux actions tragiques. La première est établie par cette question : « Hécube entreprend » de prévenir le sacrifice de Polyxène. Y réussira-t-elle » ? La seconde : « Hécube entreprend de se » venger de Polymestor : en viendra-t-elle à bout » ? Et, en employant la règle d'Aristote, ce qu'on fait avec sûreté après avoir ainsi simplifié le sujet, ne pourroit-on pas enlever l'une de ces actions sans nuire à l'autre ? les transposer sans que le sujet devînt inintelligible ? A cet égard, abandonnons notre auteur à la critique. Ce défaut en a nécessairement entraîné un autre ; c'est que chacune de ces actions manque de développement. On voudroit que le sort de Polyxène se décidât moins promptement ; que la protection d'Agamemnon donnât lieu à quelque incident, introduisît quelque mouvement dans la pièce, donnât des craintes & des espérances, fît entrevoir des révolutions, la rendît plus implexe ¹ & plus pathétique. D'un autre côté, il semble que, si la vengeance d'Hécube trouvoit un peu plus d'obstacle, si la résistante d'Agamemnon avoit besoin, pour être vaincue, de l'intercession de Cassandre, si Polymestor entroît dans quelque

¹ Suivant l'ancienne acception de ce mot.

défiance, si on le plaçoit dans des situations qui découvrirent un cœur en proie aux remords, il semble, dis-je, qu'en introduisant ainsi plus de suspension dans le dénouement de l'action, on eût ému plus puissamment; mais aussi c'eût été, comme on voit, la matière de deux tragédies.

Telle qu'elle est, cette pièce a néanmoins un grand mérite, celui de présenter avec beaucoup de force & de vérité les transports de l'amour maternel, & les fureurs de la vengeance. Si les sentences y sont trop prodiguées, comme on l'a remarqué dès long-temps, il faut observer que l'âge d'Hécube les rend un peu plus pardonnables. Les caractères de Polyxène, d'Ulysse & d'Agamemnon sont tracés avec beaucoup de force & de vérité. La noblesse du discours de Polyxène, sa fierté, sa pudeur, tout retrace l'image de sa naissance, de son sexe & de son âge. Ovide en a exprimé quelques traits. Et Virgile semble avoir eu les yeux sur le prologue, ou sur le discours de Polymestor, lorsqu'il a embelli son poëme de l'épisode de Polydore. Les chœurs qui servent d'intermèdes s'éloignent un peu du sujet, mais ils sont brillans de poésie & peuvent être comparés aux chefs-d'œuvres du genre lyrique.

Le prologue est un de ceux qu'on pourroit détacher de la pièce sans lui nuire: il remplit par

conséquent le but primitif de cette espèce d'introduction ¹. Les deux scènes qui suivent, même sans changement, & mieux encore avec quelques changemens légers, seroient une exposition suffisante. Celle d'Hécube & de Polyxène dispose le cœur à la sensibilité, & donne lieu de prévoir les orages que doit faire naître la séparation cruelle d'une mère & d'une fille si tendrement unies. Cette séparation se fait sans violer les bienséances; Hécube, en opposant la résistance nécessaire pour l'expression de ses transports maternels, n'oublie point la dignité de son rang & de son âge : c'est une adresse remarquable de l'avoir engagée à cette retenue par sa tendresse pour Polyxène, qui seule pouvoir en cette occasion avoir un tel empire sur sa douleur. Le moyen qu'elle emploie pour toucher Ulysse est blâmé, comme invraisemblable, par un critique Grec : dans Homère ², Hélène reconnoît Ulysse, mais elle lui garde un secret inviolable ; comment supposer en effet que la reine d'Ilion fût devenue complice de son ennemi ? Cependant comme un ancien service rendu à cet ennemi donne lieu à de grands mouvemens d'éloquence, on se prête à cette supposition sans la juger à la rigueur. Il en est de même du ré-

¹ Voyez l'ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURIPIDE, p. 137.

² ODYSSEÉ, l. IV.

cir de Talthybius, qui est long dans la situation où se trouve Hécube, mais l'art exige quelques sacrifices, & ne veut point toujours pour juge une raison sévère. Ce récit donne lieu aux plaintes les plus touchantes. Celles que fait naître le sort de Polydore sont d'une autre nature. C'est un coup plus frappant, plus inattendu : les cris d'Hécube sont plus coupés, plus violens. L'A PARTE qui suit l'entrée d'Agamemnon est très-naturel & d'un grand effet : les Grecs faisoient rarement usage de ce moyen, auquel ils substituoient d'ordinaire des phrases à double sens, comme on en voit un exemple au moment où Hécube introduit Polymestor dans la tente. La compassion d'Agamemnon, ses ménagemens politiques, le jugement plein de gravité & de justice qu'il prononce, sont des traits qui caractérisent heureusement le roi des Grecs, & qui étoient nécessaires à la marche & au développement de l'action, puisqu'il étoit invraisemblable qu'Hécube agît sans que ce chef en eût connoissance, & impossible qu'il prît parti sans faire échouer ses projets ou leur en substituer d'autres plus foibles & moins tragiques. La hardiesse des cris mis dans la bouche de Polymestor est presque insupportable dans notre langue & dans nos mœurs : on devient froid, quelque expression qu'on choisisse

pour les exprimer. Il faut presque une phrase pour chaque mot dans les épithètes guerrières que ce roi donne à son peuple :

Ἄι, αἰ, ἰὰ Θρήνης
 Λαγχόρον, Ἰσπαι,
 Εὐπαι, Ἀρτίχάτοχον γένος.

On pourroit reprocher à ce personnage d'être trop vicieux pour intéresser la pitié ; mais , comme je l'ai insinué tout à l'heure , je pense que si l'action avoit eu plus d'étendue , le développement du caractère l'auroit rendu moins odieux. Il est remarquable que dans le petit nombre de tragédies Grecques que nous possédons , on trouve plusieurs personnages d'hommes aveugles , & au moins trois dans Euripide , auxquels on arrache les yeux dans le temps de l'action tragique : tandis que , sur notre théâtre , rien n'est plus rare ou plus inoui qu'un tel spectacle.

Je ne dis rien ici de cet esprit de vengeance , de ces sacrifices humains , de ces usages relatifs à l'hospitalité , dont il est sans cesse question dans cette pièce , & qui rappellent les vices & les vertus des temps héroïques ; je n'en pourrois parler qu'avec quelque étendue pour le faire d'une manière utile , & ces détails pourroient paroître déplacés : mais on doit observer que la punition de Polymestor offre un spectacle très moral. Quant

au sacrifice de Polyxène, s'il avoit aux yeux des Athéniens quelque moralité, c'est sans doute celle que présente Ulysse, je veux dire qu'on ne doit rien refuser aux héros qui sont morts pour leur patrie. Toute la pièce offre le spectacle des revers de fortune auxquels les rois sont exposés comme le reste des hommes, & le poëte ne perd pas d'occasion de rappeler les réflexions que ce spectacle fait naître.

M. de Châteaubrun a traité le sujet de Polyxène dans le dernier acte de sa tragédie des TROYENNES; mais il n'a point imité l'auteur Grec. Je rendrai compte de son plan à la suite des TROYENNES d'Euripide.

F. I N.

NOTE sur le personnage désigné
dans le THÉÂTRE GREC par le
nom de NOURRICE ¹.

DANS le nombre des tragédies grecques qui sont parvenues entières jusqu'à nous , je n'en trouve que cinq où les NOURRICES jouent un rôle.

Dans les anciennes éditions de l'AGAMEMNON d'Eschyle , la NOURRICE est mise au nombre des personnages ; mais c'est une erreur qui doit son origine à la confusion qui régnoit dans les anciens manuscrits & dans les premières éditions où cette pièce se trouvoit réunie avec les CHOEPHORES , sans aucune distinction & sous un même titre , comme l'observe Stanley. Dans cette dernière pièce , je veux dire les CHOEPHORES , la NOURRICE d'Oreste exprime avec beaucoup de tendresse son affection pour ce prince , dont elle soigna les jeunes ans.

Outre le gouverneur d'Oreste , que Sophocle introduit dans la tragédie d'ÉLECTRE , sous le nom de ΠΑΙΔΑΓΩΓΟΣ ΤΡΟΦΕΥΣ , ou GOUVERNEUR NOURRICIER , ses TRACHINIENNES nous offrent la NOURRICE de Déjanire.

La NOURRICE de Phèdre dans l'HIPPOLYTE d'Euripide , & celle de Médée dans la pièce qui porte ce nom , jouent

¹ Comme Euripide a souvent employé ce personnage , j'ai cru convenable de joindre cette note à la suite de la première tragédie de ce poëte & dans une place qui devoit rester sans emploi.

un rôle important. L'ANDROMAQUE offre un personnage semblable, non dans les éditions ordinaires, mais dans les manuscrits & dans l'édition de M. Brunck ¹.

Dans toutes ces tragédies, il faut donner à ce mot NOURRICE, τροφὸς, le sens qu'il avoit dans l'antiquité; il signifioit la GOUVERNANTE, LA CONFIDENTE DE LA REINE, une espèce de femme d'honneur, prise dans l'ordre des esclaves; c'étoit elle qui avoit fait l'éducation de la princesse dès son plus bas âge, & elle lui restoit attachée, à-peu-près comme les nourrices des Grecques modernes, qu'elles appellent PARAMANA, seconde mère, & qui ne quittent point la maison de leur FILLE DE LAIT. Les Latins employoient dans le même sens le mot NUTRIX; les NOURRICES de Bacchus qui furent rajeunies par les enchantemens de Médée, n'étoient pas, sans doute, celles qui l'avoient allaité ². Pour exprimer l'idée que nous attachons au mot NOURRICE, les Grecs employoient le mot de ΤΙΤΘΑ, & les Romains celui de MATER LACTANS. Ainsi ces NOURRICES qui jouent un si grand rôle dans l'antiquité, ne prouvent pas que les mères se dispensassent du soin que leur a confié la nature; on voit au contraire dans les tragédies grecques, aussi bien que dans les autres ouvrages des anciens, des expressions qui supposent que l'idée de mère & de nourrice n'étoit jamais séparée. Les mères pleurent leurs enfans, qu'elles ont portés dans leurs

¹ Ces trois tragédies se trouveront réunies dans le sixième volume de cette édition.

A la tête du fragment de la DANAË d'Euripide, on trouve une liste de personnages, au nombre desquels est une NOURRICE.

² Juvener-nutricibus annos, &c. Ovide, MÉTAMORPH. VII.

flancs & nourris de leur sein. Polyxène s'écrie, en s'adressant à sa mère :

ὦ σῖμα , μασοῖς ἢ μ' ἰθὺς αἶν' ἰδίως.

O sein chéri qui nourris mon heureuse enfance !

Les Romains, après les temps de la république, s'éloignèrent de cette coutume primitive, qui tient à la pureté & à la simplicité des mœurs. Le luxe & la dépravation qui régnerent sous les empereurs, introduisirent l'usage des nourrices, contre lequel Favotin s'élève avec tant d'éloquence.

M. Guys (Lettres sur la Grèce, Tom. I. lettre v.) pense autrement ; il s'autorise de la coutume reçue chez les Grecques modernes, qui refusent d'allaiter leurs enfans pour conserver leur beauté, leur sein, leur santé même ; & il paroît persuadé que les NOURRICES introduites dans les tragédies grecques, sous le nom de τροφῆς, étoient de véritables nourrices, & qu'elles avoient allaité les princesses dont elles étoient devenues les confidentes.

A l'opinion de ce voyageur sçavant & bon observateur on peut opposer le témoignage de Julius Pollux, de Suidas & d'Ammonius. « La nourrice τροφῆς d'une jeune épouse, » dit le premier, s'appelle τιδίς, & celle qui allaite s'appelle « τιδῆς ». Mais, dans la suite, on confondit quelquefois ces mots là ; c'est ce qu'indique une remarque de Suidas. Ammonius s'exprime ainsi dans ses SYNONYMES. Τιδῆς, est CELLE QUI ALLAITE ; τροφῆς & τιδίς, CELLE QUI PREND SUR ELLE LES AUTRES SOINS, ET QUI LES CONTINUE APRÈS LE TEMPS DE L'ALLAITEMENT¹ : il résulte de là que les

¹ PHOEN. v. 1443. TRAOD. v. 719, & al. pass.

² Le mot de τιδῆς est même une onomatopée ; c'est celle qui donne à TÊTER.

NOURRICES introduites sur la scène grecque, n'avoient point usurpé le privilège de la maternité, mais qu'elles avoient suivi les princesses dès leur bas âge, qu'elles avoient soigné leur enfance, & dirigé leur jeunesse; ce qui suffisoit bien pour qu'elles leur fussent tendrement attachées.

La belle dissertation de Favorin, rapportée par Aulu-Gèle & que j'ai citée, est relative aux mœurs de ses contemporains, & non à celles de l'ancienne Grèce. On sçait que ce philosophe vivoit au temps d'Adrien, & qu'il s'étonnoit de trois choses, qu'étant Gaulois, il grécisât, qu'étant eunuque, il fût soupçonné d'adultère, & qu'étant odieux à l'empereur, il fût encore en vie.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

| | |
|--|-------------|
| EXPLICATION des figures , | Page vij |
| LES TRACHINIENNES, tragédie de Sophocle, extraite par le P. Brumoy , | i |
| La même , traduite en entier par M. *** , | 43 |
| HERCULE AU MONT ŒTA , tragédie de Sénèque , extraite par le P. Brumoy , | 119 |
| HERCULE MOURANT, tragédie de Rotrou, extraite par le P. Brumoy , | 162 |
| ANTIGONE , tragédie de Sophocle , extraite par le P. Brumoy , | 174 |
| La même , traduite en entier par M. *** , | 211 |
| Réflexions sur cette pièce , par M. *** , | 296 |

LES TRAGÉDIES D'EURIPIDE ,

| | |
|---|-----|
| Traduites par le P. Brumoy , & par M. Prevost , de l'Académie Royale des Sciences & Belles- Lettres de Berlin , | 303 |
| Avis au Lecteur , | 305 |
| Avertissement du P. Brumoy , | 307 |

310 TABLE DES MATIÈRES.

| | |
|--|----------|
| ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES D'EURI- PIDE, par M. Prevost, | page 313 |
| HÉCUBE, tragédie d'Euripide, extraite par le P. Brumoy, | 365 |
| La même, traduite en entier par M. Prevost, | 399 |
| Examen de cette pièce, par M. Prevost, | 481 |
| Note sur le personnage désigné dans le Théâtre Grec par le nom de NOURRICE, | 505 |

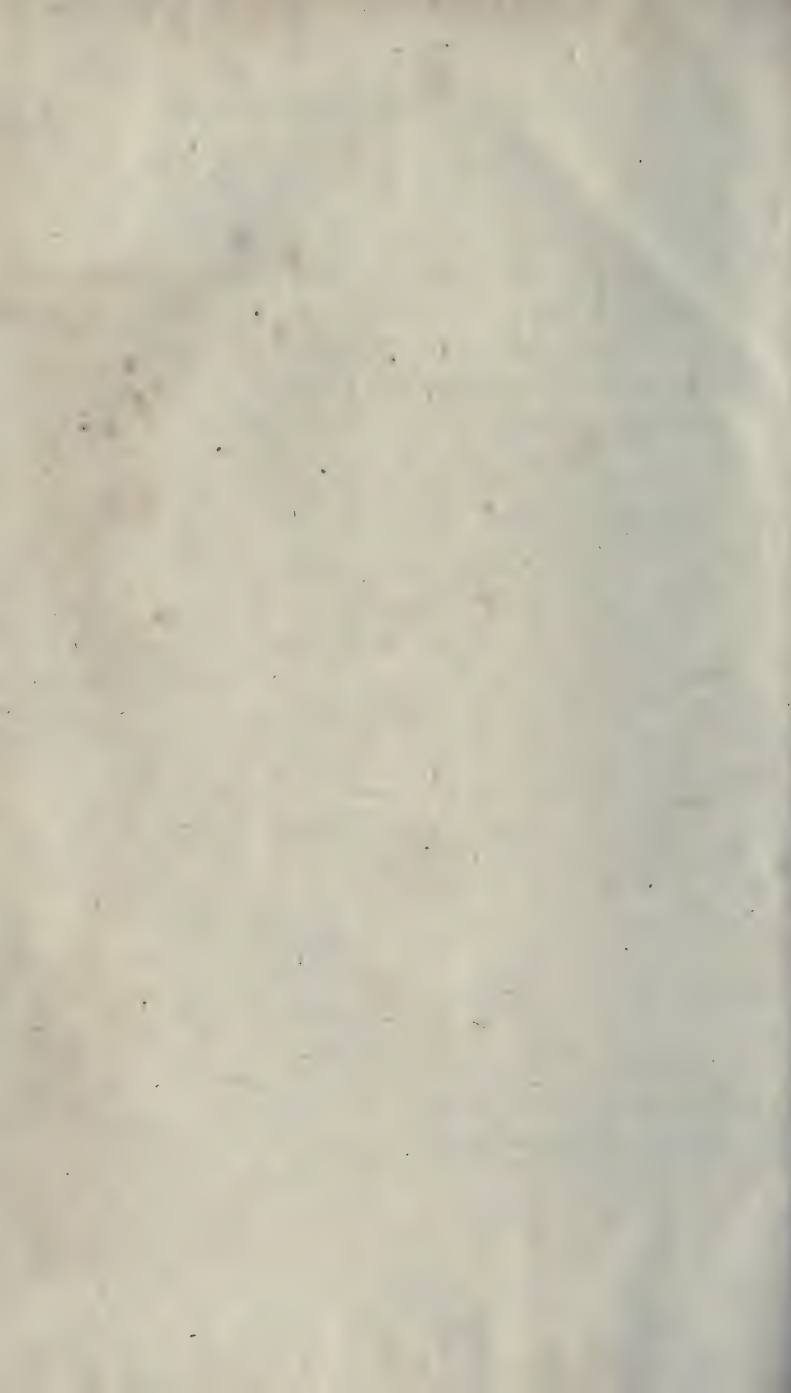
Fin du Tome quatrième.

N O T E.

A la page 340 , ligne dernière, il faut suppléer quelques mots qui ont été omis à l'impression. Voici comment la phrase doit être lue :

« Peut-être cette négligence , qu'on lui reproche avec justice, est-elle due à quelque circonstance particulière qui pourroit lui servir d'excuse ».

Et , à la page 343, ligne antépénultième, il faut lire :
« Les plans de PHÈDRE & d'IPHIGÉNIE ».







LGr.C
B

Brumoy, Pierre

Théâtre des Grecs; nouvelle édition...

Vol.4.

456133

DATE.

NAME OF BORROWER.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

